4ème édition, mise à jour et augmentée

Odon Lafontaine
(Olaf)

LE GRAND SECRET DE L'ISLAM

L'histoire cachée de l'islam révélée par la recherche historique

Édition 2020



**Le phénomène internet :
plus de 500 000 vues**

Illustration de couverture : sur fond d'un texte de la Torah, quelques étapes de la rédaction du Coran, depuis son écriture sur les mythiques omoplates de chameau de la tradition musulmane jusqu'aux recueils calligraphiés – la dernière image (premier plan) est celle de la première sourate du Coran, dite « l'Ouverture », ou « Al Fatiha ».

Le grand secret de l'islam est également proposé comme livre, spécialement édité et mis en page pour une lecture confortable en format A5 (256 pages). Se renseigner via le site legrandsecretdelislam.com pour sa disponibilité

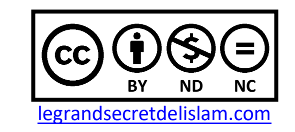
Le grand secret de l'Islam est disponible librement (lecture et téléchargement) depuis le site legrandsecretdelislam.com. Le lecteur y trouvera également d'autres documents à télécharger tout aussi librement (résumé, sources principales et bibliographie), ainsi que des traductions en langues étrangères (notamment en anglais, sur le site thegreatsecretofislam.com)

L'auteur est joignable à l'adresse odon.lafontaine@gmail.com
et par ses réseaux sociaux (voir le site legrandsecretdelislam.com)

MISE A JOUR D'AOÛT 2020
Editions précédentes en 2014 & 2015
Dépôt légal septembre 2020 et ISBN 978-1-517-01131-4



www.eecho.fr



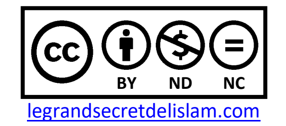
Étrange chose que ce **sentiment de malaise** vis-à-vis de l'islam qui monte parmi les non-musulmans. Comme la presse s'en fait de plus en plus l'écho (et davantage encore sur internet), comme presque trois quarts des Français l'ont reconnu dans un sondage récent[1], il y a quelque chose de perturbant dans l'islam. Pourquoi ces terribles luttes fratricides entre musulmans n'en finissent-elles jamais ? Pourquoi cette intolérance doctrinale de l'islam envers les autres religions ? Pourquoi cette volonté de tout dominer ? Pourquoi les problèmes d'intégration au sein du monde moderne, si ce n'est de compatibilité avec lui ? Pourquoi certaines atteintes aux libertés, à la dignité humaine ? Pourquoi si peu de réaction de l'immense majorité des musulmans eux-mêmes devant tout cela ? Et en particulier, pourquoi si peu de réaction devant les violences qui ne cessent de se produire depuis que cette religion s'est imposée, voici environ 1 400 ans, et la formidable épopée de Mahomet, son prophète ? Mais surtout, pourquoi est-il si difficile, voire interdit aux musulmans d'aborder ces sujets, de poser ces questions et de se livrer à des interprétations critiques ? Qu'y a-t-il donc à cacher dans l'islam ?

L'observateur peut certes tenter de caractériser certaines failles de l'islam, comme religion et comme système politique, ce qu'il est à la fois. Constater déjà que dans sa dimension normative et sociale, en tant que code et loi, il peine à bâtir la société idéale qu'il aspire à édifier sur toute la terre – cet échec se manifestant bien cruellement dans les régimes islamistes se réclamant de la loi d'Allah. On peut alors tenter d'expliquer et de comprendre ces failles par la mise en avant de certaines contradictions intrinsèques à la doctrine, au dogme musulman, en exhibant ce qu'ils peuvent comporter d'injonctions paradoxales, de vérités révélées bien peu compatibles avec la nature humaine ou même avec le simple bon sens. Mais au-delà, les clés de la compréhension de l'islam relèvent aussi du travail scientifique, du travail de recherche historique sur ses **origines réelles**. Car c'est dans l'établissement de la vérité sur ses origines, sans parti pris idéologique ni religieux, que l'on pourra comprendre ce qu'il est réellement, et donc la raison de ses défauts, de ses échecs, et aussi de ses qualités et succès. C'est un travail commencé depuis très longtemps, mais qui se poursuit dans une indifférence relative, ignoré ou combattu par les musulmans, on le comprend volontiers, mais également par les médias, les journalistes, les scientifiques, les historiens, les enseignants, les autorités morales, voire par certaines autorités religieuses non musulmanes. Et pour cause ! Ils reprennent presque tous sans le questionner ce que l'islam dit lui-même de ses origines et de son histoire. Ils le reçoivent comme vérité historique, l'impriment dans les manuels, l'enseignent aux enfants, et ce faisant, ils le justifient.

C'est ainsi que l'histoire de l'islam et de sa révélation sont connues de la plupart. Une histoire des plus intéressantes tant elle divulgue déjà malgré elle, dans sa logique et ses ressorts apparents, un reliquat de la vérité historique sur ses origines et sur sa formation comme religion et comme système politique. Car cette vérité n'est pas dite. L'histoire authentique est cachée, cryptée, secrète, interdite, taboue. Aussi, pour tenter de remonter le cours de l'Histoire dans sa vérité, il faut, au préalable, prendre connaissance de cette histoire que raconte l'islam sur lui-même. Elle nous permettra de voir et de comprendre par la suite quel est donc ce **grand secret** que l'islam s'emploie si bien à cacher, ce secret que dévoile peu à peu la recherche historique, et dont nous allons voir en dernière partie qu'on en trouve les traces dans les textes musulmans eux-mêmes.

---

[1] Sondage Ipsos-Le Monde de janvier 2013 : » *74% des personnes interrogées par Ipsos estiment que l'islam est une religion « intolérante », incompatible avec les valeurs de la société française* ».



PRÉAMBULE

QUE DIT L'ISLAM DE LUI-MÊME ?

… ou l'histoire sainte de l'islam selon le discours officiel

MAHOMET[2]

Il y aurait eu dans l'Arabie du VIe siècle après Jésus Christ, dans le Hijaz (ou Hedjaz, le sud-ouest de l'actuelle Arabie Saoudite, sa partie riveraine de la Mer Rouge) un peuple de nomades, de commerçants et de guerriers, les Arabes. Ils auraient été les descendants d'**Abraham** (le même Abraham que celui dont se réclame la tradition biblique) par son fils Ismaël qu'Abraham eut dans des temps immémoriaux avec sa servante Agar. Selon l'histoire musulmane, ils vivaient selon un système de clans et de tribus, avaient pour religion une sorte de polythéisme mal connu, des cultes païens anciens, et obéissaient à des coutumes rustiques – par exemple, ils maltraitaient leurs femmes[3] et il se raconte même qu'ils enterraient vives leurs petites filles[4]. De plus, la région était en proie à l'anarchie, à de nombreuses guerres entre clans plus ou moins régies par ces coutumes religieuses troubles. C'était le temps de la *jahiliya*, de l'ignorance, de l'obscurantisme propre aux temps païens.

Dans ce contexte serait né **Mahomet**, en 570, à La Mecque, petite ville caravanière de cette région, au sein de la tribu des Qoréchites. Orphelin très tôt, il est recueilli par son grand-père, puis par son oncle, les chefs de la tribu. Vers l'âge de 9 ans, alors qu'il accompagne son oncle lors d'une expédition caravanière en Syrie, un moine chrétien, Bahira, reconnaît en lui un futur prophète. En attendant qu'il le devienne, Mahomet doit subvenir à ses besoins. Il trouve à s'embaucher comme caravanier et sillonne l'Arabie et le Moyen-Orient. Il épouse sa patronne Khadija, une riche veuve. Il aura d'elle quatre filles.



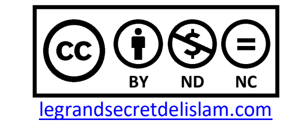
L'ange Gabriel apparaissant à Mahomet
(miniature persane du XIVe siècle)

---

[2] Synthèse de la vie de Mahomet issue de la lecture de la sîra, sa biographie traditionnelle, principalement la sîra d'Ibn Hichâm, historien musulman du IXe siècle, disponible en français aux éditions AlBouraq pour le texte intégral (*Muhammad* ou *Vie du Prophète Mohammad par Ibn Ishaq, traduction, introduction et notes par Aburrahman Badawi*, 2 tomes, Albouraq, Paris, 2001-2006) ou aux éditions Fayard pour une version abrégée (*La biographie du prophète Mahomet*, établi, traduit de l'arabe et annoté par Wahib Atallah, Fayard ,Paris, 2004).

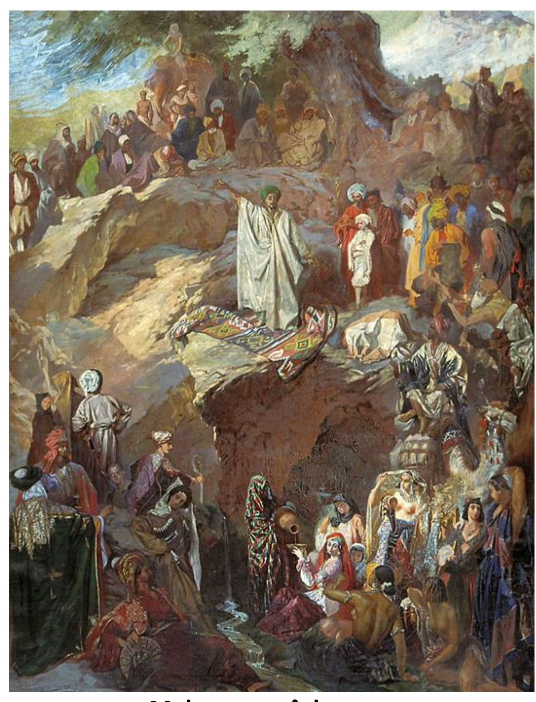
[3] L'islam affirme avoir libéré la femme de la condition indigne dans laquelle elle était tenue avant sa révélation. Davantage de détails sur le site suivant : http://www.islamfrance.com/femmeislam3.html

[4] C'est ainsi que sont interprétés les passages S16, 58-59 et S81,8-9 du Coran par les commentateurs actuels.



Vers 610, alors qu'il s'était retiré pour méditer dans une grotte à l'écart, une voix se fait entendre, l'ange Gabriel apparaît[5]. Il lui révèle la parole d'Allah[6], c'est-à-dire quelques versets du **Coran** qu'il lui enjoint de réciter (les premiers versets de la sourate 96). Gabriel est le messager d'Allah (« le dieu », c'est-à-dire Dieu), le dieu unique, le créateur du monde et du premier homme Adam. Il s'était révélé par la suite à Abraham et à toute une série de prophètes – Noé, Moïse, Jésus pour les principaux… Mais ceux qui avaient écouté ces prophètes prêcher la parole divine, c'est-à-dire les Juifs et les chrétiens, s'étaient égarés. Ils avaient reçu de leurs prophètes des livres sacrés (la Torah et l'Évangile[7]), et auraient dû suivre leurs commandements. Toutefois, ils s'étaient dévoyés et avaient falsifié leurs écritures. D'où la nécessité pour Allah de parachever sa révélation en envoyant un dernier prophète pour rappeler le monde à l'ordre et fonder à nouveau la vraie religion. Celle qui corrige toutes les révélations précédentes dévoyées, judaïsme et christianisme, en donnant aux nouveaux croyants les justes et ultimes commandements pour vivre selon le plan d'Allah. Et dans ce plan figure notamment la mission de convertir la terre entière pour que lui, Allah, soit enfin satisfait de voir toute l'humanité se soumettre et se conformer à sa divine volonté, lui obéir en tout, du lever au coucher, entre époux et entre amis, dans la paix et dans la guerre, dans tous les actes de la vie quotidienne.

Mahomet s'en ouvre à sa femme, qui en fait part à son cousin Waraqa, un prêtre[8] présenté comme chrétien, et tous deux conforteront Mahomet dans la validité de sa révélation. Convaincu de la nécessité de la proclamer – illettré comme la plupart de ses contemporains, il ne pouvait pas l'écrire[9] – il devient prédicateur. Il prêche alors le dieu unique aux polythéistes de La Mecque. Il parvient non seulement à se faire comprendre d'eux, mais aussi à se faire reconnaître comme prophète. Il rassemble ainsi autour de lui ses premiers fidèles, par son discours et par des signes divins de sa prophétie. Notamment par le miracle du « **voyage nocturne** », l'*isra* et le *miraj* (« le voyage et la montée ») qui le verra être transporté en une nuit de La Mecque à Jérusalem, aller et retour, au dos de Buraq, son cheval ailé. Au passage, s'envolant depuis Jérusalem (prenant appui sur le rocher du Dôme du Rocher), il visite peut-être l'enfer (les traditions divergent sur ce point), puis traverse les sept cieux jusqu'à s'élever à « une portée de flèche » d'Allah. Le Coran céleste lui est révélé, aperçu entre les mains divines. C'est la « Mère des Ecritures », le modèle divin qui authentifie la révélation terrestre qu'en fait Mahomet.



Mahomet prêchant
(de Grigory Gagarin)

---

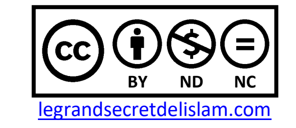
[5] Episode étonnamment comparable aux apparitions d'un « ange » que Mani, le fondateur du manichéisme, a revendiquées au IIIe siècle, en Mésopotamie.

[6] Allah : Dieu, nom arabe de Dieu (le Dieu unique) ; on ne sait vraiment si le mot Allah provient de l'arabe *al ilah* (ال-اله), « le dieu », c'est-à-dire Dieu, ou s'il s'agit d'un emprunt à l'araméen *allaha* (ܐܠܗܐ), « Dieu ».

[7] L'islam ne mentionne pas les quatre évangiles mais « l'Évangile », au singulier.

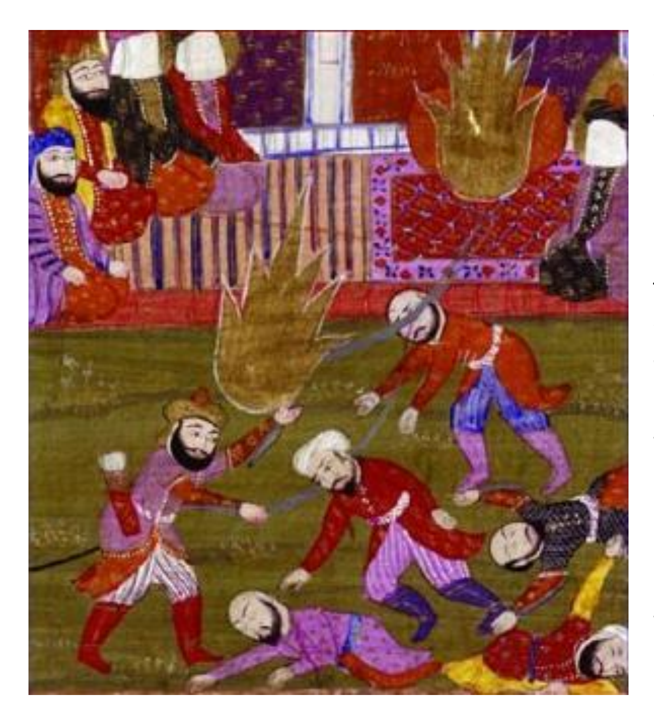
[8] Selon l'étude de la tradition musulmane proposée par Joseph Azzi, alias Abou Moussa al Hariri (*Le Prêtre et le Prophète*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2001)

[9] Le discours islamique insiste beaucoup sur l'illettrisme supposé de Mahomet pour des raisons apologétiques. Ce serait en effet alors une preuve comme quoi il ne pourrait être l'auteur du texte coranique, et donc que celui-ci proviendrait de Dieu. Nous avons cependant d'autres explications à proposer aux mentions coraniques à cet « illettrisme », voir en p.109



En dépit de ces signes, il s'attire les mauvaises grâces des autorités de La Mecque et de ses puissants, importunés par le prophète dans leurs affaires et leur polythéisme. Lorsque sa femme et ses protecteurs viennent à mourir, les persécutions envers Mahomet et les premiers musulmans empirent. Certains croyants seraient même allés jusqu'à traverser la Mer Rouge pour se réfugier en Abyssinie chrétienne. Mahomet finira par être chassé de La Mecque. Accompagné de ses adeptes, il trouve refuge à Yathrib, une cité prospère établie dans une oasis du désert à 400 km environ au nord de La Mecque, peuplée de tribus juives et arabes. Ainsi prend fin la période mecquoise de la vie de Mahomet. La date de sa fuite est retenue pour le début du calendrier musulman : l'année 622 sera le début de l'ère de l'**Hégire** (l'exil, l'émigration), la première année des nouveaux temps islamiques.

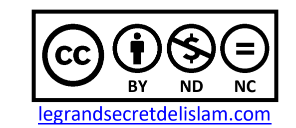
Sa nouvelle ville d'accueil sera rebaptisée par la suite Médine (« la ville »). S'y ouvre donc la période médinoise de la vie de Mahomet. Il conclut un pacte avec ses hôtes arabes et juifs (appelé « Constitution de Médine ») et s'entend bien avec eux, comme le montre leur conduite bienveillante initiale à son égard. Il continue de prêcher en divulguant verset après verset la révélation d'Allah, parole qui l'établit alors comme chef politique. Durant tout ce temps, l'ange Gabriel continue en effet de se manifester régulièrement à lui. C'est ainsi qu'il est amené à s'éloigner de pratiques originelles très semblables aux coutumes juives que mettaient en avant ses premiers prêches - comme l'observance de certains jeûnes, rites et prières, ou encore l'obligation de prier en direction de Jérusalem. Il l'aurait modifiée durant son temps à Médine, l'orientant alors vers La Mecque. Il s'y serait trouvé un ancien sanctuaire, **la Kaaba**, dont la construction est attribuée à Abraham lui-même, dit-on. Mais les polythéistes mecquois l'auraient ensuite dévoyé et encombré des idoles païennes de leurs cultes.



Ali et Mahomet durant le massacre des Banu Qurayza
(miniature perse, XIXe s.)

Pour subvenir aux besoins de la communauté et face à l'hostilité des Mecquois et des sceptiques, Mahomet, le prophète pacifique devenu maître politique et religieux de Médine, se mue désormais en chef de guerre : malgré ses premières réticences, la révélation de nouvelles sourates lui enjoint d'user de toutes les violences, de prôner la guerre sainte, et de faire mener expédition sur expédition contre les caravanes de La Mecque (des razzias). Il élimine ses adversaires politiques, ses contradicteurs et ses caricaturistes. Médine vit cependant l'âge d'or de l'islam, Mahomet édicte les règles d'une juste paix, libérant par exemple la femme du statut indigne dans lequel les polythéistes sont supposés l'avoir confinée. Il mène une vie humble et exemplaire malgré ses épouses nombreuses (avec selon les traditions au moins 13 femmes[10], sans compter les esclaves et prises de guerre). Il continue de dévoiler à

[10] 13 femmes selon Ibn Hichâm, Mahomet bénéficiant en cela d'une permission spéciale de Dieu le libérant de la limite fixée à 4 femmes en islam, auxquelles peuvent cependant s'ajouter les esclaves, servantes et captives de guerre (35 femmes sont ainsi nommées par les diverses sources musulmanes consultées par Joseph Azzi – cf. *La vie privée de Mahomet*, Éditions de Paris, 2007 – sans compter les captives et esclaves anonymes). Pour tous les musulmans s'applique en effet S4,3 : « *Prenez des épouses par deux, trois, quatre parmi les femmes qui vous plaisent.* », tandis que Dieu a spécialement statué sur le harem de Mahomet par la révélation de S33,50 : *« Ô Prophète ! Nous t'avons rendu*



l'appui de ses actions des versets nouveaux de la révélation. Il recrute ainsi toujours plus de fidèles et combat les oppositions des croyants sceptiques et hypocrites, les *munafiqun*. Face aux trahisons de ses hôtes juifs de Médine qui n'auraient plus respecté le pacte initial, il finit par en expulser deux de leurs tribus, et fait massacrer et réduire en esclavage la troisième en 627 (la tribu des Banu Qurayza).

S'étant ainsi renforcé, Mahomet peut s'emparer de La Mecque. Il y entre en 629 à l'occasion de la trêve d'Houdaybiya, puis prend définitivement la ville en 630. La Kaaba est nettoyée des idoles païennes et devient ce cube vide orné de la pierre noire que nous voyons encore aujourd'hui[11]. La Mecque gagne définitivement son statut de ville sainte. Les conquêtes continuent dans le Hijaz, de nouveaux territoires sont gagnés, des populations se convertissent à cette nouvelle religion, l'islam, Juifs et chrétiens conservant cependant une certaine liberté de culte. L'Arabie s'unifie dans une même langue, une même religion et s'identifie peu à peu à l'oumma, la communauté des croyants musulmans. La conquête et les conversions continuent ainsi de s'étendre jusqu'au Proche-Orient.

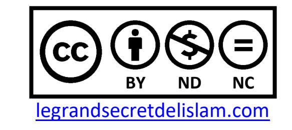
En 632, Mahomet réalise son dernier pèlerinage à La Mecque, islamisant ainsi la coutume ancienne qu'observaient également les polythéistes, et l'établissant comme pilier de la nouvelle foi. Il meurt peu après, le 8 juin 632, à Médine, et y sera enterré.



Retour de Mahomet à La Mecque :
la destruction des idoles
(Andreas Muller, fin XIXe siècle)

licites tes épouses à qui tu as donné leur dot, ce que tu as possédé légalement parmi les esclaves que Dieu t'a destinées, les filles de ton oncle paternel, les filles de tes tantes paternelles, les filles de ton oncle maternel, et les filles de tes tantes maternelles, – celles qui avaient émigré en ta compagnie, – ainsi que toute femme croyante si elle fait don de sa personne au Prophète, pourvu que le Prophète consente à se marier avec elle : c'est là un privilège pour toi, à l'exclusion des autres croyants. »). Malgré la taille de son harem et sa vigueur légendaire, Mahomet n'en eut qu'un seul fils, mort en bas âge (selon les historiens musulmans), et n'eut qu'un seul enfant à lui survivre, sa fille Fatima (mariée au futur « calife » Ali), issue de son mariage avec sa première femme Khadija.

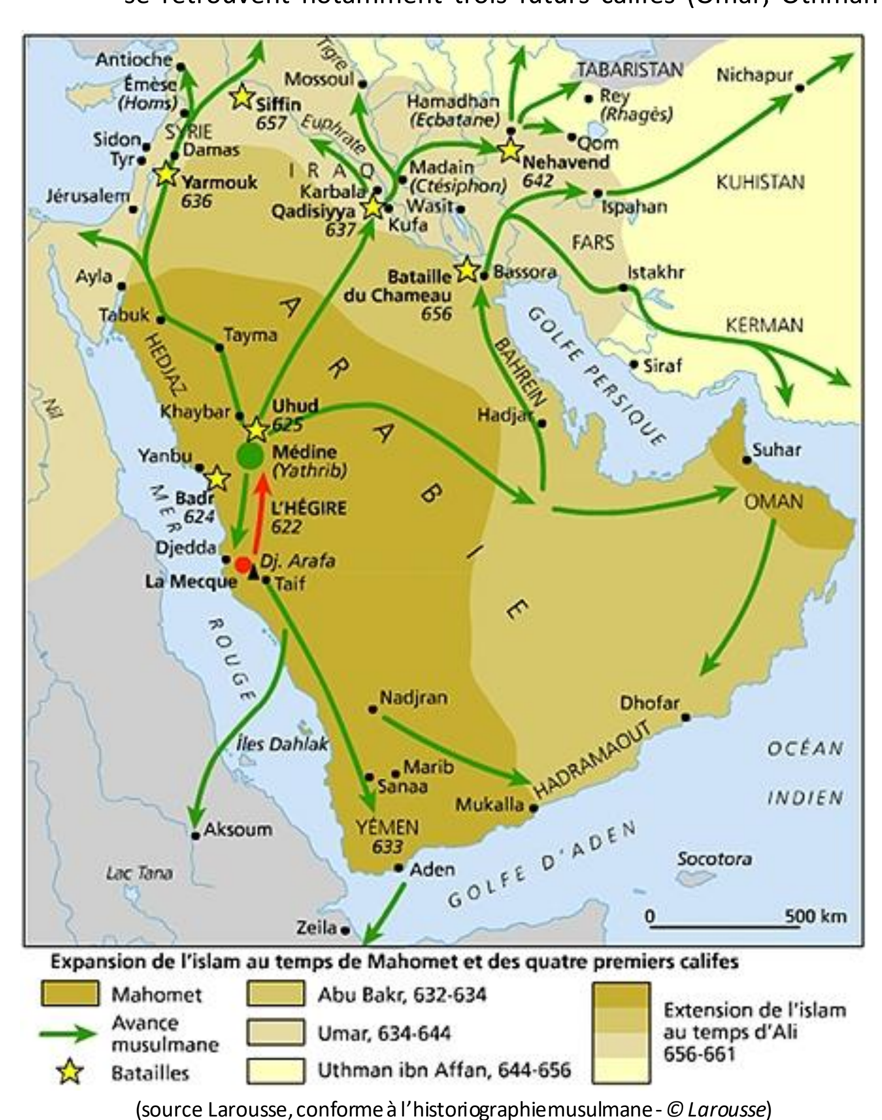
[11] La Kaaba connut cependant quelques mésaventures après cela, notamment l'inondation de 1620 qui en emporta une partie des murs – le sultan Mourad IV la fit alors reconstruire entièrement vers 1631, selon l'historien égyptien Souheili qui chroniqua le règne de Mourad IV, repris par l'historien Joseph de Hammer in *Histoire de l'Empire Ottoman* (tome 9, Bellizar, Barthès, Dufour et Lowell, Paris, 1837, pp. 156 et 402). La reconstruction de la Kaaba à laquelle il a procédé serait la 11ème, selon l'histoire islamique elle-même.



L'ISLAM APRÈS MAHOMET

... toujours selon l'historiographie musulmane

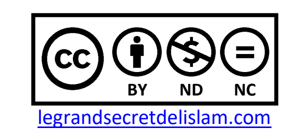
A sa suite, Abu Bakr, un de ses compagnons - et père d'Aïcha, sa jeune épouse (et épouse préférée) - devient calife (titre auquel l'islam a donné le sens de « successeur » de Mahomet), et donc chef religieux, politique et militaire de l'oumma. Il s'agit alors d'un califat électif, doté d'un conseil califal consultatif, le *mushawara* (la consultation), composé de compagnons de Mahomet, parmi lesquels se retrouvent notamment trois futurs califes (Omar, Othman et Ali), Ubay, et Zayd. Zayd fut le secrétaire personnel du prophète, auquel a alors été confiée une première compilation de la révélation coranique, transcrite par les compagnons de Mahomet. Abu Bakr poursuit les conquêtes, combat certaines tribus musulmanes refusant de voir en lui le successeur du prophète (ce sont les guerres de *ridda* ou guerres d'apostasie) et meurt à Médine en 634, confiant son pouvoir à Omar (Umar). Celui-ci, deuxième calife fut un très grand conquérant. Il étend l'empire aux confins de la Tunisie actuelle, en passant par l'Égypte, tout le Moyen-Orient, l'Irak, et jusqu'aux extrémités de l'Iran d'aujourd'hui. Il prend Damas (634). Les Arabes entrent à **Jérusalem** vers 637-638, qui sort donc du giron de l'Empire Romain d'Orient (Byzance). Omar y fait construire un sanctuaire, la « mosquée d'Omar » sur l'actuelle esplanade des mosquées, à l'emplacement supposé de l'ancien Temple des Juifs[12]. Le calife Abd al-Malik la remplacera par la suite par le Dôme du Rocher, construit vers la fin du VIIe siècle.



(source Larousse, conforme à l'historiographie musulmane - © *Larousse*)

Pendant ce temps, les témoins de Mahomet, ses compagnons, ses scribes, son secrétaire, auraient continué d'apprendre par cœur, de réciter, de transcrire - au besoin sur des supports de fortune comme des omoplates de chameaux - et de diffuser sa révélation, la parole d'Allah, le Coran. Ils auraient continué aussi de se remémorer l'exemple de sa vie. Mais de fil en aiguille, le risque de compromettre la révélation se serait accru avec la mort des témoins et l'apparition de

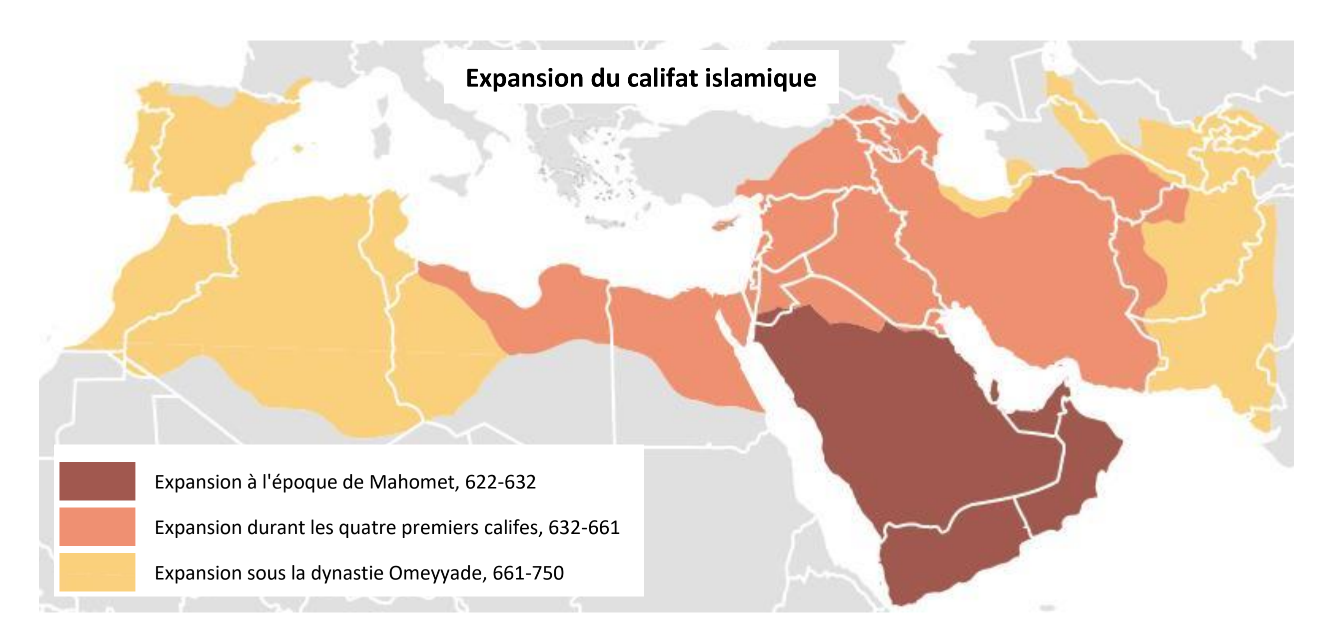
[12] Curieusement, la tradition musulmane indique qu'Omar aurait permis à un Juif converti (Ka'b al-Ahbar) d'y construire un lieu de culte (cf. al-Tabari, *Histoire des Prophètes et des Rois*, consulté dans l'édition américaine *The History of al-Tabari*, Vol. XII, State University of New York Press, New York, 1992, pp. 194 et 195). On retrouve cette histoire dans les écrits de Guillaume de Tyr (historien et évêque dans le Royaume franc de terre sainte, au XII*e s.*). Mais alors, qu'était-ce donc que cette « mosquée d'Omar » ?



divergences au sein de l'oumma. Le travail de collecte des fragments coraniques éparpillés parmi les musulmans, commencé sous Abu Bakr, poursuivi sous Omar, toujours grâce à Zayd, ne suffit pas. Après l'assassinat d'Omar à Médine en 644, c'est Othman (Otman, Uthman), son successeur, le troisième calife, qui fera finalement compiler entre 647 et 653 une version unique et officielle, la version canonique du Coran, classifiant et ordonnant grossièrement les sourates de la plus longue à la plus courte. Othman aurait fait alors détruire l'ensemble des recueils et fragments antérieurs dans tout le califat. Il diffuse la véritable version du Coran, sous la forme d'exemplaires de référence, à Médine, Damas, Koufa et Bassora (dans l'actuel Irak), et à La Mecque. C'est cette version que l'édition de 1924 du Caire a théoriquement avalisée. Elle fait toujours référence pour tous les musulmans. Après l'assassinat d'Othman en 656 lui succède Ali, cousin, gendre, disciple et compagnon historique de Mahomet. Il fait face à une très grave guerre civile au sein de l'oumma, la **première *fitna***.

Ali est assassiné en 661, mettant fin au califat des *rachidun* (« *bien guidés* », selon la tradition sunnite), ces premiers successeurs de Mahomet que l'islam sunnite reconnait comme des dirigeants modèles et divinement inspirés. L'assassinat d'Ali amplifie encore la guerre civile avec la querelle de sa succession, portant tant sur la nature de l'héritage de Mahomet que sur l'affrontement des ambitions politiques déjà observé précédemment. Elle sépare irrémédiablement les musulmans entre sunnites, chiites et autres branches dissidentes : pour schématiser, les sunnites se révèleront partisans d'une succession politique à Ali via Hasan, son fils, qui prend sa suite en 661 pour moins d'une année, et surtout via Muawiya, le gouverneur de Syrie qui s'impose très rapidement face à Hasan par la force. Les chiites veulent une légitimité religieuse au successeur de Mahomet, un imam davantage qu'un chef militaire, et qui plus est, un imam descendant du prophète. Ils ont reconnu Hasan, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet, comme leur chef. A la mort d'Hasan en 670 (on dit qu'il aurait été empoisonné par sa propre femme sur ordre de Muawiya, neuf ans après son éviction par ce dernier), ils se porteront vers son frère Hussein (le troisième imam des chiites, après son frère Hasan et son père Ali). Ils s'opposent donc à Muawiya, l'éternel adversaire d'Ali et de ses fils, devenu calife, et fondateur de la **dynastie omeyyade**. Il faut savoir par ailleurs que les vicissitudes de l'opposition de Muawiya à Ali avaient déclenché la scission d'une troisième branche de musulmans parmi les partisans d'Ali, les Kharidjites. Ce sont eux qui avaient assassiné Ali en 661. Retenons que Muawiya s'impose donc comme calife, transférant la capitale à Damas. Il en termine avec le califat électif en choisissant son fils Yazid (Yazid I*er*) pour lui succéder à sa mort, en 680, fondant ainsi la dynastie des Omeyyades. Yazid fera assassiner Hussein, et les Omeyyades règneront alors jusque 750 sur fond de deuxième *fitna* et d'interminables guerres religieuses et politiques.

Pendant tout ce temps se poursuit également la guerre sainte d'expansion de l'oumma contre les infidèles : Perses, Byzantins, Berbères et autres Nord-Africains, Wisigoths d'Espagne. La conquête s'étend même jusqu'aux Francs et à l'Asie Centrale. Les luttes intestines n'en finissent pas pour autant, puisqu'au terme d'une nouvelle guerre civile, les Omeyyades sont vaincus à la bataille du grand Zab (750) par As-Saffah. Il devient calife et établit alors sa nouvelle dynastie, **les Abbassides** pour gouverner l'oumma depuis sa nouvelle capitale, Bagdad, marquant ainsi la montée de l'influence perse dans l'empire. Après quoi s'imposeront les Mongols au XIIIe siècle, puis les Ottomans au XIVe.

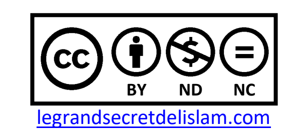


L'histoire des premiers temps de l'islam se révèle ainsi bien tourmentée : trois califes assassinés sur les quatre premiers, assassinats d'Hasan et Hussein, guerres civiles récurrentes dans l'oumma, guerre sainte de conquête menée contre les incroyants, sans parler de la brutalité avec laquelle les califes ont exercé leur autorité absolue. Force est de constater que la nouvelle « religion de paix »[13] ne portait pas alors à l'apaisement.

Néanmoins, la parole d'Allah fut conservée miraculeusement intacte, ainsi que la mémoire des faits et gestes de son prophète. Celle-ci constitue la tradition (la *sunna*), issue du colportage des hadiths, ces témoignages rapportés de générations en génération au fil de chaînes de transmission orale plus ou moins solides depuis les compagnons de Mahomet. On en compte jusqu'un million et demi selon les compilations des siècles qui suivirent. C'est ainsi que fut rapportée l'histoire des premiers temps de l'islam par les musulmans : on ne possède en effet aucun récit historique musulman contemporain des événements ici racontés. La *sîra*, la biographie du Prophète qui fait référence, n'a été écrite qu'au IXe siècle par Ibn Hichâm, qui s'inspirait d'une biographie disparue, écrite par Ibn Ishaq un siècle plus tôt. En associant Coran, *sîra* et hadiths complémentaires, les musulmans discernent le message divin, la révélation toute entière contenue dès le départ en la personne de Mahomet. Il constitue en effet une révélation par lui-même, par sa propre parole (lorsqu'il dicte le Coran révélé par Gabriel) mais aussi par son comportement de « *beau modèle* », d'**exemple parfait et normatif** en tout ce qu'il aurait fait ou n'aurait pas fait. De là est instituée la loi divine, la *charia*, rédigée dans ses formes quasi définitives autour des X et XI*e* siècles et déclinée selon les diverses écoles juridiques du sunnisme et du chiisme. Elle interprète, explicite et codifie ce message aux musulmans pour vivre dans la voie voulue par Allah pour eux et pour toute la terre. L'ensemble des éléments de l'islam et de sa vision du monde sont alors fixés et écrits. En voici une synthèse.

---

[13] Les apologistes de l'islam veulent aujourd'hui traduire le mot « islam » par « paix » (qui se dit *salam*). Or *islam* signifie fondamentalement « soumission », ce qui suscite généralement le contraire de l'entente et de la paix… Certes, les deux mots *islam* et *salam* ont pour racine sémitique SLM, mais les formes sont très différentes. Comment a-t-on pu passer du sens de « paix », « être bien », à celui de « soumission » ? La réponse se trouve dans cet article : http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/musulman.htm



L'ESSENTIEL DU DOGME MUSULMAN

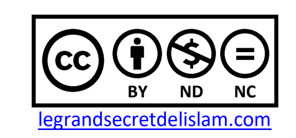
1. Un **dieu unique**, Allah, créateur et maître absolu de toute chose, de toute vie et de tout instant : la nature, l'écoulement du temps, les phénomènes étudiés par la science, les fortunes et infortunes des musulmans comme des infidèles n'existent que parce qu'Allah en décide ainsi et les fait advenir à chaque moment.

2. Une **révélation** de la parole d'Allah au premier croyant et premier prophète, Adam ; puis une révélation de cette parole à une humanité rebelle par des prophètes et des messagers venus successivement la rappeler à l'ordre divin pour la corriger de ses dérives dans son application. Ces rappels réguliers à la même parole d'Allah exigent des hommes qu'ils se soumettent entièrement à leur créateur, selon la loi qu'il leur impose. Les grandes religions monothéistes que l'islam appelle les « religions du livre » sont issues des trois principaux de ces prophètes (Moïse, Jésus, Mahomet), chacun s'étant chacun adressé à certaines communautés :
   - Au **peuple juif**, descendant d'Abraham, prophète d'Allah, à qui Moïse, prophète et messager d'Allah, a donné un livre saint, la Torah, contenant la révélation d'Allah ; ce livre annonce la venue de Jésus, prophète d'Allah, et contient les commandements selon lesquels les Juifs sont censés vivre. Mais les Juifs ont falsifié leurs écritures, dévoyé le message divin et rejeté les commandements d'Allah donnés par Moïse.
   - Aux **chrétiens**, communauté issue des Juifs, donc d'Abraham, à qui Jésus, prophète et messager d'Allah, a donné un livre saint, l'Évangile (au singulier), contenant la révélation d'Allah rectifiant le dévoiement de la Torah auquel ont procédé les Juifs ; ce livre annonce la venue de Mahomet, prophète d'Allah, et contient les commandements selon lesquels les chrétiens seraient censés vivre. Mais les chrétiens ont falsifié leurs écritures, dévoyé le message divin et rejeté les commandements d'Allah donnés par Jésus. Ce dernier tient un rôle particulier parmi les prophètes de l'islam, puisqu'il est reconnu comme messie, qu'il n'est pas mort sur la croix mais a été enlevé in extremis par Allah et gardé en réserve au ciel en vue de la fin des temps.
   - Aux Arabes, peuple choisi ultimement par Allah, descendant d'Abraham, prophète d'Allah, et par extension aux **musulmans**, communauté issue des Arabes par leur conversion, à qui Mahomet, prophète et messager d'Allah, a donné un livre saint, le Coran, contenant la révélation d'Allah rectifiant les dévoiements de la Torah et à l'Évangile auxquels ont procédé les Juifs et les chrétiens, révélation qui clôt toutes les révélations, et livre contenant les commandements selon lesquels les musulmans sont censés vivre. Les musulmans ont quant à eux conservé intactes leurs écritures et observent les vrais commandements d'Allah donnés par Mahomet et explicités par la tradition.

3. Le commandement absolu donné aux musulmans, en tant que dépositaires légitimes de l'ultime parole d'Allah conservée dans toute son intégrité, de **soumettre la terre entière** à la loi d'Allah, à commencer par eux-mêmes, loi comprenant les « cinq piliers » de la pratique individuelle de l'islam[14] : profession de foi, prière (*salat*), obligations du ramadan, aumône rituelle (*zakat*) et pèlerinage à la Mecque). Il s'agit de se placer dans un rapport de sujétion, de soumission absolue à la volonté d'Allah, de s'en remettre entièrement à lui et à sa loi, selon sa volonté révélée. L'application de sa loi serait la clé du bonheur terrestre et du paradis céleste après la mort – sa non-application menant alors à l'enfer, voire au châtiment terrestre tel que le définit la *charia*. Et cette loi commande de libérer le monde des infidèles, des incroyants (les *kouffar*) qui sont une offense à Allah, à son plan divin, et donc à l'islam. Au passage, dans ce grand

---

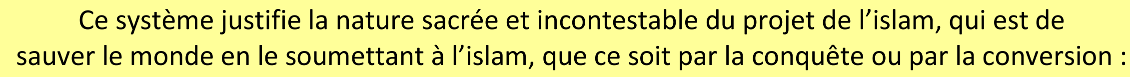
[14] Il existe aussi des « piliers collectifs » ou obligations collectives, s'imposant aux communautés des musulmans, et codifiées dans la *charia*, selon les variantes des écoles juridiques : apprendre le Coran par cœur, se doter de chefs, de juges et d'autorités musulmanes, participer à l'effort collectif du *jihad*, nourrir les affamés et les démunis du lieu de résidence, etc.



projet de soumission de toute la terre à la volonté divine, les femmes risqueraient de détourner les militants de leur but en leur rappelant leurs autres devoirs, ceux d'époux et de père. Elles sont donc naturellement subordonnées aux hommes, qui doivent les soumettre à leur volonté et à celle de Dieu[15].

4. L'attente de la **fin des temps** où se produira le « Jour du Jugement », la redescente du « Messie Jésus » à laquelle s'ajoutera le surgissement du *Mahdi* (pour les sunnites), ou celui du 12e imam (pour la plupart des chiites), qui combattront les forces du mal, l'éradiqueront de la terre, soumettront tous les infidèles à la loi d'Allah et établiront l'islam à jamais, pour tous.

Voilà dans les grandes lignes ce que l'islam dit de lui-même, de ses origines et de ses grands principes. Il s'agit d'un système assez cohérent, qui présente en tous cas une **implacable logique interne**. Les événements historiques s'y imbriquent les uns dans les autres selon les mêmes déterminants et obéissent aux mêmes injonctions que ceux et celles de l'islam d'aujourd'hui. Il s'agit d'une vision globale du monde qui l'ordonne en mettant toute chose à sa juste place :



Ce système justifie la nature sacrée et incontestable du projet de l'islam, qui est de sauver le monde en le soumettant à l'islam, que ce soit par la conquête ou par la conversion :

C'EST LA VOLONTÉ D'ALLAH

Ce système explique comment cette volonté d'Allah est arrivée aux musulmans :

C'EST PAR LA RÉVÉLATION DU CORAN, PAROLE D'ALLAH

Ce système explicite la ligne de conduite que les musulmans se doivent de tenir selon la volonté d'Allah (en tout cas les musulmans pieux) :

C'EST L'EXEMPLE DU PROPHÈTE MAHOMET, ENVOYÉ PAR ALLAH

Ce système explique les incohérences du monde, comme par exemple la présence d'autres religions monothéistes. Chaque homme a beau naître musulman, depuis Adam et l'origine du monde, la plupart ignorent la volonté d'Allah, pourtant révélée tout au long de l'Histoire :

SEULS LES MUSULMANS APPLIQUENT VRAIMENT LA VOLONTÉ D'ALLAH

Si l'on constate des troubles entre musulmans, du malheur dans leurs pays, ce ne peut être que parce que la volonté parfaite d'Allah y est mal appliquée. Si certains critiquent les musulmans, ce ne peut être que parce qu'ils sont ignorants : ils connaissent bien mal la volonté d'Allah, qui explique tout, qui prévoit déjà tout, par définition.

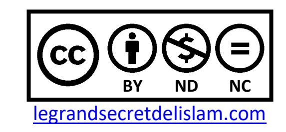
DES QUESTIONS, UNE RÉPONSE : CONNAÎTRE ET APPLIQUER LA VOLONTÉ D'ALLAH

Cette vision du monde l'explicite d'autant mieux qu'on ne la questionne pas. Il est ainsi rigoureusement interdit de le faire en islam. Nous vous proposons malgré cela de questionner cette vision, ce discours, ce système, en présentant une autre histoire, celle que les musulmans d'aujourd'hui ignorent, celle que les musulmans des premiers siècles ont escamotée : **l'histoire du grand secret de l'islam**.

---

[15] S64,14-15 : « Ô vous les croyants, vos épouses et vos enfants vous sont un **ennemi**. Prenez-garde, donc. Mais si vous [les] excusez, passez sur [leurs] fautes et [leur] pardonnez, sachez que Dieu est pardonneur, très miséricordieux. Vos biens et vos enfants ne sont qu'une **épreuve** [*fitna*, discorde], alors qu'auprès de Dieu est une énorme récompense ».

4,34 : « Les hommes ont **autorité sur les femmes**, en raison des faveurs que Dieu accorde à ceux-là sur celles-ci, et aussi à cause des dépenses qu'ils font de leurs biens. Les femmes vertueuses sont obéissantes [à leurs maris], et protègent ce qui doit être protégé, pendant l'absence de leurs époux, avec la protection de Dieu. Et quant à celles dont vous craignez la désobéissance, exhortez-les, éloignez-vous d'elles dans leurs lits et frappez-les [corrigez-les]. Si elles arrivent à vous obéir, alors ne cherchez plus de voie contre elles, car Dieu est certes, Haut et Grand »



LE GRAND SECRET DE L'ISLAM

Comme nous l'avons mentionné en introduction, pour l'essentiel, notre monde n'a connu l'islam que par ce que celui-ci dit de lui-même, par l'histoire musulmane elle-même, considérée comme juste et vraisemblable, en la dépouillant au besoin de ses aspects merveilleux (un Dieu tout puissant qui parle arabe, une révélation divine en forme de livre descendu du ciel par ange interposé, un cheval volant, un Coran céleste, etc.). C'était même dans un sens ce qu'affirmait Ernest Renan en son temps : « *[l'islam est né] en pleine histoire, ses racines sont à fleur de sol. La vie de son fondateur nous est aussi bien connue que celle des réformateurs du XVIe siècle* »[16]. C'est ce qu'affirment toujours la plupart des « islamologues » de plateaux de télévision et autres intervenants patentés qui expliquent toujours l'islam ainsi, comme si cette histoire, ce discours musulman, même « laïcisé », « sécularisé » ou « rationalisé », étaient véridiques et réellement fondés dans l'Histoire.

Tout a changé cependant en la matière depuis ces dernières années. On assiste à une véritable **révolution** dans le monde de la recherche sur les origines de l'islam. Des **percées majeures** ont été réalisées : des éléments de recherche nouveaux, des découvertes archéologiques, la mise en lumière de manuscrits anciens, de nouvelles approches linguistiques et codicologiques, la prise en compte du contexte araméen s'imposant comme celui de la naissance de l'islam, des études rigoureuses des textes musulmans, la mise en réseau des chercheurs au niveau mondial grâce aux nouveaux outils apportés par Internet, le croisement de leurs approches et bien d'autres éléments encore. Les certitudes anciennes sur l'histoire de l'islam sont ainsi très sérieusement ébranlées, et pour beaucoup mises à bas. On conteste l'historicité de Mahomet, on conteste que le Coran provienne de sa prédication, on conteste que l'Arabie ait été païenne, on conteste les lieux des origines, on conteste tout le récit traditionnel de l'apparition de l'islam et de son expansion sous les califes au bénéfice de la redécouverte de la réalité du Proche-Orient des VII-VIII*e* siècles, et de son contexte d'apocalypse, d'attente d'une fin des temps imminente, de reflux des grands empires, de bouleversement géopolitique et d'émergence de la nouvelle puissance des califes. On peine cependant à saisir le fil de l'Histoire dans un tel **bouillonnement intellectuel**.

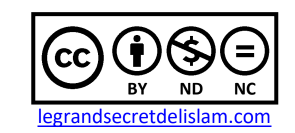
Or, une thèse de doctorat en théologie et histoire des religions a été soutenue en 2004 à l'université de Strasbourg II par un chercheur étonnant, Édouard-Marie Gallez c.s.j.[17], élève et continuateur des travaux du Père Antoine Moussali, libanais arabophone et araméophone, spécialiste du Coran - lesquels travaux, peu connus en Occident, s'enracinent eux-mêmes dans les analyses précédentes d'autres chercheurs arabophones et araméophones du Moyen-Orient[18], proposant les pistes d'une exégèse nouvelle du texte coranique. Cette thèse se fonde également sur les recherches personnelles de son auteur, notamment la poursuite de cette **exégèse nouvelle et globale du texte coranique**, et sur la reprise d'un colossal ensemble de recherches précédentes, ayant abouti à certaines des percées majeures déjà mentionnées. Nous citerons en particulier les suivantes :

---

[16] Ernest Renan, « Mahomet et les origines de l'islamisme », Revue des Deux Mondes, XII, 1851

[17] Voir la thèse d'Édouard-Marie Gallez (1 000 pages environ, dont une volumineuse bibliographie) : *Le Messie et son Prophète* (deux tomes, Éditions de Paris, 2005-2010). Son travail, accessible par le site internet créé au moment de la publication, conduit à un cadre de recherches plus vaste encore, comme en témoignent son étude de 2012, *Le Malentendu Islamo-Chrétien* (Salvator) et ses articles publiés notamment sur le site de l'association EEChO.

[18] Citons entre autres Joseph Azzi (en particulier *Le Prêtre et le Prophète*, Maisonneuve & Larose, 2001, pour la traduction française du livre en arabe *Qass wa nabîy* ayant été diffusé sous le pseudonyme Abou Moussa al Hariri au Liban dès 1979), Mgr. Youssef Dorra-Haddad (« Coran, prédication nazaréenne », in *Proche Orient Chrétien* n°23, Jérusalem, 1973), P. J.-M. Magnin (« Notes sur l'ébionisme », in *Proche Orient Chrétien*, tiré à part, Jérusalem, 1979).



- Islamologie « classique » : à la suite des précurseurs « orientalistes » du XIX*e s.* (école austro-hongroise, école allemande), des découvertes remarquables ont été réalisées par les pionniers en la matière – citons Henri Lammens et Alphonse Mingana – et leurs successeurs, Régis Blachère, John Wansbrough, Günter Lüling, Alfred-Louis de Prémare, Gerd Puin, Patricia Crone, Michael Cook, Robert Hoyland, Gerald Hawting, Marie-Thérèse et Dominique Urvoy ou encore Christoph Luxenberg, et bien d'autres ;
- Recherches plus ou moins éparses de nombreux intellectuels, historiens, archéologues, géographes, linguistes, scientifiques et religieux ;
- Traditions historiques et religieuses - à commencer bien sûr par les traditions et les textes musulmans - et aussi les traditions juives et celles des Églises d'Orient ;
- Approche nouvelle du christianisme des origines, éclairée par une réflexion sur l'histoire des idées (l'histoire de l'idée du « salut », ou **sotériologie**), et notamment par l'analyse des manuscrits de la Mer Morte.

En reliant les différents aspects abordés isolément par chacun sur son sujet, **l'auteur assemble les différentes pièces du puzzle** dans le cadre d'une approche globale, étayée par des faits, des témoignages, une multitude de preuves et d'indices convergents (tout particulièrement dans le texte coranique) que l'on trouvera abondamment listés et référencés dans ses ouvrages, préfigurant ainsi l'approche interdisciplinaire que l'on voit se développer désormais[19]. Il propose une explication scientifique à l'apparition de l'islam, il retrouve le fil de l'Histoire en documentant ses origines réelles et les différentes péripéties historiques qui lui ont permis de se constituer comme religion. Et par là, il permet de comprendre ce qu'est l'islam en vérité. C'est cette approche nouvelle et détonante dont nous nous proposons de mettre les principaux résultats dans une perspective historique, que nous avons enrichie, approfondie et précisée par les dernières découvertes de la recherche. La recherche progresse en effet à une allure exponentielle depuis les années 2000. Les travaux novateurs et fondamentaux s'accumulent, comme ceux de Guillaume Dye, Manfred Kropp, Robert Kerr, Mehdi Azaïez, David Powers, Dan Gibson, Michael-Philipp Penn, Héla Ouardi, Jean-Jacques Walter, Mohammad Ali Amir-Moezzi ou encore Stephen Shoemaker - et bien d'autres. S'inscrivant de fait dans le cadre global proposé par Édouard-Marie Gallez, ils le confirment, et viennent le préciser ou l'affiner le cas échéant.

Bien sûr, il n'existe pas de vérité absolue en matière de recherche historique. Les chercheurs cherchent, découvrent, expliquent, réfutent, révisent et continuent toujours de chercher pour tenter d'approcher la vérité au plus près. Comme telle, cette démarche ne saurait être dirigée contre les musulmans. Ils n'ont rien à craindre, rien à perdre et tout à gagner dans ce travail de recherche de la vérité historique, de la même façon que les chrétiens, par exemple, finissent par bénéficier de ce même travail initié depuis longtemps sur les origines historiques du christianisme.

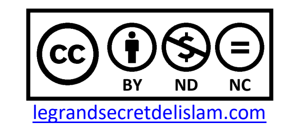
Voici donc l'histoire du grand secret de l'islam[20], une histoire dont le lecteur va pouvoir constater combien elle diffère de l'histoire officielle.

Avertissement

Au fil de ces pages seront proposés de nombreux liens hypertexte à titre d'illustration ou d'explication. Beaucoup de ces liens renvoient vers des articles de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. Il convient de rester prudent quant au caractère de vérité historique de ces articles, particulièrement ceux traitant de l'histoire musulmane. Du fait du fonctionnement interne de Wikipédia qui repose sur la validation par consensus large des contributeurs, il est souvent très difficile d'y voir établis les travaux de recherche les plus pointus ou les plus récents, même si ces articles sont souvent pertinents, à notre sens, pour les références et sources auxquelles ils renvoient. De fait, pour ce qui relève de l'histoire islamique, l'essentiel des articles reflète le discours islamique officiel, tel que nous venons de le voir. Le lecteur pourra constater par lui-même qu'il est bien différent de l'histoire réelle.

[19] On pense ici particulièrement aux travaux de l'Institut Inârah, lié à l'Université de la Sarre, aux travaux de chercheurs en pointe, comme Guillaume Dye et Mohammad Ali Amir-Moezzi, et à la monumentale synthèse que ces derniers ont dirigée, *Le Coran des Historiens* (Cerf, 2019).

[20] Les lecteurs pressés pourront consulter en annexe deux articles qui résument l'ensemble de l'ouvrage : « Chronologie de la formation de l'islam » et « Qu'est-ce que le Coran ? »



DE RÉVÉLATIONS DIVINES EN POST-CHRISTIANISMES

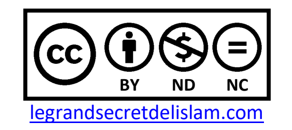
Israël, année 30

Expliquer et comprendre l'histoire du grand secret de l'islam nécessite de remonter bien avant l'apparition de ce dernier à partir du VII*e s.*, des siècles et des siècles auparavant, dans l'antique tradition de l'Israël des années 20 après Jésus Christ. Israël y est alors avant tout un peuple, le peuple hébreu, ou israélite, un peuple forgé par sa religion. Selon sa tradition (la tradition biblique), un homme, Abraham, aurait répondu à l'appel de Dieu il y a environ 3 800 ans, à la suite de son père, et quitté la Mésopotamie ancestrale pour une terre promise, qui se révéla être Israël. La **promesse de Dieu** à Abraham était celle du don d'une terre et d'une descendance innombrable. Le peuple hébreu revendique cette ascendance ; Abraham en serait alors le patriarche, le premier « juif » en quelque sorte[21] – le second devant être alors son fils Isaac. Depuis Abraham, le peuple hébreu vit dans « l'Alliance » (ou plutôt les alliances) : Dieu s'est révélé à lui et l'a choisi pour porter cette révélation. Et ainsi, au fil de l'édification historique très progressive du peuple et de la construction de son rapport à un dieu empreint de pédagogie envers lui, les Israélites l'ont peu à peu reconnu comme dieu unique et exclusif. Ils lui ont accordé leur foi, rejeté les idoles, et vivent en cela une religion singulière dans le monde païen, adorant le dieu unique, créateur et protecteur, « l'Éternel ». Des patriarches, de nombreux prophètes comme Moïse, Elie, Isaïe ou Daniel se sont levés au long d'une histoire mouvementée pour conduire le peuple, l'enseigner, l'admonester, le rappeler à ses devoirs envers Dieu, au sens de Dieu. Leurs rappels à l'ordre, leurs commandements, leurs lois et les traditions immémoriales du peuple hébreu ont été rassemblés et compilés dans un ensemble de textes. Parmi ceux-ci, l'un en particulier, la Torah, rassemble en cinq livres l'histoire du monde depuis sa création, l'histoire du peuple hébreu et une loi fondamentale régissant l'ensemble de la vie des juifs d'alors : vie morale, rapports à Dieu, séparation stricte du juif et du non-juif (ce qui avait permis à ce peuple de construire, préserver et transmettre son héritage religieux dans l'hostile monde antique) ; on y trouve aussi une codification de la vie quotidienne, des rites de pureté et autres règles de comportements. Selon la tradition, la Torah aurait été dictée par Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï, lors de l'exode du peuple hébreu hors d'Égypte. Elle est au cœur de la vie des Hébreux, qui sont nombreux à la connaître par cœur ainsi que les autres livres sacrés (les psaumes, les livres des prophètes…). Ils la transmettent ainsi en famille et en communauté, en langue araméenne, qui est la langue véhiculaire et de compréhension des textes sacrés (les targoums). Parmi les commandements de Dieu dont l'observance est prescrite, l'un en particulier revêt une importance capitale : c'est la dévotion rendue au **Temple de Jérusalem**.

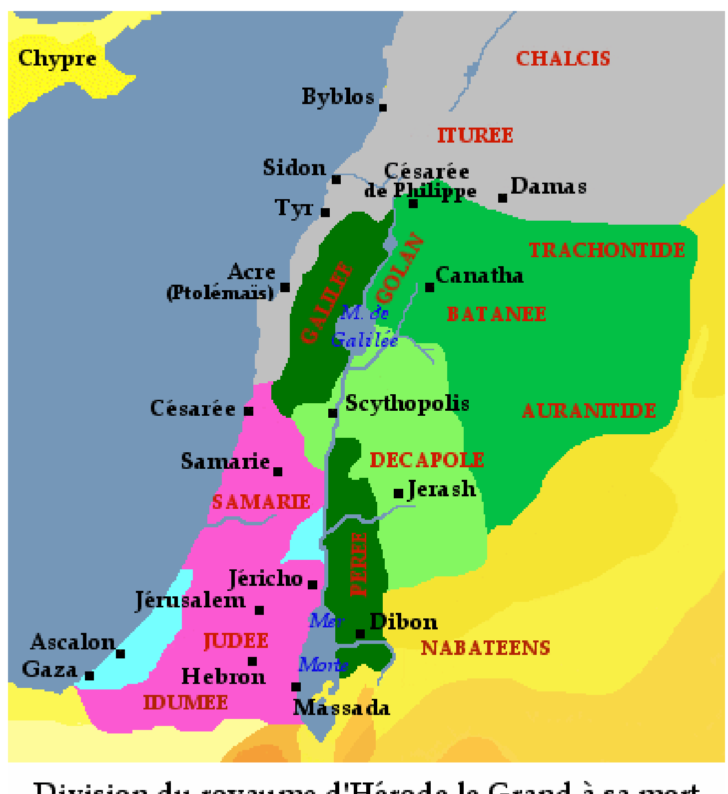


Reconstitution du Temple d'Hérode
(maquette du Musée d'Israël, à Jérusalem)

[21] « juif » (sans majuscule), du latin *judeus*, judéen, se rapporte ici à la religion, à la tradition religieuse, tandis que « Juif » (avec majuscule) se rapporte à l'ethnie (et par extension, aussi, à la religion). La pratique religieuse juive ayant considérablement évolué au fil des événements que nous allons décrire, nous emploierons préférentiellement le mot « Hébreu » ou « Israélite » (se rapportant strictement à l'ethnie) à celui de « Juif », ces deux mots étant moins sujet à double sens que ce dernier.



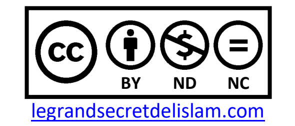
Ce Temple est spécifique au peuple hébreu. Il est pour lui le lieu de la présence réelle de Dieu sur terre, sa maison (le mot de « temple » n'existe pas dans les langues sémitiques qui emploient celui de « maison »). C'est là qu'on lui rend un culte, par le sacrifice d'animaux et par diverses offrandes. C'est une obligation a minima annuelle pour tout juif, et l'occasion d'un pèlerinage. Le Temple abritait initialement l'arche d'alliance (le coffre qui contenait les tables de la loi de Moïse), perdu après la destruction du premier Temple. Avec sa reconstruction au fil des aléas de l'histoire, Jérusalem est couronnée alors par un Temple monumental et somptueux, le temple d'Hérode le Grand. Situé comme son prédécesseur le Temple de Salomon au Mont du Temple, le Mont Moriah, sur le lieu supposé du sacrifice d'Isaac par Abraham, il se compose de plusieurs enceintes. En son cœur se trouve le Temple proprement dit, un gigantesque bâtiment dont l'emprise au sol forme une sorte de grand T : les prêtres y entrent par la barre horizontale, son fronton, et le fond de la barre verticale de ce T présente la forme d'un grand cube, séparé de l'entrée par un rideau. C'est le Saint des Saints, c'est là que réside Dieu sur terre, en son Temple, dans cette grande pièce **cubique**. Personne n'entre jamais dans le Saint des Saints, sous peine de mort, sauf le grand-prêtre et lui seul, une fois par an. A l'extérieur sont faites les offrandes et réalisés les sacrifices d'animaux, au nom de Dieu. Ce Temple est une des merveilles du monde d'alors, la fierté du peuple hébreu.



Situation d'Israël en l'an 30
Hérode Archélaos ayant été déposé et remplacé par un préfet romain © Antikforever.com

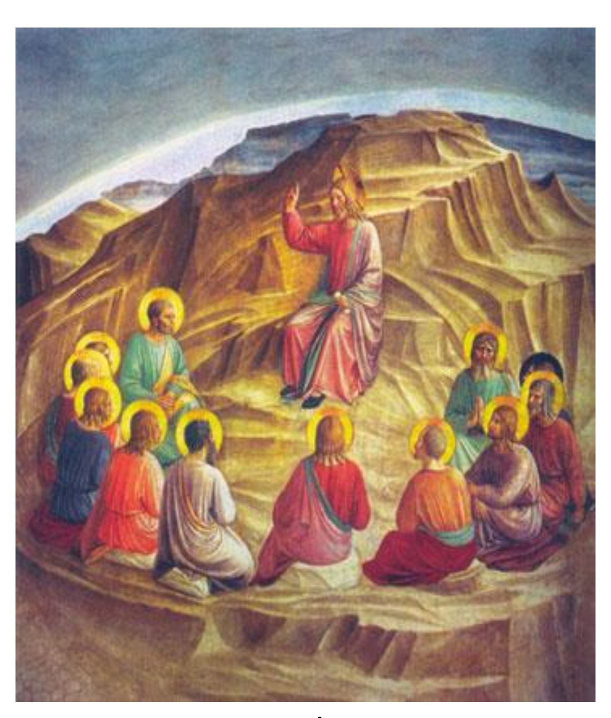
Israël en l'an 30 est aussi une terre, cette **terre promise** par Dieu, offerte par Dieu. Certes, le peuple hébreu présente déjà, et depuis fort longtemps, une considérable diaspora (en Égypte, en Perse, à Rome et dans tout le monde antique jusqu'en Chine, où l'ensemble de cette diaspora, présente principalement dans les villes commerçantes, aurait représenté 2 à 3 millions de personnes à l'époque, soit la moitié environ du peuple hébreu). Son attachement à la terre promise reste cependant très fort. Mais, en l'an 30, la terre d'Israël est « outragée » à plusieurs égards. Tout d'abord, elle est désunie : divisée en plusieurs royaumes et provinces, gouvernée par plusieurs monarques (les tétrarques). La Samarie, ce territoire qui se situe à peu près en son milieu, est peuplé de Samaritains, des non-juifs (ou plutôt des juifs hérétiques), c'est-à-dire des personnes impures pour tout juif observant (particulièrement les Judéens, maîtres de Jérusalem et de son Temple, qui regardent avec hauteur les autres juifs). Tout autour d'Israël, enfin, des royaumes et des peuples idolâtres.

De plus, voilà plusieurs siècles que la terre d'Israël est occupée, soumise à un **envahisseur étranger** : les Assyriens, les Babyloniens, les Perses puis les Grecs, et désormais les Romains, s'appuyant sur des autorités locales juives pactisantes, notamment les autorités religieuses. La Judée (Judée-Samarie-Idumée) en particulier est administrée par un préfet romain (Ponce Pilate). La *pax romana* est cependant relativement bienveillante envers le peuple hébreu malgré les récriminations



contre l'impôt romain : les structures religieuses et politiques traditionnelles ont été maintenues par les Romains, le culte au Temple et l'adoration du dieu unique sont respectés (de très nombreux Hébreux pratiquent d'ailleurs leur religion à Rome même). Chez beaucoup d'Israélites, notamment en Judée, perdure cependant le rêve de l'indépendance et de la réunification nationale, nourri par le souvenir des temps bénis des grands rois juifs (David, Salomon), de la terre juive unifiée où chacun se conformait à la Loi selon le plan divin. Nourri également par une certaine interprétation des écritures saintes et des promesses de Dieu dont elles rendent compte : n'a-t-il pas été promis par Dieu via ses prophètes qu'Israël finira par l'emporter, que les rois étrangers viendraient un jour servir Israël eux-mêmes ? Un **messie**, homme providentiel, sauveur envoyé par Dieu a même été annoncé par les prophètes. Un descendant du roi David, plus précisément[22], un nouveau roi qui restaurera la royauté, libérera Israël sur lequel il fera régner Dieu pour que le Temple rayonne sur le monde entier[23]. Se lèvent ainsi beaucoup de messies, de révoltés et de libérateurs dans ces temps d'excitation religieuse. Les Hébreux ont une longue tradition de révolte contre leurs envahisseurs, comme la révolte des Maccabées au IIe siècle avant Jésus Christ ; et encore celle de Judas le Galiléen, en l'an 6. Sa révolte contre le légat romain Quirinius se solda par la crucifixion de 2 000 de ses partisans… Mais depuis l'avènement de l'empereur Tibère, les choses semblent s'être calmées en surface, « *sub Tiberio quies* », comme l'écrivait Tacite.

Jésus, son message, ses adeptes, leurs dérives


Le sermon sur la montagne
(de Fra Angelico)

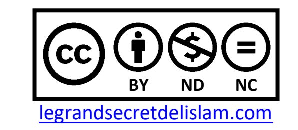
A partir de ce contexte hébreu, l'histoire du grand secret de l'islam va nécessiter une compréhension fine du retentissement de certains aspects de la nouveauté de la prédication chrétienne dans les mentalités et dans l'histoire.

Voici qu'intervient en effet un homme dont l'impact va tout changer pour le peuple hébreu, et même pour le monde entier. Jésus[24] apparaît vers l'an 27 en Israël et se lance dans trois années de prédication itinérante. Descendant de David, et donc « nazaréen » (cf. note 22), c'est un rabbi qui connaît à la lettre la Torah et les écritures, et enseigne dans les synagogues et au Temple de Jérusalem. Interprétant ces écritures, il proclame un discours nouveau, absolument nouveau. Il invoque l'autorité de Dieu dont il se dit « fils », « pardonne les péchés » en son nom, et accomplirait des signes miraculeux. Il galvanise les foules et rassemble autour de lui tout un groupe d'hommes et de femmes, des curieux, des passionnés, des disciples et des apôtres. Entre autres choses, il explicite la **question du mal** et la possibilité d'en être délivré, d'en être sauvé. C'est une nouveauté

[22] « *Un rejeton sortira de la souche de Jessé* [père du roi David]*, et un surgeon* [mot formé sur la racine NTsR que l'on retrouve dans « Nazareth » et « nazaréen » (*nâtsrâyâ* en araméen), qui signifie ainsi en particulier « descendant de David », « Prince »] *poussera de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit de Yahvé, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahvé* » (Is 11,1-2)

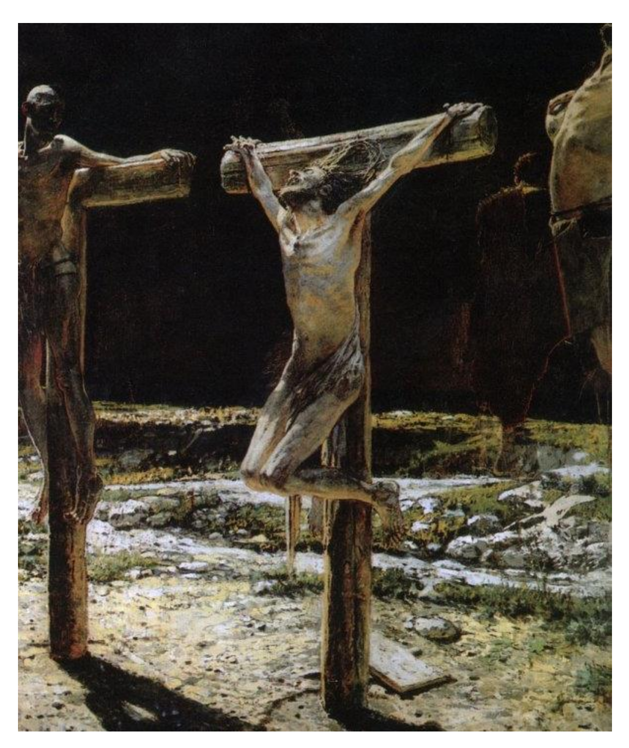
[23] Voir par exemple le chapitre 60 du Livre d'Isaïe

[24] Détails et contexte historique de la vie de Jésus tirés pour la plupart du livre de synthèse de l'historien généraliste Jean-Christian Petitfils, *Jésus* (2011, Fayard), de *La Vie Authentique de Jésus Christ* de René Laurentin (1996, Fayard), ainsi que du *Nouveau Testament*. On pourra également consulter les ouvrages des chercheurs spécialistes Etienne Nodet



absolument radicale dans le monde d'alors, touchant des ressorts psychologiques bien plus profonds que ceux auxquels pouvaient prétendre les cultes païens (mais que la religion hébraïque de cette époque préparait déjà, notamment dans sa loi, son espérance, ou dans sa séparation du pur et de l'impur). En introduisant la perspective du salut, il rompt avec la vision fataliste d'un mal « naturel », compris comme faisant partie de l'ordre des choses. Il rompt avec les visions cycliques de l'histoire des hommes et des sociétés anciennes, condamnées aux éternels recommencements : il ouvre les perspectives d'un destin personnel et collectif, d'un bonheur à saisir ici-bas, d'une libération possible de l'emprise du mal. Le salut qu'il propose agit à la fois comme **salut personnel** de l'Homme par sa relation à « Dieu-Père » via lui-même « Jésus-Fils », et comme **salut collectif** dans le rapport aux autres : « *heureux les pauvres de cœurs* » dit-il, « *heureux ceux qui ont faim et soif de justice* », « *heureux les artisans de paix* », un monde meilleur est à construire, à attendre. « *Le Royaume des Cieux est tout proche* », « *le règne de Dieu est tout proche* ».

Serait-ce lui le **messie** espéré par le peuple hébreu ? Certains veulent le voir comme le roi attendu qui va libérer Israël de l'occupant et restaurer sa splendeur politique. D'autres perçoivent que ce n'est pas sur ce plan-là qu'il entend exercer une messianité liée à son ascendance davidique, mais sur un plan religieux, notamment face à la grande-prêtrise du Temple. Celle-ci est en effet accaparée par une famille d'usurpateurs (descendante des Hasmonéens), et qui plus est compromise avec l'occupant romain, tandis que le rôle de prière dévolu traditionnellement à la tribu de Lévi – les prêtres d'Israël – s'efface de plus en plus au profit du mouvement pharisien, lui-même lié au Temple. Jésus dénonce effectivement la corruption de la foi, de la pratique religieuse, notamment au Temple, et de ceux qui les encadrent. De plus, il parle de la foi juive comme nul ne l'avait fait auparavant. Il explique les textes en montrant leur sens profond et leur accomplissement, rejetant les interprétations hypocrites légalistes. Il s'inscrit pleinement dans l'alliance ancienne avec Dieu, en allant jusqu'à montrer qu'elle est faite pour s'étendre aux non juifs, aux païens, au mépris des règles de pureté, ce qui est source de très grand scandale (notamment chez les pharisiens). A cela s'ajoute la multiplication des témoignages de ses miracles. Devant le risque de devoir le reconnaitre comme messie, le pouvoir en place au Temple va donc chercher à le faire mourir. Car s'il est le messie, alors les autorités religieuses lui doivent obéissance et doivent lui remettre le pouvoir qu'elles exercent. Et pour la plupart, c'est impensable ! Un complot est donc organisé pour l'arrêter. L'affirmation de son lien avec Dieu sera le prétexte saisi par les autorités du Temple - réunies partiellement, et de nuit - pour le **condamner à mort**. Puis on s'arrange avec les Romains qui l'exécutent d'une façon horrible et infâmante, cloué sur une croix (le supplice réservé aux esclaves), le vendredi 7 avril de l'an 30[25].

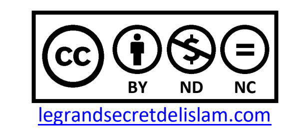


La crucifixion (de Nikolai Gav)

---

et Justin Taylor (*Essai sur les origines du christianisme*, 2002, Cerf) et Pierre Perrier (*Évangiles de l'Oral à l'Écrit*, 2000, Fayard - Le Sarment, et *Les colliers évangéliques*, 2003, Fayard - Le Sarment)

[25] D'après les calculs des historiens modernes appliqués aux évangiles : la crucifixion a eu lieu une veille de sabbat, donc un vendredi, également jour de la « préparation » de la Pâque juive, donc le 14 du mois de Nissan dans le calendrier hébraïque. Ces deux éléments coïncident en l'an 30 de notre ère, le 7 avril du calendrier julien.



Mais voici cependant que malgré son exécution, ses disciples se montrent en public. Ils s'étaient pourtant tous sauvés ou cachés au moment de son arrestation par peur des représailles. Quelque chose d'inouï se serait produit à l'aube du troisième jour après la mort de Jésus, un événement qui aurait poussé ses disciples à reparaître au grand jour et à poursuivre sa prédication au peuple hébreu et aux païens, au risque des pires persécutions - qui s'abattront d'ailleurs sur eux. Cet événement qui n'a jamais cessé de susciter des controverses depuis lors deviendra bientôt une **clef de l'histoire**, sinon la clef des siècles à venir.

En effet, à partir du dimanche suivant le jour de l'exécution, la nouvelle commence à courir que Jésus est apparu à diverses personnes. Puis, durant quarante jours, d'autres voient également Jésus, dont tous peuvent constater que son tombeau est vide. Le pouvoir religieux du Temple s'inquiète et tente de faire croire à une supercherie : il paye les soldats romains préposés à la garde du tombeau pour qu'ils disent avoir vu des disciples de Jésus dérober son corps – c'est le bruit[26] que les autorités du Temple essayèrent de répandre jusqu'à la première « guerre juive » (66-70). Elles sont en effet d'autant plus inquiètes que de nombreuses prophéties bibliques prennent effectivement leur sens à la lumière du « *relèvement d'entre les morts* »[27] du messie, un messie qui aurait d'abord été « *rejeté par les chefs du peuple* »[28]. L'institution pharisienne s'inquiète également, ayant joué un rôle important dans ce rejet. Car alors, ce pouvoir religieux, déjà considéré comme frauduleux par beaucoup, n'aurait **plus aucune légitimité** parmi les Hébreux.

Les disciples de Jésus n'ont pourtant pas appelé aux hostilités contre les autorités du Temple. Ni Pierre ni les autres apôtres n'appellent à la vengeance contre ceux qui ont comploté et organisé la mort de Jésus. Pas plus qu'ils n'appellent à un quelconque soulèvement politique. Leurs témoignages indiquent au contraire qu'ils appelaient alors à la conversion des cœurs et des intelligences. « *Vous avez refusé le Saint et le Juste* (…) *Le Prince de la vie que vous aviez fait mourir, Dieu l'a relevé des morts, nous en sommes les témoins* (…) *Vous avez agi dans l'ignorance, tout comme vos chefs* (…) *Convertissez-vous !* »[29]. Et même devant les commanditaires de son meurtre, ils disent simplement : « *Le Dieu de nos pères a relevé Jésus que vous aviez exécuté en le pendant au bois. Dieu l'a exalté par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la conversion et le pardon des péchés* »[30]. Mais la plupart des tenants du pouvoir refuseront de reconnaître leur erreur, craignant pour leur autorité politique et religieuse. Ils répondront par la haine au message transmis par les apôtres, tandis que de plus en plus d'Israélites vont y adhérer. Ces derniers forment peu à peu une **communauté nouvelle**. Ils s'appelleront ou seront appelés « messiens » c'est-à-dire disciples du messie (en araméen : *mshyiayè* – en français : « chrétiens », d'après le terme grec *christos* traduisant l'araméen ou l'hébreu *mashyah*, « messie »).

À Jérusalem, cette communauté se rassemble sous l'autorité de Jacques cousin de Jésus[31], et cela d'autant plus que les autres apôtres sont amenés à s'éloigner de Jérusalem à partir de l'an 37, à cause des persécutions lancées par le pouvoir du Temple (l'autre Jacques, frère de sang de Jean, y sera assassiné vers 41). Entre-temps, il semble que, par ses accointances à Rome, ce pouvoir politico-religieux avait réussi déjà à convaincre le sénat romain de déclarer illicite la communauté

[26] Selon Matthieu 28,12-14

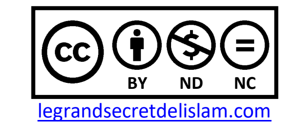
[27] Psaume 22,2 et 8 et 9, Isaïe 53,3-7

[28] Psaume 118, 22-23

[29] Actes 3,14-19 (« Discours de Pierre au peuple »)

[30] Actes 5,30-31 (« Comparution de Pierre et Jean devant le Sanhédrin »)

[31] Jacques le Mineur ou Jacques le Juste dans la tradition chrétienne ; sa généalogie est aisée à établir malgré la polémique qui a voulu en faire un frère de sang de Jésus, selon la terminologie de Flavius Josèphe et du Nouveau Testament : le terme de « frère » ou « sœur » englobe en effet un cousinage large dans les langues sémitiques.



chrétienne[32]. La dispersion des apôtres va rendre nécessaire une fixation par écrit du canevas de leur enseignement oral tel qu'il était récité par cœur à Jérusalem en fonction du calendrier et des fêtes religieuses juives. C'est l'apôtre Matthieu qui en est chargé – ce canevas liturgique sera appelé plus tard « **l'évangile selon Matthieu** »[33]. La dispersion sera également l'occasion pour les apôtres de visiter les communautés chrétiennes naissantes au sein de la diaspora juive, d'en susciter de nouvelles au long de leurs périples, et de les organiser – des vestiges archéologiques témoignent d'une structuration très précoce et remarquable du mouvement chrétien, jusqu'en Chine[34]. Les différentes communautés hébraïques qui, à travers le monde, adhèrent à la « *bonne nouvelle* » (tel est le sens du mot évangile) répercutent celle-ci autour d'elles parmi les populations locales ; ainsi, peu à peu, les non-juifs vont s'agréger de plus en plus nombreux aux Juifs chrétiens. La « Grande Église de l'Orient » (de langue araméenne) aura cependant toujours à cœur de conserver ses racines juives.



Saint Thomas sur la frise de Kong Wan Shan
(Chine, datée de l'an 70)
http://www.eecho.fr/category/christianisme-apostolique/thomas-en-chine/

Si le message des apôtres a pu bénéficier de la présence et de l'accueil des communautés juives dans les villes commerçantes du monde d'alors (la considérable diaspora), il a surtout tenu sa force de la réponse nouvelle et radicale qu'il apportait à la **question du mal**, comme en témoignent les premiers écrits chrétiens. Selon la tradition biblique, l'être humain créé par Dieu ne devait pas mourir, mais en choisissant de faire le mal, il aurait appelé sur lui la corruption et la mort. « *Par la faute d'un seul* [Adam], *la mort a régné* », comme le résume l'ancien pharisien Paul[35]. Si Jésus est l'intermédiaire entre Dieu et les hommes, alors, du fait que, « se relevant d'entre les morts », il a ouvert le chemin qui mène à une vie après la mort, il « *délivre ceux qui, par crainte de la mort, passaient toute leur vie dans une situation d'esclaves* »[36]. Même dans le devenir de l'humanité entière, la mort, le pire de tous les maux que l'homme doit subir, et la corruption, sont potentiellement vaincues[37]. Cette réponse à la question du mal ouvre des horizons nouveaux tant pour l'existence personnelle que pour le destin collectif de l'humanité. Ces perspectives remuent les profondeurs de l'être humain et possèdent une puissance qui n'a pas laissé indifférents certains accapareurs, saisis par ces perspectives nouvelles et les reformulant selon leur intérêt. Leurs contrefaçons du message des apôtres tiendront en ceci : le sauveur du monde n'est plus Jésus, mais

---

[32] Il s'agit d'un *senatus consultus* de l'an 35 déclarant le christianisme « *superstitio illicita* », un décret qui ne sera levé qu'en 313 par l'empereur Constantin. Voir l'article d'Ilaria Ramelli et Marta. Sordi, *Il senatoconsulto del 35 contro i Cristiani in un frammento porfiriano*, « Aevum » 78 (2004)

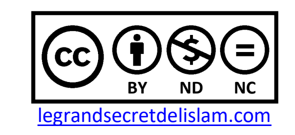
[33] Pendant longtemps, dans la liturgie chrétienne, l'évangile selon Matthieu restera l'évangile de référence. Sa transcription en grec est à situer vers l'an 42 (et probablement aussi en latin). L'idée de la primauté du Matthieu grec sur l'évangile araméen – qui continue d'être lu et transmis tel quel dans les Eglises chaldéennes et assyriennes (la « Peshitta ») – est typiquement occidentale. Elle contredit les indications fournies par les écrivains ecclésiastiques anciens et elle ne résiste pas à la simple comparaison de ces deux versions (voir par exemple *Les Évangiles traduits du texte araméen, présentés et annotés par Joachim Elie et Patrick Calame*, Desclée De Brouwer, 2016, ou bien les travaux de Pierre Perrier, *op.cit.*).

[34] Voir par exemple la présentation de la frise de Kong Wang Shan au port de Lianyungang ; il existe quantité d'autres vestiges à cet endroit et ailleurs.

[35] Epitre aux Romains - 5,17

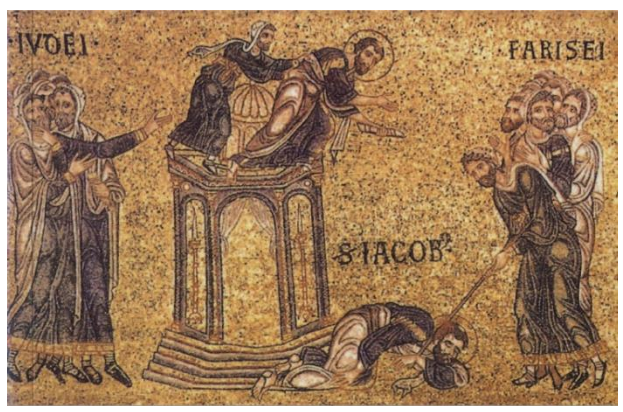
[36] Epitre aux Hébreux - 2,15

[37] 1ère épitre aux Corinthiens - 15,26



eux-mêmes. Elles s'organiseront autour des **courants gnostiques et messianistes**. Ces phénomènes post-chrétiens vont avoir une influence capitale dans l'histoire, et particulièrement dans l'apparition de l'islam, comme nous allons le voir par la suite.

Mais avant d'en arriver là, une série d'événements dramatiques va marquer les esprits. Arrivé au pouvoir en Judée en 40, Hérode Agrippa 1er se targuera d'être le « Roi-Messie », mais mourra misérablement en 44 après avoir fait assassiner l'apôtre Jacques, frère de Jean. C'est probablement lui qui avait fait installer des inscriptions en trois langues sur le parvis du Temple, disant : « *Jésus, qui n'a pas régné, crucifié par les Judéens pour avoir prédit la destruction de la ville et la ruine du Temple* »[38]. On y comprend que la question de la royauté donnée par Dieu à la descendance de David est encore centrale, face à des pouvoirs juifs jugés illégitimes qui veulent être tenus pour sacrés par le peuple. De fait, le message des apôtres détourne d'eux le peuple hébreu. De plus, des Grecs, des Romains, des païens, des non-Juifs se convertissent en nombre à la foi chrétienne, et donc en viennent presque à être admis comme Juifs par les judéochrétiens dans leur communauté nouvelle, au mépris des règles sévères de séparation du juif et du non-juif. La tension monte à Jérusalem et dans toute la Judée... En 62 meurt le procurateur romain, Porcius Festus. Profitant de la vacance du pouvoir chez l'occupant, le grand-prêtre du Temple fait assassiner Jacques, l'évêque de Jérusalem, après un simulacre de procès devant le sanhédrin (le tribunal suprême de la Loi juive) : précipité d'une hauteur, il est lapidé et battu à mort[39]. Le nouveau procurateur romain destitue ce grand-prêtre pour ce qu'il considère comme une faute très grave : Jacques, surnommé « le Juste », était considéré par tous comme la figure exemplaire de l'homme religieux. Après sa mort, plus rien ne retient le **déploiement des mouvements politico-religieux** et les délires messianistes. Simon, le nouvel évêque de Jérusalem (un autre cousin de Jésus) ne peut qu'assister impuissant à la dégradation de la situation dans tout le pays.



L'exécution de Jacques le Juste
Mosaïque de la Basilique Saint Marc, XIIIe siècle, Venise
IUDEI : autorités religieuses judéennes, prêtres - ***FARISEI*** : Pharisiens

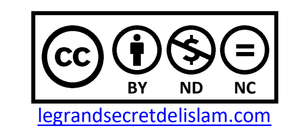
La destruction du Temple de Jérusalem

L'idée d'un royaume juif auquel Dieu donnerait la victoire et la domination sur le monde entier fait son chemin, tandis que des groupes séditieux, soutenus par l'or des différentes factions des autorités du Temple, s'opposent de plus en plus aux Romains. L'effervescence politico-religieuse conduit à l'embrasement. En 66 débute la Grande Révolte, la **première « guerre juive »**. Elle va appeler une répression terrible de l'occupant romain. Les légions commandées par Titus, fils de l'empereur Vespasien (et futur empereur lui-même) vont réduire peu à peu les opposants, et bientôt, en 68, elles mettent le siège autour de Jérusalem. Tous les Juifs chrétiens vont alors quitter la ville, en se souvenant des paroles de Jésus : « *Quand vous verrez Jérusalem encerclée par des armées*… »[40]. À

[38] Ilaria Ramelli, « Jesus, James the Just, a Gate and an Epigraph: Reflections on Josepus, Mara, the NT, Hegesippus and Origen » [Jésus, Jacques le Juste, une porte et une inscription : réflexions sur Josèphe, Mara, le Nouveau Testament, Hégésippe et Origène] (in *Kein Jota wird vergehen* [Pas un iota ne sera perdu], Kolhammer, 2012), cité dans cet article. Les prédictions de Jésus de la destruction à venir du Temple (Mt 24,1-2) ne s'étaient alors pas encore réalisées.

[39] Relaté dans les *Antiquités Juives* de Flavius Josèphe

[40] Luc 21,20



partir d'avril 70, les légions commencent à reprendre la ville aux insurgés, plus désunis que jamais (les plus fanatiques se battront même entre eux, comme le font les jihadistes d'aujourd'hui). En août, les derniers illuminés se retranchent autour du Temple, qui prend feu (par accident, selon Flavius Josèphe). La défaite est consommée, hormis l'épisode de la place forte de Massada, prise trois ans plus tard.

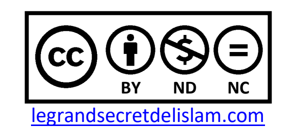


Destruction et sac du Temple de Jérusalem
(vision d'artiste)

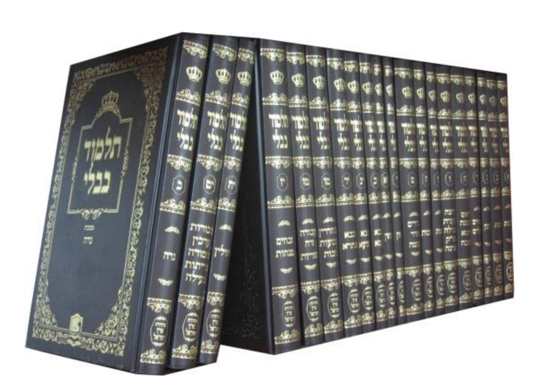
Peu après la reprise en main de la ville par les Romains, les judéochrétiens y reviennent, ainsi que les habitants qui n'avaient pas pris part à la guerre et avaient quitté Jérusalem à temps. La vie y reprend, la ville n'ayant pas été trop abîmée. Mais le Temple, le lieu de la présence de Dieu, de son culte et des sacrifices a été détruit et mis à sac. Et parce qu'il était devenu un symbole du nationalisme juif, les Romains ne veulent pas qu'il soit rebâti. Les royaumes et gouvernorats d'Israël perdent toute autonomie politique et deviennent la province impériale de Judée. La perte du Temple en particulier représente le **cataclysme des cataclysmes** aux yeux des Juifs non chrétiens. Ils la pleurent aujourd'hui encore, notamment devant le Mur des Lamentations. Cette catastrophe saisit et transforme les différents courants religieux qui s'opposaient depuis la prédication de Jésus et de ses apôtres.

Que devient le **christianisme** ? Aux yeux des chrétiens, cette perte a amené à tourner définitivement la page du lieu ancien de la présence de Dieu. « L'alliance nouvelle » voulue par Jésus et prédite par les prophètes doit s'étendre à l'humanité entière. Dans cette alliance ouverte désormais à tous, les Juifs chrétiens ont un rôle spécial à y jouer, en tant qu'ossature de ce nouveau « corps ». Ils ne sont plus séparés des autres par les impitoyables lois de pureté et d'impureté, de cacherout et d'endogamie. Ainsi, les Églises fondées par les apôtres à Rome, dans tout l'Orient et dans le monde, se développent-elles dans la continuité et l'accomplissement de l'Israël historique – telle est la conviction de toutes les communautés ecclésiales apostoliques.

Que deviennent les **Juifs non chrétiens** ? Alors que le rêve national a été écrasé par la puissance romaine, ils se retrouvent ébranlés dans leurs espérances, privés de Temple et de culte, privés de grand-prêtre et de toute la caste des prêtres (sacrificateurs), massacrée ou en fuite, et interpellés au plus profond par l'adhésion au message chrétien de très nombreux Juifs. Il ne leur reste que les textes sacrés, l'application de la « Loi » et les liturgies hebdomadaires en petits groupes... ou alors à s'investir dans de nouveaux projets politico-religieux délirants et plus radicaux encore : un second affrontement avec les Romains va éclater en Judée en 132, après une succession d'émeutes et de révoltes en 115-117 (guerre de Kitos), nourries par la diaspora juive, initialement au sein de l'empire Parthe puis dans tout l'Orient. Le messianisme de cette seconde guerre judéo-romaine est encore plus affirmé que celui qui a mené à la destruction du Temple 62 ans plus tôt : Bar Kokhba (Shimon Bar Koseva), son instigateur et chef est considéré comme le « vrai messie » par ses partisans juifs, celui qui restaurera un État juif en Judée et rétablira le Temple. Elle montre un caractère anti-judéochrétien plus marqué encore, puisque Bar Kokhba ira jusqu'à crucifier des chrétiens (notamment toute la hiérarchie de l'Église de Jérusalem). Cette « deuxième guerre juive », financée par les Parthes, sera encore plus meurtrière que la première et ses conséquences seront terribles : elle conduira au ravage de la terre sacrée d'Israël du fait de la tactique de terre brûlée employée par les Romains et à l'expulsion définitive des Juifs de Jérusalem qui est rasée en 135. La ville est alors reconstruite à la romaine, un temple dédié à Jupiter s'élevant alors à la place de l'ancien Temple. Jérusalem est alors interdite aux Juifs sous peine de mort. Face à cela, les Juifs non chrétiens se polarisent peu à peu autour de deux groupes.



Le premier et le plus important est celui du courant pharisien, qui se réorganise à partir de la fin du premier siècle (peut-être autour du synode supposé de Yavneh), puis après la « deuxième guerre juive » à Babylone dans le monde parthe, autour de l'Exilarque (roi juif qui y est en exil depuis les siècles de la déportation). Privé de son culte, ce courant accepte de façon plus ou moins résignée la fin de la religion du Temple, des sacrifices à Dieu, du grand prêtre et des prêtres ; à sa place, ce sera celle des synagogues et des rabbins. Il se centre totalement sur la « Loi » et ses commentaires : c'est la **réforme du judaïsme rabbinique**. Le christianisme est très sévèrement condamné, la figure du rabbi Jésus est vilipendée ; son interprétation des textes anciens est refusée. Ce courant ira jusqu'à instaurer des prières quotidiennes de malédiction anti-judéochrétienne (à l'encontre des *notsrim*, les « nazaréens », c'est-à-dire pour lui, les Juifs ayant reconnu Jésus comme Messie). Sous le nom d'une loi orale ou « Torah orale », les interprétations anciennes des écritures saintes sont conservées ou changées selon les cas, ce qui va donner naissance d'abord à la Mishna, puis aux Talmuds dits de Jérusalem et de Babylone, qui sont des commentaires de cette Mishna. Ils seront mis par écrit respectivement au cours des IVe et Ve siècles et rejoindront la Torah et les autres livres au titre des écritures sacrées, recevant même, parfois par nécessité technique, la préséance (en les « recouvrant » - nous verrons par la suite combien ce détail aura de l'importance).


Une édition contemporaine du Talmud de Babylone

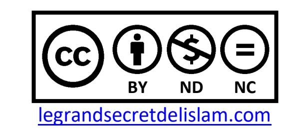
Un autre groupe juif moins connu se centrera autour des familles sacerdotales qui, ne soutenant pas la première guerre juive, se seraient repliées auprès des communautés juives de Crimée. Si le lien entre ce groupe et le futur royaume Khazar (centré sur la Volga, au sud de la Russie actuelle) est très discuté[41], il est surtout un sujet délicat du fait que ce courant a longtemps rejeté les Talmuds. La Khazarie deviendra un empire qui durera jusqu'au XIII*e* siècle, regroupant divers peuples dont les Khazars, d'origine mongole ; mais cet empire sera dirigé par des familles juives, ce qui explique l'adhésion de nombreux Khazars à son judaïsme officiel. La « conversion » des rois khazars au VII*e* siècle à un judaïsme non talmudique est une légende tardive destinée à occulter une réalité gênante : ces Khazars seraient en partie les ancêtres des Juifs ashkénazes (dont beaucoup sont aujourd'hui en Israël). Laissons-là ces débats hypersensibles et retenons que l'habitude qui consiste à parler du judaïsme comme d'une réalité homogène au long de l'histoire du peuple hébreu, avant, pendant et après le temps de Jésus, et comme d'une réalité extérieure au christianisme, est une insulte à l'histoire.

Judaïsme(s) et christianisme ne sont cependant pas les seuls courants ayant émergé dans l'histoire concomitamment à ces événements. À la suite de la prédication de Jésus et de ses apôtres, aux morts et destructions liés aux guerres juives des **phénomènes post-chrétiens** vont se structurer et contrefaire systématiquement le message apostolique pour s'en emparer de la force et en tirer des bénéfices.

Les phénomènes post-chrétiens

Revenons un peu en arrière. Nous avons vu combien le message apporté par les apôtres remuait profondément l'être humain. Il fait bientôt l'objet de convoitises, spécialement après la destruction du Temple, période où la quête de sens n'a jamais été aussi forte. L'image du « sauveur », le *« Messie*

[41] La parution du livre contesté de Shlomo Sand, *Comment le peuple juif a été inventé* (Fayard, 2008) a ainsi donné lieu à un débat nourri.



Jésus »[42] est récupérée et contrefaite : le sauveur de l'humanité ne sera plus lui, mais ceux qui prétendent l'aider dans la mission qu'ils lui prêtent, qui prétendent donc l'être en son nom, si ce n'est à sa place. C'est là un trait majeur des phénomènes post-chrétiens que de toujours prétendre posséder la véritable interprétation du message chrétien (que les chrétiens auraient corrompue à la suite des apôtres). Deux mouvements post-chrétiens se sont façonnés ainsi à partir de la fin du premier siècle. Le second nous intéressera tout particulièrement, mais il convient de dire un mot du premier.

Ce premier est constitué des **courants gnostiques**, qu'on désigne souvent sous le terme générique de gnose (terme signifiant simplement la « connaissance » en grec, mais auquel les apologistes chrétiens grecs ont attaché le sens de contrefaçon de la foi). Selon l'évêque de Lyon Irénée († 202), ils ont une origine unique dans le dévoiement du message chrétien, même si l'on peut leur trouver certaines racines préchrétiennes. En tout cas, ils recherchent tous des formes d'**autoréalisation personnelle :** je suis mon propre sauveur, je me sauve moi-même du mal. Dans ce schéma, Jésus est celui qui a ouvert la voie, il n'est plus qu'un devancier. L'attrait de la gnose tient à ce qu'elle promet l'accès au divin de manière directe, en dehors de l'histoire et de l'histoire d'un peuple en particulier. Jésus n'a-t-il pas promis à ses fidèles de les remplir chacun d'un esprit divin, un esprit de liberté, « l'Esprit Saint » ? Des phénomènes étonnants n'apparaissent-ils pas parfois au milieu des assemblées chrétiennes ? Cette volonté d'accaparer le divin va se décliner en de nombreux mouvements rivaux, parfois centrés sur des systèmes de pseudo-connaissances, parfois centrés sur des pratiques magiques, mais exaltant toujours la liberté comme un absolu (la licence sexuelle étant souvent prônée comme une manière de s'auto-réaliser). Au point de vue de l'organisation, ces courants sont multiformes, allant d'une structure fondée sur quelques « gourous » imitant l'organisation chrétienne à des phénomènes de pensée idéologiques très construits[43].

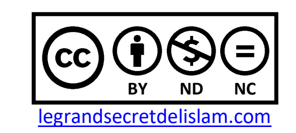
L'autre grande dérive post-chrétienne est le **messianisme politique global :** il s'agit de la volonté d'établir sur terre dès maintenant, ou dès demain, un salut collectif général. Cette volonté prendra au cours de l'histoire plusieurs formes[44], depuis l'idée première de vouloir **établir le Royaume de Dieu sur la terre entière** qui avait germé lorsque certains ont voulu accaparer les idées nouvelles prêchées par Jésus et ses apôtres. Quels que soient ses avatars concrets, cette volonté se justifie toujours par la prétention de détenir une révélation ou un programme clef d'un avenir radieux et « clef de l'histoire ». Si cette dérive s'inspire de la possibilité d'un salut collectif prêché par les apôtres, elle s'inscrit totalement en rupture avec eux : ceux-ci n'ont pas avancé de recette politique pour établir un monde parfait sur la terre. Et si Jésus a laissé entrevoir un salut collectif, il le met toujours en rapport avec l'annonce de son propre retour, sa venue dans la gloire (au « *Jour du Jugement* »). Ceux qui croient en lui sont engagés à préparer ce retour et, si leur action en ce monde peut porter des fruits de paix et de progrès, il ne s'agit cependant jamais que de préfigurations d'un royaume à venir, c'est-à-dire d'esquisses imparfaites et souvent éphémères d'une société à venir délivrée de l'emprise du mal. Pour les apôtres, et à leur suite pour les chrétiens,

---

[42] Une expression que l'on retrouvera onze fois dans le Coran.

[43] Notre société de consommation en est toujours fortement imprégnée : esprit d'individualisme et d'élitisme, mépris pour les générations futures et le monde, centrement sur soi-même. On pourra lire l'ouvrage de synthèse de Roland Hureaux, *Gnose et gnostiques des origines à nos jours*, Desclée De Brouwer, 2015.

[44] Le nationalisme juif qui a mené aux guerres judéo-romaines l'a préfiguré sans en embrasser encore toutes les caractéristiques (il lui manquait la dimension de « clef de l'histoire »). De nombreux messianismes se développeront après lui tout au long de l'histoire : par exemple les millénarismes, les mouvements anabaptistes du XVIe siècle, le messianisme des colons puritains aux Amériques (les « *pilgrim fathers* »), la frénésie messianiste qui saisit de nombreux Juifs autour de la figure du « messie » Sabbatai Tsevi au XVIIe siècle, les « Lumières », le messianisme républicain de la Révolution Française, le projet « d'Amérique-Monde », le communisme et ses avatars, le nazisme, l'idéologie du progrès et le scientisme, le mondialisme, certaines variantes « ultras » du sionisme (notamment chez ceux qu'obsède la reconstruction du Temple de Jérusalem), et, nous allons le voir, l'**islam**.



seul Dieu peut libérer du mal, pas l'homme, fût-il animé des meilleures intentions du monde. Encore faut-il accepter de faire confiance à Dieu et d'attendre l'accomplissement du temps actuel. C'est ce que refusent les messianistes : pas question d'attendre un hypothétique salut, il faut le hâter, le provoquer, voire le construire ici et tout de suite.

Le mouvement messianiste initial nait dans l'entourage des premières communautés judéochrétiennes où certains, ayant reconnu Jésus comme le messie attendu par le peuple hébreu, n'ont pas accepté qu'il puisse se faire serviteur et mourir crucifié. Au contraire, ils n'ont jamais voulu renoncer à leurs interprétations des prophéties bibliques, escomptant que le messie se fasse roi, libère Israël de l'occupant romain, et l'établisse au-dessus des nations. Dans une vision du monde où le mal est assimilé au non-respect de la loi juive, à l'impur, au non-juif, le dévoiement de l'idée de salut va assimiler la libération du mal à celle des impurs. Dans la même logique, la suprématie espérée pour Israël et promise par Dieu va être peu à peu dévoyée en un **programme politico-religieux d'éradication des méchants**, réalisé par Dieu lui-même et par son messie, voire par ceux qui le feront en son nom[45].

L'épisode de la **destruction du Temple de Jérusalem** va jouer un rôle décisif dans la formation de ce mouvement messianiste. Il va travailler les espérances de certains judéochrétiens, témoins de ces événements et frustrés de ne pas assister alors au retour annoncé du « Messie Jésus ». Il avait en effet prédit qu'il « *relèverait le Temple* »[46] : pourquoi le « *Jour du Jugement* » ne vient-il pas alors que les conditions en semblent toutes remplies ? Assurément, le Temple a bel et bien été détruit, et les autorités du Temple en ont été écartées. Les Romains ont en effet châtié les révoltés (notamment les zélotes) et les autorités du Temple, qui s'étaient servi de Dieu à leurs fins et qui avaient tué le « Messie Jésus », Jacques le Juste et d'autres. Ces questions travaillent très fortement certains judéochrétiens et certains Juifs gravitant dans leur orbite ; les réponses qu'ils leur trouvent vont alimenter leur messianisme et contribuer à façonner leur programme politico-religieux.

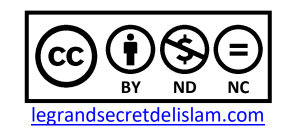
Parmi les Hébreux de Jérusalem, certains ont péri dans la première guerre juive, mais de nombreux autres ont pu s'échapper. En 68-69, souvenons-nous que les Romains avaient en effet laissé les Juifs non combattants quitter Jérusalem, avant d'en faire le siège. Et parmi ces derniers, nous retrouvons les judéochrétiens, conduits par l'évêque Simon, successeur de Jacques, - et avec eux, à leurs côtés, des messianistes issus du creuset judéochrétien de Jérusalem[47]. Ils partent ensemble en exil au nord, vers le plateau du Golan, en Syrie. La destruction du Temple en 70 semble opérer un tri dans leurs rangs : après celle-ci, les Juifs « vraiment chrétiens », reviendront s'établir à Jérusalem, en Judée, et ailleurs. Mais certains irréductibles le refuseront et se sépareront à ce moment de la communauté chrétienne, en restant en exil et en y consommant leur rupture radicale du judéo-christianisme. Leur espérance du « *Jour du Jugement* » va se déployer en prenant une forme dramatique et même monstrueuse. Contre l'enseignement des apôtres (ils n'étaient même pas encore tous morts en ce temps-là), ils se sont mis à imaginer un programme de salut du monde entier, à réaliser dans une perspective politico-religieuse - et donc guerrière. Un programme centré sur le relèvement du Temple détruit dont ils vont alors s'attribuer la responsabilité, à la place de ce qu'ils imaginaient être le rôle du « Messie Jésus ». Ces premiers « croyants » en une foi messianiste plénière furent ces ex-

---

[45] C'est ce qui ressort, entre autres, de l'analyse des manuscrits de la Mer Morte proposée par Édouard-Marie Gallez dans *Le Messie et Son Prophète* (notamment son premier tome, *op.cit.* ; on en lira un aperçu sur son site) : certains textes messianiques ont été retrouvés dans différentes versions, manifestant un travail de réécriture qui témoigne de l'apparition des idées messianistes, et du développement des courant messianistes juifs.

[46] « *Détruisez ce Temple, et en 3 jours, je le relèverai* » - formule que l'on retrouve quasiment à l'identique chez Marc 14,58, Matthieu 26,61 et Jean 2,19 – Jean indique juste après que le Temple que Jésus entendait relever était son propre corps (la résurrection), comme le professent les chrétiens. Cette précision que l'on ne retrouve pas dans les autres évangiles (Matthieu et Marc, précités) indique très clairement qu'existait alors une attente de la reconstruction physique du Temple par Jésus lui-même, revenant sur terre pour cela.

[47] Selon les écrits historiques d'Eusèbe de Césarée et particulièrement d'Epiphane de Salamine



judéochrétiens qui ne revinrent pas en Judée après 70, qui se détournèrent de la foi des apôtres et qui se bâtirent leur propre vision du salut : dans cette vision, ils devenaient les précurseurs, les collaborateurs du « Sauveur », du « Messie de Dieu », et se voyaient appelés à sauver et dominer le monde en en éradiquant les méchants, jusqu'à prendre sa place. Ce sont les **judéonazaréens**.

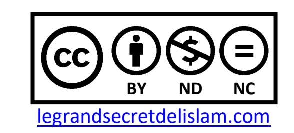
Qui sont les judéonazaréens ?

Les travaux historiques ont apporté une connaissance toujours plus fine de ce groupe si important par l'influence qu'il aura dès la fin du premier siècle dans des milieux et sous des formes très diverses[48]. Groupe ethniquement israélite (et donc de langue araméenne), il s'est accaparé l'appellation de « nazaréen » (donc « judéonazaréen »). Ce nom avait été donné premièrement à Jésus lui-même selon ce qui se trouvait écrit au sommet de la croix (le *titulus crucis*), puis, durant très peu de temps, à ses disciples (cf. note 22). En tant qu'il désigne ensuite un ou des groupes hébreux séparés des judéochrétiens, cette dénomination devint assez floue sous la plume des auteurs occidentaux antiques ; une désignation plus précise a été rendue nécessaire, celle de « judéonazaréens », ayant pour elle de rappeler l'origine lointainement judéenne - ou israélite - de ce groupe et de ne pas les amalgamer à la foi chrétienne des judéochrétiens. Il s'agit donc de Juifs messianistes, adeptes dévoyés des apôtres de Jésus, et qui n'ont vu dans la révélation judéochrétienne que le moyen de réaliser un rêve politico-religieux. Au fil de leur exil, documenté en Syrie et aux confins de l'Arabie, leur doctrine religieuse va se développer, se singulariser et finir par déclencher une cascade d'événements qui changeront la face du monde.

Cette doctrine religieuse procédait d'un système élaboré de justification : les judéonazaréens se considèrent comme les **vrais Juifs** et comme les seuls vrais disciples de Jésus. En tant que Juifs, ils conservent scrupuleusement les coutumes et la loi ancestrale articulées dans la révérence aux écritures saintes, à la Torah. Ils conservent aussi la vénération du Temple de Jérusalem, bien que détruit pour le moment, la vénération de la terre promise et du peuple « ethnique » juif, du peuple élu par Dieu. Cette élection se ramène cependant à eux seuls, car ils se voient comme les seuls et véritables Juifs, dans la continuité de ce qu'ils sont « ethniquement », mais en s'inscrivant en opposition par rapport au mouvement pharisien qui donnera la réforme rabbinique que nous avons mentionnée. En effet, contrairement à celui-ci, ils ont reconnu en Jésus le messie annoncé par les écritures, venu pour libérer la terre sainte, rétablir la royauté, rétablir la vraie foi en chassant les autorités juives corrompues par le truchement des Romains et rétablir le vrai culte du Temple (ce qu'il n'avait pu faire) : bref, libérer et sauver le monde. Trahi par ces « mauvais Juifs », injustement condamné, il a été empêché d'accomplir sa mission. Il n'a cependant pas été exécuté car il a été heureusement enlevé par Dieu


L'étude des écritures saintes (vision d'artiste)

[48] Toujours selon l'analyse critique des écrits historiques d'Eusèbe et d'Epiphane de Salamine, et aussi par l'étude des autres Pères de l'Eglise ayant réfuté les hérésies (St Jérôme en particulier), et par les recherches archéologiques récentes (fouilles de Farj et Er-Ramthaniyyé, dans l'est du Golan). Voir É.-M. Gallez, *Le Messie et son prophète*, op.cit.



vers le « Ciel »[49] d'où il reviendra prendre la tête des armées le moment venu pour conclure cette mission. Ainsi adviendra la « royauté de Dieu sur la terre ». Les judéonazaréens veulent voir la preuve de la vérité de leur croyance et de la justesse de leurs reproches aux « Juifs infidèles » dans l'échec des folies insurrectionnelles successives contre les Romains et la destruction du Temple de Jérusalem : Dieu a désavoué et châtié tous ces faux Juifs !

Ils se considèrent aussi comme les **vrais chrétiens** face à tous ceux qui ont suivi les apôtres, en refusant de croire que Jésus a pu mourir crucifié, et ressusciter, et donc que la présence divine est vraiment en lui. Ils croient quant à eux que Jésus a été enlevé par Dieu, et attendent son retour. Cette réinterprétation du témoignage des apôtres nie donc que Jésus se soit « relevé d'entre les morts » (ce qui contredirait la prédiction de Jésus, dans laquelle les judéonazaréens veulent croire à l'annonce d'une reconstruction physique du Temple – cf. note 46). Ils accusent donc les judéochrétiens de s'être trompés, de s'être dévoyés. Les judéonazaréens disposaient pourtant du témoignage des apôtres : le recoupement des sources indique que l'évangile de leur liturgie était l'évangile de Matthieu[50], en araméen bien sûr (comme celui des judéochrétiens et de l'Église de l'Orient assyro-chaldéenne jusqu'à nos jours). Ils lui ont toutefois fait subir les retouches propres à fonder leur doctrine. Car bien entendu, ni dans cet évangile tel qu'il a été conservé par les judéochrétiens, ni dans les trois autres, n'est attendu un messie qui reviendrait « terminer le travail » qu'il n'avait pas pu mener à bien à cause de l'opposition du pouvoir religieux du Temple : à savoir reconstruire le Temple, prendre la tête des armées constituées par les vrais croyants, les élus, pour vaincre les forces du mal, soumettre le monde à la loi de Dieu et établir définitivement par la force le royaume de justice et de félicité sur la terre.

Ce dont témoigne le Nouveau Testament, dont font partie les quatre évangiles, c'est l'espérance des apôtres en une « venue glorieuse » de Jésus. Il ne s'agit justement pas d'une venue sur terre mais au-dessus et partout, de manière à être vue par tous. Les circonstances d'un tel événement sont plutôt difficiles à imaginer, mais le rapport avec un « jugement » apparaît évident : dans la perspective des apôtres, la confrontation à cette vision impossible à nier amènera chacun à prendre position, et dès lors à être jugé par le « juste juge » qu'est Jésus. Bien entendu, les judéonazaréens nient fondamentalement la dimension divine de Jésus. Ils accusent les judéochrétiens d'avoir « associé » à Dieu un Fils et un Esprit Saint. Au contraire, ils affirment : « **Je témoigne de ce que Dieu est un et il n'y a pas de dieu excepté lui** »[51] ! La distance est donc énorme entre ce que les apôtres ont enseigné et la contrefaçon messianiste que les judéonazaréens en ont faite. Et il apparait déjà une certaine parenté entre cette contrefaçon et ce qu'affirmera la profession de foi musulmane[52]...

Vrais Juifs et vrais chrétiens, les judéonazaréens renvoient ainsi très habilement dos à dos les Juifs rabbiniques et les chrétiens en se plaçant au-dessus d'eux. Vrais Juifs et vrais chrétiens, ils se considèrent comme les héritiers uniques et véritables d'Abraham, les « purs ». Leur installation en Syrie, sur le plateau du Golan, puis par la suite jusqu'au Nord d'Alep - toujours à l'écart des païens et des impurs -, et aussi au Sud chez les Nabatéens et en Transjordanie, est vécue comme une forme

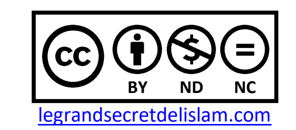
---

[49] La doctrine de l'enlèvement de Jésus sur la croix, ou de l'illusion de sa crucifixion (« faux semblant », sosie) ou circulait ainsi en ce temps, propagée notamment dans certains milieux ex-judéochrétiens, notamment gnostiques (cf. par exemple « *l'Apocalypse de Pierre* », texte retrouvé à Nagg Hamadi au XXe siècle)

[50] Les Pères de l'Eglise le mentionnent comme *Évangile des Nazaréens*, ou *Évangile selon les Hébreux* ; Théodoret de Cyr, notamment, l'a identifié comme l'*Évangile de Matthieu*, altéré par sa conservation en milieu judéonazaréen.

[51] Texte du II*e* siècle extrait des *Homélies Pseudoclémentines* (16, 7.9), qui est mis dans la bouche de l'apôtre Pierre. On retrouve les mêmes types de profession de foi gravés sur des linteaux de portes très anciens, en Syrie, aux III et IV*e* siècles.

[52] « *Ash-hadou an lâ ilâha ill-allâh »,* « j'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (Allah) », première partie de la profession de foi musulmane - voir l'article d'É.-M. Gallez « La Shahâdah islamique primitive » sur la formation de cette profession de foi



de nouvel exode au désert. À l'image de l'exode au désert du peuple hébreu sortant d'Égypte et conduit par Moïse, il s'agit d'un temps de purification et de préparation. Le vin sera ainsi interdit à tous les consacrés à Dieu jusqu'au jour du retour du Messie. Leurs « messes » seront célébrées par leurs prêtres avec de l'eau à la place du vin. C'est ainsi que Clément d'Alexandrie s'en prend au IIIe siècle aux « *hérétiques qui utilisent le pain et l'eau dans l'oblation, en dehors de la règle de l'Église. Car il en est qui célèbrent l'eucharistie avec de l'eau pure* » (Stromates, I, 96).

Se purifier soi-même n'est qu'un préalable dans le projet des judéonazaréens de purifier le monde pour le sauver de son mal et de son injustice. Leur « recette » du monde parfait sur terre inclut la reconquête et la purification de la terre sacrée (Israël), de la ville sacrée (Jérusalem), pour que les purs puissent accéder aux lieux saints, rebâtir le Temple saint dans les conditions de pureté requises et y réaliser les rites et sacrifices[53]. C'est comme cela que sera alors **provoqué le retour du messie**. Et avec le messie à leur tête, les judéonazaréens sauveront le monde de son mal, de son injustice, contre lui-même s'il le faut. Dans cette vision, on voit que s'affrontent deux parties de l'humanité : celle qui travaille au salut et celle qui s'y oppose. Les purs et les impurs. A l'aune de cette vision idéologique, de cette **surréalité**, la morale se transforme : est jugé bon, juste, vrai, noble tout ce qui contribue au projet ; est jugé mauvais, faux, blâmable, exécrable, à anéantir tout ce qui y fait obstacle. Est également jugé mauvais tout ce qui dévie du projet. Les femmes, par exemple, considérées comme tentatrices, détourneraient les justes de leur combat. On imagine quel sera donc leur statut et la sujétion qu'il faudra leur imposer[54]. De la même manière, tout mouvement divergeant de la foi pure, toute pensée dissidente sont donc à combattre absolument. Et au-delà, cette conception messianiste du monde nourrit un **système d'autojustification** particulièrement pervers : « *Je suis pur dans un monde impur ; de fait il attente à ma pureté et résiste à mes tentatives de purification : je suis donc sa victime, et c'est la preuve de ma pureté et de son impureté* ». C'est la caractéristique même de la schizophrénie : refuser la réalité[55], s'enfermer dans un monde imaginaire, refouler le réel, ce qui ne peut qu'aboutir à des délires violents de persécution.

Les judéonazaréens (aussi nommés ébionites, ou parmi les ébionites, comme leurs détracteurs chrétiens les ont appelés dans les premiers siècles[56]) observent alors la marche du monde sous l'angle de leur doctrine : avant eux, un **passé de ténèbres** qui a rejeté les messagers de Dieu, demain un **avenir radieux** par le triomphe de la vraie religion (la leur), le redressement du Temple et le retour sur terre du messie ; et en attendant, un temps présent hostile fait d'ennemis de la foi, de guerres et de conflits dont l'issue ne peut que les conforter dans leur croyance. Et effectivement, c'est ce qui se passe sous leurs yeux dans l'affrontement des Perses (Parthes) et des Romains. Les Juifs avec la réforme rabbinique ont horrifié les judéonazaréens : avec les Talmuds, ils ont osé adjoindre aux écritures sacrées de nouveaux textes écrits de main d'homme. Ils ont osé remanier, dissimuler, recouvrir[57] dans leur réforme certains textes anciens mentionnant le messie ! Après

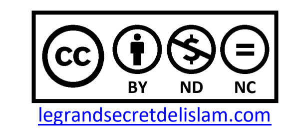
[53] Le Coran en conserve de nombreuses traces, voir en p.110

[54] On le lit très bien dans le document « Les pièges de la femme » retrouvé dans la grotte de Qumrân parmi les manuscrits de la mer Morte, écrit dans le milieu qui donnera le judéonazaréisme.

[55] C'est cette même **logique de surréalité** (terme inventé par les dissidents soviétiques pour désigner les fantasmes de réalité du socialisme) que l'on retrouvera à l'œuvre dans toutes les idéologies messianistes successives (cf. celles citées en note 44). Elles chercheront toutes à établir un monde parfait que des élus éclairés détenant la « clef de l'Histoire » doivent bâtir en éradiquant le mal et en soumettant l'individu.

[56] Prudence toutefois dans l'usage du terme « ébionites » dont l'acception a évolué au cours du temps pour désigner de façon générique les « hébreux hérétiques » sous la plume des Pères de l'Eglise (cf. le *Panarion* d'Epiphane de Salamine). Raison de plus pour identifier les messianistes Juifs nazaréens à l'origine de l'islam sous le nom de judéonazaréens, comme le propose É.-M. Gallez.

[57] En hébreu biblique, « recouvrir » se traduit par « kfr », la même racine que le verbe arabe *kafara*, qui donnera le terme *kafir*, (*kouffar* au pluriel), c'est-à-dire « recouvreur », terme que la tradition musulmane transformera dans le sens « d'infidèle », de « mécréant » ou « d'incroyant » comme nous allons le détailler par la suite (voir pMusulmans,



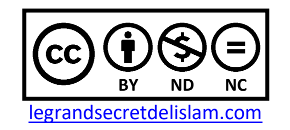
l'expulsion des Juifs par les Romains, même si nombre d'entre eux reviennent s'établir en Judée, leur centre de gravité s'est déplacé vers l'empire perse où ils étaient présents de très longue date. Ils y influencent les Perses dans leur lutte millénaire contre l'empire de la Méditerranée (grec puis romain) pour le contrôle du Moyen-Orient, au point que les judéonazaréens en viennent à les confondre. Le sanhédrin rabbinique s'est en effet installé en Perse au IIIe siècle, de même qu'y siège l'Exilarque juif, inféodé au pouvoir impérial - la communauté Juive y jouissant d'une relative autonomie. Et en face des Perses, voici l'empire romain qui se christianise, qui représente l'hérésie chrétienne aux yeux des judéonazaréens (empire devenu l'empire de l'Orient, futur empire byzantin après la partition de Dioclétien). Si les Juifs rabbiniques et les chrétiens, les deux ennemis de leur vraie religion, s'étripent sous leurs yeux dans des guerres incessantes et stériles, c'est bien que Dieu les y conduit. Voilà qui justifie davantage les judéonazaréens. Et par-dessus le marché, pendant toutes ces années, les insurrections juives d'inspiration plus ou moins messianistes se succèdent (révolte de 351-353 en Galilée, sous Gallus César, révolte de 530 conduite par le faux messie Julien) et les tentatives de reconstruction du Temple ne cessent d'échouer… Comme celle de 360-362 entreprise par l'empereur Julien l'Apostat qui avait pris les Juifs rabbiniques sous son aile. Elles ne font que conforter les judéonazaréens : **eux seuls pourront libérer la Terre et Jérusalem, eux seuls pourront relever le Temple**.



Le retour du Messie, comme roi et chef de l'armée des élus

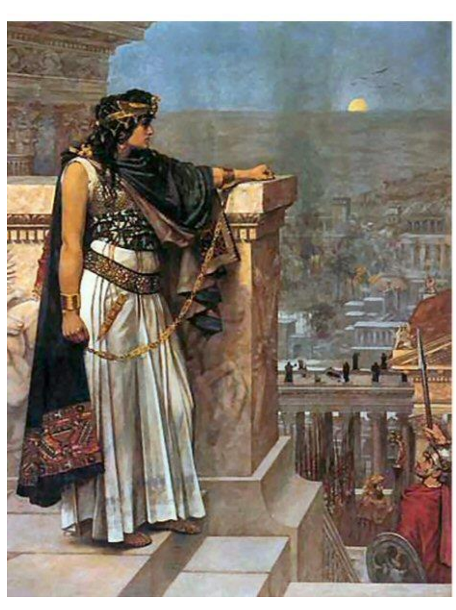
---

chrétiens, Juifs et « polythéistes » selon le dogme islamique 97).



À LA CONQUÊTE DE JÉRUSALEM

L'endoctrinement des Arabes



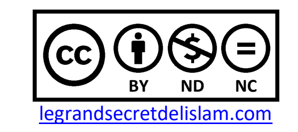
La Reine Zénobie - Dernier regard sur Palmyre (Herbert Schmalz)

Les judéonazaréens se sont lancés dans l'aventure de la conquête de Jérusalem, malgré leur petit nombre. L'Histoire conserve la trace d'une première tentative probable, entre 269 et 272, par l'enrôlement de la reine Zénobie de Palmyre, en Syrie. Son royaume avait su tirer profit des conflits perso-romains, notamment la défaite de l'empereur Valérien devant les Perses en 260. Elle se retrouvait en position de force après avoir battu Gallien, successeur de Valérien. Les chroniques de l'époque nous racontent comment Zénobie avait été alors endoctrinée par un certain Paul d'Antioche. « **Judaïsée** » disent-les documents d'alors, selon le terme employé par les Pères de l'Église pour dénoncer la propagande ébionite ou judéonazaréenne[58]. Curieux chrétien en effet que ce Paul, évêque déchu, excommunié pour une hérésie toute messianiste… Et voici Zénobie qui envahit tout le Moyen-Orient, dont la Judée, jusqu'en Égypte, pour finir par être contrecarrée par l'empereur Aurélien. Il la chassera même de Palmyre en 272, l'emmenant à Rome comme captive. Et l'on n'entendra plus parler de cet évêque hérétique, opposé à la foi des apôtres. Cette tentative très probable de contrôle de la « Terre » par les judéonazaréens leur aura montré malgré son échec qu'ils peuvent s'appuyer sur des supplétifs arabes locaux, combattants mobiles fort efficaces contre la lourde armée romaine. Fort efficaces si l'on parvient à les motiver suffisamment, puisqu'il semble bien qu'Aurélien ait réussi à en retourner certains en les soudoyant. Il faudra donc leur donner des convictions autrement plus profondes, un véritable endoctrinement pour qu'ils puissent constituer des alliés solides. Les judéonazaréens sauront retenir la leçon.

Nous sommes maintenant au VI*e* siècle. Intéressons-nous à la localisation des groupes judéonazaréens. Certains se sont établis en Transjordanie, dans le royaume des Nabatéens (annexé en 106 dans la province romaine de l'Arabie Pétrée - capitale : Pétra). D'autres sont établis en Syrie. Les découvertes archéologiques et les études historiques permettent de caractériser certains de leurs foyers d'habitat, comme par exemple l'étude des toponymes de Syrie qui ont conservé la mémoire des anciens habitants judéonazaréens. Des noms encore en usage aujourd'hui comme « Nasiriyé », « Ansariyé », « Wadi an Nasara » (« l'oued des Nasara », c'est-à-dire des Nazaréens) ou encore les « Monts des Nosaïrïs » (Mont des Nazaréens) indiquent leur présence historique. Les fouilles archéologiques du village de Farj dans le Golan, révèlent dans son organisation la cohabitation entre des groupes judéonazaréens et des groupes nomades (arabes). Cohabitation pour le commerce, bien sûr puisqu'il s'agit de l'occupation séculaire de ces nomades, mais aussi pour la prédication et la pratique religieuse. Les judéonazaréens ont ainsi renoncé à leur isolement ethnique car ils ont un plan : **persuader les tribus arabes nomades voisines**[59] **de rentrer**

[58] Selon les écrits d'Eusèbe de Césarée, Filastre de Brescia, Athanase, Photius ou encore Théodoret de Cyr. L'historien chrétien Sozomène (V*e s.*) avait évoqué pour sa part l'existence en Palestine de populations bédouines (« Saracènes », c'est-à-dire nomades) au IV*e s.* qui avaient été « judaïsées ».

[59] Nous noterons que les témoignages archéologiques d'écriture arabe antéislamique ont été essentiellement retrouvés en Syrie et en Jordanie (l'Arabie Pétrinienne). Cela a notamment été exposé par A-L de Prémare (*Les Fondations de l'Islam*, Seuil, 2002-2009, p.241) et développé par Robert Kerr dans son article « Aramaisms in the Qur'ān and their



dans leur projet messianiste de reconquête de Jérusalem et de la « terre promise ». Tant pis pour leur « non-judéité », le projet prime. Il semble plus que jamais le projet à portée de main du fait de l'affaiblissement de la puissance romaine (désormais byzantine) et du climat général d'apocalypse qui se développe au Proche-Orient, nourri par le contexte géopolitique tendu (cf. ci-après) et les multiples prédications millénaristes juives ou chrétiennes[60]. Ce sera d'autant plus simple que ces tribus arabes christianisées de fraîche date (Ve et VIe siècles[61]) - ou judaïsées (cf. note 58) - n'ont pas encore des convictions très profondes en la matière. Tout juste ont-elles mis fin à leurs coutumes de pillages et de razzias dont les chroniqueurs ont conservé la trace. Les Byzantins s'appuient d'ailleurs sur elles comme relais pour le contrôle de l'empire[62].

Parmi ces groupes mixtes, l'un en particulier attire l'attention : à 30 km au Nord Est de Lattaquié (aujourd'hui Al Ladiquiyah, sur la côte au Nord de Damas), on trouvait encore vers 1920 les ruines d'un caravansérail, c'est-à-dire la base d'une tribu de nomades commerçants caravaniers. C'était « Qurays », ou plutôt « *Han al Quraysiy* », le caravansérail des Qurays, encore mentionné dans la carte de Syrie réalisée en 1927 par René Dussaud sous le nom de Khân el-Qurashiyé (à voir en page suivante), situé au bord de la rivière Nahr al Quraysiy[63]. C'était certainement un point d'ancrage de la tribu de Quraysh, des **Qoréchites**, dont la présence dans la région est attestée jusqu'à nos jours[64]. Ces Qoréchites avaient aussi été signalés plus en Orient, vers la Mésopotamie, par le chroniqueur syrien Narsaï de Nisibe. Il se plaignait en effet dans ses chroniques de 485 des terribles razzias lancées par cette tribu, de leurs pillages et destructions, dont notamment un raid « plus cruel que la famine ». Leur christianisation semble les avoir apaisés, et intégrés dans le jeu du commerce de la route de la soie, ce qui explique l'implantation de leur caravansérail à proximité du port de Lattaquié, qui en constitue un débouché sur la Méditerranée. De là, ils rayonnaient dans le Levant,

---

Significance » [Les araméismes du Coran et leur sens] (in *Die Entstehung einer Weltreligion II: Von der koranischen Bewegung zum Frühislam* [La formation d'une religion mondiale, n°II : depuis « l'émigration » coranique à l'islam des origines], Inârah Band 6, Schiler, Berlin, 2012) ; voir aussi Ibn Warraq, *Christmas in the Qur'an*, *Luxenberg, Syriac, and the Near Eastern and Judeo-Christian Background of Islam* [Noël dans le Coran, Luxenberg, le syriaque et l'arrière-plan judéochrétien et proche oriental de l'islam], Prometheus Books, 2014

60 Voir en particulier Stephen Shoemaker, *The Apocalypse of Empire: Imperial Eschatology in Late Antiquity and Early Islam* [L'apocalypse des empires : eschatologie impériale dans l'Antiquité tardive et l'islam des origines], Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2018

61 La christianisation des Arabes du Moyen Orient a démarré à la Pentecôte (Ac 2,11), poursuivie et renouvelée de siècle en siècle, marquée par des figures comme Saint Euthyme (Ve s.^) ou Pierre Aspébétos, arabe lui-même, chef de tribu qu'il baptisa et qui devint « l'évêque des Arabes » (il était au Concile d'Ephèse de 431). Elle fut l'œuvre de chrétiens araméophones, particulièrement issus de l'Eglise assyro-chaldéenne (dite « nestorienne ») et plus encore de celle des Jacobites (Syriaques) qui avaient systématiquement instauré des paroisses nomades (l'Église des paremboles). Les traditions chrétiennes anciennes indiquent même que les apôtres Matthias et Simon ont été respectivement évangéliser la Jordanie et l'Arabie (cf. Pierre Perrier, *Évangiles de l'Oral à l'Ecrit*, op.cit.).

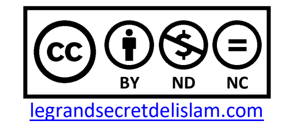
Cette **christianisation était achevée à la fin du VIe *s.*** : Al-Nu'man III ibn al-Mundhir, le « roi de tous les Arabes des empires de Perse et de Byzance », fut en effet baptisé en 594. Il s'agissait du chef des Lakhmides, qui avait étendu alors son autorité à « tous les Arabes » (y.c. Ghassanides) avant d'être assassiné peu après son baptême par les Perses, provoquant de la sorte la « révolte et dispersion de tous les Arabes » (selon la *Chronique de Séert*, dite aussi *Histoire nestorienne* - cf. Robert Hoyland, *In God's Path : The Arab Conquests and the Creation of an Islamic Empire* [Dans le chemin de Dieu : les conquêtes arabes et la création d'un empire islamique], Oxford University Press, 2015).

C'est ainsi que l'on retrouve de nombreuses traces archéologiques de cette christianisation ancienne dans toute la péninsule arabique. Voir par exemple les travaux de Christian Robin : le polythéisme décrit par les traditions musulmanes est selon lui « *totalement en contradiction avec ce que l'on peut observer à partir des sources archéologiques* », selon ce qu'il déclare dans cet entretien ; il ne se prononce pas cependant sur La Mecque, s'en tenant là aux récits de la tradition (voir aussi son étude « L'Arabie préislamique » in *Le Coran des Historiens, op.cit.*).

62 Selon les travaux de Yehuda Nevo (*Crossroads to Islam* [L'islam à la croisée des chemins], Prometheus Books, 2003)

63 « Nahr al Quraysiy » également nommé « Ras Korash » comme on le voit encore sur les indications de ces cartes britanniques anciennes de 1843 et 1851 (mentionné à proximité de Lattaquié / Ladikiyeh).

64 Des descendants des Qoréchites vivent toujours aujourd'hui en Syrie. Pour l'anecdote, c'est le cas de l'acteur Tayem Hassan, une célébrité syrienne, qui revendiquait dans une interview à la télévision syrienne ses origines qoréchites.



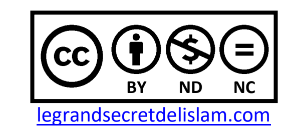
Syrie en 1927 d'après René Dussaud
Carte extraite du *Messie et son Prophète*, d'É.-M. Gallez

D'après DUSSAUD René,
Topographie historique de la Syrie antique et médiévale
Paris, Geuthner, 1927

LÉGENDE
Frontières Syriennes
Limite d'Etat
Limite Ouest de la Zone de Nomadisme

Abil el-Qamh = Abil Bet Ma'ka
Yanouh = Yanoaḥ
Tell el-Qadi = Laïs Dan / Dan
Merdj Iyoun = ? Iyyon
Tell Dibin =
selon 2S 20,14, 1R 15,20, 2R 15,29
Monts des Nosaïris = M. des Ansariyés
(Aujourd'hui alaouites, cf. DUSSAUD p.138)
Beni Israël = Bikisraïl

0 50 100 km



sillonnant les itinéraires caravaniers, jusque dans l'Arabie nabatéenne, où se trouvaient aussi des communautés judéonazaréennes, et dans la Mésopotamie. Mais cette christianisation toute fraîche, au-delà de leur pacification, en a aussi fait un terreau fertile pour le projet d'endoctrinement judéonazaréen.

Comment les judéonazaréens s'y sont-ils pris ? Voici, à partir de l'étude critique des témoignages contemporains de la conquête arabe ainsi que du texte coranique lui-même[65], ce que l'on pourrait transcrire du thème principal de leur prédication pour gagner les Arabes à leur cause : « *Nous, judéonazaréens, sommes Juifs, descendants d'Abraham par son fils Isaac. Vous, Arabes, êtes descendants d'Abraham par Ismaël*[66]*.Nous partageons donc le même illustre ancêtre, qui se trouve être le fondateur de la vraie religion. Nous sommes cousins, nous sommes frères. Nous formons une même communauté, une même «* **oumma** *», nous devons donc partager la même vraie religion. Nous devons obéir aux mêmes lois issues des textes sacrés reçus de Moïse, la Torah* [celle conservée au sein du milieu judéonazaréen, ce qui l'a peut-être fait évoluer différemment de celle des Juifs rabbiniques]. *Nous devons obéir aux commandements du Messie-Jésus, à l'Évangile* [le primo-évangile selon Matthieu, conservé et modifié par les judéonazaréens, comme on l'a vu précédemment]. *Nous devons donc porter le même projet de conquête de la terre promise, de Jérusalem et de relèvement du Temple*[67]*. Vous, Arabes, devez donc nous faire allégeance, à nous vos cousins par le sang, à nous vos frères aînés dans la vraie religion. Convertissez-vous, quittez votre vie traditionnelle,* **émigrez** *et suivez-nous dans le chemin de Dieu. Nous vous conduirons, et ensemble nous sauverons le monde,* **en déclenchant le Jour du Jugement, en faisant revenir Jésus sur terre, qui y éradiquera le mal***, à la tête de nos armées. Et son retour fera de nous, fils d'Isaac, et de vous, fils d'Ismaël, ses élus dans son nouveau royaume, son bras armé* ». Voici une formidable promesse messianiste : faire allégeance adhérer au projet, c'est devenir soi-même un pur, un élu, en vue d'une rétribution toute terrestre, toute accessible dans le nouveau royaume du messie. Et au passage, sans doute, accumuler le butin[68] au fil des conquêtes qui doivent mener jusqu'à Jérusalem.

A cette fin, les propagandistes judéonazaréens, juifs de langue araméenne, dont beaucoup connaissent l'hébreu liturgique, ont expliqué leurs textes aux Arabes. Plus encore, **ils ont formé des prédicateurs arabes**, traduit leurs textes en arabe et les leur ont appris. Pour cela, ils ont réalisé pour eux de petits manuels, des florilèges des principaux textes de leur Torah, de leur Évangile, de leurs coutumes, de leurs lois, de leurs rites de pureté, de leurs codes et interdits alimentaires, de leur circoncision[69]... Il fallait en effet des aide-mémoires à cette époque où l'enseignement était essentiellement su et transmis par cœur : les aide-mémoires capitaux ont été constitués par des traductions en arabe des **lectionnaires** utilisés par les judéonazaréens eux-mêmes. Un lectionnaire est un livre liturgique qui présente des lectures et commentaires de textes sacrés, comme en ont toujours les chrétiens. Le lectionnaire judéonazaréen présentait donc des extraits de la Bible, ancien et nouveau testament - du moins ce que les judéonazaréens en

---

[65] Nous verrons certains de ces témoignages par la suite, et notamment comment le Coran conserve encore les traces de cette prédication (p. 107)

[66] L'histoire de la descendance arabe d'Ismaël a été inventée en milieu juif, bien qu'elle ne soit pas biblique stricto sensu. Le premier écrit à la mentionner est *Le Livre des Jubilés*, dans lequel on retrouve des idées typiquement judéonazaréennes. Flavius Josèphe la reprendra dans ses *Antiquités Juives*, puis certains chrétiens et Pères de l'Eglise, comme Saint Jérôme. Sozomène en fera même un argument pour l'évangélisation des Arabes dans une optique de polémique antijuive (les Arabes seraient les descendants légitimes du fils aîné d'Abraham, dont l'héritage - la foi chrétienne - aurait été « volé » par le cadet Isaac et sa progéniture juive).

[67] Le Coran a conservé cette prédication, par exemple en S95,1-6 ou en S2,127 (nous le détaillerons en page 111) et nous allons voir par la suite comment le coran a été constitué à partir de ces prédications.

[68] Nous retrouverons ces promesses de butin dans le Coran, en s48,20-22 (cf. page 119).

[69] Chez les Juifs, la circoncision était le signe de l'alliance avec Dieu (Abraham fut le premier circoncis, selon la tradition juive). Il en allait de même pour les judéonazaréens.

acceptaient - en fonction du calendrier (samedi, dimanche, jours de fête). En langue araméenne, le mot de lectionnaire se dit *qor'ôno* ou *qer'yana*, ce qui se transpose en arabe par *qur'ân*, c'est-à-dire « **coran** » (mais nous verrons plus loin que si le Coran islamique a tiré son nom du « lectionnaire » qui est mentionné dans le texte coranique, il n'est pas pour autant la traduction arabe d'un lectionnaire judéonazaréen). S'est donc constitué un ensemble de prédications diverses et de lectures saintes, certaines bénéficiant d'une mise par écrit comme aide-mémoire, notes et instructions de prédication (nous verrons quelle sera l'importance capitale de ces feuillets par la suite). Cette propagande visait en particulier la foi chrétienne des Arabes en l'attaquant sous l'accusation d'associationnisme, c'est-à-dire en prétendant que les chrétiens donnent à Dieu des « adjoints » (la trinité)[70].

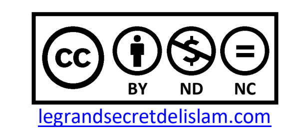
Principales routes commerciales des Arabes Nabatéens
(Dan Gibson, *Quranic Geography*, Independent Scholar Press, 2011)
Noter l'absence de La Mecque

Sous ses formes orales, les prédicateurs la faisaient circuler dans le monde arabe, le long des itinéraires caravaniers : dans les grandes villes étapes ou caravansérails comme Pétra ou Bosra, dans les territoires d'implantation des Arabes, en Mésopotamie (région d'al-Hira notamment, « fief » des Lakhmides), au Levant ghassanide, en passant par « l'Arabie Déserte », son antique route caravanière (Khaybar, Yathrib, Najran) alors tombée en désuétude (sous la concurrence de la voie maritime de la Mer Rouge) et par la Yamâma (région centrale de l'Arabie) jusqu'à « l'Arabie Heureuse » (*Arabia Felix*, l'actuel Yémen). Cette propagande se mêlait ainsi aux autres prédications apocalyptiques, principalement des prédications millénaristes chrétiennes[71] - araméo-chrétiennes, arabo-chrétiennes, baptistes, judaïsantes - mais aussi juives (cf. ci-après), constituant des

---

[70] On trouvera des échos de cette propagande d'alors dans l'article « The Hidden Origins of Islam » d'É.-M. Gallez.

[71] On avait cité Stephen Shoemaker, *The Apocalypse of…* (*op.cit.*) ; voir aussi Muriel Debié, « Les apocalypses syriaques », in *Le Coran des Historiens*, op.cit.



mouvements de « prophétismes arabes armés »[72]. Mouvements plus ou moins appuyés en Arabie et en Mésopotamie par la puissance impériale perse, qui voyait là un moyen de prendre le contrôle de l'Arabie, et, à tout le moins, de perturber les liens entre Byzance et l'Éthiopie, et de déstabiliser les alliés et supplétifs arabes de Byzance[73]. Se développait de la sorte à la fin du VI*e* siècle tout un climat de tension religieuse allant crescendo, de prédications apocalyptiques et messianistes : **un climat de fin du monde**[74].

Le « Mahomet de l'Histoire »

Abordons maintenant la figure de celui qui sera présenté comme le grand prophète de l'islam, surnommé le « *muhammad* », **Mahomet**, le prédicateur et chef de guerre de certains des Arabes du début du VII*e* siècle. L'histoire n'a pas retenu son nom véritable, hormis ce surnom très particulier de *muhammad* dont nous verrons comment et pourquoi il lui a été donné.

On ne sait en effet que très peu de choses de lui de façon sûre. Toute la littérature musulmane à son sujet (la tradition musulmane) lui est postérieure d'au moins 150 à 200 ans, voire bien davantage encore. Elle a été écrite et diffusée dans le contexte très particulier du pouvoir califal tout puissant, sous le contrôle étroit de ce pouvoir, non dans des buts historiques mais selon des motivations hagiographiques et de justification de ce pouvoir[75] (et de justification de l'islam, qui justifie lui-même le pouvoir), comme nous le détaillerons. Les documents contemporains (donc non islamiques) sont très rares, beaucoup ont été détruits à dessein, au point que certains chercheurs ont pu même douter de l'existence réelle de Mahomet. Il semble cependant qu'il ait existé un **Mahomet historique**, certes très différent du « Prophète de l'islam » décrit dans cette littérature tardive. Un Mahomet historique qui fut un temps un chef arabe - chef d'une partie des Arabes - avant et lors des premières entreprises arabes armées au Proche-Orient (puisqu'il y eut armée, il y eut forcément un chef…). La relecture critique de la tradition musulmane à la lumière des découvertes sur les judéonazaréens permet cependant de lui donner davantage de relief.

La tâche n'est pas simple tant la tradition musulmane est parvenue à imprimer dans les consciences et dans les inconscients des catégories, des images, devenues des lieux communs dont il est difficile de se départir réellement pour essayer de comprendre l'Histoire. La méthode scientifique, au fondement de la démarche historico-critique qui est la nôtre, l'impose cependant. Il s'agit en quelque sorte de **repartir de zéro**, pour investiguer l'historicité de Mahomet à partir de la perspective globale offerte par la relecture critique de tous les témoignages (y compris les sources non-musulmanes), témoignages à remettre dans le contexte réel de leur apparition dans l'Histoire (ce qui impose en particulier une très sérieuse approche critique des sources musulmanes, dont le Coran, qui, par certains de ces aspects, constitue un témoignage de quasi première main des

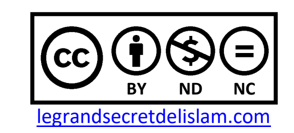
---

[72] Cf. Héla Ouardi, *Les derniers jours de Muhammad* (Albin Michel, 2016) et la série *Les Califes Maudits*, particulièrement le t.2 *A l'ombre des sabres* (Albin Michel, 2019) où elle relate les descriptions des « anti-prophètes » transmises par la tradition musulmane.

[73] Habib Tawa, « Faux prophètes et rapports de force au sein du proto-Islam, éléments pour un examen critique de personnages relégués dans l'ombre », in *Die Entstehung einer Weltreligion VI* [La formation d'une religion mondiale, n°VI] (sous la direction de Robert Kerr, Markus Groß & Karl-Heinz Ohlig), Inârah band 10, Schiller, sept.2020.

[74] Paul Casanova, *Mohammed et la fin du monde*, 1911 (disponible via Gallica-BnF), Patricia Crone & Michael Cook, *Hagarism* : *The Making of the Islamic World* [Hagarisme : la fabrication du monde musulman], Cambridge University Press, 1977, et É.-M. Gallez, *Le Messie et son prophète*, *op.cit.*

[75] Voir déjà par exemple l'article de Patricia Crone (en anglais) « What do we actually know about Mohammed ? » (« Que savons réellement au sujet de Mahomet ? »), OpenDemocracy, 2008



prédications et événements du « proto-islam »)[76]. D'ores et déjà, à cette lumière, on ne peut plus affirmer que « *Mahomet a été le fondateur de l'islam* », l'histoire de la formation de l'islam se révélant beaucoup plus complexe que cela, comme nous avons commencé de le voir. On ne peut plus affirmer désormais que « *Mahomet a prêché le Coran* », car là aussi, l'histoire du Coran est bien plus compliquée. Ni que « *Mahomet est né à La Mecque* » : il n'y a jamais mis les pieds, selon toute vraisemblance. Pas plus que « *Mahomet a été le chef des premiers musulmans* » ou que « *Mahomet s'est proclamé prophète* », qui sont autant de reconstructions fausses de l'histoire faites par la tradition musulmane tardive. C'est donc avec un esprit neuf, dégagé de ces affirmations, que nous vous incitons à lire ces pages, de manière à comprendre qui a été le Mahomet historique, et quel fut son rôle dans l'Histoire.

On ne connait pas son année de naissance exacte[77], vraisemblablement à la fin du VI*e* siècle, au sein de la tribu arabe des Qoréchites, implantée en particulier dans la région de Lattaquié en Syrie. Est-il né chrétien ou dans une famille déjà endoctrinée par les judéonazaréens, nous ne le savons pas de façon certaine (l'endoctrinement semble avoir débuté vers la fin du VI*e* siècle). La tradition musulmane a conservé le souvenir diffus du milieu propagandiste dans lequel il baigna sous la forme d'événements très curieux, si ce n'est invraisemblables au regard de la motivation islamique de cette tradition, comme le mariage de Mahomet avec sa patronne « nazaréenne » Khadija, femme puissante, veuve riche et âgée, ou bien le sens réel et l'origine biblique du surnom de *muhammad*, ou encore l'épisode du baptême d'Omar par Mahomet[78]…. Ou sous la forme des figures plus ou moins symboliques de religieux judéonazaréens, clercs, prêtres ou moines comme Waraqa bin Nawfal et Bahira notamment (cf. p. 103). Certains étaient associés à la ville de Bosra, située sur le chemin de Yathrib, la ville oasis d'Arabie, au sud du désert de Syrie, siège d'une importante communauté judéonazaréenne. De cette ville de Bosra est également originaire un Arabe converti au judéonazaréisme, Zayd Ibn Tabit (les traditions musulmanes disent qu'il a reçu un enseignement « juif » à Yathrib). Rompu à la lecture et l'écriture de l'araméen et de l'hébreu, Zayd put servir de relais scribal entre les communautés judéonazaréennes et arabes. On trouve en particulier des traces plus précises de ce milieu propagandiste, de ce climat évoqué de tensions religieuses, de prédications apocalyptiques et messianistes par la relecture critique de la tradition musulmane au sujet des **autres prédicateurs arabes :** elle a en effet transmis le souvenir lointain, déformé sans doute, de figures qualifiées par elle « d'anti-prophètes » ou de « faux prophètes » (au regard de ce qu'aurait été la figure prophétique islamique de Mahomet)[79], et qui étaient, tout comme

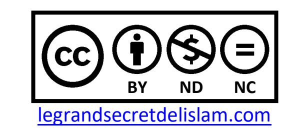
---

[76] C'est le travail de la recherche, depuis plus d'un siècle. Il faut citer en effet le précurseur Henri Lammens (« Qoran et tradition, comment fut composée la vie de Mahomet », in *Revue des Recherches de Science Religieuse*, n°1, 1910), et à sa suite, notamment, tous les travaux de Patricia Crone & Michael Cook (*Hagarism…*, *op.cit*.), et tout particulièrement ceux de Patricia Crone dans ses recherches ultérieures (*Meccan Trade and the Rise of Islam* [le commerce mecquois et la formation de l'islam], Gorgias Press, 1987, et tous ses articles), de Robert Hoyland (*Seeing Islam as others saw it* [L'islam vu par les autres], Darwin Press, 1997 & *In God's Path… op.cit.*, de Michael Philipp Penn (*When Christians First Met Muslims : A Sourcebook of the Earliest Syriac Writings on Islam* [les premiers contacts entre chrétiens et musulman : recension des plus anciens témoignages syriaques sur l'islam], University of California Press, 2015) ou bien de Stephen Shoemaker (*The Death of a Prophet* [La mort d'un prophète], University of Pennsylvania Press, 2012, & *The Apocalypse of… op.cit.*). Mentionnons aussi le travail d'Héla Ouardi sur la tradition musulmane (*op.cit.*), avec celui d'Habib Tawa (*op.cit.*).

[77] La date de 572 est une reconstruction des orientalistes occidentaux du XIX*e s.*, faite à partir de la tradition musulmane.

[78] Héla Ouardi, *Les califes maudits, t3*, Albin Michel (à paraître)

[79] Cf. Habib Tawa, « Faux prophètes et rapports de force au sein du proto-islam », *op.cit.* On pense ici aux figures de Maslama ibn Habub Abu Thumama (« chef » de la Yamâma, agent d'influence de la Perse) et de la « prophétesse » Sadjah bint al Harith ibn Suwayd ibn Uqfan (originaire et influente en Mésopotamie, ralliée in fine à Maslama), pratiquant « *vraisemblablement, tous deux, un syncrétisme chrétien, d'extraction mésopotamienne, mâtiné de christiano-nazaréisme et de messalianisme* ». Maslama se targuait de traiter au moins d'égal à égal avec Mahomet… Et la tradition dit de lui qu'il débuta sa prédication avant Mahomet, et même que ce dernier reçut des *« enseignements d'un homme de la Yamâma* ». Il faut aussi évoquer la figure de Tulayha ibn Khuwaylid ibn Nawfal al-Asadi, peut-être lié à Waraqa bin Nawfal (qui aurait été son oncle), et se targuant lui aussi de traiter d'égal à égal avec Mahomet (la tradition, là encore, lui prête la proposition de partage de l'Arabie en deux moitiés, une pour lui, une pour Mahomet ;



Mahomet semble l'avoir été, des chefs de file de certains de ces mouvements de prophétismes arabes armés.

Pour ce qui est du début de sa vie, nous pouvons établir que, fidèle à la tradition qoréchite, le jeune Mahomet est alors marchand. Il trouve à s'employer auprès de Khadija, une riche veuve convertie au judéonazaréisme, si ce n'est judéonazaréenne elle-même. Elle est en effet présentée par la tradition musulmane comme la cousine du clerc et prêtre judéonazaréen Waraqa, dont certaines traditions islamiques affirment qu'il les maria tous deux. Ce dernier, toujours célébré dans la mémoire musulmane[80] semble avoir joué un rôle éminent auprès de Mahomet (qu'il s'agisse, comme expliqué ci-dessus, d'une figure historique réelle ou d'une figure symbolique transmise et reconstruite par la tradition). Nous ne savons pas clairement s'il était arabe ou juif ; il pouvait pourtant proclamer au nom des judéonazaréens « **Nous sommes les Seigneurs des Arabes et leurs guides** ». Il était sans doute né de mère arabe et de père judéonazaréen, et a pu ainsi constituer, encore plus que Zayd, un véritable pont entre les deux communautés : lettré, il pouvait transcrire l'hébreu en arabe[81]. Le mariage avec Khadija semble avoir peu duré – évaluons sa durée à quatre ou cinq années puisqu'il donna quatre enfants à Mahomet (ses quatre filles), qui se retrouve rapidement veuf. Veuf, riche et disponible pour l'aventure de sa vie.

Du grand jeu de la Perse et de Byzance, et de la prise ratée de Jérusalem

La grande Histoire vient frapper à la porte des Arabes, des Qoréchites, des prophètes armés, de Mahomet et des maîtres judéo-nazaréens. C'est l'affaire peu connue de l'éphémère rétablissement d'une souveraineté juive sur Jérusalem, de 614 à 617[82]. Cette péripétie de l'affrontement sans fin qui oppose les empires perse-sassanide et byzantin depuis toujours ou presque pour la domination du Proche-Orient aura un retentissement très important dans les mouvements millénaristes juifs, judéonazaréens et arabo-nazaréens. Un nouvel et ultime épisode de cet affrontement s'ouvre en effet au tout début du VII*e s.* L'empire sassanide ne s'en relèvera d'ailleurs pas, tandis que ce **contexte géopolitique global**, peu connu, si ce n'est quasiment ignoré (au moins dans la tradition musulmane), formera l'arrière-fond pourtant essentiel de la prise du pouvoir par les Arabes, de la constitution du proto-islam et de sa diffusion. L'Arabie et les autres territoires d'implantation des Arabes (Mésopotamie, Levant) se trouvent en effet à la confluence des empires byzantin et perse, plaçant les Arabes au centre des jeux de guerre, de pouvoir, de commerce et

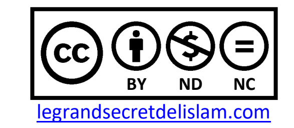
---

elle stipule également que, vaincu plus tard par une expédition lancée par Abu Bakr, il se réfugia en Syrie, puis rallia Omar ; plus vraisemblablement, on peut estimer qu'il conduisit alors sa troupe en Syrie pour une des premières pénétrations arabes armées). On pense aussi, dans une moindre mesure, à la figure d'Aswad ibn Kaab al-Ansi, yéménite d'ascendance perse, et agent d'influence de cet empire. On trouvera dans l'étude d'Habib Tawa une description bien plus riche et détaillée « *de l'action parallèle de* [ces] *prêcheurs millénaristes armés* [dont le Muhammad], *accompagnés par l'embrasement avide de prédateurs tribaux* », « *naviguant entre les trois grandes puissances du temps et largement influencés par la politique de ces géants* » que ces quelques pages ne le permettent.

[80] Selon la sîra d'Al Halabi, et les hadiths ; voir le dossier constitué à ce sujet par Abu Musa al Hariri, alias Joseph Azzi, in *Le Prêtre et le Prophète : aux sources du Coran* (Maisonneuve & Larose, 2001) où il présente un examen critique détaillé de la tradition musulmane relative à Waraqa bin Nawfal

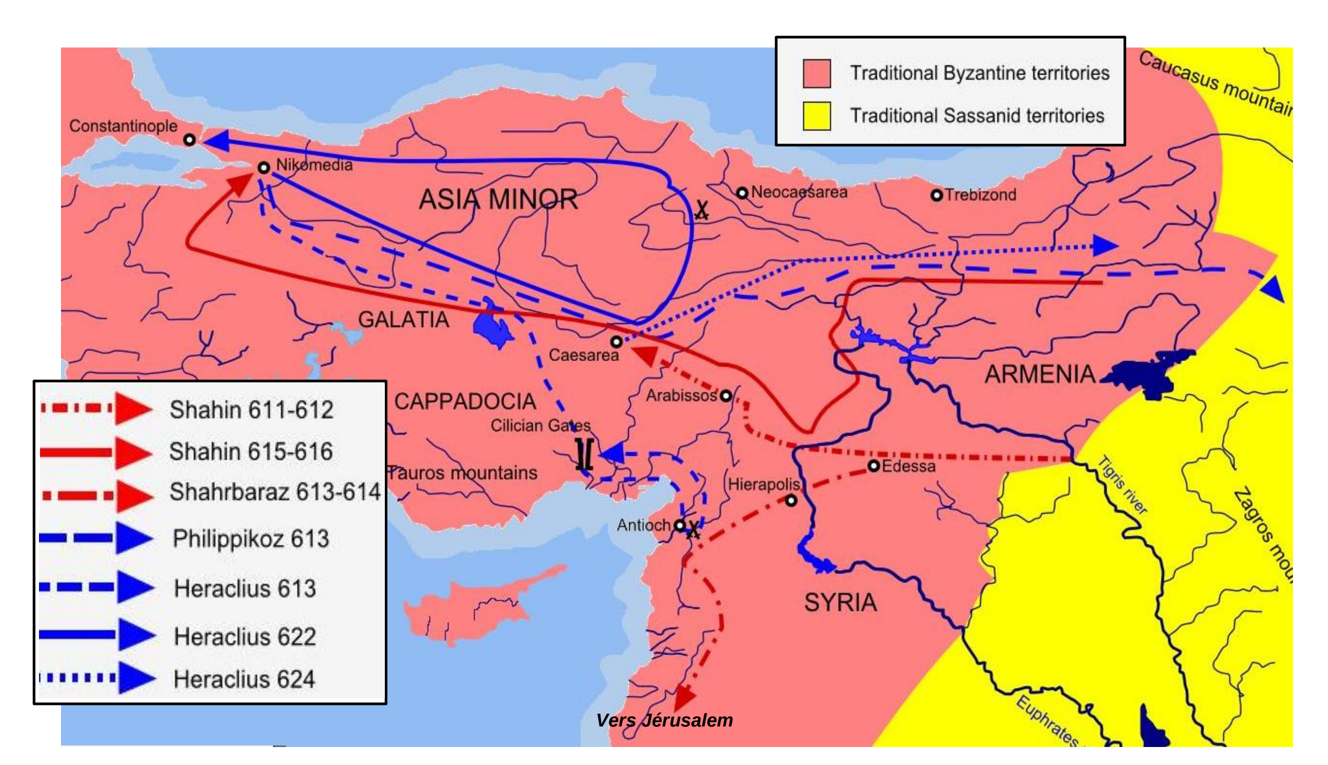
[81] Selon la sîra de Ibn Hichâm : « [Waraqa] *était nazaréen … il était devenu nazaréen et avait suivi les livres et appris des sciences des hommes … il était excellent connaisseur du nazaréisme. Il a fréquenté les livres des Nazaréens, jusqu'à les connaitre comme les gens du Livre* [les Juifs] ». Boukhari écrira de lui « *Waraqa écrivait le Livre Hébreu. Il écrivait de l'Évangile en hébreu ce que Dieu voulait qu'il écrive* », et Muslim qu'il faisait de même en langue arabe.

[82] Épisode relaté notamment par les traditions juives (cf. Ben Abrahamson & Joseph Katz, « The Persian conquest of Jerusalem in 614CE compared with Islamic conquest of 638CE » [Comparaison de la conquête persane de Jérusalem de 614 et de la conquête islamique de 638], Alsadiqin Institute, 16 juillet 2004), relaté aussi par les chroniqueurs et historiens (chronique de Sébéos), et dont on trouve aussi la trace dans le Coran, comme nous allons le voir (cf. p.119)



d'influence entre Perse, Byzance, Égypte, Éthiopie et route de la Soie (route maritime arrivant par le Sud de l'Arabie et la Mer Rouge, route terrestre arrivant par la Mésopotamie et le Nord du Levant - cf. carte en p.34). Et ce d'autant plus que Perses et Byzantins s'appuient chacun depuis longtemps sur des affidés et alliés traditionnels arabes (respectivement et principalement les Arabes lakhmides et les Arabes ghassanides). Alors que les précédentes guerres dataient de dix ans à peine, les Perses viennent à soutenir la rébellion du gouverneur byzantin de Mésopotamie en 602 contre le tout nouvel empereur, « l'usurpateur » Phocas. **La guerre est relancée**. Nous n'en détaillerons cependant pas toutes les péripéties, jusqu'à la reddition totale de la Perse en 627 : il s'agit seulement d'en pointer les éléments pertinents pour comprendre la formation de l'islam. Nous avons ainsi déjà évoqué le travail d'influence politico-religieux de la Perse par le soutien aux mouvements de prophétismes arabes armés. Et voici comment celui-ci a pu trouver une traduction très concrète.

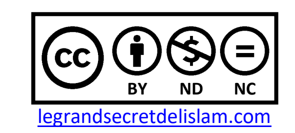
Ce début de siècle voit en effet les Perses gagner du terrain et des batailles. Sentant la faiblesse du pouvoir byzantin et poussés par certains Juifs établis en Perse et animés d'un rêve nationaliste (voire millénariste), dont leur roi en exil à Babylone, l'Exilarque affilié au « Roi des Rois » sassanide, les Perses décident de lancer une grande offensive vers la Palestine, clé de la route de l'Égypte et de sa conquête. Ils ont notamment recruté pour cela des troupes supplétives, en particulier parmi les tribus arabes, de tradition pillarde et mercenaire. Un puissant contingent juif de Babylonie et de toute la Perse (on parle de 20 000 hommes) s'engage dans l'expédition pour reprendre Jérusalem, et rétablir, espèrent-ils, un royaume juif souverain sur la terre ancestrale d'Israël. Ils portent en particulier le **projet d'y relever le Temple**.



Guerres et campagnes perso-byzantines entre 611 et 624

Leurs armées s'avancent en Syrie. Damas, Apamée et Homs sont conquises en 613. Voilà l'occasion rêvée pour l'oumma judéo-nazaréo-arabe de mettre le pied à Jérusalem - les chrétiens qui peuplaient la ville (pour l'essentiel) en interdisaient en effet l'entrée aux pèlerinages des Juifs exilés[83], et donc certainement aussi à ceux des judéonazaréens. Plus encore, voilà l'occasion de

[83] Empêchant ainsi les rites juifs ou judéonazaréens du *hajj* (ḥag / ח ג ל)), c'est-à-dire de la circumambulation autour du site du Temple, comme lors de la fête de Soukkot. De même que les rites ascétiques (racine ʿmr en araméen, qui



mettre en œuvre le projet de redescente du Messie grâce au relèvement du Temple. Un contingent composite arabe galvanisé par les prédications messianistes d'inspiration judéonazaréenne s'engage donc aux côtés des Perses, parmi les troupes auxiliaires ; on y trouve des Qoréchites, des judéonazaréens, et vraisemblablement Mahomet lui-même (et peut-être d'autres « prophètes »). Ils partent à la conquête de la « Terre », sous le commandement du général perse Romizanès (surnommé Schahrbaraz, « le sanglier »). La Palestine, principalement habitée de chrétiens (dont de nombreux judéochrétiens, c'est-à-dire de chrétiens d'ascendance juive), comporte aussi en son sein une minorité de Juifs et d'Arabes judaïsés. Parmi eux, certains en profiteront pour se soulever contre les Byzantins, de mèche avec les Perses et les Juifs de Babylonie, facilitant ainsi leur avancée.

Une communauté d'armes se fonde donc entre troupes perses, troupes auxiliaires arabes (chrétiennes pour l'essentiel), Juifs de Palestine, Juifs de Perse et avec l'alliance nazaréo-arabe. L'entreprise de cette dernière est audacieuse : il s'agit de bénéficier de l'effort de guerre général jusqu'au relèvement du Temple poursuivi par les Juifs. Mais contrairement à ceux-ci, les judéonazaréens y voient l'occasion rêvée pour mener à bien leur projet de rétablissement du « vrai culte » pour faire « redescendre » le Messie et déclencher l'apocalypse. La partie s'annonce serrée car ces Juifs ont radicalement rejeté Jésus et sa messianité. Tout particulièrement les Juifs de Babylone, qui viennent d'achever les compilations du Talmud de Babylone, texte qui « recouvre » la Torah et les écritures sacrées juives de ses interprétations. Elles en dévoient le sens selon la critique judéonazaréenne, notamment car elles nient et cachent la messianité de Jésus. Faufilés dans cette coalition hétéroclite, les judéonazaréens vont donc devoir faire preuve d'une grande prudence, et expliquer à leurs affidés arabes comment bien **faire la distinction entre les « bon Juifs », les Nazaréens** qui croient au Messie Jésus et qui œuvrent à son retour guerrier, **et les « mauvais Juifs », les recouvreurs**, eux qui ont renié Jésus, mais qui partagent avec les Nazaréens l'appartenance au même peuple, celui des « Gens de la Torah », et l'obéissance à la même loi mosaïque (dans les grandes lignes). Obéissant par exemple aux mêmes interdits alimentaires, ou bien à certains rites religieux[84] (comme la direction de prière vers Jérusalem). Un pacte semble même avoir été conclu entre ces Juifs et l'alliance arabo-nazaréenne, en vue de la prise de Jérusalem[85].

En avril 614, Jérusalem est encerclée, et la ville tombe aux mains des assiégeants. Les Perses y installent un pouvoir juif, pour la première fois depuis la destruction du Temple, celui de l'Exilarque Néhémie. Les préparatifs pour le relèvement du Temple sont lancés, notamment le processus d'intronisation d'un nouveau grand prêtre[86]. Les Judéo-nazaréens et leurs affidés arabes cherchent alors à prendre de vitesse les Juifs de Babylonie en tentant d'établir leur culte les premiers : crânes rasés en signe de dévotion (reprise sans doute de l'ancienne règle du Naziréat, de la consécration spéciale à Dieu que codifie la Torah[87]), munis des bêtes préparées et enguirlandées en vue des sacrifices, tout est en ordre pour célébrer sur les lieux sacrés de l'esplanade du Temple les rituels qui doivent faire revenir le Messie. Mais à l'approche de Jérusalem, ils sont arrêtés par leurs alliés

---

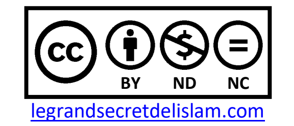
donnera le mot arabe d'Omra). Voir Robert Kerr, « Aramaisms in the Qur'ān and their Significance », op.cit. On verra en p.**Safâ** *et* **Marwa** 108 comment le Coran, puis l'islam ont conservé une trace de ces rites.

[84] On retrouve ces prédications dans le Coran, qui insiste particulièrement sur la distinction à opérer entre « mauvais Juifs qui recouvrent » (kouffar) et le « petit nombre » (S3,183 ; S4,46 ; S5,13) « *parmi le peuple de Moïse* (…), *la communauté qui guide (les autres) avec la vérité, et qui, par-là, exerce la justice* » (S7,159). - nous analyserons certaines de ces prédications en p.115

[85] C'est ainsi que l'on peut interpréter à la lumière de l'histoire réelle certains versets de la sourate 8 (v.55-60, v.70) mentionnant un tel pacte (et sa rupture, que nous nous proposons d'expliciter).

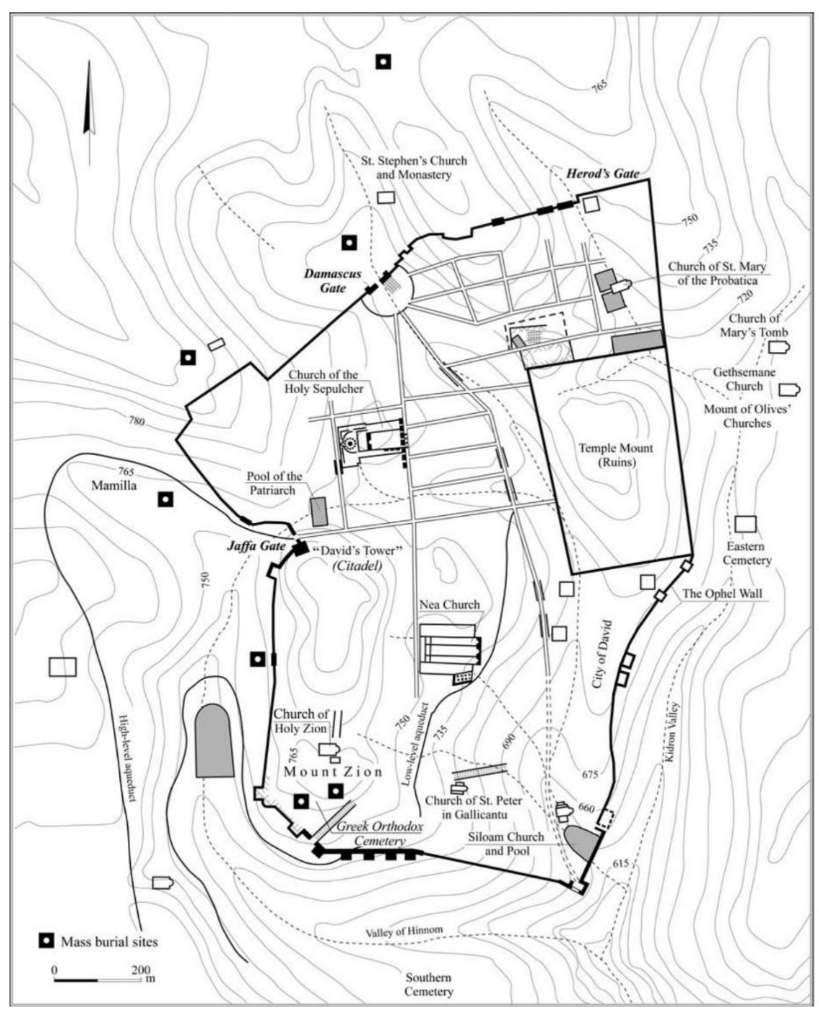
[86] Selon les traditions rabbiniques, cf. Ben Abrahamson & Joseph Katz, *op.cit.*

[87] Cf. Nb 6 ; notons également que la consécration à Dieu selon la règle du Naziréat requiert l'abstention du vin et de toute boisson fermentée (cf. note 185)



Juifs, qui leur « obstruent le chemin du Temple »[88]. La querelle s'envenime, des rixes éclatent. Le pacte est rompu. **Les judéonazaréens et leurs alliés arabes sont alors expulsés de Jérusalem** et finalement chassés de Palestine[89].Ils ne portaient déjà pas dans leur cœur les Juifs « recouvreurs ». Voilà qui ne va certainement pas les conduire à de meilleurs sentiments envers eux.

Les troubles à Jérusalem s'intensifient par la suite. Les chrétiens locaux comprennent que les nouveaux maîtres juifs ont bel et bien l'intention de relever le Temple. Des émeutes éclatent. L'Exilarque est tué, ainsi que tout son conseil, le futur grand prêtre et de nombreux Juifs, lynchés et précipités du haut des remparts. C'est la guerre ouverte entre Juifs et chrétiens dans la ville, jusqu'à en chasser tous les Juifs. La réaction juive est terrible : les troupes interviennent, reprennent la ville et se livrent à alors à des massacres effroyables des populations chrétiennes, au sac, à la destruction des églises et des lieux saints chrétiens On compte entre 17 000 et 60 000 victimes selon les sources[90]. Près de 35 000 chrétiens sont déportés ou réduits en esclavage. Les représailles contre les chrétiens s'étendent à toute la Palestine, allant même jusqu'à déclencher des mesures de rétorsion des chrétiens d'Occident envers les Juifs (décidées au « Concile de Paris » - ou plutôt synode - de 614, et mises en œuvre par l'Édit de Paris pris par le roi des Francs Clotaire II la même année).



Jérusalem au début du VII*e* s.
(Gideon Avni, « The Persian Conquest of Jerusalem (614 c.e.), an Archaeological Assessment » [Les traces archéologiques de la conquête persane de Jérusalem], in Bulletin of the American Schools Of Oriental Research n°357)
Les carrés noirs figurent les sites d'enfouissement des victimes des massacres (charniers)

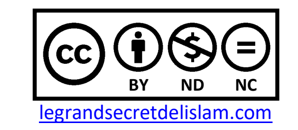
Le projet de relèvement juif du Temple échoue. Ses préparatifs rituels ont été saccagés par les chrétiens, le grand prêtre candidat est mort, le roi est mort, et, plus encore, les Juifs finissent par perdre le pouvoir sur Jérusalem, que les Perses, atterrés par la conduite de leurs alliés, leur reprennent en 617 (ils ne tiennent pas particulièrement, en effet, à s'aliéner les chrétiens). Voilà qui ne peut que raffermir malgré tout les judéonazaréens : l'Histoire vient une nouvelle fois de montrer par l'exemple de cet échec qu'ils sont les seuls élus de Dieu, les seuls à pouvoir relever le Temple, les seuls que Dieu a choisis pour accomplir son grand projet apocalyptique.

---

[88] On retrouve à maintes reprises cette thématique de « l'obstruction du chemin vers la mosquée sacrée (*masjid al haram*, qui désigne littéralement le lieu du Temple de Jérusalem, cf. note 194) » associée à la condamnation des « recouvreurs » (*kouffar*, Juifs talmudistes) responsable de cette obstruction (S8,34-35 ; S22,25 ; S48,25).

[89] Voir en pages 119 et après les traces de cet événement dans le Coran.

[90] Les restes de milliers de personnes ont encore été récemment découverts à Jérusalem dans la piscine de Mamilla, parmi d'autres charniers. La Chronique de Sébéos mentionne aussi ces événements, en attribuant les massacres aux Perses.



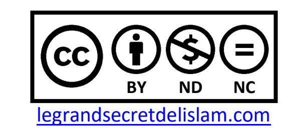
Le retour « à la normale » a dû néanmoins se révéler difficile pour les chefs religieux judéonazaréens et leurs affidés arabes. Comment réintégrer les villages, les caravansérails, la vie de la tribu et le train-train des caravanes alors que la ferveur religieuse a décuplé avec l'expédition perse ? Alors qu'ils avaient touché Jérusalem, et qu'il s'en était fallu de si peu qu'ils n'arrivent à faire revenir le messie ! Les congénères restés au pays, simples commerçants caravaniers, les voyant ainsi revenir ont sans doute un peu de mal à comprendre et à accepter ces guerriers. Les **inimitiés et dissensions** entre « prophètes armés », leurs mouvements, les différentes factions arabes n'en grandissent que davantage, nécessitant des interventions brutales pour conserver un semblant d'unité à la « confédération » arabe[91]. Mahomet en renforcera sans doute d'autant sa position de chef politique et religieux des Arabes ralliés sous la houlette des judéonazaréens. A ses fidèles Qoréchites de la première heure, ses compagnons de Jérusalem, les premiers Émigrés, s'ajoutent peu à peu d'autres membres des tribus voisines, d'autres convertis venus eux aussi emprunter le « sentier de Dieu » qui mènera à la reprise de Jérusalem. Il joue ainsi à plein comme courroie de transmission de l'endoctrinement auprès des Arabes christianisés, appuyé par les maîtres judéonazaréens (que symbolise Waraqa dans la tradition musulmane), appuyé peut-être par ces autres prédicateurs arabes que nous avons évoqués. Les judéonazaréens mettent tous leurs espoirs dans cet endoctrinement : l'épisode de Jérusalem a bel et bien montré la pertinence de s'appuyer sur la force militaire des Arabes nomades. Leur objectif n'a jamais été si proche, il faut poursuivre les efforts.

On peut donc imaginer que c'est à cette époque que le chef arabe gagne le **surnom de *muhammad*** (latinisé en Mahumet à partir du turc Mahmet, puis francisé en Mahomet). Les musulmans veulent y voir le sens de « celui qui est digne de louanges », « le très loué », sans comprendre que ce surnom très particulier, quasi unique jusqu'alors, est en fait la reprise exacte de celui que la Bible donne au prophète Daniel. *Muhammad* est en effet l'arabisation de l'hébreu [*ish*]-*hamudôt* (=*mu-ahmad* en arabe), « [l'homme] des prédilections », « [celui qui est] aimé », « désiré », « adoré », « attendu » (de Dieu !), « [l'homme qui] désire plaire à Dieu », surnom par lequel l'Ange Gabriel s'adresse par trois fois au prophète Daniel (Dn 9,23 ; 10,11 ; 10,19)[92]. Daniel

---

[91] C'est ce qu'on peut comprendre de la relecture critique du récit des « guerres d'apostasie » (*houroub al ridda*) décrites par la tradition musulmane, que celle-ci place durant la courte année 632-633 suivant la mort du « prophète » et sous le commandement de son « successeur », le « calife » Abou Bakr. Mais les incohérences de leurs descriptions indiquent qu'elles procédaient de tendances bien plus profondes et antérieures. On peut même poser l'**hypothèse de la mort du Mahomet historique** dans les années suivant l'échec de la tentative de prise de Jérusalem, ce qui expliquerait alors le discrédit et l'opprobre que lui attribue la tradition musulmane avant et après sa mort (cf. Habib Tawa, *op.cit.* et Héla Ouardi, *op.cit.* - cette dernière évoque même ce curieux récit de la tradition qui met en scène la mort de Mahomet lors de la bataille de Uhud, en 625). De même, cela pourrait expliquer le changement de personnalité et de comportement entre le « Mahomet de La Mecque » et le « Mahomet de Médine » décrits par la tradition musulmane. Un autre (des autres ?) aurait alors porté le surnom de *muhammad*. L'hypothèse est plus qu'intéressante. Nous la laisserons cependant de côté dans les pages qui suivent vu qu'elle change peu de choses au récit historique que nous proposons (« Mahomet 1 », mort dans les années 620, et son ou ses remplaçants étant alors amalgamés en un même personnage, sous le surnom de *muhammad*).

[92] La déviation du sens de *muhammad* vers « digne de louange » est à mettre en rapport avec la volonté des musulmans de voir à tout prix dans les Évangiles une annonce de Mahomet, selon la lecture concordiste qu'ils font du texte coranique (voir p.109). Le sens originel du mot a ainsi été tronqué par des manipulations de propagandistes, dans le but de le faire coïncider avec celui du terme grec *périklutos* signifiant « loué », que les Arabes croient lire dans l'évangile selon Saint Jean en grec, et que Jésus annoncerait après lui. En réalité, en Jn 14,16, on lit quatre fois le terme *paraklètos*, signifiant « avocat » et non « loué » (mais les musulmans croient que les voyelles seraient accessoires). Le résultat de cette propagande absurde est que *muhammad* est compris aujourd'hui comme signifiant « le loué ». Avant les propagandistes de l'islam du X*e* siècle, les manichéens au IV*e* siècle avaient déjà imaginé de raccrocher leur prophète Mani à ces passages de l'évangile selon Saint Jean. La reprise islamique de cette thématique intervient dans l'élaboration de la théologie des trois révélations successives, chacune devant nécessairement annoncer la suivante jusqu'à la venue de l'ultime et parfaite révélation : le Coran. Cf. É.-M. Gallez, *Le messie et son prophète…*, *op.cit.*, et les articles « References to Muḥammad in the Koran: Lost Years since 1949? History of a Research » [Les références à Muhammad dans le Coran : des années perdues depuis 1949] (in *Die Entstehung einer Weltreligion VI* (sous la direction



était le prophète qui annonçait la venue du Messie. Peut-on croire que ce surnom messianique aurait été donné par hasard au chef de guerre arabe qui, justement, annonce et œuvre pour le retour imminent du « Messie Jésus » ?

« L'émigration »

La grande Histoire continue de balloter les Arabes et leur prédicateurs messianistes. Les événements, les atrocités de la guerre perso-byzantine ont encore rajouté au climat de fin des temps : conquêtes de l'Égypte, du Levant, de l'Anatolie et de l'Arménie par les Perses, saccages des récoltes, massacres, pillages, réductions en esclavage, insurrections dont en particulier celles des Juifs, sac de Jérusalem et destructions afférentes, enlèvement par les Perses de la « vraie croix » du Christ depuis Jérusalem jusque chez eux, à Ctésiphon (et autres reliques, butins et trésors). Le **crescendo apocalyptique** se poursuit, nourrissant les prédications prophétiques pour faire revenir le Messie. La fin des temps n'a jamais semblé si proche.

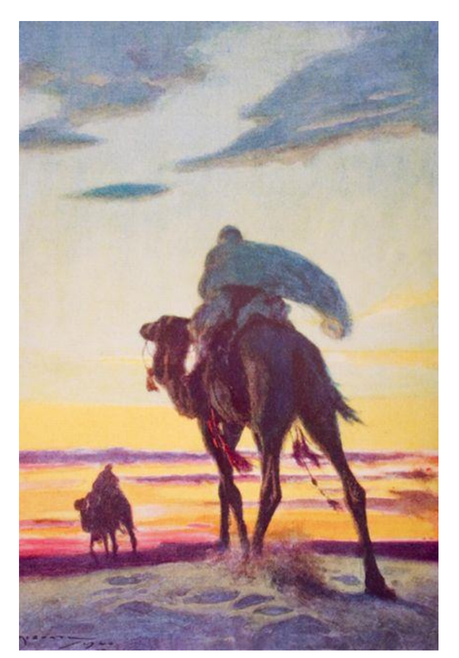
Le grand jeu de la Perse et de Byzance change de physionomie cependant : un nouvel empereur, Héraclius, est monté sur le trône de Byzance en 610. A partir de 620, il initie les préparatifs pour la reconquête, et ses armées se présentent au nord de la Syrie, attirant notamment à elles leurs alliés arabes chrétiens traditionnels (les Ghassanides, établis entre Syrie et Mésopotamie), et d'autres contingents chrétiens. Peu à peu, il reprend le terrain perdu face aux Perses. En 622, la contre-offensive est bien engagée, Héraclius remporte une victoire majeure à Issos (nord de la Syrie) contre Romizanès, qui lui ouvre la route de la Perse. Il y pénètrera en 624-625, et la vaincra définitivement en 628. Le danger se fait donc sentir pour les aventuriers qoréchites et judéonazaréens qui avaient rejoint Romizanès dans l'expédition en Palestine. Et plus largement pour les mouvements de prophétisme armé plus ou moins soutenus par la Perse et qui avaient bénéficié de l'élan de ses premières conquêtes. C'est sans doute par peur d'être confondus avec eux que les Qoréchites et judéonazaréens restés alors en arrière font comprendre à ceux des vétérans de Jérusalem qu'ils ne sont plus vraiment à leur place parmi eux. Ils les obligent à partir. **Il faut fuir**, et trouver refuge chez les camarades arabes et judéonazaréens amis établis loin de la portée des armées byzantines au sud, en Arabie.

« L'exode » se fait le long des itinéraires caravaniers : à Pétra, l'inexpugnable cité refuge des Arabes Nabatéens, siège cependant d'un évêché chrétien qui n'a pas dû faciliter la propagande judéonazaréenne. Peut-être à Hégra (Mada'in Saleh, la « ville des pieux »), autre ville nabatéenne en partie troglodyte (très similaire à Pétra), peut-être aussi à Yathrib, la cité-oasis du désert du Hijaz où semble s'être établie depuis fort longtemps une partie de la secte judéonazaréenne[93] (la localisation de Mahomet à Yathrib restant cependant sujette à controverse parmi les spécialistes). La conversion à la propagande judéonazaréenne faisait déjà des Arabes ralliés des « **émigrés dans le sentier de Dieu** »[94] (*muhajirun fi sabili llahi* en langue arabe). La fuite en Arabie donne alors à

de Robert Kerr, Markus Groß & Karl-Heinz Ohlig), Inârah band 10, Schiller, sept.2020) et « Jésus annonce-il Muhammad dans le Coran ? »
(http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/s.61%2c6_ahmad.html)

[93] La présence juive y est attestée de très longue date (entre autres par Pline L'Ancien et Ptolémée) mais selon A-L. de Prémare (*Les Fondations de l'Islam*, Seuil, 2002), l'existence d'un foyer juif rabbinique aux VI*e* et VII*e* siècles est déniée par les sources judaïques elles-mêmes. Qui étaient alors ces Juifs non rabbiniques habitant Yathrib ? Des judéonazaréens ?

[94] L'expression est restée dans le Coran en maintes occurrences, avec ce sens de conversion, de changement de vie, de consécration au projet divin, comme en S22,58 : « Ceux qui **émigrent dans le sentier de Dieu** et qui sont tués ou meurent, Dieu leur accordera certes une belle récompense, car Dieu est le meilleur des donateurs ». On pourra aussi



La Fuite de Mahomet à Médine
(A.C. Michael)

cette expression imagée un sens plus profond encore, littéral et religieux, celui d'un événement fondateur et très symbolique : les « purs » ne fuient pas, ils se préparent ! C'est encore une fois l'image de l'exode biblique du peuple juif dans le désert qui s'impose, le peuple quittant l'Égypte de Pharaon en quête de terre promise sous la conduite du patriarche Moïse, réimaginé en tout puissant envoyé de Dieu dans la lecture judéonazaréenne. Cet exode biblique au désert représenta pour les Hébreux bibliques le temps et le lieu de la purification, de la formation par Dieu lui-même de son peuple pour qu'il puisse prendre possession de la « terre promise ». Voilà le modèle pour les Émigrés, modèle qu'il s'agit d'imiter et même de dépasser dans une forme de réactualisation et d'accomplissement de l'histoire biblique : depuis le désert, lieu de la purification, partira la **reconquête de la Terre Sainte** comme le fit Josué en son temps. C'est ainsi que la ville du *muhammad* (Yathrib ? Hégra ? Pétra ?) est rebaptisée en Môdin - arabisée en Médine - du nom même de la ville d'où partit l'insurrection juive des Maccabées, au II*e* siècle avant Jésus Christ[95]. Et de là, la **soumission du monde** se fera grâce à la redescente à Jérusalem du nouveau Moïse qu'est le Messie Jésus, le lieutenant de Dieu sur terre. Cette reconquête reprend le plan de l'histoire biblique, passant ainsi par Pétra, lieu éminent de Moïse et de l'Exode[96], dernière étape avant la traversée du Jourdain, l'entrée en Terre Sainte, puis à Jérusalem et, enfin, le relèvement du Temple sur le « lieu d'Abraham »[97]. C'est ainsi que l'exil du groupe judéo-arabe fut interprété comme le commencement d'une ère nouvelle, avec son nouveau calendrier[98]. Il débute à partir de cet événement, **l'an 1 de l'Hégire**, c'est-à-dire de l'exode, de l'exil, de l'émigration, de la consécration dans le chemin de Dieu.

L'installation à Médine permet d'accroitre encore les forces de la communauté nouvelle. Les judéonazaréens et Arabes locaux la rejoignent (c'est l'objet de la charte de Médine). Ils seront des *ansar*, des « *secoureurs de Dieu* » célébrés dans la mémoire musulmane. Le travail de prédication du retour du Messie à Jérusalem auprès des tribus arabes et les promesses associées, tant messianistes (sauver le monde) que matérielles (prendre le butin, prendre le pouvoir), gagnent de nouveaux adeptes à la cause. Le groupe devient assez puissant pour soumettre encore d'autres tribus par l'épée, plus ou moins purgées par la suite de leur christianisme. L'histoire musulmane conserve d'ailleurs le souvenir de l'opposition de tribus arabes commandées par des femmes, telle Sadjah que nous avons évoquée, un élément significatif du véritable statut des femmes dans l'Arabie christianisée d'alors (cf. note 61). Nous disposons d'autres sources historiques peu connues, quasi contemporaines des événements de Médine, et relatant la prédication de Mahomet. La Chronique

---

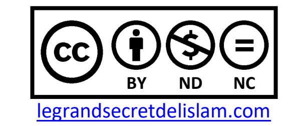
s'interroger sur la possibilité que cette expression ait désigné originellement les combattants qui ont participé à la prise de Jérusalem de 614.

95 Premier livre des Maccabées 2, 23

96 L'antique tradition judéochrétienne situe le *Kades* (*Cades*) de Moïse à proximité immédiate de Pétra (il y coule d'ailleurs toujours aujourd'hui le *wadi musa*, la « rivière de Moïse »). C'est là que fut enterrée la prophétesse Myriam sa sœur (cf. Nb 20,1) et sœur d'Aaron (cf. Saint Jérôme, reprenant Eusèbe de Césarée au sujet du *Kades* et y mentionnant le tombeau de Myriam, encore existant au V*e s.* - in *Des noms hébreux, sites et noms des lieux*). Aaron fut enterré au Mont Hor (Nb 21), aujourd'hui le Djebel Haroun, à proximité de Pétra, où son tombeau est toujours vénéré de nos jours. Myriam était une haute figure du judéonazaréisme et du proto-islam, même si oubliée depuis par la tradition de l'islam. Elle reste néanmoins l'une des rares femmes évoquées par le texte coranique, où elle y est associée par analogie à la figure de Marie mère de Jésus (le duo Myriam-Moïse préfigurant alors le duo Marie-Jésus).

97 Selon la tradition biblique, c'est sur le Mont Moriah (Mont du Temple) qu'Abraham a procédé aux préparatifs du sacrifice de son fils Isaac, remplacé in extremis par un bélier (cf. Gn 22). C'est le lieu d'Abraham par excellence.

98 Calendrier institué par Omar ibn Kattab en 639, à l'issue du projet de reprise de la Terre Sainte (du moins de Jérusalem).



[arménienne dite] de Sébéos (ou Pseudo Sébéos) la mentionne ainsi : « *En ce temps-là* [625-627 environ], *il y avait un Ismaélite* [un Arabe] *appelé Mahmet, un négociant. Il se présenta à eux* [aux Arabes] *comme sur ordre de Dieu, comme un prédicateur, comme le chemin de la vérité, et leur apprit à connaître le Dieu d'Abraham car il était très bien instruit et à l'aise avec l'histoire de Moïse…* [Mahmet, s'adressant aux Arabes christianisés] *ajouta* : **Dans un serment, Dieu a promis ce Pays** [la terre promise] **à Abraham et à sa postérité** (…) **Maintenant vous, vous êtes les fils d'Abraham et Dieu réalise en vous la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Aimez seulement le Dieu d'Abraham** [refusez la vision trinitaire et chrétienne de Dieu], **allez-vous emparer de votre territoire que Dieu a donné à votre père Abraham**[99] ». Un témoignage à manipuler, certes, avec des pincettes, mais il compte à ce jour parmi les très rares témoignages contemporains ou quasi contemporains (il date de 660) de Mahomet dont disposent les historiens à son sujet (les sources musulmanes datent au plus tôt de près de deux siècles après Mahomet)[100]. Leur contenu s'oppose radicalement au discours musulman. Nous allons comprendre pourquoi par la suite.



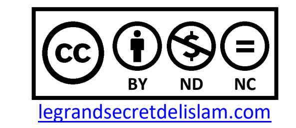
Mahomet prêchant
(miniature persane)

C'est ainsi que, de proche en proche, Mahomet et ses « collègues », les autres prédicateurs et chefs religieux judéonazaréens (ou formés par eux) rallient clans et tribus nomades (arabes) à leur projet. Ils parviennent à polariser chez de nombreux Arabes une grande partie de la tension apocalyptique sur la perspective de la redescente imminente du Messie-Jésus à Jérusalem, malgré l'échec de la première tentative. Au point de construire une réelle force militaire. L'heure de la conquête approche. **Des raids sont lancés**, en Perse, au Levant, en ordre plus ou moins dispersé par les différents chefs. Les premières escarmouches vers la Palestine ne rencontrent cependant pas de succès autre que le butin des razzias[101]. Celle de 629 frappera toutefois les mémoires : la lecture de la Chronique de Théophane nous apprend comment une expédition de cavaliers et armées arabes est partie une nouvelle fois à la conquête de la « terre promise ». L'empereur Héraclius venait d'en chasser les Perses de Palestine et de Syrie. Il avait repris Jérusalem (il y réinstallera la « vraie croix » reprise aux Perses), mais ses armées sont épuisées par cette guerre sans fin. Observant l'affaiblissement mutuel des deux grands empires qui se disputent le Moyen-Orient, les chefs arabes et les maîtres judéonazaréens ont sans doute repéré une fenêtre stratégique. Mais leur projet de conquête de la Judée depuis l'Arabie, sans doute via Pétra, par la Mer Morte pour suivre de là le cours du Jourdain, le traverser et imiter ainsi le récit biblique de l'exode, butte à Moteh (Mu'ta en

99 On trouve des échos à cette prédication dans le Coran, S19,40 : « *C'est nous, en vérité, qui hériterons la Terre et tout ce qui s'y trouve* » (voir en page 111) – on le retrouve également en S5,21.

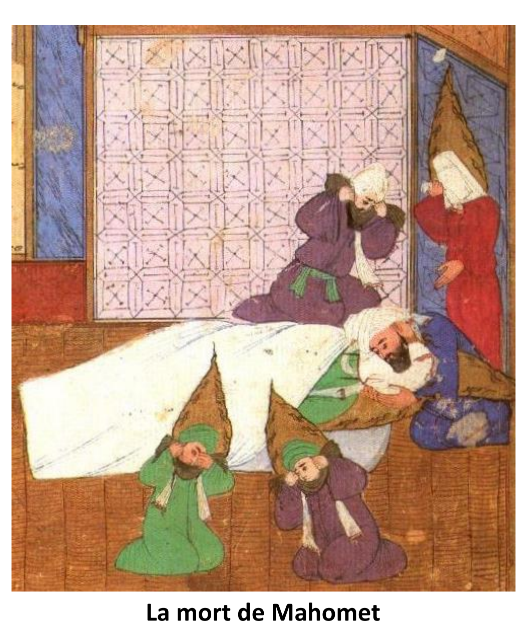
100 Mentionnons aussi en particulier la Doctrina Jacobi (634), ou Didascalie de Jacob qui indique qu'un « prophète » (au sens juif, c'est-à-dire un **précurseur du messie d'Israël**) était apparu chez les Saracènes (« Sarrasins », arabes nomades), « armé de pied en cap » et qu'il « **proclamait l'arrivée du Messie qui allait venir** ». Ce témoignage, comme tous les autres témoignages dits « contemporains » de la naissance de l'islam (VII*e s.*) est évidemment à considérer au travers du recul critique nécessaire (cf. note 76)

101 On trouve une mention aux expéditions des Émigrés dans la Chronique de Jacques d'Édesse : « *Le royaume des Arabes que nous appelons Tayyâyê* [arabes] *commença lorsqu'Héraclius, Roi des Romains, était dans sa 11e année et Chosroês, Roi des Perses, dans sa 31e année* [l'an 621] (…) *les Tayyâyê commencèrent à faire des incursions dans le pays de Palestine* ».



arabe) sur l'armée byzantine, appuyée de contingents arabes[102]. La défaite est cuisante, trois des grands généraux sont tués, et l'armée de l'oumma est sévèrement entamée. Elle doit rebrousser chemin en Arabie, tandis que Mahomet et les chefs religieux déploient les prédications adéquates[103] pour remonter le moral de leurs troupes, et lancer d'autres expéditions.

Malgré tous ses efforts, Mahomet ne voit pas la prise de Jérusalem. Il meurt[104] à Médine après avoir ordonné une ultime expédition en Syrie vers 632 (l'expédition d'Oussama, autre échec cuisant)[105], peut-être même après 634 (il est dit y commander ses troupes lors de la bataille de Gaza[106]). Les musulmans retiennent la date de 632, bien que peu sûre, donc. La mémoire de Mahomet s'estompe alors : son influence, au-delà des rivalités des émirs et des chefs, avait dû lui attirer de très solides inimitiés au sein même de sa troupe, et notamment parmi les tribus arabes converties ou gagnées au projet par la force, et la dureté de sa férule. Plus encore, la tradition musulmane conserve curieusement nombre de récits indiquant que Mahomet serait mort dans une sorte d'opprobre et de mise en cause de son autorité. Faut-il y voir le contrecoup de son **échec à prendre Jérusalem** et à honorer les promesses attachées à ce surnom messianique si particulier de *muhammad* ? La tradition indique ainsi qu'Omar aurait empêché qu'il puisse écrire son testament. Après sa mort, il serait même resté plusieurs jours sans sépulture pendant que ses compagnons se disputaient le pouvoir[107].



La mort de Mahomet
(miniature persane ; Ali est figuré à droite, sans visage)

Selon le récit traditionnel, le commandement militaire de la troupe échoit alors à l'un des généraux, **Abu Bakr** (personnage dont il est fort probable qu'il n'ait été qu'un concurrent de Mahomet et d'Omar, le futur grand chef ; les traditions musulmanes sont peu disertes sur celui-là qu'elles considèrent comme le premier calife - et aucune source ne le mentionne avant le VIII*e s.*). Il semble cependant beaucoup plus vraisemblable de considérer alors un commandement des Arabes non unifié (il faudra de toutes façons attendre le califat abbasside pour cela !). On a plutôt affaire ici à une forme de confédération plus ou moins lâche de chefs tribaux, de chefs de guerre, de « prophètes armés » tous relativement indépendants si ce n'est concurrents (cf. les figures de Maslama, Sadjah, Tulayha et Aswad que nous évoquions en note 79), en partie sous l'influence des chefs religieux judéonazaréens. La propagande apocalyptico-messianiste ne faiblit donc pas pour autant, servie plus que jamais par l'évolution du contexte géopolitique.

---

[102] La bataille de Mu'ta en 629, évoquée par Théophane est des très rares événements de la vie de Mahomet à être attesté par des sources non musulmanes. Ce fait historique est souvent passé sous silence dans la tradition islamique, sans doute parce qu'il s'agit d'une défaite et qu'il contrevient à la logique de l'histoire selon la tradition musulmane : **qu'allait faire Mahomet en Palestine en 629**, alors que selon le discours musulman, il était supposé tourner toutes ses attentions vers La Mecque ?

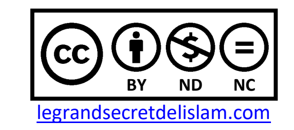
[103] Le Coran en conserve un écho, dans les sourates 30 (dite Les Romains) et 105 (dite L'Eléphant) – voir page 122.

[104] Certaines traditions musulmanes affirment qu'il serait mort assassiné (empoisonné par une veuve juive).

[105] Evénement relaté par la tradition musulmane, mais très peu connu (cf. Héla Ouardi, *Les derniers jours…, op.cit.*)

[106] Selon la Chronique de Thomas le Presbytre datant de 640, et mentionnant une bataille en 634 entre les Romains (Byzantins) et les *tayyâyê* de « MHMT » vers Gaza ; il s'agirait du premier témoignage explicite de l'histoire à mentionner « MHMT » (*muhammad*). Mais ce mot désigne-t-il ici Mahomet ? Ou bien est ce que ce surnom de *muhammad* était-il passé à un autre ? Ou s'agissait-il d'une mention à l'autorité symbolique au nom de laquelle la bataille fut menée ? Ces hypothèses semblent intéressantes (voir à ce sujet la note 91)

[107] Cf. Héla Ouardi, *Les dernier jours…, op.cit.*



Et la poussée vers la terre sainte de se poursuivre. Abu Bakr meurt à son tour à Médine, en 634 (date encore une fois peu sûre[108]). Un autre chef arabe (son concurrent ?), **Omar ibn Kattab**, prend le commandement de l'armée dédiée à la prise de Jérusalem, celle des Émigrés et Arabes ralliés, tandis que d'autres factions, moins convaincues sans doute par les espérances judéonazaréennes, programment leurs razzias vers la Perse ou la Syrie. Les raids arabes au Levant se multiplient ainsi sans que l'armée byzantine ne puisse plus réellement s'y opposer. La guerre perso-byzantine qui s'est achevée vers 629 a en effet épuisé Byzance, humainement, militairement et économiquement. Elle a de moins en moins les moyens concrets de s'opposer aux incursions arabes. Les Émigrés rallient en effet à eux petit à petit les Arabes implantés dans les territoires qu'ils investissent, qu'il s'agisse de sédentaires, de nomades ou des fédérés arabes traditionnels de Byzance, ses troupes auxiliaires (et sans doute aussi les Arabes judaïsés du Levant), que ceux-ci soient chrétiens ou chrétiens-millénaristes travaillés par le climat apocalyptique. L'entrée en Syrie est de plus tout particulièrement aidée par la présence des Qoréchites et judéonazaréens plus ou moins gagnés à la cause mais qui n'avaient pas suivi dans l'Hégire dix ans plus tôt, certainement par peur de l'armée byzantine. L'arrivée des Émigrés dans leur dynamique de conquête change la donne, et les sceptiques d'alors rejoignent de gré ou de force la troupe et son euphorie idéologique, remémorés par la tradition musulmane parmi les *ansar*, les « *secoureurs de Dieu* » (avec les « *ansar* de Médine »).

Plus largement, on assiste ainsi à une forme de résignation de Byzance, non sans quelques batailles, à voir son autorité et son pouvoir réel être transférés progressivement à ses troupes auxiliaires arabes (ses « fédérés »), déjà chargées d'une sorte de mission d'administration des territoires levantins repris aux Perses (on verra plus ou moins le même phénomène à l'Est, en territoire perse). En quelque sorte, celles-ci prennent leur autonomie vis-à-vis de l'empereur, sous l'influence des Émigrés et des différentes factions. C'est ainsi qu'après la perte de Damas en 634, puis la **défaite sans appel des Byzantins à Yarmouk**, en 636 en Syrie face à un fort parti arabe, l'empereur donne même l'ordre de ne plus s'opposer en rase campagne. Il se retire pour faire face à d'autres menaces, au Nord, et préparer, espère-t-il sans doute, une reconquête d'envergure. Il consent donc au transfert de pouvoir. Il faut aussi évoquer la recrudescence en ces temps-là de terribles épidémies de peste au Levant (résurgences de la Peste de Justinien, qui se manifesteront jusqu'au VIII*e s.*), qui n'en poussent que davantage les Byzantins à se retirer et laisser les commandes à leurs auxiliaires. Elles contribuent à expliquer la force relative des Arabes nomades, eux que la peste avait épargnés contrairement aux populations sédentaires concentrées dans les territoires agricoles et les villes du Levant[109].

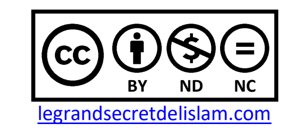


Vision d'artiste figurant Khalid ibn al-Walid au combat contre les Byzantins à Yarmouk (l'un des grands émirs des Émigrés)

La Perse se révèle plus impuissante encore à résister à la poussée arabe, davantage affaiblie que le Levant par la guerre perso-byzantine : Héraclius avait envahi son territoire, avec le concours d'alliés

[108] Certains spécialistes soutiennent que Mahomet serait mort en 634 (ou même plus tard) et qu'Omar lui aurait alors succédé directement. Abu Bakr n'aurait été qu'un des généraux de l'armée, sans titre de calife (lequel titre ne lui a de toutes façons été décerné qu'a posteriori, lors de l'écriture de l'histoire musulmane - on n'a en effet aucune trace de ce titre de calife avant qu'il ne soit porté par Abd al-Malik). Cette manipulation aurait alors évité de devoir transmettre le souvenir d'un Mahomet ayant cherché à conquérir Jérusalem, et les questions légitimes que cela aurait entrainé sur les buts alors poursuivis.

[109] Cf. Robert Hoyland, *In God's Path…, op.cit.*



turcs, et plus que bousculé l'ordre impérial sassanide. Le roi des rois Chosroès II s'était alors enfui, un de ses fils prenant le pouvoir (en massacrant tous ses frères), et convenant de la reddition de la Perse avec Héraclius. Chosroès est alors assassiné en 628, ouvrant une phase de guerre civile sur fond d'affrontement des grands féodaux perses. **L'empire est en train de se désintégrer**, et la montée sur le trône du petit-fils de Chosroès, Yazdgard III, ne lui permettra pas de se rétablir pour s'opposer aux Arabes. Leurs raids lancés depuis l'Arabie se succèdent dans les années 630, bénéficiant là-aussi du ralliement des Arabes locaux, tout particulièrement les fédérés que Byzance avait établis en Perse pour occuper et mater son ennemi millénaire. En 636 a lieu la **bataille de Qadisiya**, qui fut le « Yarmouk » de la Perse Sassanide, puis la prise de Séleucie-Ctésiphon en 641, et la bataille de Nihâvend l'année suivante[110]. La Mésopotamie tombe aux mains des Arabes et de leurs alliés, qui partagent le pouvoir avec les féodaux. L'empereur se réfugie à l'Est, en Parthie (actuel Iran), que les Arabes finiront par prendre plus tard.

Ce que l'histoire (et la tradition musulmane en particulier) nommera après coup la « conquête arabe » fut ainsi un phénomène beaucoup plus complexe que la simple et seule irruption de hordes arabes depuis le désert - laquelle eut bel et bien lieu, avec son lot de violences, et au sein de laquelle nous soulignons la prégnance des motivations millénaristes et spécialement judéonazaréennes du parti qui finira par prendre Jérusalem. On ne peut donc proprement parler d'invasion car ce phénomène s'inscrivit de fait dans un **processus général d'accession au pouvoir des Arabes** déjà établis au Proche et Moyen-Orient, dans un ordre plus ou moins dispersé, le tout dans un climat général d'apocalypse. C'est ainsi que les Émigrés investissent la Palestine et approchent de Jérusalem. Après tant de sièges, tant de batailles et de massacres, la ville qu'Héraclius avait rendue aux chrétiens ne peut opposer de résistance. Les Arabes campaient déjà à proximité en 634, entre Bethléem et Jérusalem, empêchant les chrétiens d'y effectuer leurs dévotions comme le soulignait son évêque, le patriarche Sophrone, dans son sermon de Noël. Pour éviter que ne se répète le terrible bain de sang de 614, il finit par leur ouvrir les portes. La date n'étant pas connue de façon certaine entre 635 et 638. Il s'agit pourtant d'un événement considérable : **les Émigrés viennent de prendre Jérusalem**, ça y est, le projet va enfin se réaliser, le Temple va être reconstruit, le Messie va revenir…

Le Messie ne revient pas

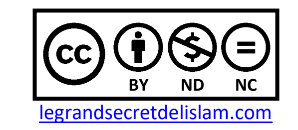
Entrant à Jérusalem, les Émigrés se précipitent aussitôt sur l'esplanade du Temple, couverte des ruines des guerres récentes[111], pour y mener à bien leur projet. « *Lorsque les Arabes vinrent à Jérusalem, il y avait avec eux des hommes d'entre les fils d'Israël qui leur montrèrent l'emplacement du Temple* » indique un contemporain[112]. Ils veulent évidemment rebâtir le Temple, et l'on imagine leur excitation. Un autre témoin, Théodore, raconte ainsi la scène : « *Aussitôt, en courant, ils arrivèrent au lieu qu'on appelle Capitole* [l'esplanade du Temple]. *Ils prirent avec eux des hommes, certains de force, d'autres de leur plein gré, afin de nettoyer ce lieu et d'***édifier** *cette maudite chose, destinée à leur prière, qu'ils appellent une midzgitha* [un lieu de prosternation c'est-à-dire, en arabe, un *masjid*, mot qui donnera celui de « mosquée »] »[113]. L'opposition de Sophrone ne peut entraver le projet. Les fanatiques se mettent au travail sans même attendre la venue d'Omar, le chef militaire

[110] Cf. Pierre Perrier & EEChO, « L'expansion du primo-islam : antichristianisme et erreur stratégique précipitent l'empire sassanide vers sa ruine » - http://www.eecho.fr/la-disparition-de-lempire-perse-face-a-lislam-pourquoi

[111] Hormis la période 614-627 où Jérusalem se trouvait sous autorité perso-juive, l'esplanade servait même de dépotoir.

[112] Extrait d'une « Lettre de l'Académie de Jérusalem à la diaspora d'Egypte » traduite et citée par A-L de Prémare dans *Les Fondations de l'Islam*, *op.cit*.

[113] Extrait de la « Lettre de l'archidiacre Théodore à la Grande Laure monastique de Saint-Sabas », à l'Est de Jérusalem, toujours cité par A-L de Prémare, in *Les Fondations de l'Islam*, *op.cit*.



resté à Médine, qui n'y entrera qu'en 638. Le crédit de cette reconstruction du Temple lui sera toutefois attribué : on lit en effet dans les « Secrets du Rabbi Ben Yohai » qu'un « *deuxième roi qui se lève en Ismaël* [c'est-à-dire Omar] *réparera* [a réparé] *les brèches du Temple* »[114]. On construit un grand **cube** de pierre, marbre et bois (Théodore évoquait le rôle d'un marbrier), reprenant la forme du Saint des saints de l'ancien Temple des Juifs, bien que la tradition musulmane ait perdu ce souvenir en le désignant comme « mosquée d'Omar ». Ce nom est d'ailleurs passé au bâtiment qui a succédé au Temple judéonazaréen et que fera construire le calife Abd al-Malik par la suite à sa place (ou presque) sur le « lieu d'Abraham », le rocher qui affleurait sur l'esplanade, sommet du mont Moriah auquel la tradition juive (et judéonazaréenne) rattachait le sacrifice manqué d'Isaac par Abraham (appelé la « ligature »). C'est à dire le Dôme du Rocher, que nous pouvons toujours y voir de nos jours, de forme octogonale et non cubique (voir ci-après).

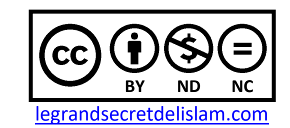
Revenons à l'Histoire : le Temple est enfin relevé, la ferveur est à son comble (comme l'indique l'institution par Omar du calendrier des temps nouveaux, le calendrier hégirien, en 639), les sacrifices et les rites vont pouvoir avoir lieu. Les judéonazaréens invoquent la figure du Messie, appellent son retour. Mais **le Messie ne revient pas**. Les prêtres judéonazaréens tentent de temporiser avec les guerriers arabes et leurs chefs, impatients de devenir les élus du nouveau royaume du Messie Jésus. Mais passe le temps et force est de reconnaître que le Jour du Jugement ne vient toujours pas et qu'ils se sont fait berner. A partir de 640, les chefs arabes commencent à douter, commencent à comprendre : le messie ne reviendra pas selon le plan des judéonazaréens, ceux-ci les ont trompés. Les maîtres judéonazaréens sont des escrocs et des traîtres… C'est la crise au sein de l'oumma. Hé bien, que périssent les judéonazaréens puisqu'ils n'ont pas de Messie ni de royaume divin à donner aux Arabes !

Mais l'espérance millénariste ne disparait pas pour autant, bien au contraire. L'apocalypse est plus proche que jamais, **Dieu va bel et bien établir son règne**. Il est d'ailleurs en train de le faire car il existe en effet un royaume conquis « au nom de Dieu » : celui que les Arabes viennent de prendre. En 640, profitant de l'épuisement de l'empire byzantin que nous avons expliqué, du transfert progressif du pouvoir aux Arabes, Omar, son armée et les différentes factions et tribus arabes ont peu ou prou le contrôle militaire d'une immense partie du Proche et Moyen-Orient - l'empire byzantin se voyant réduit par la poussée arabe aux frontières de l'Anatolie, séparé de ses possessions en Afrique du Nord (un chef de guerre arabe, Amr ibn al-As, assez lié semble-t-il aux intérêts éthiopiens étant même passé en Égypte dès 639), et la Perse, matée par Héraclius, basculant progressivement elle aussi sous l'autorité des Arabes. En écartant les chefs judéonazaréens[115], Omar a fait d'une pierre deux coups : non seulement il s'approprie la conquête et le pouvoir, mais il croit récupérer aussi le commandement religieux. **L'intuition de l'islam vient de naitre**. Mais avant que les éléments fondateurs de sa doctrine n'émergent comme tels, il faudra près de cent ans – et avant qu'elle ne s'impose et ne se structure réellement, au moins deux siècles de plus.

---

[114] Ecrit juif du VIII*e* siècle cité par Patricia Crone et Michael Cook dans *Hagarism…, op.cit*. On trouve d'autres échos de la reconstruction du Temple de Jérusalem dans divers témoignages : dans celui d'Arculfe en 670 (voir ci-après), dans la chronique du Pseudo-Sébéos, qui mentionne également une alliance entre « Juifs » et Ismaélites pour cette reconstruction, de même que dans la tradition musulmane, qui évoque cette alliance et cette reconstruction sous les traits déformés de la construction d'une « synagogue » ou d'un oratoire sur le mont du Temple par le « Juif » Ka'b al-Ahbar, « converti à l'islam » et compagnon d'Omar lors de sa venue à Jérusalem. Quant à Anastase le Sinaïte, religieux du VII*e s.*, il mentionne même des « démons » qui auraient aidé les Saracènes à relever le Temple (voir les dossiers constitués par E.M. Gallez, *Le Messie et son prophète, op.cit*. et Stephen Shoemaker, *The Death of a Prophet, op.cit.*).

[115] C'est ce que l'on comprend par l'analyse critique du dossier historique des débuts de l'islam : en particulier la relecture des traditions musulmanes au sujet de l'alliance des musulmans avec des « Juifs », du sort des tribus « juives » de Médine et des expulsions des Juifs par Omar hors d'Arabie et hors de Jérusalem (640-641), la relecture critique des témoignages contemporains mentionnant l'existence d'une alliance judéo-arabe pour le relèvement du Temple de Jérusalem (Chronique de Sébéos notamment, relatant une forme de rupture de cette alliance, cf. ci-après) et la mise en évidence de l'existence et du rôle des judéonazaréens ainsi que du projet apocalyptique de relèvement du Temple (analyse exégétique du texte coranique et témoignages contemporains).



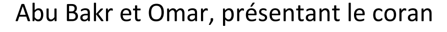
ANARCHIE EN ARABIE

… ou comment imposer le pouvoir « au nom de Dieu »

Intéressons-nous maintenant à l'histoire de l'établissement du pouvoir arabe « au nom de Dieu » au Moyen-Orient, qui mènera à celui de l'islam. Elle est difficile à démêler : de très nombreux documents d'époque ont été perdus ou détruits (la quasi-totalité des documents « musulmans » depuis la mort de Mahomet jusqu'au IX*e* siècle) tandis que la tradition tardive a voulu reconstruire une légende dorée des événements de ce qu'elle idéalise comme les premiers temps de l'islam. Cela explique les imprécisions de la chronologie que nous allons parcourir. Cette tradition tardive que nous avions détaillée en préambule voudrait établir Abu Bakr comme le « premier calife », dont le « règne » aurait duré deux ans (632-634), puis Omar lui aurait succédé au « califat », assassiné en 644, remplacé par le « troisième calife » Othman, jusqu'à son assassinat en 656. Ali aurait suivi comme « calife » jusque 661 et son propre assassinat. L'histoire musulmane a établi a posteriori ces quatre chefs comme les « califes bien guidés », ou rachidun. Émergea alors le pouvoir omeyyade, avec Muawiya et ses successeurs sur fond de guerre civile à laquelle mit fin Abd al-Malik (intronisé en 685).

Les « quatre califes bien guidés » (Rachidun)
(Gravure de V. Raineri dans L'Histoire des Nations, XIXe s.)

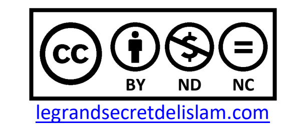



Abu Bakr et Omar, présentant le coran


Ali, son sabre Zulfikar, et Othman, présentant le coran

Pourtant, dans les faits, on ne saurait parler pour cette période trouble de califes ou d'un califat avant Abd al-Malik : aucune source contemporaine ne mentionne les quatre « califes bien guidés » - on y parle tout au plus de « roi arabe ». Et même ainsi, on ne peut parler d'un réel pouvoir arabe unifié avant Muawiya, voire avant Abd al-Malik, ni même, dans un sens, d'empire musulman au Moyen-Orient avant le califat abbasside (à partir de 750). L'effacement des deux grands empires perses et byzantins, à partir de 630, l'émiettement de leur autorité, de leurs structures, et l'affirmation concomitante des Arabes voient en fait s'ouvrir une **période d'anarchie plus ou moins violente d'une quarantaine d'années au moins**. Les factions arabes se constituent en baronnies territoriales. Elles s'affrontent. Les chefs sont assassinés, les guerres internes succèdent aux massacres dans un jeu de concurrence politico-religieuse plus que jamais travaillé par les perspectives de l'apocalypse et celles de l'établissement d'un pouvoir divin : il s'agit de régner « au nom de Dieu », de régner comme « envoyé de Dieu », de régner par le pouvoir même de Dieu pour établir le « royaume de Dieu » tant attendu.

Nous allons particulièrement observer cette période sur le plan religieux. Que va-t-il advenir des judéonazaréens et de leurs espérances ? Comment vont évoluer les croyances des Arabes ? **Comment l'islam va-t-il peu à peu se former ?**



L'apocalypse sans le Messie

Prenant acte de l'échec de la redescente du Messie selon le projet des judéonazaréens, et donc de leur trahison, Omar décide de se débarrasser des anciens maîtres. Les chefs judéonazaréens sont éliminés, leurs familles sont chassées[116], les judéonazaréens de Syrie voient tomber sur eux un mépris indéfectible[117]. L'oumma composite des judéonazaréens, des Émigrés et des Arabes ralliés est dissoute, tandis qu'Omar essaie de maintenir et raffermir son autorité. Il s'approprie alors le Temple reconstruit, qu'il interdit aux Juifs (c'est que ce que relate Sébéos dans sa chronique). On observe alors une période de flottement et de recompositions des espérances apocalyptiques, libérées en quelque sorte de la tutelle dogmatique des judéonazaréens. Différents projets et espérances de substitution émergent, au gré de la créativité, des intérêts et des ambitions des divers chefs arabes qui les portent.



Omar ibn Kattab entrant à Jérusalem
(vue d'artiste, pour une campagne promotionnelle de la marque Liebig, vers 1920)

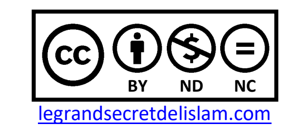
Les chroniqueurs (Jacques d'Édesse), les archéologues et les historiens[118] observent ainsi à partir de 640 que les bâtiments de culte utilisés par les Arabes se cherchent de nouvelles directions pour la prière (la *qibla*) : alors que les premières mosquées (par exemple celle de Médine) pointaient

---

[116] L'événement donne un tout autre sens au sort des tribus juives de Médine selon l'histoire musulmane que l'on a vu en préambule (massacre et expulsion). Leur souvenir s'est transmis en se déformant dans l'histoire canonique islamique, nous verrons comment par la suite. L'anathème qui frappe les judéonazaréens s'étendra aussi à leurs cousins Juifs rabbiniques de Jérusalem qui avaient pu y retourner lors de la prise de la ville par les Arabes. Associés par leur judéité à l'échec honteux du projet judéonazaréen, ils seront temporairement expulsés de Jérusalem, puis reviendront (cf. Moshe Gil, *A History of Palestine, 634-1099*, Cambridge University Press, 1992).

[117] L'Histoire verra les descendants des judéonazaréens s'amalgamer peu à peu aux musulmans, à partir des VIII et IXe siècles. Joseph Azzi (*Les Nousaïrites-Alaouites : Histoire, Doctrine et Coutumes*, Publisud 2002 pour l'édition française) estime qu'ils seraient à l'**origine de la communauté alaouite** actuelle de Syrie. Le dégoût de toujours que leur portent les musulmans sunnites trouverait alors là sa justification historique.

[118] Notamment Tali Erickson Gini et Sir Keppel Archibald Cameron Creswell, Patricia Crone et Michael Cook, et plus récemment, Dan Gibson



naturellement vers Jérusalem[119], on voit être construits de nouveaux édifices pointant ailleurs la direction de la prière. Certains affirment qu'il y aurait eu une forme de retour vers des dévotions syriennes, là où, en Syrie, les Arabes avaient connu le premier sanctuaire dédié à Abraham de leur mouvement politico-religieux. Peut-être y s'agissait-il d'un cube provisoire construit par les judéonazaréens après leur exil de Jérusalem au I*er* siècle et également vénéré par les Qoréchites convertis[120]. Il semble également de plus en plus évident que certains Arabes soient aussi revenus à des **dévotions centrées sur l'antique ville de Pétra**, l'ancienne capitale des Arabes Nabatéens que nous avions mentionnée pour sa place dans le réseau caravanier et pour son rôle symbolique important dans la geste des Émigrés, dans leur volonté de reconstitution de l'entrée en Canaan selon le modèle biblique. De nombreux édifices religieux du VII*e* siècle (mosquées ou futures mosquées), et après sont ainsi très précisément orientés vers Pétra[121], indiquant qu'une ou plusieurs importantes factions arabes y avaient établi leurs quartiers généraux, et y avaient organisé un culte qui semble avoir convaincu nombre d'Arabes (lequel ? nous ne disposons que de très peu d'éléments pour éclaircir ce qui s'y est passé jusqu'à la seconde guerre civile - nous y reviendrons en détail). On comprend donc que s'estompe le sens « messianique » du cube de Jérusalem, et que les Arabes développent d'autres dévotions, d'autres véhicules pour leurs espérances, relativisant l'importance de cet édifice, sorte d'incarnation du fiasco judéonazaréen et de celui de l'alliance arabo-nazaréenne. Il reste cependant central pour certains, de même que Jérusalem comme « lieu d'Abraham » et « lieu du Messie » : on peut en effet supposer que les *ahl al-Bayt* dont la tradition a transmis la mémoire en tant que « gens de la maison [de Mahomet] » (les proches et la famille de Mahomet, dont sa fille Fatima, son époux Ali ibn Abu Talib et leurs fils, et plus globalement les figures fondatrices du chiisme que revendiquent les chiites dans leur tradition) aient en fait été des « gens du Temple »[122], restés attachés à la fonction de l'édifice.

Il s'agit donc tout d'abord de **dépasser l'échec judéonazaréen**, et de proposer quelque chose à la place. On ne saurait continuer de pratiquer la « religion d'Abraham, de Moïse et du Messie Jésus » comme elle a été enseignée par les prédicateurs arabes sous l'autorité des judéonazaréens alors même que le Messie n'a pas daigné se montrer. En retranchant les judéonazaréens de l'équation, les chefs arabes présentent la nation arabe comme étant celle qui constitue la véritable descendance d'Abraham par le fils aîné Ismaël, la seule descendance élue par Dieu à l'exclusion de la branche juive issue d'Isaac (d'où la condamnation associant les Juifs et les Nazaréens que l'on retrouvera dans le texte coranique - cf. ci-après en p.54). La religion « s'abrahamise » de fait, et cet aspect « abrahamique » du primo-islam n'a pas échappé aux islamologues, même si tous ses enjeux n'en pas été saisis : descendants d'Abraham, nouveau peuple élu, les « Ismaélites » devenus maîtres du Proche-Orient prétendent ainsi détenir directement leur pouvoir de Dieu pour dominer le monde en son nom, le soumettre à sa loi et le sauver du mal. En fait, ils revendiquent directement pour eux le rôle qu'ils attribuaient auparavant au Messie. Pour eux, et donc tout particulièrement pour leurs chefs ! C'est le sens du **surnom grandiose que s'attribue Omar : *al-Faruq*, c'est-à-dire « le sauveur », le « rédempteur »**. On observe là le sempiternel phénomène des mouvements messianistes : on prétend agir au nom d'un principe supérieur, que ce soit Dieu, son Messie, la

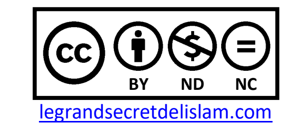
---

[119] Voir en p.107 l'exégèse des versets coraniques concernant la *qibla* de Jérusalem

[120] Plusieurs traditions mentionnent un *masjid Ibrahim* (lieu de prosternation d'Abraham) au sommet d'une colline nommée Abu Qubays, en Syrie, à proximité de Hama/Homs (Abu Qubays est d'ailleurs aujourd'hui le nom d'une ville de sa banlieue). Nous verrons un peu plus loin (pages 76 à 79) dans quelles circonstances une colline voisine de La Mecque a pu être nommée également Abu Qubays.

[121] Voir les relevés méticuleux réalisés par Dan Gibson des orientations de toutes les mosquées des VII et VIII*e s.* (ses livres *Quranic Geography*, Independent Scholars Press, 2011 et *Early Islamic Qiblas*, Independent Scholars Press, 2017, ainsi que son site dédié https://nabataea.net/explore/founding_of_islam/qibla-tool)

[122] *Bayt*, qui signifie « maison » dans les langues sémitiques a aussi le sens de « temple » (« maison de Dieu »), et désigne tout particulièrement le Temple de Jérusalem en hébreu et en araméen. C'est aussi le sens du mot dans le texte coranique (cf. p.111). Le Temple reconstruit de Jérusalem était ainsi nommé *Bayt al-Maqdis* (« maison sainte », « temple saint ») par les conquérants.



Raison, le sens de l'Histoire, la « Destinée manifeste » pour établir en son nom un monde parfait. Et lorsque le principe se révèle déficient, on se croit fondé à faire les choses à sa place - et c'est ainsi que l'on s'attribue des surnoms grandiloquents. Omar se prétendrait-il alors sauveur par lui-même, en lieu et place du Messie qui n'est pas redescendu ? Ou bien détiendrait-il une nouvelle recette pour le faire revenir, un nouveau culte au Temple qu'il s'est accaparé, par exemple ? Toujours est-il que la fragile unité idéologique de la faction des Émigrés et Arabes ralliés, celle qui a pris Jérusalem pour y déclencher le Jour du Jugement, vole en éclat avec l'échec du projet judéonazaréen. Il semble d'autant plus illusoire d'espérer la restaurer que la poussée arabe globale au Moyen-Orient est en train d'accroitre les puissances respectives des chefs de guerre et chefs de faction, et donc d'accroître leurs **dissensions**. Omar est ainsi assassiné en 644 par un opposant.

Un nouveau prétendant au pouvoir divin émerge particulièrement, **Othman ibn Affan**, issu du clan guerrier des Omeyyades. Historiquement lié aux intérêts éthiopiens, il place rapidement un de ses affidés à la tête de l'Égypte déjà prise aux Byzantins, tandis que son cousin Muawiya gouverne la Syrie conquise, s'étant établi à Damas. Avec eux, il contrôle ainsi la façade méditerranéenne du Proche-Orient, c'est-à-dire peu ou prou les anciennes possessions de Byzance, contre qui Muawiya mène campagne sur campagne. Cette opposition violente ne fait cependant pas des chefs arabes du Levant les tenants d'un ordre radicalement et réellement nouveau : on les voit en effet continuer de s'inscrire dans la sphère d'influence byzantine, se coulant dans les structures du pouvoir impérial, frappant monnaie selon ses modèles et s'affiliant donc dans à son ordre monétaire[123].

En outre, on ne peut parler encore en ce temps de pouvoirs « musulmans », même pour celui d'Othman : ses propres monnaies, portant donc les insignes de son pouvoir personnel, arborent non seulement la symbolique byzantine mais aussi les **symboliques chrétiennes** de Byzance (croix). On a de plus retrouvé d'autres pièces de monnaies frappées à Jérusalem arborant quant à elles des symboliques juives (en particulier une ménorah, signe de la présence divine dans le Temple de Jérusalem)[124]. Les témoignages contemporains ont beau vilipender le « roi arabe », elles ne le décrivent pas comme un souverain musulman : pas de référence au « Coran » ou au « Prophète », mais tout au plus des mentions à une christologie déviante de l'orthodoxie chrétienne. C'est le cœur, par exemple, de la controverse de 644 entre le patriarche jacobite de Syrie Jean I*er* et l'émir Saïd ibn Amir, gouverneur d'Homs et compagnon de Mahomet, autour des questions de la divinité de Jésus ou de son rôle messianique. Controverse qui ne mentionne pas Mahomet, ni aucun prophète arabe, ni prophétie, ni révélation, ni Coran[125].



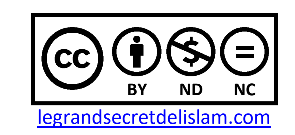
Pièce de monnaie chrétienne, copie de monnaie byzantine, frappée entre 640 et 660 par le **pouvoir arabe au Levant**
(cf. Clive Foss, « Coins of two realms », In *Aramco World* 66, n°3)

De même en Mésopotamie, on voit les gouverneurs et chefs arabes battre monnaie selon les symboliques de l'empire perse, chefs dont le pouvoir s'étend peu à peu aux dépens des oripeaux du pouvoir impérial et des grands féodaux jusqu'à gouverner toute la Perse dans les années 660. Là aussi, ils se coulent dans les structures impériales, mentionnant encore le nom de l'empereur

[123] On pourrait ainsi oser la comparaison entre la situation des territoires byzantins (et perses) passés sous les diverses autorités de chefs arabes avec celles des colonies des pays occidentaux ayant acquis leur indépendance au XX*e s.*, parfois dans des guerres violentes, mais restées néanmoins dans l'orbite et l'influence de l'ancien colonisateur : les structures de pouvoir sont restées en place, les fonctionnaires changeant simplement de maître, les systèmes monétaires restent plus ou moins sous contrôle (cas du Franc CFA en Afrique qui reste sous le contrôle de la Banque de France), les destinées sont toujours liées (exemple du Commonwealth britannique et ses *dominions*) - cf. Habib Tawa, *op.cit.*

[124] Cf. https://www.coinbooks.org/v21/esylum_v21n06a28.html ; la pièce daterait cependant des Omeyyades (après 661).

[125] Voir Robert Hoyland, *Seeing others…*, *op.cit.*



(Yazdgard III, bien que déjà mort au moment, semble-t-il, de la frappe de la monnaie présentée ci-dessous). Ils reprennent même dans les insignes de leur pouvoir, sur leurs pièces, les symboles du zoroastrisme, religion du pouvoir impérial. Y apparaissent toutefois les **premières revendications de ce pouvoir arabe « au nom de Dieu »** avec inscription en arabe le mentionnant (la *basmala*), indiquant la nature des prétentions des chefs arabes.



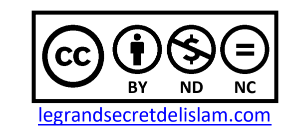
Pièce de monnaie frappée par un gouverneur arabe en Perse (651/661), en imitation des monnaies perses sassanides : à l'avers, mention à l'empereur Yazdgard III (en pahlavi) et son effigie copiée sur celle de Chosroês II ; reprise des symboliques zoroastriennes de culte du feu sacré *[en vert]* au revers (feu brûlant sur l'autel encadré par deux prêtres) ; sur les deux faces, croissants et étoiles (figures du feu brûlant sur l'autel) ; est inscrit en arabe à l'avers « *bsm llh* », « **au nom de Dieu** » *[en rouge]* ; noter également l'absence de mention à Othman *(Collection David, Danemark - https://www.davidmus.dk/en/collections/islamic/dynasties/umayyads/coins/c1)*

On voit ainsi les nouveaux chefs arabes se poser comme des sortes de successeurs des anciens fondés de pouvoir des empires, si ce n'est des empereurs eux-mêmes, incorporant peu à peu des justifications divines à l'établissement de leur pouvoir.

Ceci nourrit à l'évidence un jeu de concurrence et de rivalités. Face aux prétentions d'Othman, d'autres chefs affirment les leurs, en particulier Ali : lui aussi prétend gouverner « au nom de Dieu », et le justifie en inventant une sorte de **transfert de la messianité de Jésus** sur sa propre personne. Jésus n'est certes pas redescendu à Jérusalem, mais **il parle désormais par la bouche d'Ali** - ce que l'édification tardive du chiisme réinterprètera comme « l'imamat » (la « révélation de Mahomet » se poursuivant par les imams)[126]. En un sens, cela fait d'Ali une sorte de nouveau Messie se substituant à Jésus, un argument d'autorité bien plus puissant encore que les liens familiaux qu'Ali, gendre de Mahomet, peut revendiquer vis-à-vis de lui. Ce dernier semble en effet être vraiment tombé alors dans l'oubli ou l'opprobre puisqu'on ne trouve toujours aucune mention à lui dans aucun texte arabe, ni aucune inscription en cette deuxième moitié de VII*e* siècle. Il faut donc, sans doute, davantage comprendre la mention de ses liens familiaux comme un indice de la proximité d'Ali avec les milieux propagandistes judéonazaréens et de son investissement dans le projet millénariste d'établissement d'un « royaume de Dieu » par l'entremise de son Messie. Parallèlement, **Abd Allah ibn al-Zubayr** établit son pouvoir sur Pétra (cf. ci-après, notes 149 et 163). Fils d'un Émigré célébré dans la mémoire musulmane, initialement lié à Othman, il semble lui aussi avoir prétendu exercer un pouvoir divin, comme le montrera sa participation à la seconde guerre civile (nous le détaillerons), et comme le montrent les vénérations que nous avons mentionnées de nombreux Arabes envers le culte qui avait été établi à Pétra.

C'est sans doute aussi dans ce temps qui a suivi la désillusion du projet judéonazaréen que sont esquissées les prémisses du futur « voyage nocturne de Mahomet » qu'inventera la tradition

[126] Cf. Mohamad Ali Amir-Moezzi, *Le Coran silencieux et le Coran parlant*, CNRS Editions, 2010, et sa contribution au *Coran des Historiens* (op.cit.), « Le shi'isme et le Coran ».



musulmane tardive : parmi tous ces chefs arabes affirmant parler au nom du Messie, disant être investis de son pouvoir divin, certains ou certain (Ali ?) revendiquent l'être eux-mêmes. C'est ainsi qu'un chef se disant lui-même Messie aurait prétendu, à l'imitation de Jésus, être « monté au Ciel », mais cette fois-ci depuis le Mont du Temple, afin d'exploiter l'aura résiduelle du Temple reconstruit à Jérusalem. Le tout bien sûr pour légitimer ses prétentions et ambitions messianiques (ce n'est que bien plus tard que l'on prêtera alors cette anecdote à la figure prophétique de l'islam - voir ci-après en p.82 une analyse des différentes « strates » de l'édification de cette histoire).

On peut aussi imaginer que c'est dès ce moment que les chefs ont voulu se donner une légitimité par la référence à des écritures saintes. La tradition musulmane met en effet l'emphase sur l'édition du Coran par Othman, et l'envoi de recueils de référence aux points névralgiques de l'immense territoire contrôlé par les Arabes (les « Corans d'Othman ») - et la tradition chiite affirme en particulier qu'Ali aurait aussi mis par écrit des textes sacrés dans le même temps. Il a sans doute dû s'agir premièrement de **contrôler les textes** laissés derrière eux par les judéonazaréens, ces textes qui accompagnaient les prédications millénaristes du projet de redescente du Messie à Jérusalem, et qui, dans un sens, sont à l'origine des justifications du pouvoir divin que revendiquent les chefs arabes. Les autorités vont donc les récupérer. De plus, dans leur conquête et dans l'établissement de leur pouvoir, les Arabes rencontrent des religieux chrétiens et juifs beaucoup plus structurés dans leur foi que les tribus christianisées d'Arabie. Ils ont des livres et des questions dérangeantes[127]. Il faut donc rassembler à tout prix l'ensemble des textes, qu'il s'agisse des notes et aide-mémoire des prédicateurs, comme on l'a détaillé précédemment, ou bien des textes guidant la pratique religieuse, qu'il s'agisse des feuillets des Émigrés, à Médine et ailleurs, ou des originaux judéonazaréens (Torah, « évangile judéonazaréen », lectionnaire en arabe à destination des Arabes). On pourra ainsi sélectionner dans ces textes ce qui pourra accréditer l'identité des Arabes comme fils d'Abraham choisis par Dieu pour son grand projet. Il faut en revanche faire disparaitre tout ce qui pourrait contrevenir à cette nouvelle logique du pouvoir, comme par exemple toute mention trop explicite de l'alliance judéo-arabe ou de la glorification des anciens maîtres judéonazaréens[128].

Ce sera fait en modifiant, en corrigeant les textes, en les réinterprétant, au besoin en en écrivant de nouveaux[129]. Légitimer « au nom de Dieu » le nouveau pouvoir arabe exige ainsi de justifier la mise à l'écart des judéonazaréens : c'est comme cela que l'on a tout simplement associé les judéonazaréens aux condamnations dogmatiques des Juifs déjà présentes dans les prédications arabo-nazaréennes originelles figurées dans les feuillets aide-mémoire. Par exemple, l'ajout (manifeste !) de l'expression « et les *nasara* » dans ce qui deviendra le verset « Ne vous faites pas des amis parmi les Juifs et les *nasara* (Coran, S5, 51) » a pu être fait pour mettre en garde les Arabes contre ce qui restait de l'influence des judéonazaréens, de même que pour la plupart des six occurrences de l'expression « les Juifs et/ou les *nasara* » dans le texte coranique. De nombreux autres ajouts de ce type ont été établis[130], les études en cours et à venir éclaireront ce processus de manipulation et de réinterprétation des textes et feuillets proto-coraniques dans les prochaines années. C'est ainsi que va se constituer peu à peu le **proto-Coran** (ou les proto-Corans), qui formera la base du futur Coran.

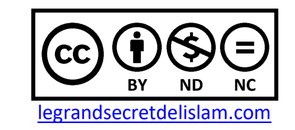
---

[127] Questions posées par exemple par le patriarche jacobite de Syrie Jean I*er* à l'émir Saïd ibn Amir lors de la controverse de 644 que nous avons évoquée (cf. Robert Hoyland*, Seeing Islam…, op.cit.*).

[128] Beaucoup en est resté cependant dans le texte coranique, au point que celui-ci constitue le premier témoignage de l'existence du courant judéonazaréen, de ses espérances, de son projet millénariste (et de son alliance avec certains arabes) - voir notre exégèse en p.105 et après.

[129] Cas très vraisemblable du début de la sourate 9 - cf. exégèse en p.122

[130] La découverte fondamentale de ces ajouts (les exégètes appellent cela des « interpolations ») revient à Antoine Moussali (cf. ci-après). Cette vidéo très complète explique ces interpolations.



Quel pouvait être alors, dans les années 650-660 et au-delà le sens et la portée de tels textes ? Certainement pas ceux d'une « révélation divine » : aucun témoignage ne mentionne cela avant le VIII*e s.* Ils devaient avoir une vague vocation initiale de catéchèse pour les nouveaux conquérants, et de faire-valoir auprès des Juifs et des chrétiens (et de leurs propres textes). Bien plus encore, ils devaient servir de justification de la divinité du pouvoir des chefs, d'où l'hypothèse plus que probable de la **constitution de recueils différents** par les différentes factions (Othman, Ali, Ibn al-Zubayr, etc.)[131], chacune cherchant ainsi à accaparer l'héritage judéonazaréen, l'héritage des Émigrés, l'héritage messianiste.

Ce **jeu de concurrence** entre chefs ne cesse de s'envenimer. Les conquêtes territoriales[132] le font accéder à une dimension supérieure en offrant aux chefs et aux factions des ressources nouvelles, un pouvoir nouveau, à même de nourrir les espérances d'un pouvoir total, « au nom de Dieu », en lieu et place de celui des anciens empires - et pourquoi pas sur toute la Terre ? L'apocalypse promise est bel et bien en train de se réaliser… L'expansion arabe agit en effet comme un **rouleau compresseur** face aux empires perse et byzantin épuisés par leurs siècles de guerres mutuelles. Un système redoutable d'efficacité est mis en place pour soutenir et consolider la conquête : les campagnes d'expansion sont en fait décentralisées, conduites et organisées par des émirs autonomes à la tête de leurs armées. Ils jouent des divisions entre rois et chefs locaux, négociant redditions ou soumissions contre tributs. Ils incorporent au cas par cas des troupes locales (chrétiennes ou autres). Les provinces conquises sont prises par les chefs de factions et leurs affidés, ou données par Othman à des gouverneurs quasiment tous Qoréchites (et de ce fait supposés fidèles). Pour les soutenir, on y établit des *amsar*, des villes-garnisons construites ex nihilo comme bases pour la conquête. Elles permettent d'y regrouper les troupes arabes, leurs servants et leurs familles. Ils y sont ainsi préservés de la fréquentation des populations à conquérir et à contrôler – c'est ainsi que sont créées Koufa et Bassora dans l'actuel Irak, ou Fostat en Égypte.



Expansion arabe jusque 656

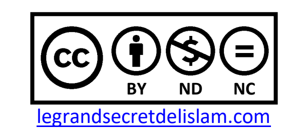
Un système de **domination militaire par la prédation** est organisé pour entretenir les troupes : codification de la répartition du butin, des prises, des biens et esclaves selon la séniorité, et levée d'un impôt obligatoire sur les populations conquises, la *jizya*, qui doit soutenir l'entretien des armées[133]. Il n'est alors pas question de convertir ces populations à une quelconque religion, d'autant plus que ce qui sera appelé « islam » par la suite est encore bien loin d'être formalisé. La religion et sa pratique s'assimilent en fait à la dynamique de conquête et, initialement, à l'origine ethnique : le guerrier arabe, membre du peuple élu, porte naturellement la foi conquérante, la « religion d'Abraham » dérivée de la foi chrétienne originelle des Arabes mâtinée de millénarisme apocalyptique et d'un judéonazaréisme-abrahamisme dont on a estompé peu à peu l'origine et la judéité. Elle s'impose ainsi en surplomb des croyances locales (christianismes divers, zoroastrisme, etc.). Il s'agit pour l'essentiel d'une foi messianiste, de la conviction pour le croyant d'avoir été choisi

---

131 C'est ce qui ressort de l'étude critique de la tradition musulmane relative à la constitution du Coran, et de l'étude des premiers manuscrits coraniques, dont en particulier le manuscrit palimpseste de Sanaa (voir ci-après en p.94).

132 On lira l'excellent travail de Robert Hoyland, *In God's Path*…, *op.cit.*, pour une relation de l'expansion arabe.

133 Ce système typiquement persan a pu être mis en place au Levant par les Perses lors de leur occupation du début du VII*e* siècle. Il ne s'agissait pas dans un premier temps d'un impôt « religieux », mais d'un simple tribut. La *jizya*, en tant que telle (c'est-à-dire l'impôt sur les dhimmis, principalement les chrétiens et les Juifs), été instituée beaucoup plus tard, à Bagdad sous les Abbassides.



pour combattre le mal sur la terre, sous la vague égide du Messie Jésus, et sous l'autorité bien plus effective du chef qui commande « au nom de Dieu ». Il combat au besoin avec l'appui de troupes levées localement, qui ne partagent pas forcément ces espérances, mais qui peuvent se laissent néanmoins gagner par elles. Cette conviction d'**agir pour établir le règne de Dieu** galvanise toutes les énergies (c'est l'illustration de cette fameuse logique de surréalité que nous évoquions en note 55) et permet au passage de capter un fabuleux butin de guerre - richesses, terres et esclaves - butin qui recèle en lui-même un pouvoir de persuasion certain sur tous ceux que la mystique apocalyptique n'a pas complétement séduits. Cette foi est bien entendu réservée aux uniques élus, et, éventuellement, à leurs alliés combattants, qui laissent donc jouir les territoires occupés d'une relative liberté religieuse tant qu'ils paient le tribut - ou la *jizya*[134].

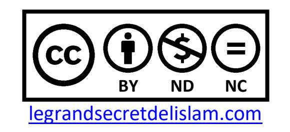
C'est ainsi que le rouleau compresseur a avancé, en Égypte et en Afrique du Nord, dans toute la Perse et au-delà. Choisir de résister à cette **formidable puissance militaire** mobile et implacable se révèle d'autant plus courageux que l'on sait qu'elle garantit aux territoires soumis une certaine liberté, notamment religieuse (pour le moment - ce qui n'a pas empêché quelques massacres, comme en Égypte). Nombreux sont donc ceux qui finissent par se rendre malgré leur opposition initiale aux conquérants. Et les Arabes d'accroître encore leur puissance militaire à mesure de leurs avancées. Et cette puissance nouvelle de nourrir encore davantage les fantasmes messianistes et les ambitions des chefs, renforçant plus que jamais le jeu de concurrence que l'on a évoqué.

C'est ainsi que l'on refuse l'autorité d'Othman à mesure que chauffent à blanc les inimitiés entre factions rivales : au sein des Émigrés, parmi les Arabes ralliés, selon les clans, les familles et les subordinations, selon les degrés d'investissement initial et résiduel dans le projet messianiste de Jérusalem, selon les logiques territoriales des chefferies, en Arabie, au Levant, en Égypte, en Haute et Basse Mésopotamie, selon les attitudes vis-à-vis du pouvoir impérial (Byzance pour l'essentiel), selon les prétentions des chefs à revendiquer la divinité de leur pouvoir et à l'imposer aux autres par l'affichage de symboles et justifications religieuses (récits mystiques, monuments comme le Temple de Jérusalem, destructions et écritures de textes). Jusqu'à s'accuser l'un l'autre d'être un *munafiq*, un traître à la foi. C'est la perpétuation de l'incessante *fitna*, de la **guerre civile** qui ensanglante l'oumma depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui. La tradition musulmane retient la date de l'assassinat d'Othman à Médine en 656 comme début de celle-ci, la **première *fitna***. Un assassinat politico-religieux par la main de ses rivaux somme toute très logique si l'on considère l'Histoire réelle comme nous venons de le faire, si l'on considère combien les germes de la guerre civile sont de fait bien plus profonds, inséparables à cette volonté de dominer le monde entier « au nom de Dieu » que le messianisme politique a instillé chez les « Ismaélites ».

Qui pour régner « au nom de Dieu » ?

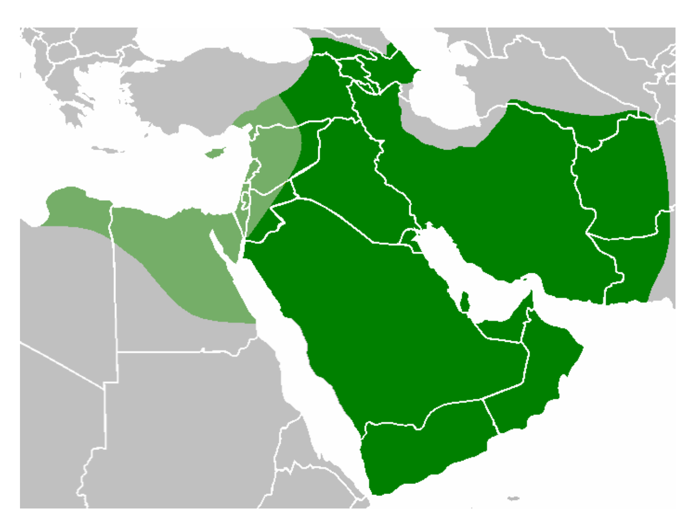
L'assassinat d'Othman fait s'embraser le jeu des rivalités entre différentes factions qui se sentent désormais suffisamment fortes pour revendiquer le pouvoir total. Les Alides, que l'histoire rétrospective désigne comme partisans d'Ali, et regroupant peu ou prou les Arabes d'Arabie et de Perse, dont des Émigrés, s'opposent aux Omeyyades et à leurs affidés qui tiennent le Levant, une

[134] Jean de Fenek (Jean Bar Penkayé) moine syrien, écrivait à propos des Arabes de la fin du VII*e* siècle qu'ils ne cherchaient qu'à lever des impôts et ne portaient aucun intérêt aux religions des populations : « *Il n'y avait pas de différence de traitement entre les païens et les chrétiens ; on ne distinguait pas les croyants des Juifs* ». (cf. Robert Hoyland, *Seeing islam…, op.cit.*)



partie de la Perse et l'Égypte, et aux partisans d'Abd Allah ibn al-Zubayr, qui tient Pétra et une partie de l'Arabie et de la Perse.

Sébéos en donne un récit synthétique dans sa chronique : « *Dieu envoya une sédition parmi les armées des Ismaélites, détruisit leur accord ; ils en vinrent aux mains entre eux et se partagèrent en quatre partis*[135] *(…) Ils commencèrent à combattre entre eux et ils se tuèrent les uns les autres avec grande effusion de sang. Alors ceux qui étaient en Égypte et en Arabie s'unirent ; ils tuèrent leur roi* [Othman] *pillèrent les riches trésors et* **établirent un autre roi [Ali]**. *Eux-mêmes retournèrent dans leur pays. (…) Lorsque le chef qui était dans l'Asorestan* [ici la Mésopotamie du Nord, ou la Syrie], *nommé Moavia* [Muawiya], *le second dans leur empire, eut connaissance de ce qui était arrivé, il persuada ses troupes, alla dans le désert et tua le roi qu'ils avaient établi* [Ali]. *Puis il combattit contre l'armée qui était en Arabie, lui infligea une grande défaite, et rentra victorieux dans l'Asorestan (…). Beaucoup de sang coula dans les armées ismaélites par le massacre de grandes masses, parce que la triste œuvre de la guerre les forçait à s'entretuer. Et ils n'eurent de repos de l'épée, de la captivité, des violents combats sur terre et sur mer que lorsque* **Moavia fut devenu puissant et les eut tous vaincus**. *Lorsqu'il se les eut soumis, il domina sur les possessions des enfants d'Ismaël, et fit la paix avec tous* ».



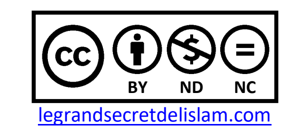
Expansion arabe entre 656 et 661
(en foncé les territoires sous contrôle alide,
en clair sous contrôle omeyyade, dont Muawiya)

Voici qui corrobore la tradition musulmane : celle-ci établit Ali, un des Émigrés qoréchites « historiques », comme prenant le pouvoir à la suite d'Othman et tentant de s'imposer comme « calife » à partir de 656. Face aux manipulations religieuses de ses prédécesseurs, la tradition lui a attribué a posteriori une certaine fidélité à la « religion », justifiée par ses liens familiaux envers Mahomet (il était son cousin, son gendre et père de ses seuls descendants à la deuxième génération). Il peut en effet revendiquer, lui, une forme de succession dynastique, mais plus encore de fidélité aux Émigrés et à leurs espérances apocalyptiques, s'opposant en cela aux manigances d'Omar et Othman et au pouvoir grandissant du clan omeyyade et de son nouvel homme fort, le gouverneur de Syrie Muawiya - on peut en effet l'imaginer comme particulièrement fidèle à la « religion d'Abraham » issue des judéonazaréens qu'il a longtemps côtoyés (peut-être a-t-il été lui-même un des prédicateurs arabes portant le projet judéonazaréen ?[136]). Au prestige de sa participation active à l'épopée des Qoréchites, à l'Hégire, à la conquête s'ajoutent de plus ses **prétentions à la messianité**, à incarner la figure du Messie Jésus dont la redescente était attendue pour déclencher l'apocalypse. En outre il semble insister davantage que ses prédécesseurs sur les visées eschatologiques (c'est-à-dire concernant la fin des temps), que l'on cherche à provoquer par la domination de la religion, la venue du Messie, son affrontement final contre

---

[135] Rétrospectivement, les Omeyyades, le parti d'Abd-Allah ibn al-Zubayr, chef de la faction établie à Pétra (des factions ?), et les Alides, et parmi ces derniers (plus ou moins affiliés à Ali initialement), le chroniqueur semble distinguer les Kharidjites.

[136] A ce sujet, il faudra s'interroger sur le fond de réalité historique duquel dérive peut-être la tradition du conseil consultatif du « califat » (califat dont il n'existe aucune trace avant Abd al-Malik), le *mushawara*, constitué autour de 640. Selon cette tradition, il était composé d'Émigrés, compagnons de Mahomet, parmi lesquels nous retrouvons trois chefs de l'oumma (Omar et Othman de leur vivant, et bien sûr Ali) et d'autres personnages (Zayd, Ubay, entre autres) très impliqués dans les manipulations de la religion : des « experts » du Coran, comme Zayd ou Ubay, qui en avait sa propre version que les chefs et califes (notamment Muawiya et Abd al-Malik) ont cherché à détruire avec acharnement. Il nous en est malgré tout parvenu quelques traces, présentant des différences notoires avec le Coran « officiel ».



l'Antichrist, personnage clé du judéonazaréisme et d'abord de la révélation chrétienne (*al masih ad-dajjal* en arabe, le « faux messie », le « messie trompeur », terme et concept emprunté à l'araméen *mshia dajjala*). Ses partisans lui attribueront dans l'avenir une contestation fondamentale des manipulations coraniques et religieuses d'Omar et Othman[137]. Cela révèle l'ampleur des **querelles d'ambitions** entre les premiers chefs arabes. Elles ont fait d'Ali et de son parti des artisans de la *fitna* qui déchire l'oumma, *fitna* dont nous avons proposé une explication moins simpliste que celle de l'histoire musulmane officielle.

La **guerre civile** (la première *fitna* dans la tradition musulmane) occupe donc l'essentiel du « règne » d'Ali. L'expansion arabe est interrompue par les luttes fratricides. Nous retiendrons en particulier l'opposition féroce entre Ali et Muawiya, son opposant historique. Depuis son gouvernorat de Syrie, ce dernier étendit son contrôle à l'ensemble du Levant (Syrie, Palestine, Jordanie actuelle) et à l'Égypte. Il fit reculer Ali, établi à Koufa, non loin d'al-Hira en basse Mésopotamie (sud de l'actuel Irak), dans l'ancien empire sassanide, ville dont il fit sa capitale et région où prospéraient et prospèreront ses partisans. Et au-delà de ces deux protagonistes, les différentes factions contestataires se multiplient et s'affrontent au sein de l'oumma, au gré des renversements d'alliances, des corruptions et des scissions. Et c'est ainsi que la *fitna* aura finalement raison d'Ali, puisque, selon la tradition, celui-ci sera assassiné à Koufa en 661 par d'anciens partisans de sa cause s'étant retournés contre lui, les Kharidjites (Sébéos affirmant cependant dans sa chronique que c'est Muawiya qui l'aurait tué ou fait tuer, comme nous l'avons vu).

In fine, réduisant un à un ses opposants et leurs partisans, Muawiya aura réussi à l'emporter par la force et à s'imposer comme chef en 661, « roi des Arabes » selon les chroniqueurs, en l'emportant notamment sur le parti d'Ali et de ses deux fils Hasan et Hussein (bientôt liquidés eux aussi). Ils revendiqueront de leur côté la succession de leur père, succession qui fondera par la suite le chiisme.

Muawiya, chef de la faction syrienne des Émigrés et des Arabes ralliés, transfère la capitale du califat à Damas, siège de son gouvernorat, devenant, après son cousin Othman, le **second souverain omeyyade**, et le fondateur de cette dynastie. Il s'appliquera dans son règne à renforcer le pouvoir central, à unifier une oumma bien mal en point et à contenir ainsi la *fitna*. Il mettra en place un efficace système d'administration centralisée, exploitant notamment les compétences des experts chrétiens et juifs de l'empire byzantin. Soulignons à ce sujet que la *fitna* n'avait que relativement peu touché les populations autochtones, ou alors principalement comme « victimes collatérales ». S'inscrivant comme ses prédécesseurs dans le mirage des promesses messianistes qu'il exploite à son profit, Muawiya poursuit également la construction politico-religieuse qui justifie avantageusement le fondement de son pouvoir. Comme Othman avant lui, comme le faisaient et le font toujours ses concurrents, il affirme la **divinité de son pouvoir**, et en affine le concept : il se prétend quant à lui être une sorte d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, donc aussi une sorte de nouvelle figure messianique, en prenant pour lui de manière exclusive les deux surnoms accolés de « serviteur de Dieu » et de « commandeur des croyants » (la même expression pouvant aussi signifier « commandeur des affidés »).



Inscriptions arabes commémorant la construction d'un barrage, à Taïf (678) par Muawiya, le mentionnant comme **serviteur de Dieu** et **commandeur des croyants** (https://www.islamic-awareness.org/history/islam/inscriptions/muwinsc1.html)

[137] Nous verrons par la suite combien la poursuite de ces manipulations complique la recherche de la vérité historique, en particulier pour la figure d'Ali et son orientation doctrinale, sans doute peu formée et somme toute pas si éloignée de celle d'Othman. L'étude des divergences entre chiisme (issu des partisans et successeurs d'Ali) et sunnisme (issu du califat) permet toutefois d'en dresser certains contours, avec le danger de devoir trop attribuer à Ali ce que le chiisme ne fixera que bien plus tardivement (cf. chapitre Sunnisme et chiisme, en p.91).



On ne saurait encore parler non plus d'islam pour qualifier la religion de Muawiya (le mot n'est toujours pas utilisé en ce temps pour cela). Certes, il semble s'être impliqué dans l'élaboration du proto-Coran, poursuivant les entreprises de destruction des textes « hétérodoxes », de remaniement et de sélection des textes « approuvés » au long de son règne. Mais cette religion reste toujours très proche du christianisme : les chroniqueurs chrétiens racontent, tout en fustigeant son manque de foi (chrétienne), comment Muawiya fit ses dévotions (chrétiennes ?) dans les lieux saints chrétiens de Jérusalem, au jardin de Gethsémani (lieu de « l'agonie de Jésus », avant son arrestation et son supplice) et au Saint Sépulcre (tombeau du Christ - l'islam traditionnel stipulant pourtant que Jésus ne serait pas mort sur la croix et qu'il n'aurait donc pas été mis au tombeau). Sébéos note cependant qu'il aurait ainsi appelé l'empereur byzantin Constant à se soumettre à lui : « *Si tu veux vivre en paix, renonce à ta vaine religion dans laquelle tu as été élevé dès ton enfance.* **Renie ce Jésus** *et convertis-toi au grand Dieu que je sers, le dieu de* **notre père Abraham** *(…) Sinon, comment ce Jésus que tu nommes Christ* [Messie]*, qui n'a pas pu se sauver lui-même des Juifs, pourrait-il te sauver de mes mains ?* ». On remarque ici la distance prise par l'abrahamisme de Muawiya avec le nazaréisme originel quant à la conception de la messianité de Jésus.

Pourtant, comme Othman, Muawiya n'en inscrit pas moins son règne dans le **modèle impérial** byzantin, dont ses monnaies (ci-contre) portent encore et toujours les insignes, y compris les symboliques chrétiennes. On le voit de manière encore plus explicite dans « l'inscription de Gadara » (ou Hamat Gader), ci-dessous, datée de 663, inscription sur une plaque de marbre retrouvée au Nord de l'État d'Israël mentionnant certes Muawiya comme « serviteur de Dieu » et « commandeur des croyants », mais indiquant par divers indices l'inscription de son pouvoir dans le modèle impérial : langue grecque, croix, datation selon le calendrier impérial (et également datation hégirienne), référence à un fonctionnaire grec. L'autorité de Muawiya s'inscrivait donc dans une forme d'association avec le pouvoir byzantin, ou plutôt un jeu entre suzeraineté byzantine et vassalisation très agressive du gouverneur de Syrie devenu « roi arabe », entremêlé de batailles et d'expéditions contre ce dernier (comme la campagne de 674 qui mènera les armées de Muawiya aux portes de Byzance)[138].



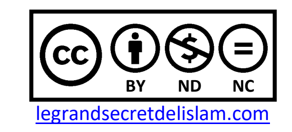


Pièce de monnaie arabe figurant des croix chrétiennes, copie de monnaie byzantine, frappée entre 661 et 684 par Muawiya (Clive Foss, « Coins of two realms », *op.cit.*)

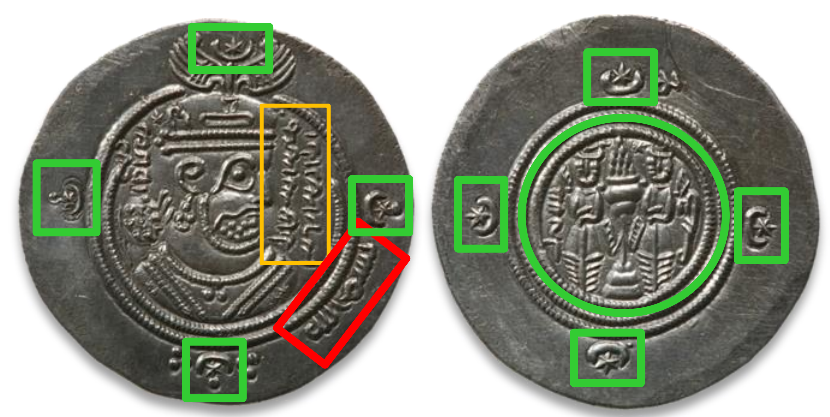
Inscription de Gadara (Hamat Gader) datée de 663 et mentionnant **Muawiya** ; le texte est introduit par une croix chrétienne et le qualifie d'ΑΒΔΑΛΛΑ (« abdalla ») et d'ΑΜΗΡΑΑΛΜΥΜΕΝΗΝ (« amhèraalmoumenhène »), translitérations directes en alphabet grec des expressions arabes *abd allah* et *amir al-mu'minin*, « serviteur de Dieu » et « commandeur des croyants » (Wikimedia Commons)

On observe un phénomène comparable en Perse (ou plutôt en Mésopotamie du Nord) : Muawiya a pu y installer un gouverneur affidé, lequel fait frapper des monnaies (page suivante) au nom certes de son chef, mais reprenant là encore les symboliques sassanides, jusqu'aux symboliques religieuses zoroastriennes. Y figure cependant, comme sur la pièce frappée sous Othman que nous avons

[138] L'usage de monnaies copiées sur les monnaies byzantines indique de facto l'inscription du pouvoir de Muawiya dans l'ordre monétaire byzantin. En témoignent aussi les tributs versés par Muawiya à l'empereur décrits par le chroniqueur Théophane, et codifiés par des traités successifs conclus entre eux au gré de leurs affrontements.

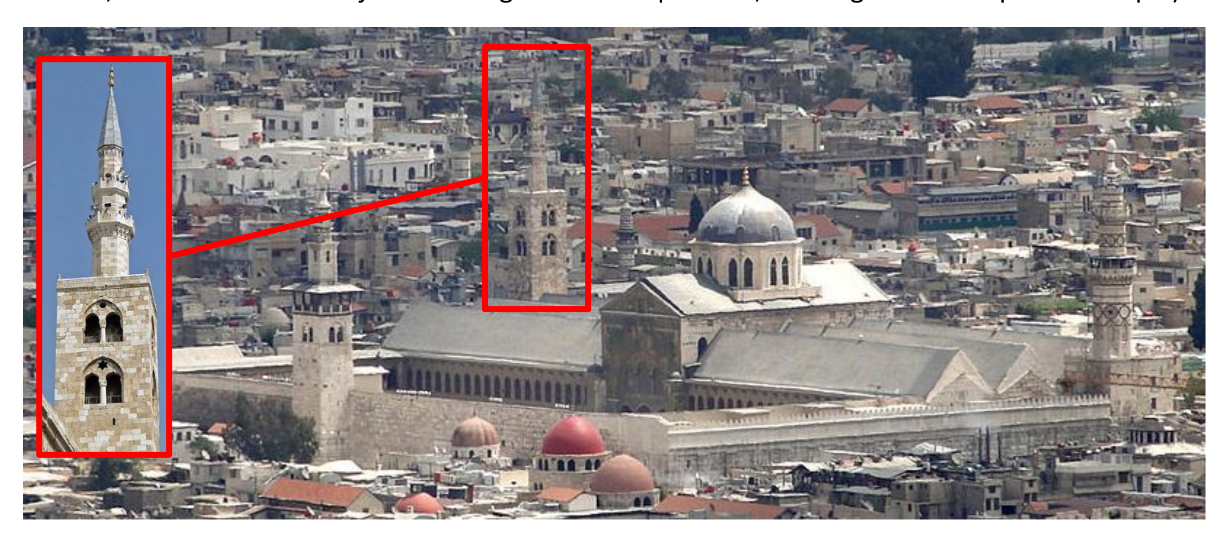


reproduite en p.53 la mention arabe « au nom de Dieu », indiquant la nature divine du pouvoir auquel prétend le maître de Damas, qui inscrit cependant son autorité dans le modèle impérial perse.

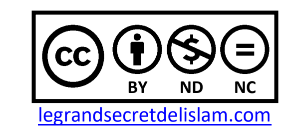


Pièce de monnaie frappée par le gouvernorat arabe en Perse, région de Fars (673/674), en imitation des monnaies perses sassanides : à l'avers, mention en persan « **Muawiya, commandeur des croyants** » *[en orangé]* et effigie copiée sur celle de Chosroês II ; reprise des symboliques zoroastriennes de culte du feu sacré *[en vert]* au revers (feu brûlant sur l'autel encadré par deux prêtres) ; sur les deux faces, croissants et étoiles (figures du feu brûlant sur l'autel) ; est inscrit en arabe à l'avers « *bsm llh* », « **au nom de Dieu** » *[en rouge] ;* l'année de frappe (43) est encore exprimée par rapport à l'empereur Yazdgard III (632-651) - *(Collection David, Danemark -* https://www.davidmus.dk/en/collections/islamic/dynasties/umayyads/coins/c240*)*

L'abrahamisme de Muawiya est donc encore assez vague. Il est toujours réservé aux seuls Arabes, aux conquérants, aux nouveaux maîtres, et éventuellement à leurs servants non arabes (les *mawali*) et aux combattants qui les ont ralliés. La tradition musulmane rapporte ainsi comment Muawiya punissait très sévèrement ceux qui cherchaient à y convertir des chrétiens (non arabes). Ce corpus religieux ressemble encore à **une forme de christianisme dévoyé**, mêlant « religion d'Abraham », vénération du chef comme nouveau Messie des temps présents et culte persistant du « Messie Jésus » comme figure eschatologique (peu ou prou reléguée à une fin des temps de moins en moins imminente), culte intégrant plus ou moins le « cube » de Jérusalem (cf. témoignage d'Arculfe, ci-après), même si ce dernier perd toujours davantage sa pertinence et sa raison d'être : Muawiya et ses successeurs font de Damas et non de Jérusalem le centre de leur pouvoir et de leurs espérances religieuses, y déplaçant le lieu présumé pour la redescente du Messie au Jour du Jugement (sur le « minaret de Jésus », le clocher de l'ancienne église Saint-Jean le Baptiste de Damas, transformée en *masjid* de la religion des conquérants, future grande mosquée islamique).



Le « minaret de Jésus » de la Grande Mosquée des Omeyyades de Damas,
(avant sa destruction en 2013 lors de la guerre de Syrie)



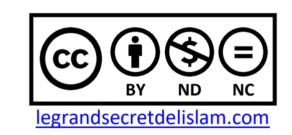
Le « Temple » reconstruit à Jérusalem par les Émigrés est de plus endommagé par un tremblement de terre en 661, et grossièrement restauré par la suite. Un pèlerin franc le voit en 670 et peut témoigner de son piteux état, ainsi que du culte résiduel que lui rendent toujours les Arabes[139]. Cette religion en pleine évolution, ce primo-islam, ne s'oppose donc pas encore aussi frontalement au christianisme que le fera l'islam.

Cependant, malgré tous ses efforts de consolidation, le pouvoir arabe présente toujours des faiblesses structurelles à même d'aviver et polariser l'opposition des diverses factions arabes : contestation de la politique poursuivie vis-à-vis de Byzance, contestation de la brutalité avec laquelle s'exerce ce pouvoir, contestation de la manipulation continuelle de ses assises idéologico-religieuses et donc contestation de sa légitimité - rien que de très banal après les assassinats successifs de tous les chefs antérieurs… L'oumma reste encore et toujours travaillée par les **ferments de la guerre civile**. Le chef est le premier visé, y compris et même surtout sur le plan religieux, puisqu'il veut tirer de la religion la légitimité de son pouvoir divin. C'est donc naturellement au sein des milieux contestataires de son autorité que le bouillonnement religieux est le plus fort, que s'y développe une surenchère créative pour légitimer les prétentions au pouvoir des différentes factions. A sa mort en 680, Muawiya, monarque absolu et fondateur de sa dynastie, transmet un héritage explosif à son fils Yazid I*er*. En apparence, les structures du pouvoir omeyyade n'ont jamais semblé aussi fortes, tandis que le travestissement des mémoires et de la religion, la constitution de sa doctrine au service de son autorité semblent lui apporter la légitimité qu'exige l'absolutisme. Mais **en profondeur, dans son cœur religieux, le pouvoir est miné par la *fitna***. Elle va exploser dans une nouvelle guerre civile dès l'intronisation de Yazid. Ce sera la seconde *fitna*, telle que la nomment les traditions musulmanes.

Un « envoyé de Dieu » pour régner « au nom de Dieu »

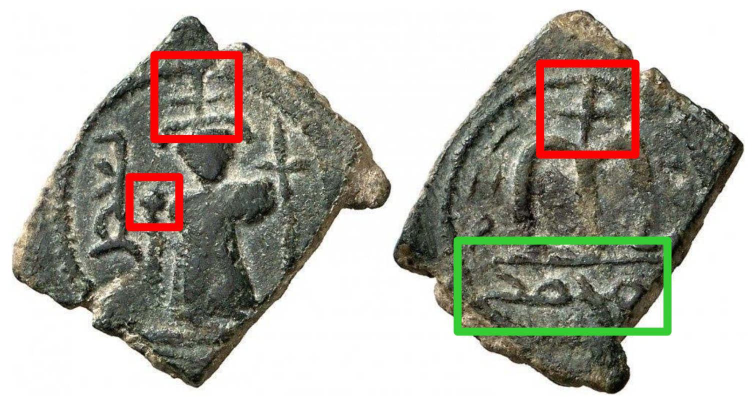
Il n'est certes jamais simple de succéder à un père monarque absolu, et encore bien moins dans les conditions dans lesquelles Yazid accède au pouvoir. Il est en effet le premier chef arabe d'envergure à tirer sa légitimité d'une succession dynastique – les précédents s'étant tous imposés par leur rang, leur détermination, voire par le coup de force. Fatalement, son autorité est remise en cause par de nombreuses factions, se réclamant d'une multitude de courants : des Qoréchites partisans de leurs propres clans ne reconnaissant pas Yazid (pourtant Qoréchite lui-même), des familles et partisans des anciens chefs assassinés, en particulier les partisans d'Ali et de son fils Hussein (qui sera lui aussi assassiné durant la *fitna*, son frère Hasan l'ayant déjà été par Muawiya en 670), des partisans d'Ali s'étant retournés contre lui (les Kharidjites), des partisans d'Ali opposés à son fils Hussein, des partisans des grands gouverneurs des territoires de l'empire, des mécontents de la tyrannie omeyyade, des stipendiaires du régime, des chefs de guerre faisant sécession... Un imbroglio d'autant plus complexe que les motivations politiques nourrissent les contestations d'ordre religieux, qui les justifient à leur tour. Et comme nous savons désormais que celles-ci sont consubstantielles à l'avortement du projet messianiste de Jérusalem sur lequel se construit cahin-caha la « religion d'Abraham », le primo-islam, comme nous savons qu'elles s'amplifient et se

[139] Voici comment l'évêque gaulois Arculfe, dans ses souvenirs de pèlerinage à Jérusalem de 670, a décrit l'édifice « restauré » sous Muawiya : « *Sur cet emplacement célèbre où se dressait jadis le Temple magnifiquement construit, les Sarrasins* [« ceux qui vivent sous la tente », surnom donné aux Arabes] *fréquentent maintenant une maison de prière quadrangulaire qu'ils ont construite de manière grossière sur des ruines. Elle est faite de planches dressées et de grandes poutres. On dit de cette maison qu'elle peut accueillir **3000 personnes** à la fois* ». Par ailleurs, un fragment hébreu d'apocalypse judéo-arabe, cité par Israel Levi en 1914, mentionne que Muawiya a « *restauré les murs du Temple* [de Jérusalem] » ; l'auteur (juif) assimile sa construction, sur l'emplacement du Temple d'Hérode, au rétablissement de cet édifice.



multiplient avec la succession de manipulations qu'elle subit depuis lors, nous comprenons un peu mieux ce **phénomène récurrent de guerre civile** qui semble n'avoir pas de fin.

En particulier, l'autorité « messianique » de l'héritier du « serviteur de Dieu » et « commandeur des croyants » est contestée par l'apparition de **nouveaux *muhammad***, de nouveaux « hommes des prédilections [de Dieu] », qui revendiquent ouvertement leur messianité comme « **envoyés de Dieu** ».



Pièce de monnaie arabe figurant des croix chrétiennes *[en rouge]* **et la mention MHMD** en arabe, ***muhammad*** *[en vert]* ; copie de monnaie byzantine de 679 / 691 (vraisemblablement ghassanide, bien que mentionnant « Banu Nu'man », à connotation lakhmide -cf. note 61) - https://www.numisbids.com/n.php?p=lot&sid=915&lot=229

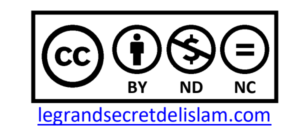
Vers les années 680 apparaissent ainsi pour la première fois des mentions arabes à un *muhammad*, parmi les tribus chrétiennes (ou ex-chrétiennes), tribus arabes établies à l'Est de la Syrie, ghassanides anciennement les supplétives traditionnelles des Byzantins, et parfois des Perses) et peut-être aussi lakhmides. C'est un vestige étonnant, une pièce de monnaie, qui le montre (ci-contre), un vestige d'autant plus étonnant qu'il mêle la mention MHMD (*muhammad)* à une symbolique chrétienne (croix), montrant combien l'islam qui prétend « briser la croix »[140] n'est pas encore fixé en ce temps, et combien ce primo-islam est relativement proche du substrat chrétien qui était et est encore alors celui des Arabes (et de tout le Proche-Orient). On peut imaginer que le souverain dont l'effigie figure sur cette pièce (sous la forme d'une imitation de la silhouette de l'empereur byzantin) revendique donc pour lui la postérité du Mahomet historique, celle de l'ancien meneur qui avait contribué à galvaniser les héros de l'Hégire, les premiers Émigrés. Certains parmi les Ghassanides se souvenaient-ils donc de son rôle dans la prédication de la « religion d'Abraham » nazaréenne originelle, largement remaniée depuis par les vicissitudes de l'Histoire ? Sa mémoire s'était certes transmise parmi les Arabes, de manière plus ou moins diffuse[141]. Mais ce meneur surnommé *muhammad* (Mahomet) par les judéonazaréens n'apportait pourtant rien de nouveau, ne faisant que transmettre leur doctrine avec d'autres prédicateurs. Qu'y avait-il alors à revendiquer de la postérité spécifique, réelle, du Mahomet de l'Histoire ? Nous avons vu en effet que ce personnage était tombé dans un oubli relatif, certainement du fait de son échec à prendre Jérusalem et y mener le projet messianiste. Nous avions évoqué le silence complet des témoignages à son sujet, comme celui de la controverse de 644 (cf. p.52). Le patriarche Sophrone de Jérusalem n'en parle pas davantage dans ses écrits pourtant très détaillés, alors qu'il a été en contact étroit avec les Émigrés ayant pris Jérusalem. Sébéos ne le mentionne qu'une fois dans les années 625-627 de sa chronique (cf. p.43), et plus jamais par la suite (y compris lorsqu'il évoque ceux que la tradition musulmane dit avoir été ses « successeurs »). Le mot de *muhammad* ne figure pas parmi les graffitis dits islamiques d'Arabie Saoudite avant les années 690[142]. Il semble donc bien plus logique de poser l'hypothèse

---

[140] Selon le hadith prêté à Mahomet : « *Par Celui Qui détient mon âme entre Ses mains, le fils de Marie descendra bientôt parmi vous et il jugera l'humanité avec justice.* ***Il brisera la croix*** *et tuera le porc et il n'y aura plus de jizya* [taxe payée spécifiquement par les « dhimmis », les Juifs et chrétiens sous le régime de la charia]. *L'argent sera tellement abondant que plus personne n'en voudra* » (Sahih al-Bukhari, Volume 4, Livre 55, Numéro 657)

[141] C'est le matériau de base qui constituera les hadiths au fil d'un long processus d'écriture que nous détaillerons un peu plus loin.

[142] Voir les travaux du spécialiste Frédéric Imbert : ici un entretien de synthèse, où il mentionne que le graffito le plus ancien daterait de l'an 73 de l'hégire (692-693) https://www.canalacademie.com/ida10344-Graffiti-islamiques-du-debut-de-l-islam-nouvelles-decouvertes-en-Arabie-Saoudite.html, et son étude « Le Coran des pierres » dans *Le*



que, comme pour toutes les pièces de monnaies, les inscriptions de celle-ci se rapportent au souverain qui y figure et qui exprime ainsi la symbolique de son pouvoir. Un chef ghassanide prétendrait donc lui-même être *muhammad*, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, être un **précurseur de la redescente du Messie Jésus**, un préparateur actif du « règne de Dieu » promis depuis si longtemps, à la manière du Mahomet historique. Dans ce contexte d'apocalypse, il s'opposerait ainsi à ceux qui prétendraient être eux-mêmes le Messie, ou une sorte de réincarnation de Jésus, comme Ali en son temps, et ses fils et successeurs depuis. Dans ce jeu de concurrence entre chefs cherchant à justifier la « divinité » de leur pouvoir, voici l'invention d'un nouvel argument de poids.

Est-ce en réponse à cette prétention nouvelle que l'on voit apparaitre chez les Alides les qualificatifs de *rasul* (« envoyé », « messager » [de Dieu !])[143] pour distinguer Ali et ses fils ? Voilà qui semble logique puisque ces derniers sont déjà considérés par leurs partisans comme ses successeurs dans « l'imamat », c'est-à-dire dans une forme de réincarnation du Messie Jésus, lui-même *rasul allah*, « envoyé de Dieu ». Face aux tenants de l'ancien plan, des anciennes espérances qui visaient à faire redescendre Jésus sur Terre pour y établir le « règne de Dieu » au moyen du travail de « précurseurs », les Alides peuvent ainsi opposer directement l'autorité de leurs chefs en tant qu'ils seraient eux-mêmes « **envoyés de Dieu** ». Et contester également l'autorité du clan omeyyade prétendant régner quant à lui « au nom de Dieu ». Il semble en outre d'autant plus commode de faire d'Ali un « envoyé de Dieu » que le défunt n'est plus là pour en témoigner, 20 ans après son assassinat. Que ne l'avait-il fait lui-même en son temps pour mieux asseoir son autorité et faire taire ses opposants, à commencer par le clan omeyyade ! Ces considérations n'arrêtent cependant pas les partisans d'Ali. Ils trouvent, en instrumentalisant l'autorité qu'ils décident d'attribuer au *rasul*, un moyen bien avantageux pour rejeter celle de Yazid, celle de cette haïssable lignée omeyyade, leur bête noire de toujours. En réaction, évidemment, les Omeyyades affirmeront par la suite la supériorité de leur autorité sur celle du *rasul*[144].

L'idée d'une forme de **prophétisme arabe**, de figures arabes « d'envoyés de Dieu » parlant « au nom de Dieu » pour établir son règne apparait ainsi. Elle amplifie la discorde au sein de l'oumma. Ce prophétisme n'est pourtant, on le voit bien, qu'un des résultats des contradictions inhérentes à la manipulation religieuse, contradictions qui fermentent dans la contestation politique et l'affrontement de factions rivalisant de créativité pour prétendre régner « au nom de Dieu ».

L'innovation principale issue du bouillonnement de cette deuxième *fitna* vient cependant d'ailleurs, de la montée en puissance d'Abd Allah Ibn al-Zubayr[145], basé à Pétra, mais aussi gouverneur de Bishapour, ancienne ville sassanide, à proximité de Shiraz dans l'actuel Iran. Cette dernière avait été prise par les Arabes une première fois en 637, puis une nouvelle fois sous Othman qui la lui avait confiée. Ibn al-Zubayr s'était plus ou moins détaché des Omeyyades lors de la première *fitna* et rapproché des Alides, exprimant des velléités d'affirmation d'un pouvoir personnel. Il refuse d'emblée l'autorité de Yazid et prétend alors directement au pouvoir divin, à sa place. Depuis ses

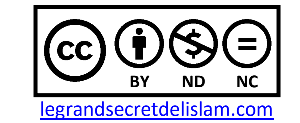
---

Coran des Historiens, op.cit. - voir aussi la recension faite par le site apologétique musulman Islamic Awareness : https://www.islamic-awareness.org/history/islam/inscriptions/

143 Bien plus qu'un simple prophète (*nabi* en arabe), un *rasul* est envoyé par Dieu, comme un « messager » ou « apôtre », pour accomplir une mission (donner un livre, sauver le monde, tuer l'Antichrist…). La « religion d'Abraham » prêchée par les judéonazaréens n'en connaissait que deux, Moïse et Jésus. L'islam en inventera d'autres, Mahomet au premier chef.

144 C'est attesté dans une lettre d'al-Hajjaj, grand chef militaire du futur calife Abd Al-Malik, lorsqu'il sera pour lui le gouverneur de l'Irak (Perse, Khorassan et les conquêtes plus orientales).

145 Selon certaines traditions musulmanes, Ibn al-Zubayr fut un jeune compagnon de Mahomet, chargé par la suite par le calife Othman de la compilation et de la diffusion du Coran (avec Zayd). Fut-il lui aussi lié aux judéonazaréens ? Ce pourrait être le cas, bien que ces mêmes traditions le fassent naître au début de l'Hégire. Son père (al-Zubayr) le fut cependant, en tant qu'Émigré de la première heure, selon la tradition musulmane.

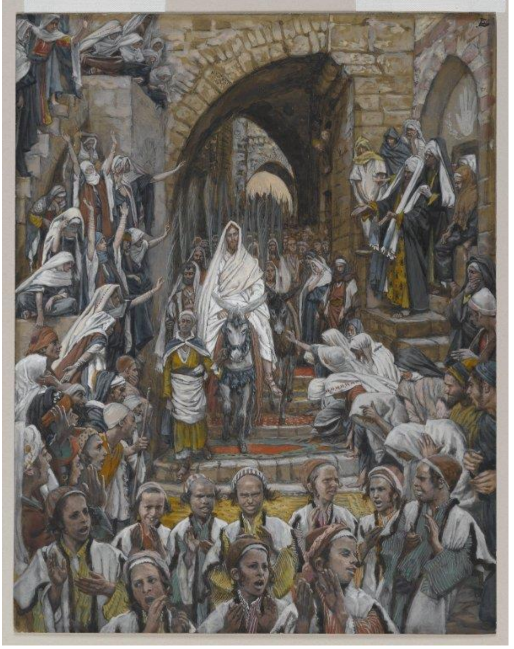


positions dans l'Arabie et la Basse Mésopotamie, il parvient au fil de péripéties guerrières et diplomatiques mouvementées à étendre son influence jusqu'au Yémen, à l'Irak (s'alliant avec les partisans d'Ali du reste de la Mésopotamie) et même à s'assurer certaines positions en Syrie, pourtant arrière-cour des Omeyyades, maîtres quant à eux de la façade méditerranéenne du Proche-Orient. Mais il marquera l'Histoire pour avoir été **le premier à justifier explicitement son autorité en se revendiquant à la fois *muhammad* et *rasul allah***, et en associant les deux expressions. Là encore, ce sont les pièces de monnaie qui le démontrent.



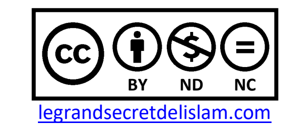

Pièce frappée par Abd Allah ibn al-Zubayr (685/686), toujours en imitation des monnaies perses sassanides (cf. pp.53 et 60) ; effigie copiée sur celle de Chosroês II et reprise des symboliques zoroastriennes de culte du feu sacré déjà observées sur les pièces montrées précédemment ; y est inscrit à l'avers, à droite *[en rouge]*, « *bsm llh »* (« au nom de Dieu ») et à gauche *[en vert] mhmd rsl llh* :
« que soit adoré l'envoyé de Dieu »

Comme pour la pièce ghassanide vue précédemment, l'interprétation la plus logique semble être la désignation directe par ces expressions *muhammad* et *rasul allah* du chef figuré sur la pièce, Ibn al-Zubayr lui-même. Il se prétend donc à la fois être un nouvel « homme des prédilections [de Dieu] » et un « envoyé [de Dieu] ». Plus encore, l'association des termes peut aussi se traduire par « que soit désiré l'envoyé de Dieu », « que soit adoré celui qui vient au nom de Dieu ». Elle en sublime le sens en renvoyant de fait à l'acclamation messianique des habitants de Jérusalem envers Jésus, lorsque celui-ci entra triomphalement à Jérusalem et fut reconnu comme Messie (roi-messie ou messie eschatologique) par le peuple, le dimanche précédant sa crucifixion selon les Évangiles : « **béni soit celui qui vient au nom du Seigneur** »[146]. Cette formule pour le moins grandiloquente indique qu'Ibn al-Zubayr, dans une forme de synthèse et de dépassement des « innovations messianiques » de ses concurrents, en vient à se prendre lui-même pour le Messie, envoyé par Dieu, redescendu sur Terre, et donc certainement envoyé pour accomplir directement l'apocalypse et établir son règne.



L'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem
(« Le cortège dans les rues de Jérusalem »,
de James Tissot, Musée de Brooklyn)

[146] L'acclamation est la reprise du Ps 118, v26 : « Béni soit celui qui vient au nom de Dieu ». Elle figure ainsi dans les évangiles dans les récits de l'entrée de Jésus à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Mt21,9) ; « Hosanna *[« sauve nous », « Dieu sauve »]* ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Mc 11,9) ; « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur » (Lc19,38) ; « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël » (Jn 12,12). Jésus lui donne par la suite un sens très particulier, que l'on pourrait interpréter comme **relatif à son retour** : « car, je vous le dis, vous ne me verrez plus désormais, **jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du**



La prétention d'une telle ambition peut sembler extravagante, mais force est de constater qu'elle a séduit nombre d'Arabes en ces temps apocalyptiques, au point de voir se manifester une sorte de **frénésie religieuse** bien réelle dont témoignent encore de nos jours les orientations vers Pétra de la majorité des édifices religieux arabes du premier siècle (mosquées). Rappelons que Pétra, fief d'Ibn al-Zubayr, haut-lieu des Arabes nabatéens, leur antique capitale et centre religieux fut aussi un des haut-lieux de l'alliance arabo-nazaréenne et de la geste des Émigrés. Ce centre semble alors avoir même été amélioré en un « sanctuaire d'Abraham » de remplacement au cube de Jérusalem, sanctuaire dans lequel fut rétablie (ou poursuivie) l'antique vénération d'une pierre noire météoritique (bétyle)[147]. On imagine sans peine combien la possession d'un tel artéfact a pu être exploitée par Ibn al-Zubayr pour appuyer ses revendications messianiques (la « pierre divine » pour authentifier « l'envoyé de Dieu »). Il ne s'agit donc pas de la vénération qui s'exercera dans le futur sanctuaire de La Mecque, lequel n'existe pas encore. Mais on voit déjà **poindre l'idée d'un sanctuaire arabo-arabe**, support des dévotions de la « religion d'Abraham », se substituant au Temple de Jérusalem qui était l'objet premier des espérances et efforts des Émigrés.

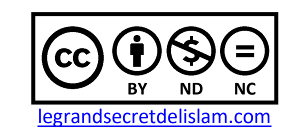


La bataille de Kerbala (d'Abbas al-Musavi, Musée de Brooklyn, d'après une peinture iranienne du XIX*e* s.)

Le règne de Yazid I*er* fut donc assez tumultueux, sans expansion territoriale arabe (on observe plutôt un certain reflux) du fait des tourments de la guerre civile, en particulier de sa lutte face à Ibn al-Zubayr et aux Alides. Il fait mener une terrible expédition par son gouverneur en Mésopotamie, Ubayd Allah Ibn Ziyad, contre ces derniers dans leur fief de Koufa, expédition qui se solde par la « bataille » de Kerbala (680). Son opposant Hussein, fils et successeur d'Ali, est décapité. Sa famille et sa suite sont massacrées. Prisonniers enchaînés et têtes coupées sont emmenés jusqu'à Damas. Consacrant une fois de plus dans le sang l'opposition à mort entre Alides et Omeyyades, ce sera un des événements fondateurs du futur chiisme. Les historiens musulmans (très tardifs, comme Ibn Kathir) chroniquent une autre expédition omeyyade, non moins terrible, l'année suivante à Médine, ou d'autres Alides et des Zubayrides furent massacrés (présentés comme « proches du Prophète »), leurs femmes violées en masse, la ville pillée et la région soumise par la force aux Omeyyades, parachevant ce que la mémoire musulmane décrit comme le **massacre des *Ahl al-Bayt*** (cf. p.51). On peut décrypter là la volonté du pouvoir de Damas de se débarrasser des restes de

Seigneur » (Mt 23,39). Nous avons pu de plus confirmer auprès de spécialistes la très grande proximité de sens entre l'expression *muhammad rasul allah* et ces citations des Évangiles en araméen, particulièrement dans ses dialectes de Mésopotamie.

[147] Les peuples sémitiques de Syrie vouaient depuis des siècles un culte à ces pierres aérolithes, notamment à Palmyre et à Pétra. On rapporte qu'une de ces pierres (une pierre noire) fut transportée en grande pompe d'Emèse (Homs) où elle était vénérée dans une forme de culte solaire, à Rome en 219 par l'empereur Marcus Aurelius Antoninus, né en Syrie, qui lui rendait un culte « obscène » (selon les commentateurs, d'où son surnom d'Héliogabale).



l'influence judéonazaréenne persistante en Arabie : vénération du Temple de Jérusalem, de la figure messianique de Jésus comme devant y redescendre de manière imminente pour déclencher le Jour du Jugement, revues et corrigées au fil des transformations de ces espérances chez les Alides et les Zubayrides. Une expédition sera de plus lancée l'année d'après contre Ibn al-Zubayr à Pétra (cf. ci-après). Le pouvoir divin des Omeyyades manifeste ainsi plus que jamais qu'il ne saurait être question de s'opposer à lui, sur le plan politique comme religieux, et que **tous doivent se soumettre à lui**.

On rapporte la mort du chef omeyyade en 683 des suite d'une chute de cheval à l'issue d'une bataille contre le parti zubayride. S'ensuit une période des plus troublées, sur laquelle la vérité historique n'est pas sûre. Les traditions musulmanes qui rapportent ces événements sont très difficiles à démêler tant elles les ont enjolivés a posteriori (dans une logique de justification à rebours). Le fils de Yazid, Muawiya II, succède à son père, mais abdique très rapidement, au bout de quatre mois, par refus de s'opposer à Abd Allah Ibn al-Zubayr et par répugnance à faire couler le sang dans des luttes fratricides. Il serait mort très peu de temps après d'une cause naturelle[148]. Marwan, son cousin issu de germain, également cousin d'Othman, lui succède, provoquant un changement du clan régnant dans la dynastie omeyyade. Il meurt également très peu de temps après son couronnement, dans des circonstances peu claires (assassiné par sa femme ?). Le peu dont nous disposons par les sources musulmanes à propos de ces deux chefs aux règnes bien énigmatiques est très révélateur du travail de réécriture de l'histoire poursuivi dans les siècles suivants par des « historiens » musulmans. Leur premier objectif sera de tenter de donner aux débuts de l'islam une apparence moins terrible que ce qu'elle fut, entre autres en masquant les sources réelles de la *fitna* (toujours cette logique à rebours). Au global, on se souvient principalement de Marwan pour le fils qui lui succède en 685, le nouveau maître de Damas Abd al-Malik ibn Marwan. Celui-ci laissera en effet une forte empreinte dans l'histoire musulmane comme **personnage clé dans l'unification de l'empire arabe et dans la construction du futur « islam »**.

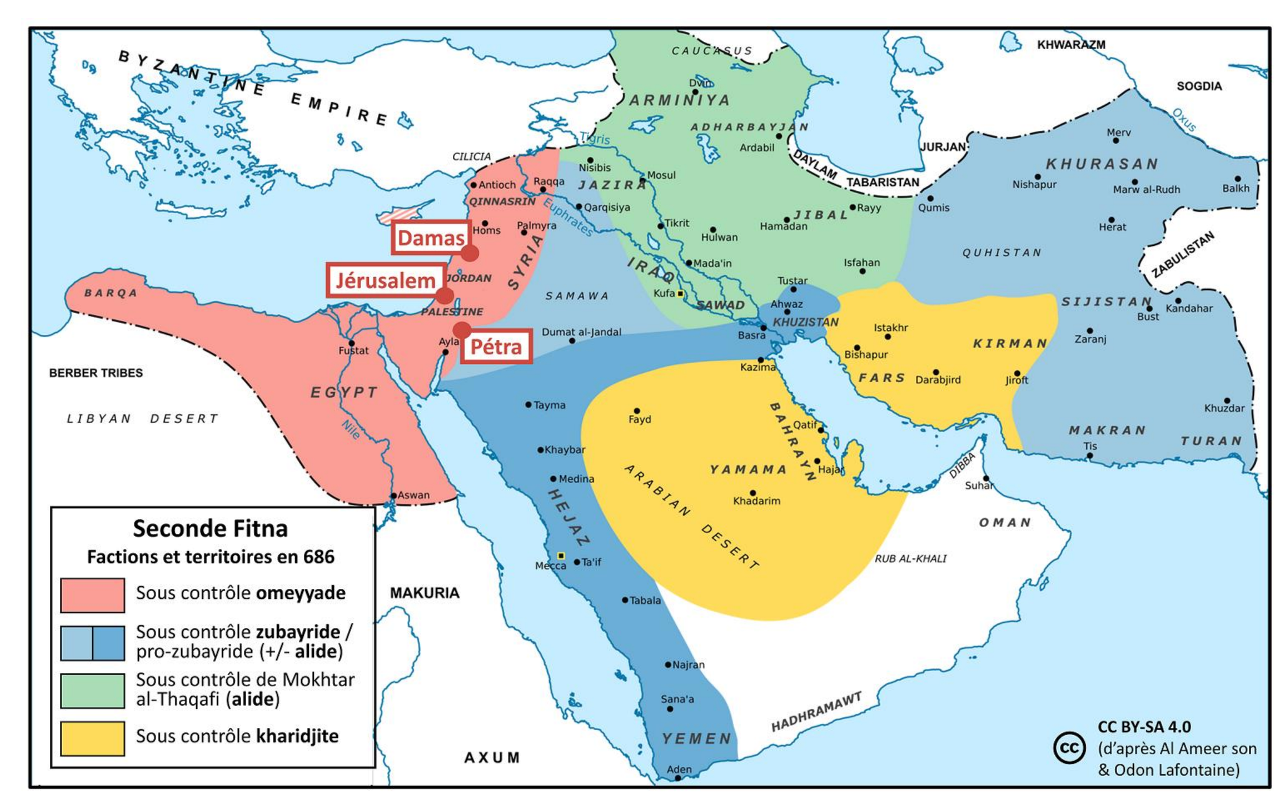
Abd al-Malik et les fondations de l'islam

Abd al-Malik présente cette figure de souverain fort qui a ponctué l'histoire des conquérants arabes. Se revendiquant comme le seul et unique chef des Arabes, il s'emploie dès les débuts de son règne à reprendre le contrôle de l'oumma : il consolide ses positions initiales, puis, une fois assurées ses bases, de Damas à l'Égypte en passant par Jérusalem, il peut alors résorber ses opposants alides et zubayrides. Il s'appuie sur le général al-Hajjaj, qui fut pour lui à la fois un grand ministre et un grand chef de guerre. Celui-ci s'étant distingué dans la campagne victorieuse contre Musab Ibn al-Zubayr, influent en Mésopotamie (peu ou prou l'actuel Irak) et frère d'Abd Allah, Abd al-Malik l'envoie régler le compte de ce dernier à Pétra.

Les armées omeyyades le pourchassaient déjà depuis quelques années. Un siège avait été conduit autour de Pétra, au point que le « sanctuaire d'Abraham » qu'elle abritait aurait ainsi été sérieusement endommagé par leurs balistes[149], si ce n'est détruit. Au fil des péripéties de sa guerre

[148] C'est la version très contestable de l'histoire des successeurs de Yazid que propose le chroniqueur musulman et « historien de cour » Tabari (homme qui s'est révélé davantage manipulateur et hagiographe qu'historien). Il en rendit compte dans ses chroniques au X*e* siècle, plus de deux cents ans après les faits. Les traditions sunnites et chiites présentent d'ailleurs des versions différentes de la fin du califat de Muawiya II.

[149] On a retrouvé sur le site de Pétra quantité de boulets de balistes, comme montré par Dan Gibson dans son documentaire The Sacred City [La ville sacrée], et comme évoqué dans son livre *Quranic Geography* (*op.cit.*). Mais dans l'ensemble, c'est l'étude critique des traditions musulmanes relatives à la seconde fitna, lesquelles firent a posteriori d'Abd Allah Ibn al-Zubayr le gouverneur de La Mecque (en tant que caravansérail des Qoréchites et lieu des origines de l'islam) et



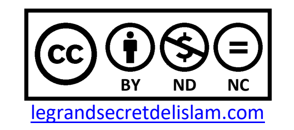
contre le pouvoir omeyyade, Ibn al-Zubayr avait alors tenté un repli loin de la portée des armées de Damas : dans le Hijaz, à des centaines de kilomètres au sud au-delà de Médine, à l'écart de l'itinéraire caravanier traditionnel, caché à quelques jours de marche de celui-ci. Dans cet environnement désertique, il y avait établi un **nouveau « sanctuaire d'Abraham »**, et installé sa pierre noire. Saurons-nous un jour pourquoi Ibn al-Zubayr choisit spécialement ce site ? Il pensait certainement qu'il s'agissait d'un lieu sûr. Peut-être y reçut-il l'appui d'alliés éthiopiens : le site se situe en effet à mi-chemin entre l'itinéraire caravanier et la Mer rouge, et au-delà, l'Éthiopie - le port de Djedda n'existait pas encore mais le rivage permettait sans doute des débarquements et embarquements discrets[150]. Toujours est-il que l'opposant aux Omeyyades est en fin de compte rattrapé par al-Hajjaj. Le rebelle, nouveau Messie et « envoyé de Dieu » finit ainsi décapité et crucifié en 692, et ses partisans massacrés sans pitié, tandis que le pouvoir de Damas prend possession de Pétra et du sanctuaire du Hijaz - futur sanctuaire de La Mecque. Maîtrisant ainsi l'opposition, le souverain et son ministre parviennent à mettre plus ou moins sous cloche la *fitna*. Elle ne cessera cependant de se poursuivre au gré des révoltes de meneurs territoriaux et de chefs religieux, notamment alides. Le pouvoir de Damas peut néanmoins relancer les guerres de conquête, notamment en Afrique du Nord et contre Byzance, et travailler à l'**unification politique et militaire** de l'oumma, et à sa constitution comme puissance nouvelle et indépendante.

Abd al-Malik va ainsi affirmer son pouvoir, un pouvoir d'un type nouveau, et chercher à échapper à l'influence byzantine, jusqu'au rejet de la tutelle de l'empire, rejet symbolisé et incarné par la frappe de monnaies nouvelles à partir des années 690 (page suivante) : elles abandonnent en effet les symboliques chrétiennes et celles du pouvoir byzantin au profit des références à Dieu, au pouvoir

---

qui décrivent « La Mecque » de manière remarquablement similaire au site de Pétra (descriptions incompatibles par ailleurs avec le site de La Mecque actuelle), étude critique qui permet de replacer à Pétra les affrontements entre Ibn al-Zubayr et les Omeyyades et de comprendre que celui-ci n'était pas localisé dans La Mecque du Hijaz mais à Pétra. Gibson l'explique très bien dans son documentaire et son ouvrage.

[150] Les liens entre Émigrés et Éthiopie (Axum) étaient certes anciens, mais existants (on a évoqué leur arrière-plan géopolitique). La tradition islamique en a gardé mémoire, sous la forme du récit de la fuite en Abyssinie chrétienne (Éthiopie) et du secours qu'y auraient reçu certains musulmans persécutés par les « Mecquois » (nous verrons ci-après dans quelles conditions fut écrite la tradition islamique).



divin du chef comme « serviteur de Dieu » et « commandeur des croyants », à la suite de son prédécesseur Muawiya. Reprenant aussi à son compte les innovations religieuses de ses opposants alides et zubayrides, Abd al-Malik s'y affirme de plus comme *muhammad* et *rasul allah*, c'est-à-dire comme la **nouvelle figure messianique** selon la formule que nous avons analysée, et donc à l'égal de Jésus (dans ce but, il fera collecter et refondre les monnaies représentant ibn al-Zubayr comme *rasul allah* pour les remplacer par les siennes - presque toutes, puisque certaines sont néanmoins parvenues jusqu'à nous). Certaines de ces monnaies le figurent même debout, la main sur l'épée, prêt à dégainer, dans une attitude pour le moins agressive. On peut imaginer que c'est dans le même temps que le souverain s'attribue, le premier dans l'Histoire, le **titre de calife**, c'est-à-dire de « lieutenant [de Dieu sur terre] »[151], titre complet typiquement judéonazaréen que ceux-ci attribuaient au Messie pour le rôle qu'il aurait dû tenir lors de son retour sur terre. C'est, dans l'esprit d'Abd al-Malik, une ère nouvelle qui est en train de s'ouvrir : le pouvoir omeyyade est devenu califat, c'est-à-dire « règne de Dieu » par procuration du calife, lui-même « envoyé de Dieu ». Aussi, lorsque Byzance reçoit paiement de son tribut en 692 par ces pièces nouvelles, elle perçoit très bien l'affirmation de la stature nouvelle et du pouvoir auxquels prétend désormais Abd al-Malik, et sa volonté d'émancipation de son système monétaire, de son impérium politique, de son univers religieux, de ses références chrétiennes. Refusant de recevoir ces pièces nouvelles pour son tribut, elle rompt alors les traités qui lui liaient ses anciennes colonies, aux mains notamment de ses anciens fédérés sous le commandement d'Abd al-Malik. La guerre qui s'ensuivra verra la défaite des armées byzantines et confirmera la **bascule du pouvoir** au Proche et Moyen-Orient au profit du califat.

Fals omeyyade (pièce en cuivre, 690-696)
et **dinar d'or omeyyade** (694-95)

Les deux pièces sont toujours d'inspiration byzantine mais les symboliques chrétiennes et impériales ont été remplacées par celles du nouveau pouvoir califal : représentation guerrière d'Abd Al Malik, la main sur l'épée, escamotage de la traditionnelle croix byzantine au revers au profit d'un poteau portant une sphère (Bétyle ? Pierre noire ?). Les deux pièces portent quasiment les mêmes inscriptions.



li-'abd allah 'abd al-malik amir al-mu'minin
« Pour le serviteur de Dieu, Abd al-Malik, **commandeur des croyants »**



bism allah la ilah illa allah wahdahu ***muhammad rasul allah***
« Au nom de Dieu. Pas de divinité sinon Dieu unique, **que soit adoré l'envoyé de Dieu »**



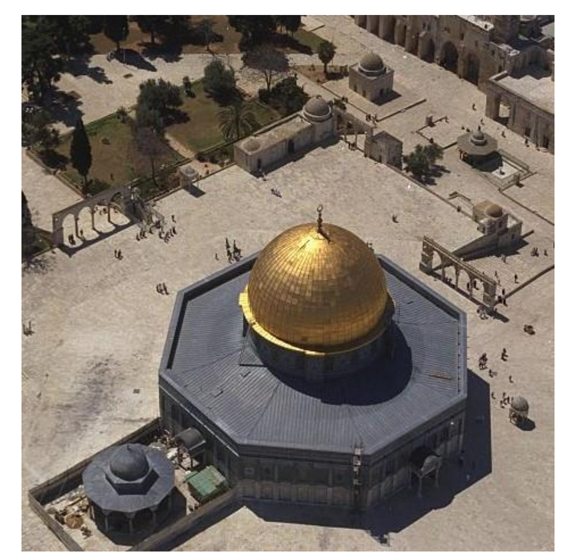
bism allah la ilah illa allah wahdahu ***muhammad rasul allah***
« Au nom de Dieu. Pas de divinité sinon Dieu unique, **que soit adoré l'envoyé de Dieu** »



bism allah duriba hadha'l dinar sana khamas wa sab`in
« Au nom de Dieu. Ce dinar a été frappé en l'an 75 »

[151] En arabe *khalifat* [calife] *llah fi l-'ard* ; avec l'invention du prophétisme par la suite, au VIII*e* siècle, ce sens glissera vers celui de « successeur du prophète », toujours dans cette même logique à rebours qui vise à manipuler le passé pour justifier le présent. Pourtant, le Coran actuel conserve toujours ce sens de « lieutenant de Dieu », comme par exemple en S38,26 : « *O David* [le roi juif de la Bible que l'islam reprend à son compte comme prophète], *Nous t'avons mis calife sur la terre* ». Le roi juif David ne saurait être le successeur de Mahomet !

Un événement symbolise et incarne particulièrement cette nouvelle donne politique et religieuse que prétend distribuer Abd al-Malik : c'est la construction du Dôme du Rocher à Jérusalem. Le sens de cet édifice continue d'intriguer les historiens tant ils ne peuvent se départir des présupposés de l'histoire islamique (en particulier la pseudo-primauté de La Mecque). Construit à la fin du VII*e* siècle (il y a débat sur la date avancée de 692 comme correspondant aux débuts des travaux ou à leur achèvement), ce monument de prestige qui domine de sa splendeur et par son emplacement tous les monuments religieux de Jérusalem (du moins ce qu'il restait des églises et sanctuaires chrétiens[152] après les destructions du siècle – Jérusalem et la Palestine étant encore quasi totalement chrétiennes) célèbre **l'affirmation d'une religion nouvelle**[153] supposée prévaloir sur toutes les autres, sous l'autorité du calife. Nous savons désormais que s'y élevait auparavant le *masjid Umar*, le lieu de prosternation d'Omar (raison pour laquelle le Dôme du Rocher continue encore d'être appelé traditionnellement « mosquée d'Omar »[154]), c'est-à-dire le cube construit par les judéonazaréens à l'emplacement supposé de l'ancien Temple de Jérusalem. Lorsqu'Abd al-Malik accède au pouvoir, il en reste cet édifice restauré sous Muawiya et attesté par les chroniques des voyageurs[155].



Le Dôme du Rocher

Le nouveau sanctuaire du calife détourne la mémoire « abrahamique » que les traditions juives et chrétiennes (et également la foi judéonazaréenne[156]) rattachent au sommet du Mont du Temple (identifié au mont Moriah) comme lieu du sacrifice d'Isaac : il fait de ce sommet – qui formait peut-être la base de l'ancien autel des sacrifices au temps du Temple – le centre de son Dôme, autour duquel les croyants sont invités à déambuler. Ce faisant, Abd al-Malik s'écarte du sens eschatologique premier du cube judéonazaréen au profit de la célébration de ce qui semble bien être la volonté de **placer les trois « religions abrahamiques » sous son autorité** – c'est ce que suggèrent ses mosaïques et inscriptions[157]. Le Dôme du Rocher est donc dépourvu de *qibla :* il est centré sur lui-même. C'est un peu plus tard que sera intégré au corpus religieux un sanctuaire arabe, celui de La Mecque, peut-être par Abd al-Malik ou plutôt, ce qui semble plus probable, par ses successeurs directs. Il avait déjà de toutes façons affirmé son imperium sur les anciens fiefs de son concurrent Ibn al-Zubayr, Pétra au premier chef, et sur ce site du Hijaz, la future Mecque, dans lequel ce dernier s'était réfugié et y avait installé sa pierre noire.

---

152 Les archéologues ont retrouvé en 1992, entre Jérusalem et Bethléem, les vestiges d'une église monumentale, l'église de la Kathisma. Antérieure au Dôme du Rocher, présentant elle aussi un plan en triple octogone centré sur un rocher, tout indique qu'Abd al Malik l'a copiée pour la construction de son propre monument. Elle a été transformée en mosquée par les Arabes (d'ailleurs orientée vers le site de Pétra), puis détruite au XI*e* siècle.

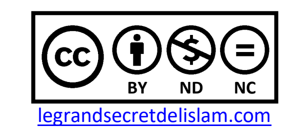
153 Religion nouvelle qui s'appelle toujours « religion d'Abraham » ; on verra apparaitre la dénomination d'islam vers l'an 720. Voir à ce sujet les travaux de Manfred Kropp (en particulier ses conférences au Collège de France).

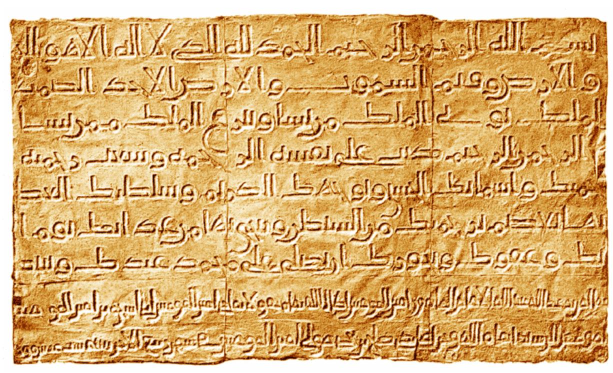
154 Les historiens ne comprennent d'ailleurs toujours pas ce surnom. Miryam Rosen-Ayalon, écrivait ainsi « [qu'] *en dépit du nom de mosquée d'Omar qui lui est souvent attribuée, il ne s'agit pas d'une mosquée et on ne peut, en aucune façon, l'attribuer au calife Omar* » (dans « Art et archéologie islamiques en Palestine »). Effectivement, ce serait alors la seule mosquée à ne pas présenter de qibla, c'est-à-dire de direction extérieure pour la prière (et encore moins de qibla dirigée vers La Mecque). Ils oublient simplement le cube antérieur et la raison de sa construction.

155 cf. note 139 sur les chroniques du pèlerin Arculfe.

156 Voir ci-après p.108 les traces de cette croyance encore présentes dans le texte coranique.

157 Cf. Patricia Crone & Michael Cook, *Hagarism…, op.cit.*



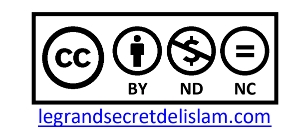

Inscriptions attribuées à Abd al-Malik, sur une plaque de cuivre située à l'entrée Est du Dôme du Rocher (intérieur) - les deux dernières lignes ont été rajoutées par le calife al-Mamoun au IX*e s.*

Plus encore que sur ses pièces de monnaies, les mosaïques et inscriptions du Dôme du Rocher montrent le statut messianique, voire divin auquel prétend le calife. Avec les pièces de monnaie et les autres inscriptions épigraphiques, celles-ci, particulièrement substantielles, comptent parmi les premières inscriptions arabes dites « islamiques ». Ou plutôt comptées à tort comme islamiques, car nous allons voir qu'elles ne le sont pas vraiment encore. On y voit certes le calife rejeter clairement et sans ambigüité la foi chrétienne en l'incarnation divine : « Pas de divinité sinon Dieu, Il n'a pas d'associé », « Le Messie Jésus fils de Marie n'était qu'un envoyé de Dieu ». Mais nier la divinité du Messie, permet à Abd al-Malik de mieux **se mettre lui-même au niveau de Jésus**, en tant que vicaire de Dieu, serviteur de Dieu et intermédiaire entre lui et les croyants, en tant qu'envoyé lui-même par Dieu, en tant que *muhammad*, et prophète (*nabi*) : « Ô Dieu, bénis ton envoyé et ton serviteur Jésus fils de Marie », » Que soit adoré l'envoyé de Dieu [*muhammad rasul allah*] », « Dieu et ses anges bénissent le prophète [*nabi*]. Ô vous qui croyez, demandez des bénédictions pour lui et saluez le d'une salutation digne » (extraits des inscriptions extérieures). « Nous te demandons, Ô Dieu (..) de bénir le *muhammad* [l'adoré], ton serviteur, ton prophète, et d'accepter son intercession auprès de toi pour son peuple », « Que soit adoré [*muhammad*] le serviteur de Dieu et son envoyé, qu'il a envoyé avec la guidance et la religion de vérité, pour qu'il la fasse triompher sur toute religion » (extraits des inscriptions intérieures)[158].

Le message est clair auprès des chrétiens, particulièrement des Arabes encore empreints de leur christianisme : le Temple du Messie a été détruit pour qu'y soit construit à sa place le « Temple d'Abd al-Malik ». Le Messie ne redescendra pas à Jérusalem, l'apocalypse n'y aura pas lieu. Elle est escamotée, plus ou moins renvoyée à d'autres temps. Le Dôme du Rocher ignore en effet complètement ces thématiques apocalyptiques et de redescente du Messie, pourtant centrales précédemment, affirmant à leur place la condamnation des Juifs et des chrétiens au nom de la figure de Jésus revisitée par Abd al-Malik et associée à lui, le *muhammad*, le *rasul allah* et le « lieutenant de Dieu sur terre ». C'est lui, et non plus le Messie, qui est désormais directement fondé à soumettre le monde à « la religion de vérité, pour qu'il la fasse triompher sur toute religion ». La rupture avec le substrat judéo-nazaréo-chrétien est consommée. Le règne de Dieu a été établi, c'est le califat. **Les espérances de la fin des temps et de l'apocalypse cèdent ainsi le pas au nouvel empire**.

Le pouvoir se structure aussi par des **réformes centralisatrices**, inspirées notamment du fonctionnement de l'empire byzantin (les experts chrétiens et juifs anciennement à son service sont mis à contribution). Notons en particulier la création d'un service de poste et l'imposition de l'arabe comme langue officielle de la cour et de l'administration. S'ajoutant à la réforme monétaire en cours, ces mesures voient le calife mettre ainsi en place un gouvernement global de l'empire, unifiant sa partie occidentale (ex-byzantine) et orientale (ex-sassanide), qui, jusqu'à présent avait toujours été administrées séparément (via un ou des gouverneurs arabes en Perse), relevant chacune des modèles impériaux et culturels des puissances précédentes. Le califat prend de fait une forme originale, perso-byzantino-arabe, réalisant le rêve ancien que poursuivaient chacun des empires de

[158] Ici le verbatim des inscriptions extérieures : https://www.islamic-awareness.org/history/islam/inscriptions/dotr ; et là le verbatim des inscriptions intérieures : https://www.islamic-awareness.org/history/islam/inscriptions/copper (site d'apologétique islamique, en anglais). On retrouvera certaines de ces expressions dans le texte coranique.



la jonction entre Méditerranée et Océan Indien. L'arabité devient ainsi le modèle du nouvel empire, s'étendant de plus en plus à tous ceux qui, non-arabes, font allégeance au califat et adoptent sa langue et sa doctrine politico-religieuse. Cette combinaison de facteurs explique la pérennité (relative) de cet empire nouveau, là où la plupart des autres puissances et entités politiques constituées par des conquêtes plus ou moins fulgurantes furent toujours réabsorbées ou assimilées à celles-ci[159].

Une **nouvelle campagne d'édition-réédition du texte proto-coranique** est décidée, mise en œuvre par al-Hajjaj, avec force collecte des recueils de manuscrits précédents, en particulier ceux de la faction omeyyade, héritière des manuscrits des Émigrés ayant pris Jérusalem - et vraisemblablement avec la compilation des manuscrits issus des différentes factions soumises au calife pour les intégrer après sélection dans le nouveau corpus afin de s'assurer leurs allégeances[160]. On produit ainsi un texte enrichi et corrigé dont la publication « officielle » s'assortit comme précédemment de la destruction des écrits jugés hétérodoxes du fait de la nouvelle réforme (c'est sans doute à ce moment que furent détruits les « corans d'Othman » évoqués précédemment). Ce nouveau recueil pourra être diffusé plus largement au sein de l'oumma - mais pas trop tout de même, restant en principe réservé à l'usage des chefs militaro-religieux, à l'appui des discours justifiant la supériorité des Arabes, leur domination voulue par Dieu et leurs conquêtes.

Transfert de l'élection divine sur la « communauté des croyants », poursuite de l'arabisation et de la « dé-judéonazaréisation » du corpus religieux, intuition d'un prophétisme arabe, proto-Coran, lieu d'Abraham, parachèvement des religions abrahamiques... Nous assistons sous Abd al-Malik à la **liaison de l'ensemble des éléments fondateurs du futur islam**. Ils sont mis au service d'un discours qui commence à afficher pour la première fois une cohérence, une logique interne tangible depuis l'échec du projet judéonazaréen et l'anarchie politico-religieuse qu'il a déclenchée. Pour le comprendre, il faut se représenter la façon dont la « religion d'Abraham » a été profondément modifiée au service des intérêts des chefs arabes. Ses manipulations successives n'ont cessé d'en déclencher de nouvelles, sous l'effet de leurs propres incohérences, de la contestation au sein de l'oumma et aussi du fait de l'influence des facteurs externes, comme l'explicite le schéma en page suivante.

Détaillons les facteurs extérieurs y figurant qui ont pesé sur la « religion d'Abraham » :

- Les incohérences de cette religion peuvent être dénoncées par des **critiques externes**, juives et chrétiennes (chrétiennes levantines comme chrétiennes persanes). Cela expliquera le grand soin qui sera porté à empêcher les non-musulmans d'accéder aux textes musulmans, et à empêcher les musulmans d'accéder aux textes des autres religions (ou de se les faire expliquer et prêcher). La simple existence de ces religions, cohérentes, dotées d'écrits sacrés, de lieux saints et de prophètes agit d'ailleurs comme aiguillon pour la « religion d'Abraham » : celle-ci se veut au-dessus de toutes et parachevant toutes les révélations. Il faudra absolument qu'elle puisse donner, au moins en apparence, les gages de cette prétention à être une religion véritable, fondée, honorable. Dans les faits, sa supériorité tiendra cependant davantage de la coercition exercée sur l'oumma comme sur les infidèles.
- Le pouvoir du chef peut être contesté par les **adversaires extérieurs** de l'oumma, comme par exemple l'empire byzantin - contesté ou a contrario renforcé en cas de victoire et de conquête de nouveaux territoires.

---

[159] Voir Robert Hoyland, *In God's Path…, op.cit.*

[160] C'est ainsi qu'une lettre de l'empereur byzantin Leo III (717-741) au calife Umar II (717-720) mentionne, selon Théophane († 817), que le Coran aurait été composé par Omar, Ali et Salman le Persan (Salman al Farsi, curieux personnage d'origine juive, « converti à l'islam » selon la tradition - vraisemblablement judéonazaréen) - voir Robert Hoyland, « The correspondence between Leo III (717-741) and 'Umar II » in *Aram*, 6 (1994). https://www.academia.edu/9659746/Correspondence_between_Leo_III_and_Umar_II

L'escamotage des judéonazaréens consécutif à leur échec, à partir de 640, la première des manipulations, a déclenché ce mécanisme. Depuis, celles-ci n'ont fait que se succéder, chaque chef puis chaque calife tentant à la fois de dominer l'oumma et de justifier son pouvoir par cette logique à rebou … répéter,

CERCLE VICIEUX DU RELIGIEUX

Autres religions

Manipulation de la religion et des mémoires

Apparition de questions nouvelles, incohérences de la religion

Reprise en main idéologique et religieuse

Discorde au sein de l'oumma

Chef autoritaire s'imposant par la force

Contestation du pouvoir entre factions

Ennemis extérieurs

CERCLE VICIEUX DU POLITIQUE

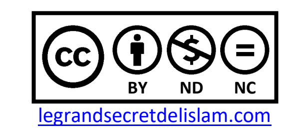
Mécanisme interne du primo-islam (VII-VIIIe s.)
ayant conduit à la formation de l'islam

LE GRAND SECRET DE L'ISLAM

ajoutant couche de manipulation sur couche de manipulation à la « religion d'Abraham » initiale. C'est ainsi que petit à petit, de destruction en réécriture, le phénomène produit le visage d'une religion nouvelle. Il amène tout aussi bien son lot de discorde, de guerre civile et de violence, et bien plus, il s'en nourrit : avant même d'entrer en guerre contre le monde, le futur islam est déjà **par nature en guerre contre lui-même**.

Cependant, par sa très ferme prise en main de l'oumma, Abd al-Malik aura réussi le tour de force de ralentir, de calmer quelque peu ce cycle infernal, en parvenant à un certain équilibre entre religieux et politique. Il s'est appuyé sur deux leviers principaux : d'une part, l'affirmation du pouvoir califal, un **pouvoir fort**, centralisé, mieux organisé, à même de juguler plus ou moins efficacement les discordes, ayant unifié son empire et devenu une puissance majeure ; de l'autre, la constitution d'un corpus religieux répondant mieux aux besoins idéologico-politiques, reprenant les innovations religieuses de ses adversaires plutôt que de s'opposer frontalement à elles. Ainsi, la religion islamique commence à prendre forme sous Abd al-Malik, même si la figure prophétique de Mahomet n'est pas encore apparue, même si La Mecque et le Coran n'ont pas encore le statut dont ils bénéficient aujourd'hui. C'est avec lui que se fixent les éléments fondamentaux, les piliers et la vision du monde qui la structureront et lui feront traverser les siècles. Ces mêmes fondamentaux que nous avons cités précédemment dans la description du dogme musulman (page 11).

Tout s'articule désormais de façon à peu près cohérente autour des concepts de volonté divine imposée par un « envoyé de Dieu » intermédiaire avec les croyants, et de communauté élue pour porter et accomplir cette volonté dans le monde entier. Le pouvoir califal peut ainsi revendiquer



officiellement sa religion comme emblème et justification de son pouvoir, ainsi que de ses prétentions à tout dominer. La réforme monétaire de 697 le clame à la face du monde, avec ses pièces qui abandonnent les représentations humaines pour figurer à leur place des **commandements islamiques comme nouvelle symbolique du pouvoir**. On retrouvera ainsi ces commandements plus ou moins reformulés dans le texte coranique.

Dinar d'or frappé sous Abd Al Malik (697-698)

Toutes les symboliques antérieures du pouvoir (effigies califales, motifs byzantins ou sassanides) sont remplacées par un discours religieux islamique, lequel devient de fait la nouvelle symbolique du pouvoir, jusqu'à reléguer les informations fonctionnelles (date, valeur) en marge



Au centre
la ilah illa
« pas de divinité sinon… »
allah wahdahu
« …Dieu unique »
la sharik lahu
« Il n'a pas d'associé »

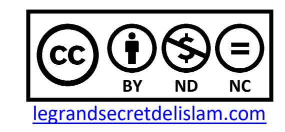
En marge
muhammad rasul allah arsalahu bi'l-huda wa din al-haqq li-yuzhirahu 'ala al-din kullihi : « **Que soit adoré l'envoyé de Dieu** qui l'a envoyé avec la guidance et la religion de vérité **afin qu'elle triomphe sur toute autre religion** » (cf. S9,33)



Au centre
allah ahad allah
« Dieu est un. Dieu… »
al-samad lam yalid
« …est éternel, il n'a pas engendré… »
wa lam yulad
« …ni n'a été engendré »
(cf. S112,1-3)

En marge
bism allah duriba hadha'l-dinar fi sana thaman wa sab'in
« Au nom de Dieu, ce dinar a été frappé en l'an 78 [697-698] »

Le temps du proto-islam, celui des Arabes et de leur allégeance aux judéonazaréens, est bel et bien révolu. Le temps du primo-islam, celui de la lutte entre chefs et factions arabes tentant tant bien que mal de justifier leur domination est en train de s'achever. Avec la constitution du nouvel empire, du califat qui se veut « règne de Dieu », **le temps de l'islam va pouvoir s'ouvrir**.



DE L'INVENTION DE L'ISLAM À SA PÉTRIFICATION

Nous allons maintenant observer comment la religion islamique va se former à partir du legs d'Abd al-Malik. Dans les trois à quatre siècles qui vont le suivre, l'islam se dotera du système de dogmes, de traditions et d'histoire sainte que l'on connaît aujourd'hui. Leur (apparente) implacable cohérence interne proviendra de leur construction a posteriori, dans cette logique d'autojustification que nous avons déjà vue à l'œuvre. Voici comment.

L'invention de La Mecque

Abd al-Malik meurt en 705. Avec lui s'efface de fait la primauté de Jérusalem comme lieu des trois religions soumises au grand calife. Son statut de ville sainte et la symbolique attachée au Dôme du Rocher, liées à la personnalité exceptionnelle du chef omeyyade, s'estompent de fait dans la religiosité messianiste arabe au profit des sanctuaires arabo-arabes de Pétra et peut-être déjà du site de La Mecque. Ce dernier avait émergé à la faveur du bouillonnement des *fitna*, c'est-à-dire de l'opposition des factions arabes du Hijaz et de Mésopotamie au pouvoir de Damas, poursuivant dans un sens l'affrontement millénaire de l'empire perse et de l'empire byzantin sous une nouvelle forme. On se souvient que ces factions étaient plus ou moins liées aux partisans d'Ali et de ses descendants et ralliées un temps à « l'anti-calife » Abd Allah Ibn al-Zubayr. Or, voici qu'en 713, un important tremblement de terre endommage gravement Pétra et son système d'adduction d'eau. La ville est abandonnée et tombe dans l'oubli. Peu de temps après, **on voit apparaitre les premières mosquées orientées vers le site de La Mecque**, dont la toute première de celles-ci aurait été construite en 727 à Banbhore, dans l'actuel Pakistan, à la suite de la conquête de 711 (*Jamia masjid*, vers l'embouchure de l'Indus, non loin de Karachi[161]). Elle serait la première à pointer la *qibla* vers La Mecque[162] dans la mesure où aucune des mosquées construites avant celle-là, parmi la trentaine environ ayant survécu à ce jour, n'était réellement orientée vers La Mecque ou n'y pointait la *qibla*, la direction de la prière - et sachant de plus que la grande majorité d'entre elles étaient en fait orientées vers Pétra (ou ses environs immédiats). D'ailleurs, quelques mosquées seront construites après 727 et encore orientées vers Pétra. A partir de cette date, on voit cependant se multiplier les mosquées et bâtiments orientés vers La Mecque : la mosquée des Omeyyades à Amman (730), le palais de Qasr Bayir dans le désert de Jordanie (743), la mosquée al-Mansour à Bagdad, ville nouvelle capitale des Abbassides (762), le palais de Qasr Ukhaydir, à proximité de Koufa (764), etc. Au IX*e* siècle, toutes les nouvelles mosquées construites pointeront systématiquement la direction de la prière vers La Mecque[163].

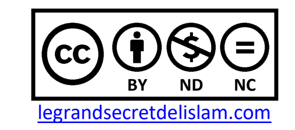


Les restes de la mosquée *Jamia Masjid* de Banbhore (Pakistan)
Construite en 727 et redécouverte dans les années 1960

[161] http://thesacredcity.ca/banbhore.html et http://archnet.org/sites/3976

[162] Parmi celles que l'on a retrouvées et dont on a pu déterminer la *qibla*.

[163] Selon les relevés d'orientation réalisés par Dan Gibson (*Quranic Geography* et *Early Islamic Qiblas*, op.cit.) et mis à jour sur son site http://thesacredcity.ca/data/index.html ; si ses données « brutes », c.à.d. ses relevés d'orientation, n'ont pas été contestées, les hypothèses proposées par Gibson à ces *qibla* dirigées vers Pétra sont contestables et contestées : il valide en fait l'ensemble du récit traditionnel islamique, ne faisant qu'y substituer Pétra à La Mecque et



Comment comprendre cette **apparition subite de *qibla* mecquoises** autrement que par une décision califale de faire de La Mecque un sanctuaire islamique ? Décision qui se comprend fort bien dans le contexte que nous avons décrit d'effacement de Jérusalem et de construction de l'islam comme religion nouvelle, autonome, se voulant indépendante du judaïsme et du christianisme. Le Dôme du Rocher, trop lié à Abd al-Malik, trop lié aux traditions juives et chrétiennes par sa position à Jérusalem, ne peut en effet satisfaire le besoin d'un sanctuaire arabo-arabe. Les dévotions que certains Arabes continuent de lui rendre, les pèlerinages, les prosternations autour de son rocher ont de moins en moins de sens depuis qu'on a pris acte de la non-redescente imminente du Messie, depuis que le lieu supposé de cette redescente a même été relocalisé de Jérusalem à Damas, et depuis que les judéonazaréens sont peu à peu tombés de la disgrâce à l'oubli. Il devient même incompréhensible de partager ces dévotions avec les Juifs qui, selon leur « fausse religion d'Abraham », faisaient mémoire en ce lieu de l'épisode du « sacrifice d'Isaac ». Les croyants de la « vraie religion d'Abraham » prétendront au contraire que c'était Ismaël, leur patriarche - d'où leur surnom « d'Ismaélites » - qu'Abraham avait voulu sacrifier, et non Isaac, le patriarche des Juifs.

Il s'agit de légitimer les Arabes comme vrai peuple élu, chargé par Dieu de soumettre le monde et d'élever ainsi leur « religion d'Abraham » au-dessus de celle des Juifs. C'est le discours plus ou moins hérité des judéonazaréens : la révélation donnée aux Juifs par Moïse aurait été corrompue (de même pour celle donnée aux chrétiens par Jésus). Dieu, qui avait cependant plus d'une corde à son arc, aurait alors délaissé les descendants juifs d'Abraham (et délaissé les chrétiens) au profit des « vrais » fils d'Abraham, les Ismaélites. La mentalité de l'époque (et toujours aujourd'hui) exigeait cependant des preuves un peu plus tangibles qu'un simple discours, même mis par écrit : pour démontrer le choix divin des Arabes et la divinité de la révélation dont ils se prévalent, il faudrait qu'existe quelque part, de préférence en terre arabe vierge de toute influence extérieure, un **authentique sanctuaire d'Abraham** préexistant à la Jérusalem juive. C'est ce que le pouvoir califal va créer par le site de La Mecque, idéalement placé dans le lieu désertique dans lequel s'était réfugié Ibn al-Zubayr, et dans lequel avaient commencé de se développer les premières dévotions liées à la pierre noire qu'il y avait installée.



La pierre noire
(enchâssée dans un support en argent, situé au coin de la Kaaba à La Mecque)

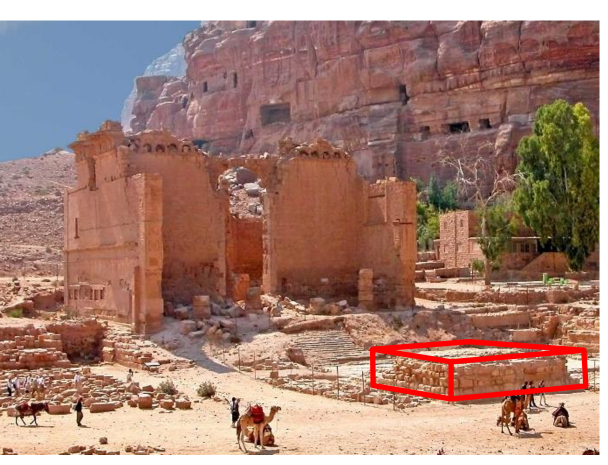
Fut ainsi **créé ex nihilo**, ou presque, **un sanctuaire arabo-arabe** dédié à Abraham. Et fut décrétée son antériorité absolue puisqu'on prétendra que ce serait Abraham lui-même qui l'aurait construit avec Ismaël[164], si ce n'est Adam, le premier homme. Abraham y aurait même vécu ! Il s'agissait en fait pour l'essentiel d'un transfert géographique vers La Mecque de la « religion d'Abraham » initiale. C'est ainsi que ce site fut peu à peu imposé aux Arabes puis aux musulmans, non sans contestations, comme lieu de culte et de pèlerinage, à la place de Jérusalem, de Pétra et des sites de Syrie. Un temple y est construit, selon la forme sacrée cubique. Il est nommé Kaaba par analogie avec la Kaaba mentionnée par le texte coranique[165]. La **pierre noire** déjà vénérée y est installée. Les lieux

ignorant en cela le dossier historique, judéonazaréens et alliance arabo-nazaréenne, relèvement du Temple de Jérusalem, analyses coraniques, preuves et indices de la construction progressive de l'islam, etc. Voir aussi la note 149

[164] Voir en p.111 la manipulation que la tradition a fait subir au sens du texte coranique pour justifier cela

[165] Deux mentions seulement, en deux occurrences rapprochées, S5,95 & 5,97 ; un nom qui n'est pas sans rappeler « l'Abu Kaaba », haut lieu traditionnel des Arabes de Syrie (cf. carte de Dussaud, en page 32), la Kaaba de Pétra (selon les travaux de Dan Gibson) ou bien la Kaaba de Zoroastre, en Perse (temple cubique, toujours visible de nos jours, situé dans un environnement de temples et tombeaux troglodytes, comme à Pétra). On peut également penser que le nom de « La Mecque » fut également donné au site par analogie avec le texte coranique, qui, si on le triture bien, peut faire apparaitre ce nom en S48,24 (seule et unique occurrence). On notera que la sourate 48 raconte cependant une tout autre histoire, s'étant déroulée en un tout autre lieu que ce que la tradition musulmane a forcé à comprendre en

alentours sont nommés également pour les faire coïncider avec ceux de l'histoire réelle que les mémoires avaient pu conserver : Marwa et Safa (Mont Moriah et vraisemblablement le Mont Scopus[166], à Jérusalem), ou bien encore le mont Abou Qubays (visible sur la carte de René Dussaud, p.32). Dévotions et pèlerinages pourront s'y développer, selon les rites anciens qui avaient cours à Jérusalem[167], selon les coutumes arabes antiques[168], selon les coutumes persanes qui s'imposeront un peu plus tard, selon la relecture contraignante du texte coranique (voir ci-après en p.109), lorsque le pouvoir abbasside de Bagdad poursuivra la politique de promotion de La Mecque comme lieu de fondation de l'islam, et lorsque l'ensemble de ces rites sera dûment « islamisé » en les attribuant à la figure prophétique de Mahomet (ou les faisant avaliser par lui) avec l'écriture des traditions et des « circonstances de la révélation »[169].


Vestiges probables de la Kaaba de Pétra (Jordanie)
Ruines du temple *Qasr al-Bint* dédié à Dushares (*al-Uzza* ?) au 2e plan ; selon Dan Gibson, la construction carrée signalée au 1er plan aurait été la fondation de la « Kaaba de Pétra » (elle pourrait aussi avoir été la base d'un autel de sacrifices)


La Kaaba de Zoroastre (Naqsh-e Rustam, Iran)
Mausolée de Darius II en arrière-plan ; noter la profusion de niches pour l'ostension de statues et idoles

Ce lieu désert, vierge de toute présence, de toute histoire, satisfait tous les critères pour répondre aux besoins de la religion nouvelle. Cependant, comme tout mensonge, comme toute **fiction**, il présente des failles structurelles qui déclenchent en cascade des questions très embarrassantes, questions dans lesquelles peut s'engouffrer la recherche de la vérité, même quatorze siècles plus tard. Tout d'abord, les caractéristiques d'un tel lieu, désertique, aride, sans gibier, sans végétation pour les troupeaux, sans terres cultivables, sans possibilité d'agriculture empêchent de considérer raisonnablement qu'une ville ait pu y être fondée et y subsister depuis des temps immémoriaux. Toujours aujourd'hui, et de plus en plus à mesure de son développement, La Mecque nécessite d'être approvisionnée pour absolument tous les besoins des hommes (et des bêtes) : nourriture, fourrage, bois de chauffage, matériaux divers, etc. doivent y être acheminés de l'extérieur, et l'eau par le creusement d'immenses réservoirs. Nous savons qu'il y avait une présence arabe dans une relative proximité : la ville-oasis ancienne de Taïf est distante d'environ 90 kilomètres, soit à peu près la même distance que jusqu'aux rivages de la mer Rouge.

---

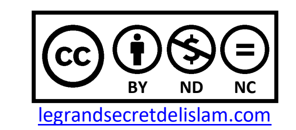
inventant cette mention au site de La Mecque (voir p.119). On notera également combien ce nom est proche du patronyme *ma'ă·ḵāh* (*Ma'ka*) employé à de très nombreuses reprises dans la Bible, et combien il est encore plus proche de l'Abil Bet Ma'aka (cours d'eau de la maison/ temple de Ma'ka) qui se trouve juste au sud d'Homs, en Syrie (cf. carte de René Dussaud, en p. 32).

166 Flavius Josèphe donne au Mont Scopus le nom de « Sapha » dans ses *Antiquités Juives* (11,329).

167 Jérusalem était le lieu éminent de pèlerinage juif (et donc de pèlerinage judéonazaréen) où avaient cours des rites comme la circumambulation autour du Temple, et les sacrifices (rites judéonazaréens dont on trouve certains détails dans le *Livre des Jubilés*, qui les attribue à Abraham). Voir ci-après dans les analyses du texte coranique en p.108 certaines traces du pèlerinage judéonazaréen et de ses rites.

168 La pierre noire est ainsi enchâssée dans un écrin rappelant les représentations antiques du sexe féminin (cf. tradition du Yoni), tandis que les pierres levées (les « trois stèles ») pour la lapidation symbolique de Satan figureraient quant à elle le sexe masculin (cf. tradition du Linguam), jusqu'à ce que les Saoudiens ne les remplacent récemment par des énormes édifices, de taille plus adaptée au nombre de pèlerins.

169 Voir ci-après le chapitre « L'invention de l'Histoire », p.82.



Mais un tel approvisionnement ne peut être réalisé sans le concours d'un pouvoir central, particulièrement celui d'un État (comme de nos jours), voire d'un empire… Et ce d'autant plus que le site de La Mecque se situe à l'écart et en surtout en contrebas de plus de 1 000 mètres de l'itinéraire caravanier traditionnel passant par Taïf (ce qui représente environ trois jours de caravane de La Mecque). Jamais un commerçant ne pourrait imaginer installer son caravansérail, sa base arrière, ses entrepôts, ses élevages de chameaux dans un tel endroit[170].

De plus, le site en lui-même, retenu pour la construction de ce sanctuaire est non seulement inhospitalier mais particulièrement dangereux : il s'agit en fait d'une cuvette étranglée, entourée de collines et montagnes. Aussi, lorsque surviennent des pluies importantes, le ruissellement des eaux se révèle très problématique. Et en cas de pluies diluviennes, comme il en arrive de temps en temps, le site se trouve alors soudainement inondé, voire ravagé par des torrents d'eau et de boue. Les chroniques des premiers siècles de l'islam rendent compte d'inondations en 738, 800, 817, 823, 840, 855, 867, 876 et 892. En 960, une caravane de pèlerins d'Égypte fut même engloutie dans ces torrents alors qu'elle s'en approchait ! Nous avons vu précédemment comment la Kaaba faillit être détruite par une de ces catastrophes, en 1620 (cf. note 11). Elle dut être complètement reconstruite par le sultan Mourad, depuis ses fondations. Et même si les Saoudiens ont tenté depuis de traiter plus ou moins efficacement le problème, le cube est encore **régulièrement inondé**. Le reste de la ville de La Mecque qui s'est construite depuis autour l'est aussi. Les spécialistes mobilisés par les Saoudiens ont d'ailleurs formulé leurs inquiétudes quant à la possibilité d'une catastrophe majeure du fait de la bétonisation du site.



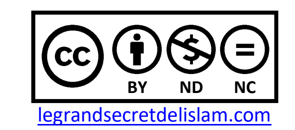
Quelques témoignages récents des inondations régulières de La Mecque et de la Kaaba

Il semble donc **inimaginable** qu'un tel sanctuaire ait pu ainsi traverser les siècles depuis Abraham[171] dans ces conditions sans défrayer la chronique. Et a fortiori la cité commerçante prospère qu'on dit s'y être développée[172]. D'ailleurs, on ne trouve avant la fin du VII*e* siècle aucune

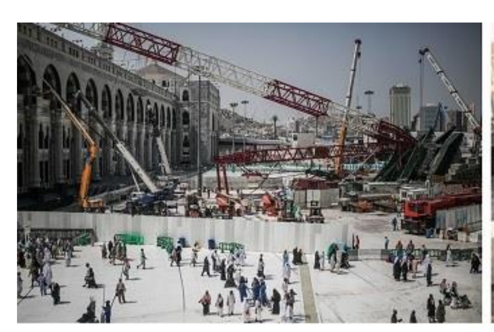
[170] Voir Patricia Crone, *Meccan Trade…, op.cit.*

[171] Abraham aurait vécu environ entre 1900 et 1600 avant Jésus Christ selon les traditions musulmanes.

[172] Le traditionniste Ibn Kathir (XIV*e s.*, « autorité » en la matière) mentionne une ville de plus de 20 000 personnes (!!!), à même de fournir les considérables armées mecquoises dont il est question dans le récit mythique de la vie de Mahomet.



mention de cette ville, de son sanctuaire ancien, de son commerce, des pèlerinages qui auraient dû la nourrir[173]. Elle n'est signalée par aucun chroniqueur, aucun géographe, aucun témoignage[174]. Elle n'est même pas citée dans la charte de Médine[175], le document le plus ancien revendiqué par l'islam. Et de plus, elle se situe à l'écart de tous les itinéraires caravaniers d'alors, abondamment documentés. Tout le contraire par exemple de Yathrib, signalée par les historiens, et où l'on a trouvé des vestiges archéologiques que l'on serait bien en peine de déterrer autour de la Kaaba, alors même que les Saoudiens en ont bouleversé tout le sous-sol, et celui de tout le centre-ville dans des travaux titanesques.







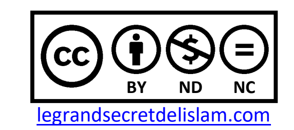

Quelques témoignages du gigantisme des travaux (et des fouilles)
conduits récemment par les Saoudiens à La Mecque

Par ailleurs, les graffitis dits « islamiques » du VII*e* siècle retrouvés en Arabie Saoudite ne mentionnent nullement cette ville ni son sanctuaire. Ainsi, plus profondément, si le choix d'un site désert et éloigné de tout pouvait sembler pertinent pour y implanter de manière artificielle un lieu arabo-arabe des origines, il ne peut que s'inscrire en contradiction profonde avec les autres vestiges des origines de l'islam, avec les vestiges anciens, les vestiges de l'histoire réelle qu'on ne peut tous détruire, cacher ou maquiller : ceux d'un environnement juif (judéonazaréen) et chrétien originel que le récit traditionnel a occulté mais que l'analyse critique du Coran, de la tradition islamique et des différents vestiges anciens a rétabli. On ne peut résoudre cette contradiction en inventant ex nihilo cet environnement dans le Hijaz. C'est ce que montrent en particulier les études coraniques

[173] La Mecque ne se situait pas sur la route de l'encens, et encore moins au croisement de routes commerciales majeures. Les traditions islamiques mentionnent que le commerce mecquois concernait le parfum du Yémen, le cuir, les chameaux, et peut-être les ânes, le beurre clarifié et le fromage du Hijaz. Qui donc les achetait pour n'en avoir laissé aucun témoignage ? L'industrie du parfum et du cuir était fort bien développée à Byzance, et les produits alimentaires et d'élevage étaient abondants en Syrie. Par ailleurs, les Mecquois sont dits par ces mêmes traditions ne pas commercer avec les pèlerins. Patricia Crone a tenté d'éclaircir cela dans un article où, indépendamment de tous les problèmes agricoles, climatiques et autres relatifs au site mecquois, elle explore les possibilités de commerce qui auraient pu s'offrir à une hypothétique communauté de caravaniers implantée à La Mecque (« Quraysh and the Roman army : making sense of the Meccan leather trade », Bulletin of SOAS, 70, 1 (2007), 63–88).

[174] Certains musulmans d'aujourd'hui s'efforcent désespérément d'exhiber ce qu'ils veulent absolument voir comme des témoignages, obéissant au principe de logique à rebours qui a construit l'islam. Ils veulent les voir dans la déformation du nom de Maccoraba cité par Ptolémée (II*e s.*). Patricia Crone a réfuté cela dans son livre *Meccan trade and the Rise of Islam, op.cit.*

[175] Relevé par A.L. de Prémare (in *Les Fondations de l'islam*, op.cit.) pour ce qui relève de ses premières strates : Mahomet, auteur de cette charte entre Émigrés et habitants de Yahtrib ne dit rien à propos de La Mecque.



(linguistique, théologie, exégèse, etc.), qui seront présentées ci-après : il y a eu un contact général de toutes les populations arabes proto-musulmanes avec le christianisme, en particulier le christianisme araméen, et de certaines d'entre elles avec la pensée judéonazaréenne. Cela est **inconcevable dans le seul Hijaz**.

Et d'ailleurs, les critiques contemporains des débuts de l'islam ne se sont pas privés de souligner ces absurdités : Jean de Damas pointait justement qu'il était impossible de trouver dans les environs de La Mecque le moindre bois nécessaire au sacrifice d'Abraham[176]. Il aurait pu ajouter qu'Abraham n'aurait jamais pu y trouver les moyens de subsistance lui permettant de s'établir dans le milieu désertique de La Mecque pour y construire la Kaaba. Les critiques actuels sont d'ailleurs allés beaucoup plus loin que Jean de Damas en soulignant que le Coran lui-même décrit les habitants de La Mecque, les supposés « polythéistes » auxquels s'adressent les prêches du prophète[177], comme des agriculteurs et des pêcheurs ! Ils cultivent le blé, les dattes, l'olivier, la vigne, les grenades. Ils mènent aux pâturages leurs troupeaux de chèvres, de moutons, de vaches et de chameaux. Comment imaginer la possibilité d'une telle abondance au beau milieu de la région désertique et montagneuse de La Mecque ?[178] Ils naviguent de plus sur des mers « d'eau douce » et « d'eau salée » qu'ils connaissent bien (S25,53 ; S35,12 ; S55,19-20 ; S55,22), et en mangent les poissons et coquillages fraîchement pêchés. Or on ne trouve pas une telle configuration de proximité entre lac d'eau douce et mer salée en Arabie (mais plutôt au Levant)[179].

Le choix arbitraire de La Mecque crée par ailleurs d'autres contradictions avec un texte coranique issu très lointainement de la tradition juive (judéonazaréenne) et qui n'est donc pas cohérent avec la localisation de ce nouveau « lieu d'Abraham ». On trouve toujours en effet dans ce texte des mentions à Moïse, censé guider les « enfants d'Israël » hors d'Égypte (S5,26), mais qui ne les guide pourtant nullement vers La Mecque… On y comprend, par la mention à d'éminents personnages liés à Jérusalem (Salomon, Jésus), que c'est bien là que les « enfants d'Israël » se sont établis et non dans le « lieu d'Abraham » voulu par l'islam. Ces éminents prophètes de l'islam, Moïse, Salomon, Jésus ignoraient-ils que le véritable « lieu d'Abraham » n'était pas à Jérusalem mais à La Mecque, et que le véritable peuple élu issu d'Abraham n'était pas celui auquel ils appartenaient mais les Arabes ?

Bref, en attribuant autoritairement à sa religion un lieu des origines dans le désert du Hijaz, le pouvoir califal a cru se donner de solides assises, une justification à toute épreuve de l'islam et du choix que Dieu aurait fait des arabes et de leur calife pour soumettre le monde en son nom. Certes, l'invention de La Mecque a participé de la construction d'une **apologétique efficace**, du moins en surface, qui fait encore croire aux musulmans que l'islam serait ainsi sorti du désert, de nulle part, et donc qu'il viendrait de Dieu. Mais il a aussi fait apparaitre des **incohérences en pagaille**, auxquelles la tradition musulmane mettra des siècles à tenter de remédier, au besoin en les mettant sous le boisseau. Incohérences dont on ne peut plus empêcher le dévoilement aujourd'hui avec le travail de la recherche historico-critique.

---

176 Dans son *Traité des Hérésies*, de 746 ; il y mentionne alors Isaac et non Ismaël. Il y a débat toutefois sur la datation de ses écrits (peut-être un apocryphe plus tardif, du IX*e* s .).

177 Nous verrons par la suite quel sens donner au « polythéisme » dont parle le discours musulman.

178 Cela a été particulièrement démontré par Patricia Crone dans son article « How did the Quranic Pagans make a living ? » (Bulletin of SOAS, Vol. 68, N° 3, 2005) par une étude méticuleuse des versets coraniques. Son travail n'a jamais été réfuté.

179 Voir Odon Lafontaine, « La barrière entre les deux mers » - https://www.academia.edu/43922347/La_barri%C3%A8re_entre_les_deux_mers_

L'invention du « Prophète » et de la « prophétie »

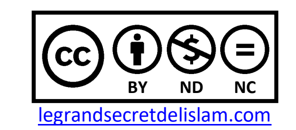
Les successeurs d'Abd al-Malik, qui se proclamait « envoyé de Dieu », *muhammad* et « prophète », auront beau reprendre son titre de calife, « vicaire de Dieu » sur terre, tous ne présenteront pas l'aura et le charisme de leur prédécesseur, au point de se proclamer eux aussi « envoyé de Dieu » et de faire reposer sur leurs épaules tout l'édifice politico-religieux. La formalisation de la religion et la proclamation de son origine divine nécessitent donc l'**invention d'une révélation divine** pour les légitimer, et donc d'un prophète particulier qui l'aurait révélée, sur le modèle vague des prophètes bibliques. Le duo du *muhammad*-prophète-Jésus et du *muhammad*-calife « vicaire de Dieu, prophète et successeur du *muhammad* Abd al-Malik », mis en avant par les premiers successeurs d'Abd al-Malik, est remplacé par le duo du *muhammad*-islamique et du calife « successeur du *muhammad* », dont on construit peu à peu la figure.

Le souvenir lointain du Mahomet historique a peut-être été mobilisé pour cela (certaines traditions se rapportant au Mahomet islamique semblant bel et bien receler un fond de vraisemblance historique). Le fait que ce Mahomet historique ait été complètement ignoré par les Arabes depuis les années 630 jusqu'au début du VIII*e s.* indique cependant que son rôle réel dans l'histoire ne fut évidemment pas aussi déterminant que la légende musulmane le prétend. Ou qu'on a voulu l'oublier, sans doute du fait de l'échec du projet millénariste judéonazaréen de conquête de Jérusalem dont il était l'un des prédicateurs, comme on l'a vu.



Une des premières inscriptions épigraphiques à mentionner *muhammad* (la première hors monnaies et monuments ?) datée de 699-700, retrouvée en 2018 sur le plateau de Hisma (Nord-Ouest de l'Arabie Saoudite, à 150-200km de Pétra)
« Ô Dieu bénis le *muhammad* et accepte son intercession dans sa communauté (*). Et ayez pitié de nous dans l'au-delà comme vous avez pitié de nous dans ce monde. Et Bakr bin Abi Bakra Al-Aslami a écrit à la fin de l'année 80 ». (* : invocation similaire à l'inscription intérieure du Dôme du Rocher « Bénis le *muḥammad*, ton serviteur, ton prophète, et accepte son intercession dans sa communauté »)
© The Desert Team (Fariq Al Sahra) - http://alsahra.org/?p=19281

Il est fort probable aussi que les contraintes de l'invention d'une figure prophétique devant composer avec le cadre laissé par Abd al-Malik aient forcé à exhumer le Mahomet historique : ce dernier était en effet bel et bien surnommé *muhammad*. C'était certes dans un sens très précis, qui faisait de lui un nouveau « Prophète Daniel », annonciateur de la redescente imminente du Messie Jésus pour déclencher l'apocalypse (cf. p.41). Sens qui a glissé depuis vers celui de la formule léguée par Abd al-Malik - et Abd Allah Ibn al-Zubayr avant lui - qui désigne le grand calife lui-même comme « envoyé de Dieu » (sur ses pièces de monnaie, sur les inscriptions du Dôme du Rocher), l'identifiant ainsi à Jésus, figure paradigmatique de l'envoyé de Dieu : *muhammad rasul allah*, « que soit adoré l'envoyé de Dieu, celui qui vient au nom de Dieu ». Un Jésus dont on a alors cessé d'espérer la redescente imminente, et dont on a quelque peu amoindri la figure jusqu'à celle d'un simple prophète, afin que le calife puisse s'y identifier comme intermédiaire entre Dieu et les hommes. Poursuivant dans cette voie, il fallait donc que la figure prophétique qu'il s'agissait d'inventer pour remplacer la figure messianique (figure califale ou figure de Jésus) soit lui aussi un *muhammad* et un *rasul allah*. Et comme la formule peut aussi être lue comme « *muhammad* est l'envoyé de Dieu », on peut alors vouloir comprendre le mot de *muhammad* comme désignant la figure prophétique que l'on prétend être envoyée par Dieu. Et donc la référence à l'homme historiquement surnommé



muhammad s'est imposée, malgré le discrédit ancien qui était tombé sur lui. Exhumer cette référence, c'était un moyen efficace de **recycler toute la propagande califale**, toute l'évolution de l'attente messianique, depuis le Jésus dont on espérait la redescente imminente jusqu'aux chefs et califes se prétendant investis des pouvoirs messianiques, pour mieux la réutiliser au service d'un discours nouveau, d'une religion nouvelle, d'un prophète nouveau chargé de satisfaire ces attentes et ces espérances. Ce n'est que plus tard, sous les Abbassides, que le sens du surnom *muhammad* attribué à la figure prophétique évoluera vers celui de « digne de louanges » selon les visées de concordisme apologétique que l'on a expliquées en note 92.

La nouvelle figure prophétique est donc chargée de la révélation de la nouvelle doctrine religieuse, qu'il faut faire coïncider, par la force des choses, avec quelque chose de tangible que l'on raccrochera à cette doctrine, donc **un livre sacré arabe**. On se sert pour cela du matériau existant, à savoir les écrits religieux transmis par les diverses factions arabes, jusqu'au recueil constitué par Abd al-Malik et al-Hajjaj, en cherchant à en faire un corpus unique bien plus pratique que les collections de feuillets, et que le pouvoir pourra maîtriser de manière centralisée. Initialement, il était constitué, pour l'essentiel, de verbatims de prédications, de notes et d'instructions de prédications arabo-nazaréennes pour impliquer les Arabes dans la prise de Jérusalem et le déclenchement du Jour du Jugement et autres prédications de circonstance (instruction religieuse, commentaires parabibliques, exhortations…). Des textes traduits, recopiés ou adaptés de traités et textes chrétiens, juifs, d'homélies chrétiennes et de midrash, de textes apologétiques, littéraires, historiques ou pseudo-historiques y étaient et seront également mêlés[180]. On fera glisser leur sens par un jeu de sélection des bons passages, de réordonnancement, de correction, d'ajouts[181] et surtout de réinterprétation pour justifier la nouvelle doctrine religieuse. On en fera ainsi un corpus décrivant la volonté de Dieu d'établir les Arabes et leur calife comme seigneurs et maîtres par la « religion d'Abraham », que l'on nommera « islam » (« soumission »)[182] - concept bien pratique pour un calife cherchant à légitimer la soumission de tous à son pouvoir.

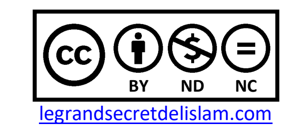
Il sera définitivement appelé **Coran** (*qur'ân* en arabe) par analogie avec le fameux *qur'ân* auquel ces mêmes textes faisaient référence. Par la force des choses, l'analogie va devenir une réalité de remplacement : le *qur'ân* mentionné dans le recueil va finir par désigner ce dernier, jusqu'à en occulter la signification première. Initialement, le mot de *qur'ân* désignait en effet les lectionnaires des judéonazaréens (*qor'ôno* ou *qer'yana* en araméen), c'est-à-dire les recueils des textes de la Torah et de leur évangile qu'ils employaient pour leurs liturgies, ces lectionnaires-*qur'ân* auxquels leurs feuillets de propagande et de prédication faisaient référence (le mot ne désignant donc pas originellement un livre sacré nouveau, contenant la volonté de Dieu). Cette manipulation est consécutivement source de problèmes logiques graves : comment un livre en fabrication (car en train d'être révélé par Dieu via son prophète) peut-il faire référence à lui-même comme un tout terminé, et par définition extérieur à lui ? D'où provient ce Coran archétypal extérieur à son propre texte ? Nous verrons plus loin comment la théologie islamique tentera de résoudre cette

---

[180] Voir notamment les travaux de Guillaume Dye, qui mettent en lumière certains des textes sources à partir desquels fut constitué le Coran. Lire en particulier ses contributions au *Coran des Historiens, op.cit.*, « Le corpus coranique : contexte et composition » & « Le corpus coranique, questions autour de sa canonisation ».

[181] Dont en particulier les quatre interpolations de *muhammad* et celle d'*ahmad*. Voir É.-M. Gallez, « References to Muḥammad in the Koran: Lost Years since 1949? History of a Research » in *Die Entstehung einer Weltreligion VI* (sous la direction de Robert Kerr, Markus Groß & Karl-Heinz Ohlig), Inârah band 10, Schiller, sept.2020, et « Jésus annonce-t-il Muhammad dans le Coran ? » http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/s.61%2c6_ahmad.html

[182] Selon le mot que l'on trouvera dans ces feuillets : « Aujourd'hui, j'ai parachevé pour vous votre justice [*dîn*, justice, jugement, ensemble des règles religieuses qu'il faut appliquer pour être un « juste » ; mot très mal traduit par celui de religion], et accompli sur vous mon bienfait. Et j'agrée la **soumission** [*islam*] comme justice [*dîn*] pour vous [=soumettez-vous aux règles religieuses] », passage qui a rejoint le texte coranique en S5,3 - lequel passage ne mentionne pas l'islam comme religion, mais fait référence ici à la soumission aux règles alimentaires proches de la cacherout préalablement enseignées par le prédicateur arabo-nazaréen (et que l'on trouve toujours en S5,3) ; voir aussi en p.109.



contradiction, et de répondre aux **cascades de questions** que soulèvent toutes ces inventions religieuses. Ce sera le carburant de l'écriture de la tradition islamique, qui cherchera à donner une consistance islamique à sa figure prophétique pour établir sa révélation en créant des récits mythifiés de l'histoire des origines de l'islam. Mais n'allons pas trop vite.

De toute façon, pour éviter les critiques, surtout de la part des Juifs et des chrétiens, il leur est rigoureusement interdit dans tout le califat de prendre connaissance des recueils de textes de la nouvelle « religion d'Abraham ». Ces textes sont d'ailleurs initialement relativement peu diffusés, très peu consultables (ne serait-ce qu'en raison de la taille imposante des recueils), peu connus sous leur forme de recueils physiques (si ce n'est inconnus[183]) avant les Abbassides et restent sous bonne garde. La religion des Arabes et des convertis, surtout celle des soldats, relève davantage de l'exaltation des victoires, de la justification messianiste du bien-fondé de la domination arabe et de l'appât du gain que d'un endoctrinement très structuré. L'existence lointaine des textes servait initialement, aux VII*e* et VIII*e* siècles, de caution ultime.

Deux copies très anciennes du Coran, dites « Coran d'Othman » (datant en fait du VIII*e* s., voire au-delà)
Elles sont considérées chacune par la tradition musulmane (à tort) comme l'un des Corans diffusés par Othman lui-même dans l'empire. Elles comptent parmi les plus anciens recueils que l'on connaisse.



Recueil de feuillets daté du VIIIe siècle conservé à la mosquée de Tachkent, en Ouzbékistan (recueil incomplet, représentant environ un tiers du coran). Les musulmans sont toutefois partagés quant à son origine (Othman ou Ali), et une controverse existe quant à sa datation (certains parlent de la fin du VIIIe siècle).
https://www.islamic-awareness.org/quran/text/mss/samarqand.html



Coran datant du VIII-IXe siècle, conservé à la mosquée Al-Hussein du Caire en Egypte. La photo est tirée du documentaire d'Arte « Le Coran, aux origines du Livre » et donne une idée de sa taille imposante.
https://corpuscoranicum.de/handschriften/index/sure/1/vers/1/handschrift/170

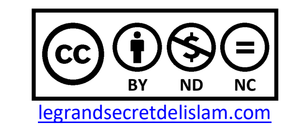
L'invention de l'Histoire

Tout au long des siècles qui suivront Abd al-Malik et ses successeurs, on voit ainsi s'écrire et se réécrire l'Histoire, se construire tout une tradition parallèle au texte coranique pour tâcher d'en expliquer le sens de manière islamique en inventant une forme de « **mythologie prophétique** ».

C'est le « cercle vicieux » du religieux (cf. schéma en p.71) qui continue de fonctionner, et force à aller toujours plus avant dans l'invention de la religion, toujours selon cette logique de construction à rebours : les nouveaux maîtres du Proche et du Moyen-Orient ont un livre sacré, qui doit justifier leurs prétentions à dominer le monde au nom de Dieu. Pour cela, il faut que ce livre ait été délivré comme une révélation divine par un authentique prophète de Dieu, et c'est ainsi qu'on a donné ce rôle à Mahomet. Dès lors, pour que ce prophète ait été prophétique, et surtout pour ce que cette

---

[183] Selon Ignacio Olagüe (*Les Arabes n'ont jamais envahi l'Espagne*, Flammarion 1969) citant Euloge de Cordoue (857) et Jean de Séville (858), la conquête de l'Espagne au VIII*e* siècle se serait faite sans Coran ni recueil de textes religieux.



prophétie ait été le texte coranique, il faut inventer des circonstances à la vie de Mahomet pour coller au plus près du texte coranique (qui deviendront les fameuses « circonstances de la révélation » ou *asbab an nuzul*). Les scribes, les raconteurs d'histoire et autres écrivains de la tradition devront alors surmonter ce problème diabolique : initialement, le texte coranique n'avait en effet pas été écrit, rassemblé, sélectionné et édité pour raconter une révélation divine reçue par la « figure prophétique de Mahomet ». Il faudra donc se montrer particulièrement inventif pour créer à partir de ce texte des « circonstances de la révélation » qui permettront de faire croire qu'il serait effectivement une révélation prophétique. Il faudra de plus le faire en respectant une cohérence et une logique d'ensemble, sur tous les plans : histoire, théologie, géographie, généalogie, vraisemblance, lien avec les événements réels que les populations ont gardé en mémoire, prise en compte des éventuelles traditions orales et des vestiges de l'histoire réelle (cf. exemple du changement de fonction du Dôme du Rocher avec l'invention du « voyage nocturne »), etc. Ce fut fait au fil d'un long processus de construction (comme le montre par exemple l'imposition très progressive entre VIII et IX*e* s. des *qibla* mecquoises, comme on l'a vu), de déconstruction et de sédimentation qui vit proliférer une **véritable industrie du hadith**, au service de la constitution de cette tradition extérieure au texte, de la constitution de ce discours accompagnant le Coran et l'expliquant selon le sens islamique. C'est-à-dire, dans un sens au service de la construction de l'islam lui-même.

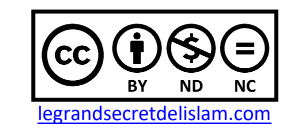
Le rôle éminent attribué à Mahomet, son caractère de norme de l'islam vont doper les mémoires, jusqu'à enjoliver, voire recréer les événements du proto-islam et ce qu'on voudra faire croire avoir été son personnage (ce que nous nommons la « figure prophétique »). Bien sûr, il ne s'est pas agi initialement de tout créer ex-nihilo. On a d'abord brodé à partir des mémoires réelles, à partir d'un fonds de vérité historique, pour les adapter aux exigences de l'histoire nouvelle - laquelle vérité est parfois restée accessible, même au travers de déformations, comme par exemple dans le hadith de Boukhari mentionnant que « *lorsque Waraqa est décédé, la révélation s'est tarie* ». Ou dans celui de Muslim mentionnant que le prêtre *« Waraqa écrivait le Livre hébreu* [la Torah]. *Il écrivait de l'Évangile en hébreu ce que Dieu voulait qu'il écrive* ». Et l'on a aussi brodé à partir des besoins d'explication, d'invention, de mise et de re-mise en cohérence de la religion[184], jusqu'à aboutir à **une création quasi artificielle**, une forme de légende très lointainement reliée à la réalité historique, et même complètement déconnectée par bien des aspects. A cela vont s'ajouter les nécessités de justifier a posteriori un texte coranique devenu bien difficile à comprendre au fil de ses manipulations et de l'effacement du sens judéonazaréen initial de certains de ses versets, et ce notamment du fait de la perte de son substrat culturel premier et du sens de la langue syro-araméenne dont sont issus tant de mots et expressions coraniques[185] (nous détaillerons un peu plus

---

[184] Chaque invention (ex : attribution d'un geste ou fait à Mahomet), à justifier par des hadiths et traditions, créait mécaniquement des difficultés et incohérences qu'il fallait résoudre en créant d'autres inventions, à justifier par d'autres hadiths et d'autres traditions, créant à leur tour leur lot de difficultés et d'incohérences…

[185] Parmi les dizaines et dizaines d'exemples de mots dont le sens judéonazaréen initial en araméen a été perdu et remplacé par un sens arabe arbitraire, citons celui du mot MSR : il désignait initialement le *miserah* biblique, c'est-à-dire en araméen et en hébreu toute forme de raisin non fermenté dont la consommation est interdite aux consacrés à Dieu (nazirs, selon la règle décrite en Nb 6,1-3) de même que le vin, associé au jus et au raisin dans la même interdiction ; faute de compréhension de cette racine biblique, il est devenu le *maysir* en néo-arabe coranique, c'est-à-dire un énigmatique « jeu de hasard » (sans doute défini ainsi par analogie avec les pratiques magiques dénoncées en 5,90), dont l'interdiction est systématiquement associée par le Coran dans ses trois occurrences à celle du vin (S2,219 ; 5,90 ; 5,91). Des hadiths et commentaires variés furent alors inventés au fil des siècles pour donner à ce « jeu de hasard » une consistance « prophétique » : par exemple en Boukhari 1601 où Mahomet « révèle » que « *ni Abraham, ni Ismaël n'ont jamais pratiqué de jeu de hasard* [MSR] *avec des flèches* [jeu de divination] ». Voir une explication détaillée par Édouard-Marie Gallez : http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/Messie_de_Mahomet-1.htm

Christoph Luxenberg a aussi particulièrement montré (*The Syro-Aramaic Reading of the Koran : A Contribution to the Decoding of the Language of the Koran* [La Lecture Syro-araméenne du Coran, une contribution au décodage de la langue du Coran], Verlag Hans Schiler, Berlin, 2007 ; 1[e] édition allemande en 2004) que le sens de certains mots du Coran ne peut se comprendre que par la référence à ce contexte culturel et religieux araméen.



loin ce phénomène). S'ajouteront aussi les manipulations et inventions exigées par le pouvoir califal afin qu'il puisse se prévaloir de l'exemple de Mahomet pour justifier sa propre conduite (taille du harem et affaires de mœurs, gestion plus ou moins brutale des oppositions politiques, etc.), ou pour trancher les problèmes posés par l'administration de l'immense empire islamique - problèmes qui ne se posaient évidemment pas du temps du Mahomet historique[186].



Une bibliothèque de hadiths



Deux savants de l'islam devant leur bibliothèque



Une édition commentée du recueil de Boukhari

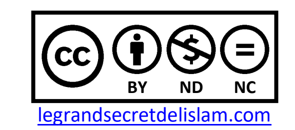
Un aperçu de l'énormité de la somme des hadiths

Voici comment on a pu arriver à une démultiplication jusqu'au grotesque du nombre des hadiths. On atteindra ainsi **un nombre extravagant de hadiths**, estimé à plus d'un million et demi, soit 137 hadiths pour chacune des journées vécues par Mahomet, en considérant que sa « vie active » aurait duré 30 années (le trait est un peu grossi, certains hadiths ne traitant pas de Mahomet mais d'éléments de contexte, de l'histoire des premiers compagnons après la mort de Mahomet, et de nombreux hadiths étant redondants)[187]. Dans un souci de légitimation de son discours, l'islam (sunnite) classifie ce million et demi de hadiths selon leur degré de fiabilité en fonction de la solidité supposée de leurs chaînes de transmission orale (l'*isnad*). Mais ces dernières étant purement déclaratives, elles se révèlent elles aussi sujettes à caution. Les auteurs de hadiths considérés comme les plus sérieux, Boukhari et Muslim, en ont écrit environ 17 000 à eux deux (soit environ 7 000 hadiths différents si l'on élimine les doublons, ce qui revient à un hadith par journée de Mahomet). Il faudrait y ajouter les recueils d'Al Nasai (Sunan al-Sughra), d'Abou Dawoud, d'Al Tirmidhi ou d'Ibn Majah, considérés eux aussi comme des sources très fiables (mais un peu moins que les deux premiers). Tous ces auteurs ont écrit entre le IX*e* siècle et le X*e*. Ils semblent bien avoir réalisé une forme de censure et de correction des traditions précédentes (en particulier celles de Malik ibn Anas, mort en 796, qu'on ne connait qu'au travers des recensions faites par Boukhari et Muslim). On ne trouve ainsi quasiment aucun texte musulman avant le IX*e* siècle (hors fragments coraniques, cf. ci-après), sachant de plus que ces dates des IX et X*e* siècles données pour les recueils de Boukhari et Muslim, considérés comme des références religieuses (sunnites) quasi absolues, ont été sérieusement mises en cause, les recueils pouvant en fait avoir été finalisés beaucoup plus

---

[186] Cf. Patricia Crone, « What do we actually know about Mohammed ? » [Que savons réellement au sujet de Mahomet ?], OpenDemocracy, 2008.

[187] Dans un autre registre, les problématiques de calendrier sont aussi un indice de l'invention ou de la réécriture tardive des hadiths : il semble en effet que les Arabes utilisaient au VII*e* s. un calendrier solaire de 360 jours, avec des mois bissextiles. Ce calendrier ne figure pas dans les hadiths, qui mettent en avant un calendrier lunaire. Ils ont donc été écrits à une époque postérieure dans laquelle le calendrier avait déjà été changé.



tard[188]. Ce « trou noir » historique, cette longue période sans écrits, sans document (depuis Mahomet !) pourrait tout à fait s'expliquer par ce phénomène de fabrication progressive de l'Histoire : tant que l'histoire nouvelle était encore travaillée et retravaillée, écrite et réécrite, il ne pouvait être question de laisser subsister des récits que les réécritures ultérieures rendaient caducs.

C'est ce que l'on peut déduire en particulier de l'**écriture de la *sîra***, la biographie officielle de Mahomet : la production de tout ce discours historique, encadrée, dirigée et rémunérée par l'autorité politico-religieuse des califes, principalement ceux de Bagdad après la prise de pouvoir des Abbassides (750), avait fini par mener progressivement à l'édition d'un écrit de référence sur les « circonstances de la révélation », incluant la généalogie du « Prophète » et tous les événements de sa vie, donnés comme autant de clés de la lecture islamique du Coran. Parmi les scribes auteurs de la *sîra*, aux ordres du politique, l'Histoire a retenu le travail d'Ibn Hichâm au IX*e* siècle, qui se serait appuyé sur le travail plus ancien d'Ibn Ishaq (travail qui ne nous est parvenu qu'à travers Ibn Hichâm – celui-ci aurait-il fait œuvre de censure ?). Comme pour les hadiths dont ils s'inspirent, ces chroniques recèlent également un fonds de vérité. Ibn Hichâm écrit ainsi à propos de Waraqa « [qu'] *il était nazaréen* (...) *Il était devenu nazaréen et avait suivi les livres et appris des sciences des hommes* (...) *Il était excellent connaisseur du nazaréisme. Il a fréquenté les livres des Nazaréens, jusqu'à les connaître comme les gens du Livre* [les Juifs][189] » (cité en note 81).

Il faut également évoquer l'œuvre de Tabari, historien de cour à la solde des califes. Il a proposé entre autres avec *L'Histoire des Prophètes et des Rois* une version idéalisée des événements des débuts de l'islam conforme au discours musulman voulu par le pouvoir pour mieux justifier ce dernier (invention d'une glorieuse conquête islamique du Moyen-Orient en lieu et place du transfert du pouvoir des empires aux factions arabes, invention des figures des quatre califes *rachidun* remplaçant la phase d'anarchie que nous avons détaillée, etc.). Il reste aujourd'hui encore une des sources principales de l'histoire musulmane officielle. Plus spécifiquement, il rédigea un des premiers *tafsir*, c'est-à-dire une « exégèse », ou plutôt une explication du Coran à la lumière du discours qu'il a lui-même participé à inventer. Ce *tafsir* fait toujours référence aujourd'hui. On le voit, il semble difficile de considérer ces travaux, *sîra* comme chroniques historiques sans un sérieux recul critique, et encore moins de les admettre comme récits véridiques. Écrits pour la plupart en milieu persan (abbasside), très différent du substrat arabo-nazaréen et des routes caravanières arabes des origines, différent aussi du contexte culturel syro-araméen du califat de Damas, éloignés de plus de deux siècles des événements qu'ils décrivent, ils sont censés expliciter un Coran peu compréhensible, mais ont été inventés eux-mêmes à partir de ce Coran, pour l'expliciter. C'est l'exemple même du serpent qui se mord la queue ![190]

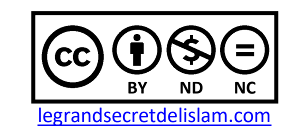
La formation de l'islam a ainsi été grandement tributaire de la **chute de la dynastie omeyyade** en 750. Ses armées commandées par le calife Marwan II furent battues par celles d'As-Saffah (surnom signifiant « le sanguinaire »). Il ne faudrait pas croire en effet que les évolutions de la

---

[188] La publication du livre de Rachid Aylal (*Sahih Al-Boukhari : fin d'une Légende*, éd. Dar al Watan, Rabat, 2017, édition en arabe) a ainsi fait grand bruit au Maghreb (il a finalement été interdit de vente au Maroc) : le chercheur y affirme que le plus ancien manuscrit du recueil de Boukhari aurait été rédigé 240 ans après sa mort. Se situant dans une perspective islamique (sunnite), il prétend ainsi que les hadiths de Boukhari seraient pour l'essentiel des faux (contredisant le Coran, qui plus est).

[189] Nous expliquerons un peu plus loin le sens de cette expression récurrente du Coran, « *les gens du Livre* » (p.97).

[190] C'est ce qu'avait établi Henri Lammens déjà en 1910 dans sa publication « Qoran et tradition, comment fut composée la vie de Mahomet », in *Revue des Recherches de Science Religieuse*, n°1 ; il y écrivait, de manière très tranchée (p.7) : « Quand donc la Tradition islamique prétend se donner comme une source d'informations indépendante, comme le résultat d'une vaste enquête, organisée par les contemporains sur la vie du Prophète arabe, nous pouvons l'accueillir avec le scepticisme, opposé par les propres amis de Mahomet à l'inépuisable faconde du fameux Aboû Horaira *[source prolifique des hadiths]*, la considérer comme **une des plus grandes supercheries historiques dont les annales littéraires aient gardé le souvenir** ».

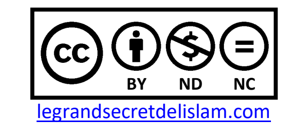


religion sous Abd al-Malik avaient mis un terme aux affrontements au sein de l'oumma. La contestation du pouvoir omeyyade est toujours restée vive, consubstantielle à l'imbroglio du politique, du religieux et de ses manipulations ainsi que nous l'avons expliqué. Jusqu'à sa chute, le pouvoir omeyyade menait régulièrement des campagnes pour mater les rebelles, notamment alides, et imposer son autorité dans tous les domaines. Les versions alternatives du Coran continuaient d'être systématiquement traquées et détruites, et les mauvais croyants d'être pourchassés. L'apparition vers 720 du terme « islam » (soumission) pour désigner la religion, ainsi que du terme « musulman » (soumis) pour désigner le croyant, sont très significatives de la dureté de l'autorité du calife et du sens profond de l'islam : oui, certes, il s'agit de parvenir à établir la loi de Dieu sur terre pour en éradiquer le mal, mais avant tout au moyen d'une religion inventée pour justifier la domination politique, d'une religion taillée sur mesure par le lieutenant de Dieu sur terre à ses besoins. **La soumission à la religion y conditionne la soumission au calife**, et vice et versa.

Des oppositions à cette autorité califale se sont donc naturellement développées. On les voit particulièrement vigoureuses parmi les opposants historiques aux califes omeyyades que sont les anciens partisans d'Ali, leurs descendants et ceux qui les ont ralliés, en Perse et parmi les branches ennemies des Omeyyades au sein des Qoréchites. C'est d'ailleurs au sein de ces dernières qu'émerge la branche abbasside. Son chef, As-Saffah, allié à la plupart des Alides et à un parti perse (converti) issu des grands féodaux de l'ancien empire, mène la rébellion contre les Omeyyades et l'emporte en 750. Sa victoire figure une sorte de retour de balancier dans l'affrontement millénaire entre l'empire perse et l'empire de la Méditerranée (Grèce antique, puis Rome, puis Byzance) supplanté par le califat. Le frère et successeur d'As-Saffah, al-Mansour, crée ainsi une nouvelle capitale pour le califat en Mésopotamie (Bagdad) et y établit la dynastie nouvelle, qui durera jusqu'au XIII*e s.* et aux invasions mongoles qui détruiront la ville. Les Abbassides développeront notamment l'égalité entre Arabes et non-Arabes convertis – soutenus qu'ils étaient par un fort parti non arabe, notamment persan. Ils donneront donc de fait à l'islam une réelle **dimension d'universalité**, l'islam n'étant somme toute avant eux que la religion de la domination des Arabes[191] sur le monde.

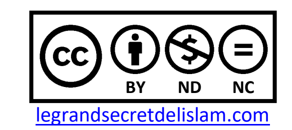
---

[191] Bien sûr, il ne s'agissait pas de l'ensemble du peuple arabe. Il faut savoir de plus que l'arabité, initialement, ne désignait pas une réalité ethnique mais une condition sociale : celle du nomade. C'est l'islam qui forcera à considérer « les Arabes » comme un seul et même peuple, et qui forcera à considérer comme « arabes » les populations soumises auxquelles fut imposée la langue arabe (que celles-ci se soient converties à l'islam ou aient conservé leur christianisme). L'arabité n'est donc pas l'islamité. Il faut savoir aussi que les populations de l'empire islamique sont restées majoritairement non-musulmanes jusqu'aux X-XI*e* siècles (certains historiens estimant même qu'il faudra attendre les XIII et XIV*e* siècles pour cela, et les grands massacres de la chrétienté orientale, indienne et d'Asie Centrale perpétrés par les Mongols et par Tamerlan).





Vue d'artiste de la ville nouvelle de Bagdad - au centre, la mosquée al-Mansour (orientée vers La Mecque) *© Jean Soutif - Science Photo Library*



L'invention du voyage nocturne

Dans la cascade de questions soulevée par ces inventions religieuses, l'élévation de La Mecque comme ville sainte de la nouvelle religion en formation pose nombre de problèmes et d'interrogations face aux insondables contradictions que cela a provoquées. D'abord établie comme lieu d'Abraham de substitution à Jérusalem, l'écriture des « circonstances de la révélation » en fait le lieu d'origine de la figure prophétique, le lieu de la « révélation » (avec Médine), et l'objet des prédilections des Émigrés en lieu et place de Jérusalem (permettant ainsi de recycler assez efficacement les prédications judéonazaréennes devenues coraniques en y transformant le Temple de Jérusalem en Kaaba islamique de La Mecque). Parmi ces contradictions, il a fallu résoudre la question de Jérusalem : si La Mecque est le lieu des origines de l'islam, comment expliquer alors que Jérusalem conserve malgré tout un statut sacré ? Comment expliquer les réminiscences du court séjour que le Mahomet historique y effectua en 614 ? Comment expliquer les traditions au sujet des montées au Ciel depuis Jérusalem des figures messianiques du VII*e s.* (Jésus, peut-être Ali) ? Comment expliquer la présence et le sens du Dôme du Rocher ? Qu'y avait-il sur le mont du Temple avant le Dôme du Rocher ? Comment expliquer tous ces efforts arabes tendus vers la conquête de Jérusalem ? Faudrait-il abandonner Al-Quds, la troisième ville sainte de l'islam, aux Juifs et aux chrétiens ?



Le voyage nocturne de Mahomet
(miniature perse du XVIe siècle)

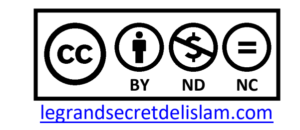
La sacralité de Jérusalem va alors être sauvée par une création très importante pour la cohérence de la religion et la sacralisation du Coran lui-même : **le voyage nocturne** (*al-isra wa'l-miraj*, ou « le voyage nocturne et l'ascension »). C'est probablement au IX*e* siècle, peut-être après, mais sous le califat abbasside, que s'est faite cette invention dont on a expliqué en préambule le rôle dans l'islam (page 5). Dans une imitation naïve de la tradition juive ancienne du voyage du prophète Moïse au ciel[192], les maîtres de la religion (pouvoir califal et conseillers) ont ainsi créé toute cette histoire censée interpréter et expliciter un seul verset, celui qui ouvre la sourate 17. Ce premier verset lui donne son titre, « Le Voyage Nocturne » (de Mahomet), sans qu'il n'y soit d'ailleurs plus jamais fait référence dans ses 110 versets suivants, qui mentionnent Moïse, et non Mahomet[193]. Non seulement cette histoire permet-elle de donner le sens de Kaaba de La Mecque à cette fameuse « mosquée sainte » (*masjid al haram*) mentionnée dans la sourate[194] (et permet ainsi de forcer le

---

[192] La Torah fait monter Moïse au sommet du mont Sinaï (le ciel) pour y rencontrer Dieu et y recevoir les Tables de la Loi ; les textes explicites lus lors de certaines fêtes juives détaillent par ailleurs un véritable voyage aux cieux, qui lui fait voir la « Torah céleste » : Dieu y dit ainsi de Moïse « *Je lui ai permis d'entrer à l'intérieur* [du Ciel] *pour lui donner la prisonnière des hauteurs* [la Torah],..., *pour qu'il enseigne à mes enfants tout ce qui y est écrit* ». On retrouve de plus ce genre de tradition de montée au ciel de prophètes dans d'autres textes apocryphes juifs et chrétiens (cf. Marion Duvauchel, *Jérusalem, la Bouraq et le vol mystique*, Les Acteurs du Savoir, 2018).

[193] S17,1 : « *Gloire et pureté à celui qui de nuit fit voyager son serviteur* ***de la mosquée sainte*** **[masjid al haram]** ***à la mosquée éloignée*** **[masjid al aqsa]** ***dont nous avons béni l'alentour*** [voici vraisemblablement l'ajout réalisé au VIII ou IX*e* siècle], *afin de lui faire voir certaines de nos merveilles. C'est lui vraiment qui est l'audient, le clairvoyant* » ; le serviteur indiqué par ce verset est Moïse traversant de nuit la mer (Mer Rouge ou Mer des Roseaux), cf. autres passages coraniques évoquant le « voyage » de nuit de Moïse (exode d'Égypte) : S20,77 ; 26,52 ; 28,29 et 44,23

[194] Mosquée sainte, ou littéralement *masjid al* ***haram***, lieu de prosternation **interdit** (c'est le sens premier du mot)**,** voué à l'interdit, c'est-à-dire **sacré**. Voué à l'interdit car détruit ; il s'agit en fait des ruines du Temple de Jérusalem, objet des dévotions des judéonazaréens.



Coran à mentionner une Mecque qu'il ignore totalement), mais elle permet aussi au Coran de témoigner du passage de Mahomet à Jérusalem[195], et d'englober les résidus mémoriels liés à la montée au Ciel des figures messianiques du VII*e* siècle, justifiant par là son statut de ville sainte et la dévotion rendue au fameux rocher, au centre du dôme du même nom. Ce rocher deviendrait alors, selon la légende du voyage nocturne, le point d'envol de Mahomet vers le ciel.

C'est toujours la mise en œuvre de la logique de **construction à rebours**, partant d'une conclusion préétablie pour en imposer les causes et le raisonnement : comme il faut justifier le culte de ce rocher, l'intérêt porté par l'islam à la ville de Jérusalem (et au passage la sacralité du Coran), une histoire plus ou moins plausible qui explique ce culte est inventée. Et comme effectivement elle l'explique de manière plus ou moins plausible, la logique interne du discours religieux s'en trouve ainsi renforcée. Mais le développement proposé par la légende autour de ce seul verset va beaucoup plus loin : en faisant monter Mahomet au ciel pour y recevoir la révélation, il justifie le caractère divin de sa mission de prophète. En l'y faisant observer un « Coran céleste », une « mère des écritures »[196], il justifie le caractère sacré et absolu du Coran bien terrestre que réécrivent les scribes du calife. Et si Mahomet doit, selon la tradition, oublier la révélation qu'il en a reçue au ciel, c'est pour justifier les nombreuses mentions à un « coran » présentes au sein du Coran musulman. Car sans cela, ces mentions se révèleraient fort embarrassantes : comment un livre en train d'être patiemment reçu verset après verset par Mahomet de la bouche de l'ange Gabriel, puis en train d'être écrit sous la dictée de Mahomet[197] pourrait-il faire référence à lui-même comme à un tout déjà terminé, déjà écrit, déjà édité sous forme de livre (*kitab* dans le texte coranique, qui y désigne originellement et principalement la Torah) ? Nous avions vu précédemment (p.34) que ce Coran déjà terminé renvoyait en fait aux lectionnaires des judéonazaréens. Mais dans la surréalité que constitue la légende musulmane, cela ne peut être possible. Il fallait donc **trouver une autre explication**, aussi improbable soit-elle : un Coran céleste, immuable et intangible, quitte à convoquer cheval ailé, déplacement à la vitesse de l'éclair (2 400 kilomètres en une nuit pour le seul aller-retour La Mecque-Jérusalem), entrevues avec les prophètes d'antan ou encore visite du paradis et de l'enfer.

L'invention de cette légende procède certainement d'une construction théologique subtile et progressive. Mais l'ajout manifeste des mentions de la mosquée sacrée et de la mosquée lointaine réalisé alors dans le texte coranique ne procède quant à lui certainement pas d'une grande subtilité : toujours dans cette logique de justification à rebours, il mentionne arbitrairement cette « Mosquée Lointaine » (*masjid al aqsa*), faisant référence à la mosquée construite vers 710-715 non loin du Dôme du Rocher sur l'ancienne esplanade du Temple de Jérusalem. Mahomet, qui serait mort vers 632, n'a évidemment jamais pu contempler de son vivant cet édifice, et encore moins laisser les empreintes des sabots de son cheval ailé sur le rocher du Dôme, lequel était à l'époque recouvert par les ruines des guerres perso-judéo-byzantines. De plus, prétendre que le dôme en question aurait été construit pour honorer le



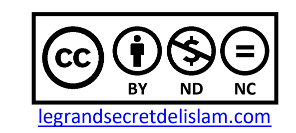
Le rocher du Dôme du Rocher
(rocher qui affleure sous le Dôme, sommet du mont Moriah, et point d'envol supposé de Mahomet vers le ciel)

---

195 Mahomet avait bel et bien « visité » Jérusalem lors de l'expédition perse de 614, mais ce souvenir ne pouvait plus avoir droit de cité une fois escamoté le fait judéonazaréen. Que serait-il venu y faire à ce moment de son histoire telle qu'elle fut réécrite ?

196 Nous verrons un peu plus loin, en page 113 ce que signifie cette énigmatique expression de « *mère des écritures* » ou « *Écriture-mère* ».

197 Rappelons que la tradition musulmane stipule que le Coran a été révélé à Mahomet et prêché par lui, et écrit sous sa dictée par ses scribes et compagnons, depuis l'an 610 jusque l'an 632.



rocher, point d'envol de Mahomet au ciel et signe de son « passage » à Jérusalem (et donc de sa sacralité en islam) ne fonctionne pas non plus : nous savons désormais que ce n'est pas pour cela qu'a été édifié ce bâtiment. Aucune des inscriptions remontant à Abd al-Malik qui y figurent ne font référence au voyage nocturne : c'est un indice de plus de l'invention tardive de cet épisode.



L'esplanade des mosquées à Jérusalem (Mont du Temple). La mosquée al Aqsa (≈ 710) est à gauche, surmontée d'un dôme gris ; le Dôme du Rocher est reconnaissable à son dôme doré
(à noter que la mosquée al Aqsa est orientée vers le site de Pétra, et non La Mecque)

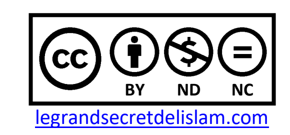
Nous touchons ici à l'un des paradigmes essentiels qu'a du affronter l'élaboration de la tradition : Abd al-Malik a grandement contribué à fixer la langue arabe en l'établissant comme langue officielle. Avec la diffusion progressive du Coran, il est donc devenu de plus en plus difficile de s'y livrer à des corrections ou à des ajouts, comme cela avait pu être le cas auparavant (souvenons-nous par exemple des interpolations du terme « *nasara* » – voir p.54). Les traditions islamiques mentionnent ainsi que la destruction des recueils coraniques hétérodoxes se poursuivait toujours au VIII*e* siècle, par al-Hajjaj en particulier. Aussi, désormais, pour tenter de justifier le discours islamique, les ajouts directs au texte coranique seront de plus en plus rares : il faudra construire autour.

L'invention du voyage nocturne illustre le développement de toute cette **tradition extérieure au texte coranique**. Elle cherche à interpréter celui-ci en fonction de ce qu'il est utile de lui faire dire. Sans changer le texte (du moins son « ductus » ou *rasm* en arabe), ou en y touchant le moins possible, des modifications de son sens seront introduites par l'adaptation de son diacritisme, de ses voyelles[198], et, plus simplement et plus massivement par le **glissement du sens des mots**, notamment des noms de lieu qui peuvent être facilement réinterprétés. Nous avions ainsi déjà explicité l'attribution du nom de « La Mecque » au site de la Kaaba du Hijaz (dénomination venant de Syrie et de la Bible, cf. note 165). Par la même manipulation, la « Mosquée Sacrée » du texte coranique (*masjid al haram*[199]), qui désignait initialement dans les proto-corans les ruines du Temple de Jérusalem, devient alors le nom de l'emplacement mecquois de la Kaaba. C'est ainsi que tout devient clair, justifié, et cohérent en islam : il suffit de réécrire l'Histoire et de refaire la géographie dans le sens voulu.

---

[198] Les feuillets initiaux qui ont donné le Coran ne comportaient pas de voyelles. Comme peuvent l'être l'araméen ou l'hébreu liturgique, ils étaient écrits uniquement avec des consonnes. De plus, de nombreuses consonnes s'écrivant avec les mêmes lettres, on ne peut les différencier à l'écrit sans l'ajout de signes diacritiques (des sortes d'accent) qui indiquent au lecteur quelle lettre il faut lire (jusqu'à cinq consonnes différentes pour une même lettre, selon le diacritisme). Le travail de vocalisation et de précision du diacritisme sera finalisé au X*e* siècle.

[199] Voir l'explication de cette expression en note 194

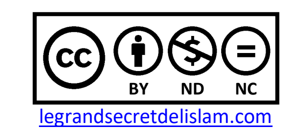


La pétrification de l'islam

Pour clore cette chronique des origines de l'islam et de sa formation première, on n'oubliera pas de mentionner le processus qui a conduit à sa pétrification. Elle a lieu à partir de la fin du X*e* siècle, une fois que l'ensemble des phénomènes que nous avons détaillés a fini d'établir le discours général de ce que l'islam dit de lui-même (celui-là même que nous avons abordé en préambule). Il s'articule autour du Coran (qui, nous l'avons vu, en dit finalement assez peu par lui-même sur l'islam si on le considère sans ses « commentaires autorisés » et autres « interprétations islamiques »), de la *sîra*, des supposées « traditions orales » mises par écrit (les hadiths, du moins ceux considérés comme les plus fiables) et d'un récit « historique » proprement musulman sur le contexte d'apparition de l'islam : situation de La Mecque, histoire préislamique, explicitation du polythéisme et de l'ignorance (*jahiliya*), généalogie de Mahomet, événements de sa vie, « circonstances de la révélation », histoire de la « conquête » et des premiers califes revue et corrigée pour satisfaire la légende... Et parallèlement se constitue la *charia*, la loi islamique fondée sur le texte coranique et la tradition. Cette pétrification intervient après les règnes de toute une série de califes de Bagdad dits « libéraux » comme Haroun al-Rachid ou bien Al-Mamoun, ayant favorisé le développement des arts, des techniques et de la pensée (époque célébrée aujourd'hui comme l'âge d'or de l'islam). Une certaine réflexion critique sur l'islam avait même pu s'épanouir avec la mouvance moutazilite, école de pensée rationaliste considérant le Coran comme un livre « créé ». La réaction se manifesta dans le mouvement acharite, de tendance opposée, qui finit par obtenir le soutien du pouvoir califal (notamment le calife al-Mutawakkil) et persécuta les moutazilites (eux-mêmes ayant auparavant déjà persécuté leurs opposants lorsqu'ils étaient au pouvoir). Ce mouvement dogmatiste devint alors le courant de pensée structurant de l'islam. Trois décisions majeures sont prises au tournant du XI*e* siècle dans ces conditions par les théologiens et autorités d'obédience acharite, toujours en vigueur aujourd'hui :

- L'affirmation du **dogme du Coran incréé** : ce serait le Coran céleste que Mahomet aurait contemplé lors du voyage nocturne.
- La **doctrine de l'abrogeant et de l'abrogé** (*nasikh et mansukh*), pour en finir avec les incohérences du Coran : plus une sourate (ou même un verset) a été révélée tardivement, plus impératif est son commandement ; en particulier, si deux sourates (deux versets) se révèlent contradictoires, il faut considérer la sourate (le verset) la plus tardive comme supérieure. Cela permet de faire le tri entre les injonctions relevant des sourates dites médinoises (la plupart étant des injonctions de guerre) et les injonctions réputées être de paix et de tolérance relevant des sourates dites mecquoises (censées provenir de la pseudo-période mecquoise de la vie de Mahomet, selon le récit légendaire). En cas de conflit d'interprétation, les sourates dites médinoises (ou versets médinois), supposées avoir été révélées après les sourates mecquoises (ou versets mecquois), l'emportent sur ces dernières. Cette doctrine de l'abrogeant et de l'abrogé était déjà esquissée dans le Coran (S2,106 et S16,101). On comprend dès lors un peu mieux pourquoi un tel zèle a été employé à réorganiser l'ordre des sourates, à justifier la chronologie de leur révélation en en inventant les « circonstances », et pourquoi les sourates qui doivent prévaloir sont presque systématiquement celles qui prônent l'arbitraire, la violence et la soumission dans le plus grand intérêt des califes[200].
- La « **fermeture des portes de l'*ijtihad*** », c'est-à-dire l'arrêt de l'effort de réflexion sur la religion et du travail d'interprétation, celui-ci ayant alors été jugé comme suffisamment

[200] Même abrogées par les sourates dites médinoises, les sourates dites mecquoises peuvent néanmoins s'appliquer. Une interprétation « contextuelle » du Coran a ainsi été développée : lorsque les musulmans sont en minorité, comme ce fut selon eux le cas de Mahomet à La Mecque, ils doivent adopter la conduite de tolérance prônée par les sourates dites mecquoises. Lorsqu'ils se retrouvent en situation de force, à l'image de la vie médinoise de Mahomet (supériorité numérique, rapport de force favorable ou cas des pays musulmans), ils doivent appliquer les sourates dites médinoises.



fourni, sa poursuite se révélant par ailleurs dangereuse pour la cohésion de l'empire à cause des différences de son développement au sein des quatre écoles jurisprudentielles de l'islam sunnite ; elle instaure l'interdiction de toute critique de la religion, d'autant plus en vigueur dans les pays musulmans que cette chappe de plomb se verra par la suite puissamment renforcée par les théologiens, comme al-Ghazali (XII*e s.*) et surtout Ibn Taymiyya (XIII-XIV*e s.*).

Les débats ont pu se poursuivre au-delà, cependant, parmi les spécialistes des « sciences coraniques » : sur la bonne version du texte final, sa nature divine, sa composition, sa révélation en plusieurs versions différentes mais toutes néanmoins canoniques[201], les « circonstances de la révélation », l'autorité du Coran sur la tradition, les versets « abrogeants et abrogés », les incohérences du texte et les conséquences de tout cela sur la justification de la charia, le tout en fonction de la sacralisation croissante du Coran au sein de l'islam[202]. Ces débats de spécialistes, inconnus du grand public musulman, n'ont pu empêcher que ces trois décisions majeures ne pétrifient la religion musulmane, et que ne s'imposent la **sacralisation absolue du personnage de Mahomet** tel que le décrit le récit islamique, la sacralisation des premiers temps de l'islam, ainsi que celle des califes *rachidun*. L'islam a relativement peu évolué depuis dans sa doctrine fondamentale et son discours[203], toute tentative de modernisation se voyant très rapidement contrecarrée. La pratique en revanche a pu changer au gré des époques, selon que les musulmans se trouvaient sous l'autorité du calife ou bien en infériorité numérique dans un territoire étranger, selon que ce territoire était hostile ou qu'il les accueillait dans un cadre libéral[204]. Mais dans les faits, la seule marge de manœuvre que cette fossilisation de l'islam laisse au croyant pieux, c'est de choisir dans une palette qui va de l'islam « moderne » des X-XI*e* siècles à l'islam « rigoriste » de ses pseudo-origines légendaires du VII*e* siècle (modèle du wahhabisme et du salafisme), selon ce qu'en disent les quatre grandes écoles de jurisprudence du sunnisme. Cela revient à condamner chaque génération à refaire perpétuellement ce que l'islam pense avoir été, à répéter le fantasme construit par des siècles de manipulation.

Sunnisme et chiisme

Par ailleurs, sans rentrer dans ses méandres de complexité, il faut dire également un mot du **chiisme**, principale branche divergente de l'islam majoritaire (l'islam est majoritairement sunnite, à 85% aujourd'hui). S'il provient effectivement des Alides établis en Mésopotamie et en Perse, opposants aux Omeyyades, il faut retenir qu'il présente exactement **le même noyau que le sunnisme** : le même Coran, bien que les chiites estiment toujours aujourd'hui qu'il aurait été falsifié par les sunnites (il y manquerait ainsi les « sourates d'Ali »), la même *sîra*, ou presque, un discours et une *charia* similaires dans leurs grands principes, tous éléments qui s'expliquent par le jeu d'opposition et de collaboration des Alides avec le pouvoir abbasside.

Certains Alides se sont cependant détachés assez tôt des factions omeyyades comme abbassides, au milieu du VIII*e s.*, refusant de prendre parti pour l'une ou l'autre et formant le **courant septimain**

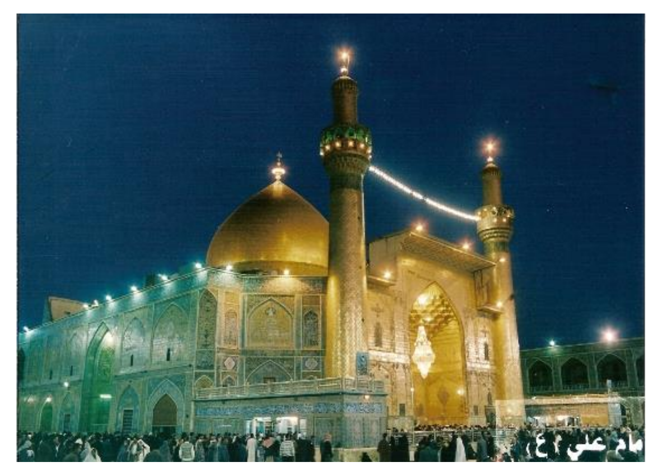
[201] C'est la « science » des *arhuf* (versions) et des *qiraat* (lectures), qui cherche à expliquer rétrospectivement pourquoi il existe des dizaines et dizaines de versions arabes différentes du Coran et à réconcilier cette réalité (en fait le fruit du long et laborieux processus historique réel d'élaboration de l'islam et du Coran) avec le récit mythique de la « révélation » du Coran et de sa préservation parfaite, à la lettre près, devenue un dogme inattaquable.

[202] Lesquels débats, documentés par la tradition musulmane, montrent bien que le Coran n'est pas issu de la prédication d'un seul et d'un travail précoce d'édition, mais bien d'un long et complexe processus. Cf. les contributions de M.A. Amir-Moezzi et Guillaume Dye au *Coran des Historiens, op.cit.*

[203] Tout au plus a-t-elle pu être davantage explicitée par les différents penseurs et théologiens du deuxième millénaire.

[204] Nous reviendrons en conclusion sur la distinction entre doctrine islamique et pratique des musulmans.

autour de la figure d'Ismaïl ben Jafar qui se revendiquait « successeur d'Ali » (et donc, dans un sens, successeur de Jésus et récipiendaire ainsi de l'inspiration divine). L'ismaélisme se construira ainsi dans l'opposition dialectique au pouvoir abbasside. Ce courant chiite autonome donnera naissance par la suite au califat fatimide (X*e s.*). Les autres Alides sont restés dans l'ensemble liés au pouvoir califal abbasside, dont ils ont formé une partie de l'ossature religieuse. Ils finirent par s'en séparer, et prendre le dessus sur celui-ci aux X-XI *e s.*, le mettant sous tutelle. Ils purent à leur tour établir leur propre histoire sacrée, qui aboutira très tardivement, avec l'établissement des Séfévides (XVI*e s.*), à la formalisation du chiisme majoritaire (duodécimain). La séparation effective, au sens de l'affirmation des deux courants religieux antagonistes solidement constitués et dotés des doctrines robustes et cohérentes que seraient le sunnisme et le chiisme, est donc bien plus tardive que ce que le récit légendaire veut faire admettre (sunnite comme chiite).



La mosquée d'Ali qui abrite son tombeau (Najaf, Irak)
Troisième lieu saint de l'islam et de pèlerinage pour les chiites)

Les ferments de division étaient cependant là depuis les origines. Ils ont agi dans les incessantes luttes fratricides et guerres civiles. Ils ont coloré différemment les frères ennemis, dont l'opposition des uns aux autres a aussi participé à constituer leurs identités respectives. On peut ainsi schématiser en constatant que ce qui deviendra le sunnisme, lié à la caste militaire, a mis historiquement l'accent sur la conquête terrestre, sur la prédation et sur la domination politique, tandis que ce qui deviendra le chiisme, davantage tenu par le mysticisme prêté à Ali et par ses visées eschatologiques, s'est plutôt préoccupé de foi. Cette divergence se manifeste notablement dans l'organisation de la religion, confiée dans le chiisme duodécimain[205] à un véritable clergé centralisé qui supervise les affaires politiques. On peut y voir la traduction de l'opposition historique des partisans d'Ali au pouvoir omeyyade. Elle aboutira dans le chiisme à l'édification d'une justification religieuse et d'un discours pseudo-historique assez similaires à ceux du sunnisme, toujours selon les mêmes logiques de construction à rebours.

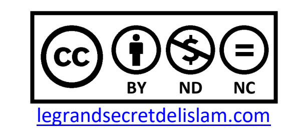
La lutte terrible qui a opposé et oppose toujours chiisme et sunnisme procède en fait du moteur interne commun à toute idéologie messianiste et à sa logique de surréalité. Elle découle de cette vision du monde comme le lieu du combat que doivent mener les purs contre les impurs dans leur projet politique d'éradiquer le mal : à cette aune, rien de plus exécrable qu'un hypocrite, qu'un « faux » pur, rien de plus haïssable qu'une adultération du projet. **Combattre l'impureté de son prochain, c'est affirmer sa propre pureté**[206]. Et comme on finira toujours par trouver sur son chemin un importun se déclarant plus pur, on en revient à ce que l'on avait établi précédemment (cf. page le schéma71) : par nature, l'islam est en guerre contre lui-même.

Une différence supplémentaire entre chiisme et sunnisme des plus intéressantes à considérer résulte des divergences apparues au fil des siècles du fait des conservations parallèles en milieu persan et en milieu califal de certaines traditions issues de la religion première judéonazaréenne.

---

[205] Aux côtés des chiites duodécimains (90% des chiites), nous trouvons les chiites ismaéliens (septimains), qui ont arrêté la succession des imams au septième, et les chiites zaydites, qui l'ont quant à eux arrêtée au cinquième. D'autres courants très minoritaires sont aussi rattachés de près ou de loin à la tradition chiite (Druzes, Qarmates, Alaouites, Nizarites, Alevis...).

[206] On retrouve cette logique dans tous les messianismes : le pire ennemi du révolutionnaire républicain « montagnard » est le girondin, le pire ennemi du communiste combattant pour l'avènement de la dictature du prolétariat est la figure du social-traître, le pire ennemi du staliniste est le trotskiste, le pire ennemi du jihadiste est le mauvais jihadiste.



Sunnisme et chiisme ne présentent pas exactement les mêmes recueils de hadiths, bien que les rites religieux en diffèrent finalement assez peu. Les chiites suivent en effet les hadiths relatifs à Mahomet mais aussi aux imams dits « successeurs du prophète », à commencer par Ali et ses fils Hasan et Hussein, auxquels est rendu un quasi-culte. D'autres imams leur ont succédé, jusqu'au douzième (pour les duodécimains), Muhammad ibn al-Hasan al-Askari, dit Muhammad al-Mahdi, que Dieu aurait « caché » au X*e* siècle en vue de la fin des temps. Les deux grandes branches de l'islam déploient ainsi des visions différentes du scénario de cette fin des temps. Elles montrent pourtant une attente commune : toutes deux prétendent établir le règne de Dieu sur la terre par l'application de sa loi, l'attente du jugement dernier et la venue du sauveur du monde, le *mahdi* (le « bien guidé »), qu'elles appuieront dans son combat contre les forces du mal coalisées autour de l'Antichrist (le « messie *dajjal* », le « faux messie ») pour devenir les élus dans son royaume. Lequel *mahdi* sera secondé par Jésus lui-même, redescendu du ciel où Dieu l'avait également caché et gardé en réserve pour cela, après l'avoir enlevé in extremis avant la crucifixion. Mais tandis que les chiites croient que le *mahdi* est leur dernier imam, « l'imam caché », les sunnites croient que le *mahdi* sera le dernier successeur de Mahomet, une sorte de « super calife » qui unifiera l'oumma. Le *mahdi* pourrait même être Jésus lui-même selon certain hadith[207]. Faudrait-il comprendre que ces histoires de *mahdi* ne seraient que des déformations islamiques de l'attente judéonazaréenne originelle de la redescente du messie Jésus, le vrai « *mahdi* » ?

Nous voici maintenant presque parvenus au terme de cette chronique des origines de l'islam. Son grand secret apparaît en pleine lumière : c'est **une tout autre histoire**, complexe, bien différente de celle que l'islam veut faire croire.

Nous avons ainsi parcouru ses origines judéonazaréennes, très proches du judéo-christianisme mais néanmoins en rupture radicale avec lui. Nous avons compris son espérance messianiste, l'alliance arabo-nazaréenne fondamentale, le contexte global d'apocalypse et son arrière-fond géopolitique, ainsi que l'événement clé de la prise de Jérusalem et du relèvement de son Temple qui a précipité l'échec du judéonazaréisme.

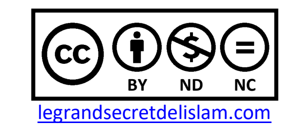
Nous avons suivi les différentes manipulations qui se succédèrent pour escamoter cet échec et développer des espérances de substitution, nous avons étudié la guerre civile qui a opposé les factions arabes ayant pris et remplacé le pouvoir des anciens empires sassanides et byzantins, jusqu'à la victoire progressive sur tous ses rivaux du pouvoir omeyyade, devenu califal, puis du pouvoir abbasside, eux qui ont spécialement récupéré l'espérance messianiste à leur profit.

Nous avons disséqué le processus d'édification progressive de l'islam à partir de l'héritage judéonazaréen, du bouillonnement de la guerre civile, de l'anarchie religieuse et des diverses inventions relevant de la nécessité de justifier ex post la nouvelle religion et les prétentions de ses affidés à se poser comme les nouveaux maîtres du monde et des siècles au nom de Dieu.

Mais avant de risquer une conclusion à une telle lecture, nous proposons de détailler davantage certains des mécanismes qui ont permis une telle manipulation. Avec eux, nous pourrons considérer quelques clés de lecture du Coran qui permettent d'y déceler les traces persistantes de la vérité sur les origines de l'islam.

---

[207] Ibn Majah, n° 4039 *: « Et il n'y a pas de mahdi si ce n'est Jésus fils de Marie ».*



CLÉS DE LECTURE DU DISCOURS ISLAMIQUE A LA LUMIÈRE DE SES ORIGINES RÉELLES

Ce qui est devenu le Coran a considérablement évolué depuis les proto-corans composés de feuillets ou copies de feuillets issus des judéonazaréens jusqu'à la mise au point du texte final. Il a subi comme on l'a vu quantité de manipulations au cours d'un processus très complexe. Le Coran se révèle ainsi être l'un des textes les plus remaniés qui soient et, de ce fait, l'un des plus difficiles d'accès. Il est d'ailleurs peu compréhensible sans ses gloses et sans le discours qui l'accompagne et qui l'explicite. De la même manière, ce discours a lui aussi énormément évolué au fil du temps, subissant son lot de manipulations. Bref, il a longtemps été très compliqué d'y voir clair. Mais des pas de géant ont été franchis grâce aux travaux sur les judéonazaréens, tandis que les découvertes nouvelles ne cessent de se succéder depuis une vingtaine d'années, notamment dans les champs de la codicologie et de la paléographie (étude des recueils et manuscrits anciens). Il reste certes encore beaucoup à faire aux chercheurs pour démêler les différentes couches de réécriture et de manipulation des textes et du discours islamique[208]. Comptons sur cette lumière qui vient d'être portée pour les éclairer à l'avenir.

QUELQUES MANIPULATIONS CONSTITUTIVES DU DOGME ISLAMIQUE

Nous pouvons d'ores et déjà isoler quelques mécaniques de manipulation du dogme et de l'histoire islamiques, et même les dater au regard des événements que nous avons parcourus. Il faut comprendre qu'il y a eu deux grandes « techniques » de manipulation.

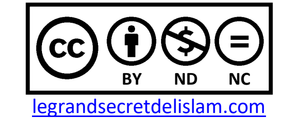
Manipuler le texte, manipuler le discours

Lorsque les textes étaient aux mains des seuls chefs « primo-musulmans » (jusqu'Abd al-Malik et al-Hajjaj), il était relativement aisé de toucher directement à leur contenu : destruction ou ajout de feuillets, grattage et réécriture des mentions inconvenantes (palimpsestes), ajout pur et simple de mots ou de phrases entières dans le cours du texte (interpolations)... Et bien sûr, les scribes usaient aussi des artifices de la réorganisation du texte : constitution de sourates par le choix des versets les plus judicieux, ordonnancement à façon des sourates et des versets... On pourra parler dans ce cas de **manipulation du texte**, comme on en relève de plus en plus dans l'étude des manuscrits coraniques anciens : on pense aux « manuscrits de Sanaa »[209], parmi lesquels on a retrouvé des

---

[208] Soulignons les avancées sur ce point réunies dans *Le Coran des Historiens, op.cit.*

[209] Il s'agit de manuscrits coraniques parmi les plus anciens que l'on connaisse, retrouvés dans le double toit de la grande mosquée de Sanaa, au Yémen en 1972, et ayant échappé aux destructions des siècles (notamment celles qu'avaient



recueils proto-coraniques présentant des textes partiels (une petite partie du Coran final), agencés différemment au regard de l'ordonnancement « canonique » des versets, et dont cet agencement montre que le texte n'était pas encore complet, pas encore finalisé au moment de l'écriture de ces manuscrits[210]. Certains de ces manuscrits se présentent par ailleurs comme des palimpsestes (écriture antérieure effacée et lavée pour permettre l'écriture d'un nouveau texte), révélant dans la couche inférieure d'écriture (visible en lumière ultraviolette) l'existence d'un texte primitif, différent du texte supérieur et final[211]. Les manuscrits de Sanaa ne sont en outre pas les seuls à présenter des **preuves physiques de l'édification progressive du texte coranique** : on découvre en effet de plus en plus de manuscrits anciens présentant des ratures, des pâtés, des corrections, des collages, des réécritures, des parchemins grattés, lavés et réécrits, des folios manquants… Comme par exemple dans le recueil de Tübingen (VII-VIII*e s.*)[212] ou le recueil Wetzstein II 1913 (VIII-IX*e s.*)[213]. Plus





Deux manuscrits de Sanaa éclairés à la lumière ultraviolette et révélant leurs palimpsestes
http://www.islamic-awareness.org/Quran/Text/Mss/soth.html et « Ein früher Koranpalimpsest aus San'ā' (DAM 01 -27.1). Teil III: Ein nicht-'utmānischer Koran » in *INARAH Schriften zur frühen Islamgeschichte und zum Koran*, Band 5, Berlin/Tübingen 2010, par le Dr. E. Puin

pu ordonner les califes de tous les écrits non conformes). Certains remonteraient à la deuxième moitié du VII*e* siècle (peut-être même avant pour la datation des écritures effacées et recouvertes des manuscrits palimpsestes). Le paléographe allemand Gerd-Rüdiger Puin avait été appelé par les autorités yéménites pour restaurer, cataloguer et investiguer ces manuscrits (évalués à 12 000 fragments et folios entiers).

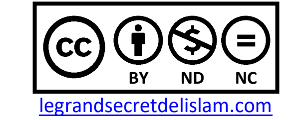
[210] Par exemple, dans un des manuscrits de Sanaa (DAM 16 Ṣanʿā, Dar Al-Maktutat, folio 2, verso), on passe directement au sein d'un même folio du verset S48,23 au verset S49,12, sans que ne soient écrits les versets intercalaires que l'on trouve dans le texte coranique finalisé (S48,24-29 et S49,1-11). Ceci est d'autant plus révélateur du travail progressif d'écriture du Coran que les versets « manquants » comportent des affirmations très importantes pour le dogme islamique, notamment S49,29 qui présente l'une des quatre occurrences du mot *Muhammad* dans tout le texte (cf. Florence Mraizika-Chaussy, « Le rite islamique : des bicéphalies du ḥarām et du pouvoir au puzzle coranique » in *Die Entstehung einer Weltreligion VI*, *op.cit.*).

[211] Voir le travail d'Asma Hilali (*The Sanaa Palimpsest : the Transmission of the Qur'an in the First Centuries AH*, Oxford University Press, 2017), qui a analysé les deux couches du « palimpseste de Sanaa » (MS 01-27.1, Dar Al-Maktutat) et détaillé ainsi des différences substantielles entre les contenus du texte de chacune des couches (principalement dans les séquencements du texte coranique), et qui a pointé des disparités vis-à-vis du texte coranique normalisé de référence (Édition du Caire, 1924). Elle pose l'hypothèse que ces manuscrits auraient été des « brouillons d'apprentissage » du Coran, l'œuvre d'un « étudiant » pour en expliquer le palimpseste et « l'hétérodoxie » dans le cadre historique imposé par la tradition musulmane. Hypothèse cependant invraisemblable au regard de l'ensemble du dossier historique, du coût du parchemin (bien trop cher pour les brouillons d'un étudiant, qui utilise plutôt des supports bon marché, tablettes ou équivalents) et de l'analyse des textes eux-mêmes (comme le montre François Déroche, in *Le Coran, une histoire plurielle*, Le Seuil, 2019). Cette dernière met par exemple en lumière la présence dans le texte inférieur (effacé) d'instructions de prédication au début de la sourate 9 (*la taqul bismillah*, « on ne dit pas la basmala ») qui ont été supprimées dans l'écriture de la couche supérieure. C'est donc **a)** que le texte en question n'était pas encore le texte canonique du « Coran divin », **b)** qu'il s'agissait bel et bien de notes et instructions données par un maître religieux (judéonazaréen ?) en vue de la prédication (nous verrons plus loin que le Coran a conservé de nombreux autres exemples de ce genre d'instructions) et **c)** qu'il y a eu un processus de « normalisation » du texte pour lui donner les apparences d'un message divin (suppression des traces trop évidentes de ses origines réelles, comme ces instructions de prédication).

[212] http://idb.ub.uni-tuebingen.de/diglit/MaVI165/0155

[213] http://www.corpuscoranicum.de/handschriften/index/sure/2/vers/30/handschrift/163

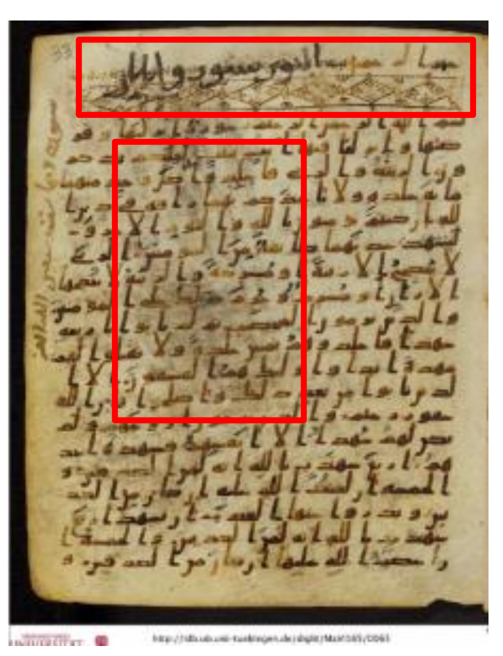
Ce manuscrit ancien et très important (210 folios, parchemin daté au C14 entre 662 et 765) montre à lui seul tout un processus de réécriture : il présente des palimpsestes, et en outre des corrections, des lavages (exemple, on voit d'ailleurs toujours la trace de l'écriture lavée : https://bit.ly/2jLlekp) et réécritures à l'encre noire ou à l'encre rouge (exemple : https://bit.ly/2G4PYGT), des ratures (exemple, à la 4ème ligne en partant du bas : https://bit.ly/2I3GNwa), et même des raclages du parchemin (cas du folio 15, raclé tellement fort que le parchemin en a été troué : ici le verso



encore, la constitution progressive du recueil coranique se démontre aussi par l'analyse « quantitative » des manuscrits anciens : on ne dispose ainsi d'aucun manuscrit des « Corans d'Othman », dont la tradition musulmane dit qu'il se serait agi de l'édition définitive du texte coranique (avant 656). S'ils ont existé, c'est donc alors qu'ils ont tous été détruits. Le recueil le plus ancien retrouvé à Sanaa ne compte environ que pour 20% du *rasm* (squelette consonantique) du Coran final, celui de Tübingen pour 26% (ci-dessous), celui dit Codex Parisino Petropolitanus pour 40% environ (dont le AR328a, cf. page suivante), ou encore celui dit Wetzstein II 1913 de Berlin pour 85% (ci-dessous). Le recueil coranique complet le plus ancien daterait quant à lui du VIII*e s.* (plus vraisemblablement du IX*e s.* au vu des « corrections » que présente le texte[214]).



Folio 210 verso du manuscrit Wetzstein II 1913 montrant le grattage et la réécriture du parchemin
http://www.corpuscoranicum.de/handschriften/index/sure/89/vers/7/handschrift/163



Folio 33 recto du manuscrit de Tübingen, montrant des rajouts et la correction du texte
http://idb.ub.uni-tuebingen.de/diglit/MaVI165/0065

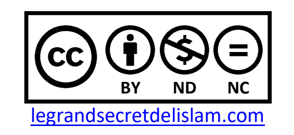
Les découvertes et redécouvertes des manuscrits coraniques très anciens et la révolution d'Internet qui permet de les rendre facilement accessibles ont permis de documenter et montrer combien la constitution du Coran s'est ainsi faite au fil d'un laborieux processus, dans lequel on a abondamment manipulé son texte et ses manuscrits[215]. Cependant, lorsque la langue arabe écrite a commencé de se fixer sous Abd al-Malik, et lorsque que le Coran a été diffusé plus largement, il s'est révélé bien plus difficile de toucher directement au texte. Ce phénomène s'est produit de plus en plus rarement - en jouant par exemple sur la vocalisation[216] ce qui permet par exemple le passage d'une forme verbale de l'actif au passif (nous en verrons une illustration en page 123), ou bien, marginalement,

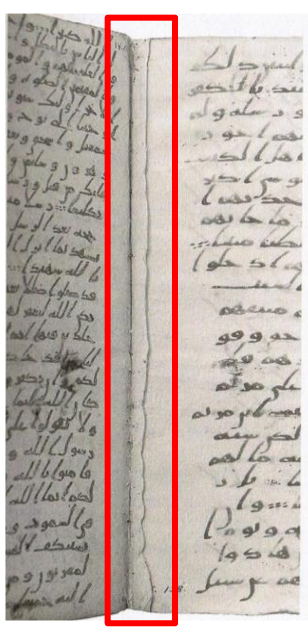
https://bit.ly/2jNZXrh, là le recto https://bit.ly/2Iwgr5i). A force de lavages et de modifications, ces « réécritures » ont laissé certains folios dans un état déplorable (https://bit.ly/2jN7RkJ) ; ce manuscrit a été étudié par Florence Mraïzika dans le cadre d'une thèse en islamologie à l'ULB, sous la direction de Guillaume Dye (cf. *Le Coran décréé*, Éd. Docteur Angélique, 2018, où elle détaille de nombreuses réécritures).

214 Il s'agirait du recueil (quasi complet) de Topkapi (Sarayi Müzes), conservé à Istanbul (musée de Topkapi). cf. https://corpuscoranicum.de/handschriften/index/sure/1/vers/1?handschrift=52 ; Dan Brubaker a montré que même ce recueil-là comportait encore de nombreuses corrections et ajouts (*Corrections in Early Qur'an Manuscripts : twenty examples*, Think and Tell Press, 2019) ; voir également François Déroche, *Le Coran, une histoire plurielle, op.cit.*

215 Exemple dans cet article de 2014 d'Édouard-Marie Gallez et Mohamed Lamsiah, « *Suspicions de manipulation idéologique et codicologie* » (« Suspicions of ideological manipulation and codicology: a provisional synthetic approach », in *Die Entstehung einer Weltreligion III, Inârah Band 7*, Schiller, 2014) http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/alterations_et_codicologie_coraniques.pdf

216 Rappelons que ce travail de vocalisation du texte dura jusqu'au X*e* siècle.





Talon du folio 20 primitif (découpé) **du manuscrit AR 328a, encore visible entre le folio 19** (verso) **et l'actuel folio 20** (recto)
http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/alterations-et-codicologie-coraniques.htm

en corrigeant ou ajoutant des mots, voire des lignes ici ou là[217]. Aussi, comme évoqué précédemment, on a plutôt préféré toucher à la signification des textes : changement du sens de certains mots, attribution arbitraire de noms de lieux ou de personnes permettant de donner un sens nouveau au texte, invention d'un discours annexe permettant d'expliquer et d'interpréter le texte selon ce que ses manipulateurs voulaient qu'il signifiât, création de faux témoignages par les hadiths, réécriture des événements historiques... L'invention de l'épisode du voyage nocturne illustre très bien l'imagination des scribes et historiens au service des califes. On pourra parler ici de **manipulation du discours**. Cette manipulation se poursuit encore aujourd'hui avec les travaux des concordistes : ce sont des « savants de l'islam » qui cherchent absolument à trouver dans le Coran des vérités scientifiques aujourd'hui établies, mais inconcevables à l'époque de Mahomet, inventant ainsi un sens nouveau au texte. Non contentes de confiner parfois au grotesque[218], ces tentatives d'établissement de soi-disant « miracles scientifiques du Coran » illustrent parfaitement la logique à rebours qui préside à la construction de l'islam, c'est-à-dire l'édification de raisonnements tautologiques bâtis pour justifier des conclusions préétablies : le texte est divin, donc il contient des « miracles scientifiques », donc il faut forcer la lecture du texte dans le sens de l'établissement de ces « miracles », donc le texte contient des « miracles », donc il est divin (cf. exemple en note 247).

Ces « techniques » ont été employées au service de la formation du dogme islamique. Les bases de départ que constituaient la « religion d'Abraham et du Messie Jésus » prêchée par les judéonazaréens et le souvenir des origines historiques réelles en sont devenus très difficiles à discerner sous les couches épaisses des manipulations successives. Le texte du Coran expliqué par le discours islamique les a presque totalement occultés. Mais à la clarté nouvelle des recherches présentées dans ces quelques pages, il devient possible d'expliciter certaines de ces manipulations. Les comprendre permet de décrypter le discours islamique, et ainsi, en utilisant les bonnes clés de lecture, de retrouver ses origines réelles.

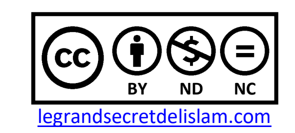
Examinons donc quelques manipulations emblématiques, comme celle des termes désignant les croyants des différentes religions monothéistes, et celle des transferts historiques et géographiques des origines réelles de l'islam. Nous verrons par la suite comment leur connaissance restitue un peu de vérité historique au discours islamique et au Coran.

Musulmans, chrétiens, Juifs et « polythéistes » selon le dogme islamique

Nous l'avons vu en préambule, l'islam affirme être apparu dans un milieu resté farouchement polythéiste alors même que tout le Moyen-Orient se christianisait depuis six siècles, que des contacts réguliers et étroits avec des Juifs et des chrétiens étaient établis de longue date pour des raisons commerciales, et alors que de toute évidence, même dans le récit musulman traditionnel, nombre d'Arabes étaient convertis au christianisme (et au judaïsme). Plus sérieusement, les chercheurs capables d'un recul critique vis-à-vis de la tradition islamique savent bien que les Arabes

217 Dan Brubaker, *Corrections in Early Qur'an Manuscripts, op.cit.*

218 De nombreux musulmans le reconnaissent eux-mêmes et réclament que cessent ces travaux qui « avilissent l'islam ». Quelques exemples sur ce site : https://www.islamweb.net/fr/articles/34/Les-miracles-scientifiques-dans-le-Coran



avaient été évangélisés dans leur ensemble au temps de Mahomet[219]. Mais la perspective islamique impose de considérer que le milieu d'origine de l'islam aurait été païen, bien qu'expliquant aussi que les rapports avec des Juifs et des chrétiens auraient été particulièrement importants pour Mahomet. En tant que « prophète de l'islam », celui-ci n'aurait donc pas eu besoin de s'inspirer d'eux puisque son message lui aurait été directement dicté par un ange de Dieu. Partant de ces éléments du dogme islamique, le discours occidental a cherché à se figurer de manière rationnelle comment l'islam a pu être fondé par Mahomet. On s'est ainsi imaginé que ce dernier avait pu s'informer auprès de représentants du christianisme et du judaïsme en vue de se fabriquer tout seul une « nouvelle religion ». Et même s'il nie toute intervention divine, ce discours occidental apparemment rationnel a suivi celui de l'islam dans son principal présupposé : aucun groupe d'ex-judéochrétiens tel que celui des judéonazaréens n'aurait été l'initiateur direct des changements intervenus parmi les Qoréchites, et l'islam serait ainsi apparu tout à coup à partir de rien, c'est-à-dire au sein d'un milieu polythéiste (et désertique). Comment un tel aveuglement a-t-il été possible ?

Il semble que le facteur qui a tenu si longtemps en échec la rationalité occidentale soit premièrement l'habileté dont ont fait preuve les califes, leurs scribes et leurs traditionnistes pour escamoter presque totalement le souvenir et la trace des judéonazaréens, jusqu'à l'existence même de leur nom. S'il est certes question de chrétiens et de Juifs dans la vie idéalisée de Mahomet telle que le discours musulman l'a reconstruite, on n'y trouve en effet aucune trace de ces derniers, ou presque. Pour comprendre le stratagème, il faut remonter le cours de l'histoire réelle, au temps de l'alliance entre judéonazaréens et Arabes, en Syrie, en Mésopotamie et en Arabie. Voici comment ceux-ci considéraient alors les différents types de croyants de leur voisinage (les qualificatifs proviennent tous de la doctrine judéonazaréenne) : il y avait les **chrétiens**, arabes pour la plupart (et d'autres chrétiens de langue syro-araméenne), qualifiés d'associateurs (*musrikun*[220]) et les **Juifs rabbiniques**, qualifiés de recouvreurs (*kouffar*, car ayant « recouvert » les saintes Écritures aves leurs Talmuds - cf. p.28 et note 57), honnis par les **judéonazaréens** (*nasara*), et les **Arabes convertis** (au judéonazaréisme). Les Juifs, rabbiniques, talmudiques comme judéonazaréens, constituaient ensemble les « **gens du Livre** » (*ahl al kitab*, « gens de l'Écrit », « gens de l'Écriture »). De quel « livre » pouvait-il bien s'agir au début du VII*e* siècle ? Evidemment de la Torah, le livre par excellence[221], le livre de référence des judéonazaréens. Les « gens du Livre », ce sont donc tous les Juifs d'alors, héritiers de la Torah. Cela concerne au premier chef les Juifs rabbiniques-talmudiques, les plus nombreux. Mais le petit groupe des judéonazaréens partage cet héritage avec leurs cousins « ethniques » rabbiniques, quand bien même ils vilipendent tant qu'ils peuvent ces *kouffar* dans leurs textes et dans leur endoctrinement auprès des Arabes[222]. Par ailleurs, les judéonazaréens et les Arabes qui leur ont fait allégeance, partageant la même foi et le même projet messianiste, forment l'**oumma** (*umma*), que l'on peut traduire par « clan », « tribu », « communauté », voire « nation ».

Arrêtons-nous sur ce terme d'oumma, terme très commun formé à partir de *umm*, la « mère ». Il est issu de la Torah[223], où il désigne les douze tribus d'Israël, le peuple élu. Le terme a été conservé par les judéonazaréens qui se considéraient selon leur foi comme les seuls Juifs véritables. Ils prétendaient donc être le vrai Israël, la communauté (au sens tribal de clan, de peuple) des Juifs

---

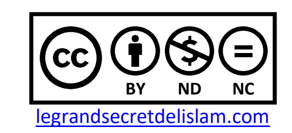
219 Rappelons que tous les Arabes du Moyen-Orient avaient été christianisés à la fin du VI*e s.*, cf. note 61

220 Jean de Damas écrivait encore vers 746 dans son *Traité des Hérésies* que les Arabes accusaient les chrétiens « *d'introduire un associé aux côtés de Dieu en disant que le Christ est le fils de Dieu, et est Dieu* ». Ils ne faisaient là que répéter l'endoctrinement de la foi judéonazaréenne. Il traduit l'arabe *musrikun* par « associateurs », et non par « païens » ou « polythéistes ».

221 De même que le terme « bible » provient du grec βιϐλία ou *biblia*, et signifie tout simplement « les livres » (originellement il vient d'ailleurs de Byblos, un important centre de fabrication de livres).

222 Voir l'article d'Édouard Marie Gallez, « Racine kfr et philologie » in *Le texte arabe non islamique, Studia Arabica vol. XI, éditions de Paris, 2009*, p.67-87 (colloque de Toulouse, le 22 octobre 2007).

223 Par exemple en Gn 25,16 ou 23 (traduction en « nation », « peuple », « tribu », « clan »).



justes, des seuls élus. C'est ce qu'atteste encore le Coran si l'on sait le lire correctement, comme nous allons le voir. Lorsque l'alliance avec les Arabes deviendra effective, au fil de l'endoctrinement de la fin du VI*e* siècle et du début du VII*e*, l'oumma les englobera par l'attribution au patriarche Abraham d'une descendance arabe. Elle deviendra cette communauté composite judéonazaréenne et arabe.

Arrive alors l'épisode de 640 et l'escamotage progressif des judéonazaréens. Pour le justifier a posteriori, nous avons vu comment les premiers chefs arabes ont fait modifier les feuillets qui constitueront le Coran en ajoutant (en interpolant) le terme *nasara* (= nazaréens = judéonazaréens) à certains versets de défiance envers les Juifs rabbiniques pour englober les ex-alliés judéonazaréens déchus dans la condamnation des *kouffar*. C'est un cas de **manipulation du texte et du discours**, assez simple à comprendre mais délicat à déceler (cf. note 130). S'il était question dans un premier temps de justifier la haine subite des Arabes envers leurs anciens maîtres, il s'est agi par la suite, tandis que se construisait la théologie islamique, principalement sous les Abbassides, de transférer le sens de l'oumma originelle exaltée dans les textes[224] vers celui de l'oumma nouvelle constituée des seuls Arabes, la communauté des vrais croyants, et par extension à l'oumma des musulmans à mesure que l'islam s'ouvrait à l'universel. C'est vraisemblablement aussi à Bagdad, dans un milieu persan ayant perdu le sens originel du mot de *nasara*, qu'on a alors voulu plaquer de force le sens de « chrétiens »[225] à ce terme, comme la juxtaposition des termes *yahud* et *nasara* pouvait de fait déjà le suggérer (à tort) en certaines occurrences[226], ce qui a fini par **occulter complètement l'existence des judéonazaréens**.

Il apparait ainsi une religion entièrement nouvelle, qui ne se justifie plus par son passé historique réel, par la dérive radicale du judéo-christianisme opérée par les judéonazaréens, mais par une révélation nouvelle, par un nouveau choix de Dieu. Et comme il faut absolument que ce choix soit nouveau, il faut également que les Arabes n'aient rien à devoir aux Juifs et aux chrétiens. Il faut qu'islam et Coran soient apparus en milieu vierge des révélations antérieures, juive et chrétienne. Il faut donc inventer un milieu d'origine païen, idolâtre, et il faut également que le Coran et son discours externe mentionnent ce **substrat polythéiste** dans lequel on affirmera que l'islam aura été révélé. Le problème, cependant, c'est que le discours de cette religion nouvelle s'est principalement développé après que le texte du Coran eut été à peu près fixé et diffusé à partir d'Abd al-Malik et ses successeurs. Comment donc faire signifier aux textes ce qui n'y est pas écrit, ce qu'ils ne veulent pas dire ? Ce sera en forçant le sens des occurrences du mot de *musrikun* (et des dérivées de la racine SRK), qui désignait initialement les chrétiens, coupables d'associationnisme, et à qui on fera désormais signifier « polythéiste », « païen ».

L'invention de ce faux substrat polythéiste contribue de plus à fonder la **théologie musulmane des révélations divines successives** sous la forme de « livres » apportés par des « messagers

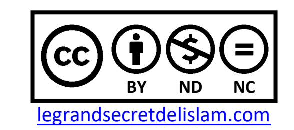
---

[224] « *Vous êtes la meilleure communauté* [oumma] *qu'on ait fait surgir pour les hommes* » (S3,110).

[225] Il subsistait en effet dans le monde persan jusqu'au V*e s.* au moins, chez les Persans anti-chrétiens un usage péjoratif du mot de *nasrayé* pour désigner les chrétiens - eux-mêmes ne se nommant plus ainsi depuis des siècles - cf. Christelle Jullien et Florence Jullien, « Aux frontières de l'iranité : 'Nāsrāyē' et 'krīstyonē' des inscriptions du mobad Kirdīr : Enquête littéraire et historique », in *Numen* 49, (2002).

[226] L'exégèse rigoureuse fait ainsi apparaitre que seules quatre mentions du terme *nasara* appartiennent aux feuillets originels (S2,62 ; S5,69 ; S5,82 ; S22,17 – elles sont d'ailleurs souvent traduites par « nazaréens » et non par « chrétiens », car leur sens ne peut correspondre ici avec celui de « chrétiens » selon le dogme islamique). Dix autres occurrences du terme ont toutes été incluses dans des insertions plus ou moins courtes en parallèle avec le mot « Juifs » (S2,111 ; S2,113 a & b ; S2,120 ; S2,135 ; 2,140 ; 3,67 ; 5,18 ; 5,51 ; 9,30). L'une d'elles en particulier (S9,30 : « Les Juifs disent : "Uzayr est fils de Dieu" et les *nasara* disent : "Le Messie est fils de Dieu" ») relève de la volonté expresse des manipulateurs du texte de faire spécifiquement passer les *nasara* pour des chrétiens. La dernière occurrence du terme *nasara* (S5,14) vient quant à elle en remplacement direct du terme originel de « Juifs ».

cf. http://www.lemessieetsonprophete.com/annexes/Ahl-al-Kitab_%27gens-du-livre%27.htm



de Dieu » corrigeant l'un l'autre leurs dévoiements, principalement Moïse, Jésus et Mahomet. En prétendant que ce dernier serait issu de ce milieu polythéiste, on légitime sa « figure prophétique » et l'origine divine du Coran dont on lui attribue la révélation. On invente dans le même temps le concept de parachèvement dans l'islam des révélations divines antérieures, ce qui permet de rattacher Mahomet au modèle des prophètes bibliques, faisant même de lui leur successeur et le « sceau de la prophétie ». C'est ainsi, au passage, que l'on a inventé le **concept islamique de « gens du Livre »** pour réinterpréter le terme déjà présent dans le texte, lequel désignait les « gens de la Torah » comme on l'a vu, et lui donner un sens nouveau : les « gens du Livre » seraient ainsi les croyants des trois « religions monothéistes » dotées chacune d'un livre saint. Concept de « gens du Livre » qui arrange bien l'islam puisqu'il devient ainsi une religion tout aussi valide que les deux autres, faisant du Coran un livre tout à fait comparable à la Bible (et même meilleur !).

Pour appuyer ces glissements du sens des mots, jusqu'à en forcer la lecture dans le Coran, il s'est ainsi bâti tout un discours pour le justifier, avec force écriture de hadiths et autres chroniques pseudo-historiques (comme celles relatives à la mythique *jahiliya*[227], ce temps de l'ignorance dans lequel on dira que la révélation islamique a été reçue). On aboutit ainsi l'impressionnante **manipulation du discours** que figure le schéma suivant :

Manipulations de la terminologie désignant les protagonistes des origines de l'islam selon le Coran *(termes arabes indiqués en italique)*

JUDÉONAZARÉISME
VI-VIIe s. *Alliance judéo-nazaréens et Arabes*
PROTO-ISLAM
VII-VIIIe s. *Élimination des judéonazaréens*
PRIMO-ISLAM
ISLAM

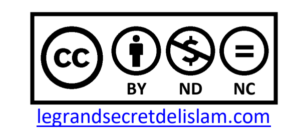
Oumma
terme commun hébraïque et araméen désignant la tribu (cf. 12 tribus d'Israël)
Gens du Livre
Judéonazaréens
Recouvreurs = Juifs rabbiniques
Associateurs = chrétiens
Sens des mots et concepts dans le discours judéonazaréen (sens premiers sous-jacents au Coran)

Oumma
L'oumma arabo-nazaréenne, la coalition suscitée par Dieu
Arabes enrôlés dans le projet judéonazaréen
Gens du Livre
Nasara (nazaréens) **= judéonazaréens**
Kouffar (recouvreurs) **= Juifs rabbiniques**
Musrikun (associateurs) **= chrétiens**
Modification des concepts avec l'alliance arabo-nazaréenne et transferts en arabe du discours judéonazaréen

Oumma
L'oumma musulmane, la communauté choisie par Dieu
Musulmans
Gens du Livre
Nasara (nazaréens) **= chrétiens**
Yahud (Judéens, Juifs) **= Juifs**
Musrikun (idolâtres, associateurs) **= polythéistes = chrétiens** (par extension)
Kouffar (infidèles)
Discours théologique du primo-islam, puis de l'islam (commentaires du Coran)

http://legrandsecretdelislam.com ***LE GRAND SECRET DE L'ISLAM***

[227] C'est ainsi que le discours musulman inventa la légende des petites filles enterrées vives au temps des polythéistes (évoquée en préambule), voulant interpréter ce verset dans le sens voulu par le concept de *jahiliya* : « *Il se cache des gens, à cause du malheur qu'on lui a annoncé. Doit-il la garder [la petite fille qui vient de naître] malgré la honte ou l'enfouira-t-il dans la terre ?* » (S16,59). Le discours musulman veut absolument faire signifier « enfouir » à l'expression arabe (*dassa fi-t-turab*), dont le sens premier est pourtant celui de « poser dans la poussière », donc « abandonner ». Cette expression en est même devenue synonyme « d'enterrer », énième exemple de **manipulation du discours**.



Les judéonazaréens ont ainsi été escamotés du discours islamique. Leur désignation ancienne de *nasara* renvoie désormais aux seuls chrétiens. Changer le réel commençant toujours par changer le sens des mots, on a également tordu le sens du mot *kouffar* et du verbe *kafara* (recouvrir, dissimuler) qui qualifiaient les Juifs rabbiniques par opposition aux Juifs nazaréens, pour leur donner les sens nouveaux « d'infidèles », de « mécréants », et respectivement de « rejeter », de « nier ». On évite ainsi de **susciter des questions embarrassantes** quant aux raisons qui poussent à trier entre mauvais Juifs qui « recouvrent leurs textes » et bons Juifs qui ne les « recouvrent » pas : qui seraient-donc ces bons Juifs ? Pourquoi seraient-ils donc les amis des musulmans ? Qu'avaient donc dissimulé de si grave les mauvais Juifs pour qu'on les haïsse tant ? Enfin, on a déformé le sens de *musrikun*, qui désignait initialement les chrétiens, pour inventer à leur place de mythiques polythéistes. Voilà comment on arrive à trouver dans le Coran les notions justifiant le discours de l'islam.

Quelques transferts de l'histoire réelle vers le discours islamique

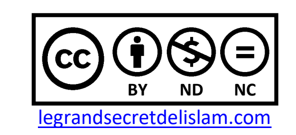
Parallèlement à ces affaires de terminologie, des manipulations ont été opérées sur le matériau historique et géographique des origines réelles de l'islam. Il s'agissait bien entendu dans un premier temps de masquer le rôle du judéonazaréisme. Puis, entraîné par le jeu de la surenchère, on a abouti au discours actuel. Il procédait d'une logique d'autojustification d'une part, mais aussi d'une logique d'interprétation des témoignages historiques.

Parmi ces témoignages, il y avait bien sûr le Coran, dont les versets devenus bien obscurs nécessitaient un effort d'imagination consistant pour en figurer un sens. Il y avait également des témoignages matériels : noms de lieux, bâtiments comme le Dôme du Rocher (qui n'avait initialement rien à voir avec le voyage nocturne qu'il est censé célébrer selon le discours musulman, rappelons-le).

Mais il y avait aussi des mémoires, des témoignages oraux, ces souvenirs rapportés de bouche à oreille qu'il fallait réinterpréter à travers la formation de hadiths. Les premiers recueils de ces hadiths apparaissant à la fin du VIII*e* siècle, on a assisté à une inflation considérable de ces « témoignages » à mesure que l'on s'éloignait dans le temps des événements ou paroles qu'ils étaient censés rapporter. On les voit rivaliser de détails de plus en plus nombreux et précis là où cinquante ou cent ans auparavant les rares témoignages se rapportant aux mêmes sujets se révélaient beaucoup plus succincts, voire n'existaient pas du tout. Les buts poursuivis par ces manipulations sont manifestes : **ramener à la figure d'un Mahomet idéalisé les vestiges et mémoires des événements historiques dont est issu l'islam** et établir son discours.

Sans entrer dans le détail de tous ces transferts, en voici certains des plus emblématiques en fait de logique de manipulation :

- **Au point de vue géographique**, les transferts les plus importants sont ceux qui touchent le cadre de la tribu de Mahomet (aux environs de Lattaquié, dans le Nord-Ouest de la Syrie, comme nous l'avons vu) et de ses lieux de prédication nomade déplacés à La Mecque : noms de lieux, noms de collines, but du pèlerinage (initialement réalisé à Jérusalem) et orientation des prières... De même, certains des événements postérieurs à la prise de Jérusalem (gouvernement d'Abd Allah ibn al-Zubayr à Pétra, vénération de la pierre noire, guerre contre le pouvoir Omeyyade) furent ramenés de Pétra à La Mecque.



- **Au point de vue historique**, il en est allé de même pour le souvenir des anciennes batailles qui ont finalement mené à la reddition de Jérusalem, transférées et déformées dans le discours musulman en autant d'épisodes de la lutte du parti médinois contre les supposés Mecquois.

- **Au point de vue des figures inspiratrices**, l'influence des prédicateurs judéonazaréens n'a pu être totalement occultée. On retrouve la figure plus ou moins symbolique du prêtre judéonazaréen Waraqa dont le discours musulman a simplement fait un clerc chrétien. Quant à Bahira, il s'agit d'une figure tardive du discours islamique ; on la trouve d'abord dans l'apologétique chrétienne[228] pour personnifier le milieu judéonazaréen qui endoctrina Mahomet. Le discours islamique retourne partiellement cette figure en en faisant un moine chrétien qui reconnaît le prophétisme de Mahomet. Des personnages « juifs » sont aussi évoqués par la tradition, très vraisemblablement des réminiscences de figures judéonazaréennes : Salman le Persan, influent dans le « rassemblement » du Coran, Ka'b al-Ahbar, compagnon d'Omar qui a construit une « synagogue » sur le Mont du Temple lors de la prise de Jérusalem. La tradition a cherché à neutraliser ces figures en en faisant des « convertis à l'islam ». De même qu'elle a neutralisé les figures des autres prédicateurs arabes d'apocalypse, certains semblant liés aux judéonazaréens, en les qualifiant d'anti-prophètes ou de faux prophètes (cf. notes n°72 et 79).

- **Au point de vue de l'antijudaïsme islamique**, il faut voir sa source véritable dans l'opposition des judéonazaréens aux Juifs rabbiniques (comme nous allons le voir par la suite, dans l'examen du texte coranique). Pour rappel, elle s'était particulièrement concrétisée à l'occasion de la conquête de Jérusalem en 614, lorsque les rabbiniques chassèrent de la ville (voire de la région) leurs cousins judéonazaréens et leurs alliés arabes. Dans le discours islamique définitif, ce souvenir s'est exprimé sous le thème de la traîtrise, notamment celle des « tribus juives » de Médine. Ce récit rapporte aussi à la vie de Mahomet certains événements advenus autrement et plus tard, sous Omar : en 640, les chefs arabes ont rompu avec les judéonazaréens, massacré leurs chefs et expulsé les autres. Le récit musulman actuel a déformé ces souvenirs en en maintenant l'antijudaïsme. Celui-ci s'en trouve légitimé (voire sacralisé) par la référence au « Prophète Mahomet »[229], qui aurait fait expulser deux des « trois tribus juives de Médine » (fictivement placée en 624-625) et massacrer la troisième (soi-disant en 627). On peut aussi y voir une déformation probable du massacre des Ahl al-Bayt, les « proches de Mahomet » et leurs familles, dont le nom évoque de fait le Temple de Jérusalem (*Bayt al-maqdis*), et donc la proximité avec les judéonazaréens (si ce n'est l'appartenance de certains à la communauté judéonazaréenne).

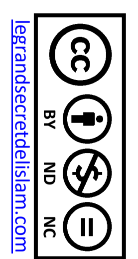
- **Le thème des contestations illégitimes de l'autorité** du représentant de Dieu sur terre s'est peut-être posé au temps du Mahomet historique, comme nous l'avons vu. Mais l'extension de sa figure sacralisée à ses successeurs (les *rachidun* ou « bien guidés »), va servir à légitimer l'autorité des califes suivants. Quand il est dit que Mahomet réprime dans le sang l'opposition des *munafiqun* (hypocrites), ce sont tous les opposants présents et à venir qui sont visés – les guerres d'apostasie (*houroub al ridda*) se trouvent ainsi légitimées.

Quels sont alors les éléments de la réalité qui ont pu traverser la fabrication des hadiths et la formation du discours musulman ? C'est ce que tente de figurer le schéma en page suivante :

---

[228] B. Roggema, *The Legend of Sergius Baḥīrā. Eastern Christian Apologetics and Apocalyptic in Response to Islam*, Leyde, 2008

[229] Citons ce hadith emblématique de Boukhari qui fait ainsi parler Mahomet : « *L'heure* [de la fin des temps, du retour du « Messie Jésus », du combat contre l'Antéchrist, du jugement dernier...] *ne se lèvera pas avant que les Musulmans ne combattent les Juifs, au point que le Juif se cachera derrière les rochers et les arbres. Les rochers et les arbres diront alors : "O Musulman ! Voici derrière moi un Juif, viens le tuer". Sauf un arbre épineux de Jérusalem nommé "gharqad". C'est en effet un arbre appartenant aux Juifs* ».



Transferts et manipulations des événements historiques des débuts de l'islam dans le discours musulman

MAHOMET DE L'HISTOIRE

Syrie, Arabie, Mésopotamie

- Naissance au sein des Qoréchites en Syrie (fin VI*e* siècle)
- Endoctrinement par les judéonazaréens
- Relais de la doctrine judéonazaréenne auprès des Arabes, parmi les mouvements de prophétisme armé
- 614 — Expédition perse à Jérusalem (participation de Mahomet)
- Refoulement des Arabes et judéonazaréens par les Juifs rabbiniques maîtres de Jérusalem
- 622 — Expulsion des militants (judéonazaréens et Arabes) par les commerçants qoréchites

Arabie

- Hégire en Arabie chez les cousins judéonazaréens ; charte judéo-arabe de Yathrib-Médine (1ère strate)
- Jeu de coalition-opposition entre factions arabes et mouvements de prophétisme armé
- 629 — Interdiction de la Jérusalem chrétienne aux Juifs (reprise par Héraclius aux Perses) et donc aussi aux judéonazaréens pour leurs pèlerinages
- Défaite face aux Byzantins à Muta (629)
- Mort de Mahomet à Médine (632 ou après)
- 636 — Conquête de la Syrie avec la collaboration des Qoréchites et judéonazaréens locaux (bataille de Yarmouk)

Jérusalem

- Reddition sans heurts de Jérusalem
- 638 — Arrivée d'Omar à Jérusalem
- 640 — Massacre des chefs judéonazaréens et expulsion des Juifs de Jérusalem (rabbiniques et nazaréens)
- Changement de *qibla*, depuis Jérusalem vers d'autres lieux (Syrie ? Pétra ?), puis vers La Mecque, au VIII*e* s.
- 644 — Discorde au sein de l'oumma, opposition entre factions et des *munafiqun* ; assassinat d'Omar et première *fitna*

MAHOMET DE L'ISLAM

La Mecque

- Episode de l'éléphant (attaque de La Mecque par les chrétiens abyssins, VI*e* siècle)
- Naissance au sein des Qoréchites, à La Mecque — 570
- Contacts avec des religieux chrétiens (Bahira, Waraqa)
- Révélation de la parole de Dieu par l'ange Gabriel — 610
- Prédication à la Mecque (période « mecquoise »)
- Tensions avec les Qoréchites mecquois
- Manipulation de S30,2-6 pour se rapporter aux victoires perses dans la guerre perso-byzantine (602-629)
- Exil de certains disciples en Abyssinie — 615

Médine

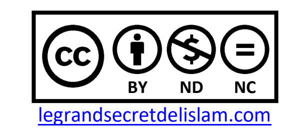
- Bannissement de La Mecque (y.c. pour le pèlerinage)
- Hégire de La Mecque à Yathrib-Médine ; soumission des Juifs locaux dans la charte de Médine — 622
- Prédication à Médine (période « médinoise »)
- Ralliement des *ansar* de Médine
- Non respect de la charte par les Juifs de Médine — 623
- Changement de *qibla* de Jérusalem à La Mecque
- Campagnes guerrières contre les Mecquois
- Expulsion de deux tribus juives de Médine (624-625), puis massacre de la troisième tribu juive — 627
- Opposition des *munafiqun*, les convertis hypocrites
- Défaite face aux Byzantins (ar Rum) à Muta (629)
- Pèlerinage mineur de Mahomet à La Mecque — 629

La Mecque

- Reddition sans heurts de La Mecque (630)
- Pèlerinage majeur de Mahomet à La Mecque
- Mort de Mahomet à Médine — 632
- Guerres d'apostasie menées par Abu Bakr puis par Omar ; assassinat d'Omar et première *fitna*
- Secours des *ansar* dans la conquête de la Syrie

http://legrandsecretdelislam.com

LE GRAND SECRET DE L'ISLAM



Ce schéma reprend certains éléments de cette réalité historique, et met en évidence leurs transferts dans l'espace et dans le temps jusqu'à la légende islamique à peu près définitive (X*e* siècle). Aussi dense qu'il soit, il ne prétend cependant à aucune exhaustivité. Le discours islamique est devenu remarquable de complexité pour satisfaire sa logique et sa cohérence interne. La tradition musulmane a ainsi **recréé un passé mythique**, empruntant quelques souvenirs réels transformés par l'imagination des scribes et des religieux. Evidemment, il fallait aussi tenir compte du texte coranique déjà répandu, d'où un jeu de va et vient lui aussi très imaginatif entre l'interprétation de ce texte et la « fabrication du passé ». C'est ainsi qu'on a l'illusion d'une histoire claire et d'un texte qui le serait tout autant. Certains versets du Coran sont d'ailleurs invoqués pour confirmer cette clarté[230] aux yeux des musulmans, ceux-ci faisant cependant mention d'un tout autre texte (le *qor'ôno* ou « coran » des judéonazaréens, leur lectionnaire, qui lui existait déjà au temps des prédications). En fait, aucun lecteur attentif du Coran ne peut le trouver clair, et les thèmes islamiques de la clarté et du « miracle du Coran » prêtent à sourire car, en sus de la perte d'un certain nombre de significations, ses manipulations successives ont bel et bien enlevé au texte des feuillets coraniques la clarté originelle et supposée que lui attribue désormais la tradition.

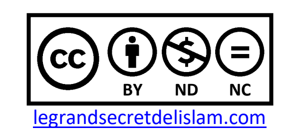
Malgré tout leur talent, il était en effet impossible aux scribes des califes de conserver une cohérence d'ensemble à un texte aussi imposant dès lors qu'ils se sont mis à le manipuler, à jouer avec le sens des mots. Y changer la signification d'une expression exige de l'harmoniser avec toutes ses occurrences dans l'ensemble des 114 sourates[231] et des 6 236 versets que compte la version canonique du Coran. Et si cette nouvelle signification entre en conflit avec ce qui y est déjà écrit, il faut procéder à de nouvelles manipulations, textuelles ou interprétatives. C'est d'autant moins possible qu'il faut aussi tenir compte des exigences liées à l'occultation des origines historiques et géographiques réelles : comment parvenir à tout mettre en conformité avec ce qu'exigent le discours islamique et la tradition ?

Malgré le soin méticuleux que met l'islam à détruire absolument tout ce qui l'a précédé, il en reste en effet toujours des traces. Le croyant devra donc croire de gré ou de force, sans poser de questions, sans douter. Le doute est d'ailleurs l'un des pires péchés en islam. Et si la menace de l'enfer et des terribles châtiments qui y attendent le mauvais croyant ne suffit pas, le châtiment peut aussi se faire très terrestre : l'apostasie, déjà passible de l'enfer selon le Coran, est aussi punie de mort (selon le hadith de Boukhari, qui fait parler ainsi Mahomet : « *Celui qui change de religion, tuez-le* »). Tout croyant est de la sorte encouragé à surveiller et corriger son voisin, son ami, son fils, sa fille, ses parents, son prochain s'ils se révélaient coupables de déviance. Toute « nouveauté » (*bidah*) est perçue comme hérétique, réprimandée et interdite depuis la pétrification de l'islam au X-XI*e* siècles. L'interdiction de la réflexion critique qui prévaut depuis enferme le croyant dans la **soumission à la religion**, à son discours et à sa logique. Et puisque la religion a été ramenée à la figure idéalisée de Mahomet, l'interdiction de toute réflexion critique s'appliquera en particulier à son sujet. Tout doute, toute approche critique - et ne parlons même pas des caricatures - sont de ce fait plus que prohibés : ils sont sacrilèges. Pourtant, même une simple lecture du texte coranique soulève d'innombrables questions, comme nous allons le voir.

---

[230] Parmi les nombreuses mentions du Coran à la clarté de sa langue et la grande intelligibilité de ses propres versets, citons les suivantes : S5,15 : « *Une lumière et un livre explicite vous sont certes venus de Dieu !* » ; S26,192-195 : « *Ce Coran-ci, c'est le Seigneur de l'univers qui l'a fait descendre, et l'Esprit fidèle* [Gabriel] *est descendu avec cela sur ton cœur, pour que tu sois au nombre des avertisseurs en une langue arabe très claire*. » ; S39,28 : « *Un Coran* [en langue] *arabe, dénué de tortuosité, afin qu'ils soient pieux* ! » - le coran qui est évoqué ici n'est cependant pas le Coran islamique, mais le lectionnaire judéonazaréen traduit en arabe.

[231] 114, c'est aussi le nombre de *logia* de l'évangile apocryphe de Thomas, un écrit qui a beaucoup circulé aux premiers siècles en Syrie. Ce chiffre pourrait correspondre à une pratique chrétienne ancienne d'une liturgie de deux années successives et dix grandes fêtes (52 semaines + 5 fêtes, x 2 = 114).



QUE DIT LE CORAN DU GRAND SECRET DE L'ISLAM ?

Malgré son état actuel, le texte coranique mérite d'être regardé attentivement. Nous disposons maintenant de certaines clés de lecture qui permettent de **prendre à rebours les manipulations** subies par le texte ou imposées à sa lecture par le discours islamique. Pour beaucoup, ces clés proviennent de l'impressionnant travail de synthèse *Le messie et son prophète op.cit.* (1 100 pages, 1 649 notes) prenant appui notamment sur toute une exégèse coranique arabe non islamique développée chez les chrétiens d'Orient (notamment via Antoine Moussali, libanais, éminent arabisant et spécialiste du Coran[232]), exégèse qui était mal connue dans les cercles de la recherche occidentale. C'est cette exégèse rigoureuse, critique et surtout globale, qui donne la **preuve formelle, manifeste, de l'existence et de l'influence déterminante aux origines de l'islam et du Coran d'un courant juif hétérodoxe**, ennemi du courant rabbinique et qui se nommait lui-même « nazaréen ». C'est cette exégèse, ainsi que l'analyse critique de la tradition musulmane et des témoignages préislamiques de l'existence des judéonazaréens, qui permettent de cerner leur pensée et leurs espérances - et qui permet également de comprendre les manipulations du discours que nous avons explicitées. Plus encore, c'est en intégrant cette exégèse nouvelle dans le cadre global de la démarche historico-critique que la recherche historique peut ainsi enfin comprendre les origines réelles de l'islam.

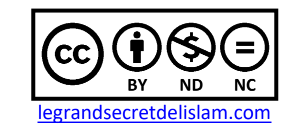
Tâchons nous aussi de le comprendre : cette démarche vise en effet à comparer les uns aux autres les résultats des investigations opérées dans tous les champs de la recherche (codicologie, archéologie, numismatique, épigraphie, linguistique, histoire, etc.). Par exemple, l'analyse linguistique a montré que l'essentiel du vocabulaire proprement religieux du Coran, dont de nombreux concepts théologiques, a en fait été emprunté à l'araméen et arabisé par translitération (*salat*, *zakat*, *hajj*, messie, géhenne, etc.)[233]. L'analyse historique a exhumé des témoignages contemporains, ou presque, de la prise de Jérusalem qui montrent que les conquérants étaient accompagnés par des « Juifs » (décrits comme tels), et qu'ils ont rebâti le Temple de Jérusalem. Mais comment articuler ces découvertes ? Que nous donnent-elles à comprendre des événements des origines ? C'est ici que cette exégèse nouvelle se révèle des plus décisives : elle montre que, dans sa couche première, selon sa compréhension primitive, le texte coranique exhortait des Arabes chrétiens à s'allier à des Juifs nazaréens en vue d'un projet guerrier grandiose qui verrait le relèvement du Temple, le jugement du monde et l'établissement du règne de Dieu. On voit ici, brossé à gros traits, comment la recherche historique peut ainsi avancer et progresser, comment ces découvertes établissent, ainsi que nous l'indiquions en introduction, un cadre général permettant « **d'assembler les différentes pièces du puzzle** ». Jusqu'à la mise en lumière du grand secret de l'islam, celui de ses origines réelles.

Nous proposons donc maintenant une lecture à grand pas du texte coranique, pour présenter cette exégèse nouvelle et le décryptage qu'elle a permis de nombreuses manipulations de l'histoire réelle opérées par le discours islamique. Nous venons d'en aborder certaines : l'invention du prophétisme de Mahomet (sans aucun doute la manipulation principale de l'islam), la modification des vocables désignant les différents croyants, les transferts historiques et géographiques des origines de l'islam, l'invention de La Mecque, l'invention du « Coran céleste », la re-sacralisation de Jérusalem (à partir d'Abd al-Malik) après sa désacralisation (640) - il y en a tant d'autres...

---

232 Et ses prédécesseurs que nous citions en introduction, Mgr. Y. Dorra-Haddad, le P. J.M. Magnin, s'appuyant eux-mêmes sur les traditions des chrétiens d'Orient.

233 Cf. Robert Kerr, « Aramaisms in the Qur'ān and their Significance », *op.cit.*



Il nous faudra aussi tenir compte des profondes manipulations qu'a subies le texte du Coran. Sa compilation et ses « éditions » aux VII*e* et VIII*e* siècles, dans les conditions que l'on discerne désormais, puis le travail des scribes des califes de Bagdad ont donné lieu à un bouleversement de l'enchaînement logique des idées dans ses sourates et versets. La disparition de passages entiers, jugés nuisibles aux dogmes nouveaux, et les ajouts de phrases, voire de versets entiers rajoutent à la confusion, aux illogismes, aux ruptures de sens. De plus, les compilateurs ont choisi de classifier les sourates en dépit du bon sens, par longueur plus ou moins décroissante. Les savants de l'islam qui se sont penchés au cours des premiers siècles sur les incohérences qui en découlent ont dû inventer une chronologie de la révélation des sourates pour les atténuer. Nous avons vu précédemment comment a été institué ce classement parallèle entre sourates dites mecquoises et sourates dites médinoises (on parle aussi de sourates pré-hégiriennes et post-hégiriennes). Ce distinguo arbitraire masque les soubassements historiques véritables et les incohérences du Coran, permettant en outre aux commentateurs de favoriser les commandements de violence et de soumission au pouvoir grâce à la doctrine de l'abrogé et de l'abrogeant que l'on a détaillée antérieurement.

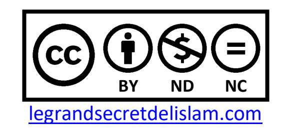
Voici donc quelques versets choisis[234], livrés à la sagacité du lecteur. Ils sont classés en fonction de certaines des grandes thématiques de la prédication des judéonazaréens qui apparaissent lorsqu'on sait les déchiffrer avec les bonnes clés de lecture. Entre histoire sainte musulmane et histoire décryptée, au lecteur averti de choisir quelle version semble la plus vraisemblable.



La « déconstruction » du Coran

…depuis un manuscrit du XIX*e* s., en passant par les premiers manuscrits et les mythiques « omoplates de chameau » jusqu'à la Torah, symbolisant l'influence déterminante des judéonazaréens sur le texte coranique

[234] Les textes entre parenthèses sont les commentaires ou aides à la compréhension du texte coranique ajoutés par l'éditeur, selon la tradition islamique (les gloses). Nous avons également ajouté nos propres commentaires entre crochets : on y trouvera les mots du Coran en arabe translittéré en alphabet latin ou des notes de lecture. Les traductions utilisées sont celle de l'IFTA saoudienne (traduction canonique de référence), de Régis Blachère (orientaliste français) ou de Muhammad Hamidullah (traduction plus littérale et souvent plus proche du sens arabe), précisées ou corrigées au besoin par nos soins.



Enseigner la foi judéonazaréenne

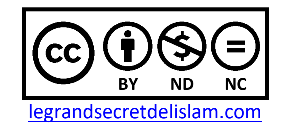
Les judéonazaréens ont enseigné leur foi et leurs espérances, et les ont fait enseigner via leurs prédicateurs arabes. Proches par bien des aspects de celles de leur auditoire arabe chrétien, se référant comme eux au Messie Jésus, à la Torah, à l'Évangile, elles en proposaient cependant des conceptions radicalement différentes qu'il fallait expliciter. En particulier, convertir des Arabes au nazaréisme, c'était les associer au peuple élu (le peuple juif), leur enseigner son histoire (d'où les longs commentaires parabibliques du Coran) et les faire entrer dans l'obéissance à la Loi de Moïse (Loi plus ou moins déformée par le judéonazaréisme, et plus ou moins adaptée pour faciliter la conversion des Arabes).

NB : les versets coraniques sont présentés sous forme de tableaux qui détaillent leur sens en islam[235] et l'interprétation que l'on peut en faire en démêlant les diverses manipulations exposées précédemment

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Vache - *S2, 143-145* *(143). Et Nous n'avions établi la direction de prière* [qibla] *vers laquelle tu te tournais que pour savoir qui suit* **le Messager** *et qui s'en retourne sur ses talons. C'était un changement difficile, mais pas pour ceux que Dieu guide (…)* *(144) Certes nous te voyons tourner le visage* **vers le ciel**. *Nous te faisons donc tourner vers une direction de prière* [qibla] *qui te plaît. Tourne donc ton visage vers* **la Mosquée sacrée** [masjid al haram]. *Où que vous soyez, tournez-y vos visages. Certes,* **ceux à qui le Livre a été donné** *savent bien que c'est la vérité venue de leur Seigneur. Et Dieu n'est pas inattentif à ce qu'ils font.* *(145) Certes si tu apportais toutes les preuves à* **ceux à qui le Livre a été donné**, *ils ne suivraient pas ta direction de prière* [qibla] *! Et tu ne suivras pas leur direction de prière* [qibla] *(…). Et si tu suivais leurs passions après ce que tu as reçu de science, tu seras, certes, du nombre des injustes.* / traduction IFTA reprise OL	*(post-hégire)* Deux ans après l'arrivé à Médine, Dieu ordonne à **Mahomet** de changer l'orientation (*qibla*) de la prière rituelle (*salat*) : elle avait été fixée d'abord **vers Jérusalem,** ce qui avait constitué une sorte de test pour les convertis musulmans mecquois ; elle le sera désormais **en direction de la Kaaba** à La Mecque (*masjid al haram*). Les **Juifs de Médine**, ayant reçu à la fois **la Torah** et l'enseignement de Mahomet sur la nouvelle *qibla*, savent donc que la bonne direction de prière est celle de **la Kaaba**. Mais ils refusent sciemment la vérité de l'islam alors qu'ils la connaissent (de même que les **chrétiens**), emportés par leurs passions mauvaises, imperméables aux menaces de Dieu et aux preuves de l'islam. Il faut donc se méfier des **Juifs** et des **chrétiens**, et ne surtout pas les suivre (aux temps de l'Hégire à Médine comme aujourd'hui).	Le prédicateur enseigne aux Arabes chrétiens, eux qui suivaient **Jésus** (« le Messager ») que leur conversion au judéonazaréisme requiert d'abandonner l'antique tradition[236] chrétienne de la prière **dirigée vers le soleil levant**, pour se tourner **en direction de Jérusalem** et **des ruines du Temple** (*masjid al haram*), et ce même si cela se révèle difficile pour un chrétien puisque c'est aussi ce que font les **Juifs**, « ceux à qui le Livre [**la Torah**] a été donné ». Le prédicateur s'emploie alors à rassurer les Arabes convertis : ce n'est pas parce qu'il leur est demandé de prier **vers Jérusalem** comme les **Juifs** qu'ils suivront pour autant la tradition, la religion des **Juifs**. Chacun le fait pour ses propres raisons (les Juifs par vénération du Temple, les judéonazaréens par vénération du Messie). Il n'y a donc pas de mal à faire comme les **Juifs** tant que l'on ne va pas jusqu'à « suivre leurs passions » (refuser la messianité de Jésus, obéir aux Talmuds).

[235] En sus des notes de lectures présentes dans la plupart des éditions du Coran et des divers *tafsir* des savants musulmans (celui par exemple d'Ibn Kathir, parmi les plus suivis chez les sunnites), Internet fourmille de sites expliquant le sens du Coran par le discours islamique qui l'accompagne. Celui-ci, par exemple, très synthétique, est assez bien réalisé

[236] *Qibla* est désormais compris comme « direction de prière », mais le sens du mot est beaucoup plus riche : il ne signifie pas premièrement « direction », « orientation », mais « ce qui est avant », « ce qui précède » et par extension « tradition », « transmission ». Il vient de l'hébreu *qabalah* (« tradition transmise par les ancêtres ») qui a donné le terme de « kabbale »

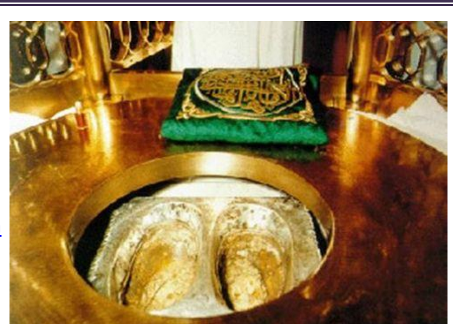


Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Famille d'Imran *S3,96-97* *(96) La première* **Maison** [bayt] *qui a été édifiée pour les gens, c'est bien celle de Bakka, bénie et une bonne direction pour l'univers.* *(97) Là sont des* **signes évidents**, *parmi lesquels l'endroit où Abraham s'est tenu debout ; et quiconque y entre est en sécurité. Et c'est un devoir envers Dieu pour les gens qui ont les moyens, d'aller* **faire le pèlerinage de la Maison**. / traduction IFTA (voir aussi S2,125 en p.111)	*(pré-hégire)* Dieu enseigne l'histoire oubliée des origines de la **Kaaba** de La Mecque (Bakka serait un des autres noms du lieu), le premier et seul vrai temple de Dieu construit ici à jamais pour l'humanité. On en trouve les **preuves** dans son site même, dont cet endroit « *où Abraham s'est tenu debout* » (la « station d'Abraham », toujours vénérée à La Mecque[237]). Dieu enseigne également l'obligation du **pèlerinage auprès de la Kaaba** pour tout bon musulman.	Le prédicateur enseigne l'importance du **Temple de Jérusalem**, au lieu de « Bakka » (selon les interprétations[238], il pourrait s'agir d'une vallée jouxtant le site, ou bien d'une mauvaise traduction : il s'agirait en fait du « lieu de rassemblement »). C'est aussi le lieu de la présence divine (Shekhina), et l'objet de toutes les convoitises judéonazaréennes. Les « signes évidents » (*ayatun bayyinatun*) peuvent aussi se traduire par « **versets clairs** »[239] : ils renvoient directement à l'histoire biblique d'Abraham, qui s'est tenu debout sur le mont Moriah, lieu du sacrifice d'Isaac, choisi par David pour le futur Temple (construit par Salomon). C'est le devoir de tout Juif d'aller en **pèlerinage au Temple de Jérusalem**. Et aussi de tout judéonazaréen, de tout Arabe converti.
La Vache *S2,158* **Safâ** *et* **Marwa** *sont vraiment parmi les lieux sacrés de Dieu. Donc, quiconque fait le pèlerinage* [hajj] *à la* **Maison** *ou fait l'Omra* [petit pèlerinage] *ne commet pas de péché en faisant le va-et-vient entre ces deux monts* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* **Safâ** et **Marwa** sont deux « collines » proches de la **Kaaba** (en fait deux monticules rocheux) qui étaient autrefois des lieux de culte païens dont les polythéistes avaient coutume de « faire le tour ». Dieu « islamise » cette coutume en révélant ce verset, ce qui en a fait un des rites du pèlerinage à La Mecque	Le prédicateur enseigne à son auditoire arabe la topographie et les rites du pèlerinage judéonazaréen au **Temple Jérusalem** : il décrit le **Mont Scopus** et le **Mont Moriah** (base du **Temple**), entre lesquels il convient de faire procession (déjà évoqué en p.76). *Hajj* et *omra* sont au passage des mots hébréo-araméens, translitérés directement en arabe. Ils désignent spécifiquement des modalités rituelles des pèlerinages juifs à Jérusalem.
Les Femmes *S4,136* *Ô les croyants ! Soyez fermes en votre foi en Dieu, en* **Son messager**, *au* **Livre** *qu'il a fait descendre sur* **Son messager**, *et au* **Livre** *qu'il a fait descendre avant.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu ordonne de croire à l'islam, c'est-à-dire de croire au prophète **Mahomet**, au **Coran** (même si le Coran n'est alors pas encore constitué comme un **livre**) qui a été révélé à **Mahomet** et qu'il est en train de prêcher. Il faut aussi croire aux **écritures saintes** précédentes (Torah islamique, Évangile islamique), dans la mesure, bien sûr, où elles n'ont pas été falsifiées.	Le prédicateur enjoint aux Arabes convertis au judéonazaréisme de bien croire en Dieu et en la messianité de **Jésus** (à comprendre selon la foi judéonazaréenne, qui fait du messie une sorte de « superman de Dieu »), à l'**Évangile** que celui-ci aurait « révélé » (tel que conservé par les judéonazaréens) tout en croyant dans le même temps dans la **Torah** - et donc en sa Loi révélée qu'il convient de continuer de pratiquer

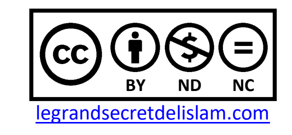
[237] Il s'y trouve une « pierre sacrée » portant « l'authentique empreinte » des pieds d'Abraham (aujourd'hui protégée par un pavillon en métal doré). Atteste-t-elle de la vérité historique du Coran ou bien de la dévotion si forte qui lui est rendue, au point que certains en sont venus à fabriquer de faux vestiges ?

[238] Voir cet article, à considérer d'un regard critique (il ne prend pas en compte tout le dossier historique) : https://www.alajami.fr/index.php/2018/10/14/bakka-ou-makka

[239] Comme c'est le cas dans d'autres occurrences coraniques du même lemme (AYY + BYN), par exemple en S24,34 ; S26,2 ; S27,1 ou S28,2



La « station d'Abraham »
Dans le *haram* de La Mecque, à côté de la Kaaba

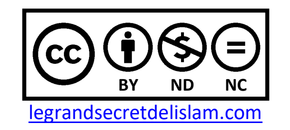


Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Table Servie *S5,5* *(…) Vous est permise la nourriture des* **gens du Livre***, et votre propre nourriture leur est* **permise***. (Vous sont permises) les femmes vertueuses d'entre les croyantes, et les femmes vertueuses d'entre les gens qui* **ont reçu le Livre** *avant vous (…). /* traduction IFTA	*(post-hégire)* Puisque **les Juifs et les chrétiens** croient censément dans le même Dieu que les musulmans, il devrait être possible de manger la viande de leurs bêtes, si celles-ci ont été égorgées au nom de Dieu, dans les règles. Dieu permet de plus aux Juifs et aux chrétiens de manger **halal** (pourquoi donc ?). Par ailleurs, un musulman devra prioritairement choisir une épouse musulmane (et vertueuse). Mais « faute de grives », il lui est permis aussi d'épouser **des chrétiennes ou des Juives** (vertueuses !).	Le prédicateur explicite l'application de la Loi juive pour les Arabes convertis, scellant l'alliance avec les judéo-nazaréens : ils doivent respecter la **cacherout** (ou ce qui s'y apparentait en ce temps, cf. S5,3) : ainsi ils peuvent faire table commune avec les **Juifs**, principalement avec les **judéonazaréens**, et ceux-ci peuvent donc consommer la nourriture des convertis arabes. Leur conversion les associant de plus au peuple élu (juif), ils peuvent épouser des **femmes juives** (ayant **reçu la Torah**) et surtout des **femmes judéonazaréennes** - dans les faits, il s'agissait de promouvoir les alliances matrimoniales entres Arabes convertis et judéonazaréens (à l'image du mariage de Mahomet et Khadija)[240]
Le Mur *(S7,156-158)* *(156) [Je prescrirai ma miséricorde à…] (157) ceux qui suivent le* **Messager***, le* **prophète illettré** [ummiyy] *qu'ils trouvent écrit (mentionné) chez eux dans la Torah et l'Évangile. Il leur ordonne le convenable, leur défend le blâmable, leur rend licites les bonnes choses, leur interdit les mauvaises (…)* *(158) (…) Croyez donc en Dieu, en* **son messager***,* **le prophète illettré** [ummiyy] *qui croit en Dieu et en ses paroles. Et suivez-le afin que vous soyez bien guidés /* traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu sera miséricordieux envers les musulmans, ceux qui suivent **Mahomet**, qui est un véritable **prophète** de Dieu puisqu'on trouve même des annonces de sa venue dans les écritures saintes antérieures (où donc cependant ?[241]). Être musulman, c'est ainsi croire en Dieu et en **Mahomet**, **son envoyé**. La preuve évidente du prophétisme de **Mahomet** est son **illettrisme** : un homme inculte ne pourrait avoir révélé le Coran. C'est donc Dieu qui parlait par sa bouche.	Le prédicateur rétablit la vérité judéonazaréenne au sujet de **Jésus** : il est l'**envoyé de Dieu auprès des Nations**[242] comme il était annoncé dans la Torah (ainsi que par les prophètes) et comme l'Évangile (judéonazaréen) l'a décrit. C'est ainsi que le message divin peut sortir du strict cadre juif et toucher les Arabes en particulier. Mais attention, le **Jésus** judéonazaréen reste un Jésus de la Loi juive, dont il prescrit la stricte observation. De plus, il n'est pas Dieu car il croit en Dieu et ne fait qu'agir selon sa parole (cf. Jn14,31 : « je fais comme le Père m'a commandé »).

[240] Le verset S24,3 indiquant qu'il est interdit aux croyants d'épouser une associatrice (chrétienne), ceci montre bien que les « Gens du Livre » de S5,5 ne sauraient être chrétiens (S24,3 : *Le fornicateur n'épousera qu'une fornicatrice ou une associatrice. Et la fornicatrice ne sera épousée que par un fornicateur ou un associateur ; et cela a été interdit aux croyants*)

[241] C'est notamment à cause de cette mention énigmatique d'une annonce du « prophète illettré » dans la Bible que les musulmans y cherchent avec acharnement des traces de Mahomet, puisque Dieu lui-même l'indiquerait dans son Coran - quitte à déformer complètement le sens du texte biblique qui n'annonce de fait rien de tel. Un autre passage coranique semble se rapporter à une annonce prophétique de la venue de Mahomet : en S61,6, Jésus est présenté comme annonçant un *ahmad* à venir (valant pour *muhammad*), mais on connaît une variante de ce verset 6, qui lui fait annoncer autre chose ! Ce qui fait donc comprendre qu'en réalité, le texte coranique original, avant manipulations, ne lui faisait annoncer rien du tout… cf. http://lemessieetsonprophete.com/annexes/s.61,6_ahmad.htm (voir aussi la note 92)

[242] Comme l'ont bien perçu Régis Blachère (*Introduction au Coran*, Maisonneuve, 1947),et Hamidullah, *ummiyy*, mentionné sept fois dans le Coran, **ne signifie pas « illettré »** mais « membre des clans-nations », c'est-à-dire « gentil » au sens biblique de « non juif ». Le terme arabe *ummiyyūn*, pluriel emphatique de *ummah*, est littéralement le mot araméen employé dans le livre de Daniel pour signifier « nations » c'est-à-dire « non juifs » (Dn 3,4.7.31 ; 5,19 ; 6,26 ; 7,14).



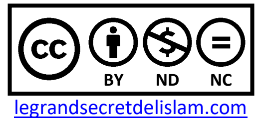
Gagner les Arabes au projet messianiste

Le but de l'endoctrinement judéonazaréen est d'exploiter les Arabes au service du projet de reconquête de Jérusalem, de reconstruction du Temple et de retour du « Messie Jésus ». Ce projet est à replacer dans la vision du monde selon les judéonazaréens forgée par leur messianisme : les vrais croyants de la vraie religion, les purs, les justes doivent travailler au retour du Messie sur terre. Il fera alors d'eux ses élus dans son nouveau royaume terrestre, dont il aura éradiqué tout opposant (et donc tout mal). Tout cela pour qu'ils y vivent dans les délices et la félicité.

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
Le Figuier *S95,1-6* *(1) Par le* **figuier** *et par l'***olivier** *! (2) Et par le mont Sinin (le mont Sinaï) ! (3) Et par cette* **Cité sûre** *! (4) Nous avons certes créé l'homme dans la forme la plus parfaite. (5) Ensuite nous l'avons ramené au plus bas, (6) sauf ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres : ceux-là auront une récompense jamais interrompue.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Évoquant les territoires produisant le **figuier** et l'**olivier** (Israël, la Judée-Palestine, lieu de la révélation de Dieu à Jésus), le mont Sinaï (lieu de la révélation de Dieu à Moïse) et la ville de **La Mecque** (cité sûre, lieu de la révélation de Dieu à Mahomet), Dieu fait allusion aux trois révélations monothéistes pour exalter l'islam dans sa création, l'Homme, qu'il a créé initialement musulman (« *sa forme la plus parfaite* », supérieure donc à toutes les autres qui sont « *au plus bas* »). Il exhorte par la suite l'Homme à embrasser l'islam et à accomplir sa divine volonté pour accéder au paradis céleste.	Evoquant successivement le **Mont des Figuiers** (symbole du jardin-paradis[243]), le **Mont des Oliviers** (colline de Jérusalem, lieu du retour du « Messie Jésus » dans toute sa puissance, point focal de l'eschatologie développée par les judéonazaréens), le Mont Sinaï (la rencontre de Moïse avec Dieu, où est reçue la Torah), et la **terre sainte**, Israël (la traduction force le sens de l'expression arabe « contrée sûre » en « cité sûre » pour mieux pouvoir désigner La Mecque), le prédicateur dessine le destin du croyant dans la foi judéonazaréenne : enseigné par Moïse dans la vraie «religion d'Abraham», il est appelé à accomplir la volonté de Dieu pour faire revenir Jésus et goûter en récompense aux délices du paradis terrestre, comme élu du royaume du messie.
La Vache *S2,125* *(125) (Et rappelle-toi), quand nous fîmes de la* **Maison** [bayt] *un lieu de visite et un asile pour les gens - Adoptez donc pour lieu de prière, ce lieu où Abraham se tint debout - Et Nous confiâmes à Abraham et à Ismaël ceci : "***Purifiez Ma Maison** *pour ceux qui tournent autour, y font retraite pieuse, s'y inclinent et s'y prosternent".* / traduction IFTA (voir aussi S3,96-97, en p.109)	*(post-hégire)* Dieu rappelle la centralité et l'universalité de la **Kaaba de La Mecque** comme lieu de pèlerinage et de prière (voir ci-dessus le pourquoi de la « station d'Abraham »). Poursuivant dans l'exposé de l'histoire de la **Kaaba**, Dieu enseigne que les dévotions s'y instaurèrent dès Abraham (avec les mêmes rites de circumambulation et de prosternation qu'aujourd'hui), et qu'il donna à celui-ci et à son fils Ismaël la mission de **veiller à la bonne tenue du sanctuaire** : pas d'idoles, pas de rapports charnels, pas d'impureté, pas de mensonges, etc.	Le prédicateur enseigne l'importance du **Temple de Jérusalem**, lieu du vrai culte juif, établi là car ce fut ici que s'y tint l'épisode du sacrifice d'Isaac. Une mission divine est donc confiée aux fils d'Abraham (les vrais Juifs, les justes, c'est-à-dire les judéonazaréens) et aux fils d'Ismaël (les Arabes convertis, ralliés aux premiers) : **reprendre le lieu du Temple**, le nettoyer des immondices et des gravats, et relever le Temple pour que le culte puisse s'y tenir à nouveau, dans toute la pureté des rites attribués à Abraham[244].

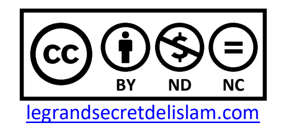
[243] Le mont des figuiers (Tell-el-Tin) est une colline émergeant du lac artificiel de Homs, en Syrie Cette région fut le principal foyer judéonazaréen. La présence du Mont des Figuiers y est attestée de très longue date et a dû marquer les esprits par sa luxuriance et son caractère prolifique.

[244] Cf. le *Livre des Jubilés*, qui détaille les 7 circumambulations d'Abraham autour de l'autel des sacrifices (Ju 16,41).



Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Vache *S2,127* *(127) Et quand Abraham et Ismaël élevaient les assises de la* **Maison** *: « Ô notre Seigneur, accepte ceci de notre part ! Car c'est Toi l'Audient, l'Omniscient ».* / traduction IFTA.	*(post-hégire)* Dieu enseigne à Mahomet qu'Abraham et son fils Ismaël ont construit en leur temps le sanctuaire de La Mecque, la **Kaaba** (sur les fondations de la première Kaaba construite par Adam). C'est pour cela que les musulmans, qui sont les véritables et uniques successeurs d'Abraham dans la vraie religion, doivent prier en direction de la **Kaaba**.	Ce verset est particulièrement mal traduit (du moins est-il traduit dans le sens exigé par son interprétation en islam). Il faut lire ainsi son début : *« Alors Abraham relèvera les assises provenant de la Maison* (bayt = maison, Temple) *avec l'aide d'Ismaël ».* [le verbe est en effet conjugué à l'inaccompli] Le prédicateur évoque le projet de reconstruire le Temple **de Jérusalem** à partir de ses ruines. Ce sera le fruit d'une collaboration entre les fils d'Abraham (les vrais Juifs, les justes c'est-à-dire les judéonazaréens) et les fils d'Ismaël (les Arabes convertis, alliés aux premiers).
Marie *S19,34-38,40* *(34) Tel est Issa (Jésus), fils de Marie : parole de vérité, dont ils doutent (35). Il ne convient pas à Dieu de S'attribuer un fils. Gloire et Pureté à Lui ! Quand Il décide d'une chose, Il dit seulement : "Sois ! " et elle est. (36). « Certes, Dieu est mon Seigneur tout comme votre Seigneur. Adorez-le donc. Voilà un droit chemin ». (37) (Par la suite,) les sectes divergèrent entre elles. Alors, malheur aux* **mécréants** [kouffar] *lors de la vue d'un jour terrible ! (38) Comme ils entendront et verront bien le jour où ils viendront à Nous ! Mais aujourd'hui, les injustes sont dans un égarement évident.* *(40) C'est Nous, en vérité, qui hériterons* **la terre** *et tout ce qui s'y trouve, et c'est à Nous qu'ils seront ramenés.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dans le contexte de la fuite en Abyssinie chrétienne de certains musulmans persécutés par les Mecquois, Dieu remet les points sur les « i » à propos du christianisme : Il confirme Issa (Jésus) non pas comme Son fils mais comme Son prophète, le prédécesseur de Mahomet. Les hommes n'ont pourtant pas suivi la révélation d'Issa, ont mécru injustement et se sont égarés. Ils en seront bien punis au jour du jugement dernier[245], et seront forcés de reconnaître la supériorité des musulmans, des vrais croyants. Le verset 40 affirme par la suite la vocation de l'islam à dominer et supplanter toute religion sur l'ensemble de la terre, et celle des **mécréants** à se soumettre aux musulmans.	En butte aux critiques de son auditoire christianisé, le prédicateur explique que Jésus n'est pas le fils de Dieu, mais un envoyé de Dieu venu demander qu'il soit adoré dans la vraie religion, dans le droit chemin. La transition du verset 36 au verset 37 est peu compréhensible. Un passage semble avoir disparu (il devait sans doute mentionner explicitement que les judéonazaréens étaient les vrais disciples de Jésus). Le prédicateur indique par la suite que si plusieurs groupes ont pu suivre plus ou moins l'enseignement de Jésus, les **Juifs rabbiniques / talmudiques** (*kouffar*) s'y sont opposés. Raison pour laquelle ils seront châtiés au « *Jour du Jugement* », lorsque le messie reviendra. Car ceux qui hériteront alors de **la terre sainte**, d'Israël, ce seront les Justes, les élus dans le royaume du messie, à savoir les judéonazaréens et leurs alliés au sein de l'oumma.

[245] Ce jour-là, Dieu ressuscitera tous les morts (« jour de la résurrection »), qu'ils soient en enfer ou au paradis, et les rassemblera avec les vivants. Et ce sera le « jour du regret » pour les mécréants qui seront alors confondus par leur propre mécréance et seront appelés au châtiment éternel, tandis que les justes, les bons croyants, seront rétribués. Voir aussi en p.117 le sens de l'expression arabe (et sémitique) de « Jour du Jugement » (*yawm al dîn*)

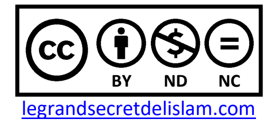


Réciter le lectionnaire adapté en arabe par les judéonazaréens

Pour rappel, les mentions originelles du mot « Coran » dans le texte coranique renvoient manifestement à un lectionnaire alors utilisé. Ce lectionnaire est le recueil des textes de la Torah et de l'évangile utilisés par les judéonazaréens, en araméen pour eux-mêmes, en traduction arabe pour leurs alliés arabes. Comme nous l'avons vu, le mot *qur'ân* lui-même trahit cet usage de lectionnaire, tout à fait comparable à l'usage que les chrétiens d'Orient syro-araméens font encore aujourd'hui de leur *qor'ôno* (ou *qer'yana*). Les nombreuses copies de ce lectionnaire étaient accompagnées d'une prédication orale, réalisée par les judéonazaréens eux-mêmes et par des Arabes convertis, dont Mahomet et sans doute quelques autres prédicateurs.

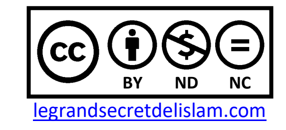
Pour appuyer cette prédication, les judéonazaréens ont donné leurs instructions par des feuillets de catéchèse, d'enseignement et d'exhortation écrits en langue arabe. Si l'on en juge d'après les manuscrits les plus anciens du recueil qui sera appelé « Coran » à son tour, il s'agissait davantage de notes et d'aide-mémoire que d'un manuel constitué (d'où une rédaction initiale en simples lettres consonantiques, sans diacritisme, sans voyelles). La forme même de certains versets indique dans certains cas une écriture des feuillets par les disciples arabes, futurs prédicateurs, sous la dictée de leurs maîtres nazaréens. Chaque prédicateur devait ainsi avoir avec lui ses feuillets, pour préparer et structurer ses prêches. Ce sont spécifiquement les collectes, les sélections (parfois divergentes) et les manipulations de ces feuillets après 640 qui seront à l'origine du Coran islamique dans les conditions que nous avons explicitées. Les lectionnaires qui avaient été traduits en arabe ont alors été détruits, de même que les textes de référence des judéonazaréens (lectionnaires en araméen, évangile, Torah, c'est-à-dire le « Livre », « l'Écrit Mère »). Ils rappelaient beaucoup trop la mémoire des anciens maîtres de la religion pour pouvoir leur survivre.

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
Les Versets Détaillés *S41,44* *(44) Si nous en avions fait un* **Coran** *en une langue autre que l'arabe, ils auraient dit : « pourquoi ces versets n'ont-ils pas été exposés clairement ? Quoi ? Un (***Coran***) non arabe et un (messager) arabe ? ». Dis : « pour ceux qui croient, il est une guidée et une guérison ». Et quant à ceux qui ne croient pas, il y a une surdité dans leurs oreilles et ils sont frappés d'aveuglement en ce qui le concerne. »* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Mahomet fait face à la très vive opposition des Mecquois. Dieu prend ici acte de leurs atermoiements quant au choix de l'arabe comme langue de la révélation du **Coran**. Il expliquera par la suite à Mahomet que malgré tous ses efforts, le monde se divisera toujours entre ceux qui croient et ceux qui ne voudront pas croire.	Le maître judéonazaréen explique au prédicateur arabe la nécessité de disposer d'un **lectionnaire en langue arabe** pour prêcher à ses ouailles plutôt que de les renvoyer vers les textes sacrés en hébreu ou vers un lectionnaire écrit en araméen qu'ils ne pourraient comprendre et qu'ils jugeraient étrangers à leur culture. Il lui donne quelques arguments pour convaincre l'auditoire arabe des bénéfices de ce lectionnaire, tout en le prévenant qu'il trouvera toujours des incrédules face à lui.
Jonas *S10,37* *(37) Ce* **Coran** *n'est nullement à être forgé en dehors de Dieu mais c'est la confirmation de ce qui existait déjà avant lui, et l'exposé détaillé du* **Livre** *en quoi il n'y a pas de doute, venu du Seigneur de l'Univers. »* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu affirme l'origine divine et la vérité du **Coran**, qui confirme les écritures révélées auparavant aux Juifs et aux chrétiens (écritures originelles, qu'ils ont falsifiées et qui ont disparu) sur le modèle immuable du **Coran céleste**.	Le maître judéonazaréen explique que son **lectionnaire** et la prédication qui l'accompagne ne blasphèment pas les écritures saintes : bien au contraire, elles se fondent directement sur la **Torah**, qui est bien évidemment venue de Dieu lui-même.

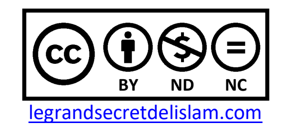


Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Vache *S2,1* *(1) Alif, Lam, Mim* / traduction IFTA Parfois abrégées en « ALM », ces lettres sont reprises en introduction de 6 des 113 autres sourates du Coran. D'autres groupes de lettres sont repris de la même façon en ouverture d'autres sourates (29 sourates au total).	*(pré-hégire)* L'éditeur mentionne que *« ces lettres de l'alphabet n'ont pas de sens particulier, le prophète lui-même ne semble pas avoir précisé leur signification. »* Ces lettres restent une énigme de toujours en islam. De très nombreux commentateurs les considèrent comme l'un des miracles du Coran, seul Dieu en connaît la signification.	Les lettres « A », « L », « M » en hébreu sont l'abréviation de « Dieu des Délivrances » (cf. Ps 68,20[246]), une ouverture traditionnelle de la part des religieux Juifs et judéonazaréens pour leurs prières et prédications. Leurs mentions si nombreuses en ouverture de sourates du Coran indiquent incontestablement ses références juives, ou plutôt judéonazaréennes. Leur oubli complet par la tradition musulmane est très révélateur de l'escamotage ancien de ces références.
Joseph *S12,1-3* *(1). Alif, Lam, Ra. Tels sont les versets du* **Livre explicite**. *(2). Nous l'avons fait descendre, un* **Coran** *en [langue] arabe, afin que vous raisonniez.* *(3). Nous te racontons le meilleur récit, grâce à la révélation que Nous te faisons dans le* **Coran** *même si tu étais auparavant du nombre des inattentifs (à ces récits).* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu s'exprime mystérieusement (« ALR »), semant dans son **Coran** des formules miraculeuses qu'il est seul à comprendre. Il rappelle qu'il s'agit de sa révélation, le **Coran**, en arabe pour que les Arabes le comprennent. On y trouvera les meilleurs récits, l'authentique parole de Dieu, pour guider les hommes selon Sa volonté, même ceux qui étaient sans guidance auparavant. Cette révélation surpasse toutes les révélations antérieures (sous-entendu : juive et chrétienne). La suite de la sourate explicitera l'histoire de Joseph, prophète de Dieu, dont il faut mettre la persécution en parallèle avec celle de Mahomet par les Mecquois.	A l'image du signe ALM, ALR renvoie certainement à une ouverture traditionnelle juive, introduisant à la présentation des versets de la **Torah** qui vont être cités dans le **lectionnaire judéonazaréen**. En effet, le prédicateur présente ici à son auditoire arabe la traduction faite en arabe de ce **lectionnaire**, dans lequel on trouvera des textes de la **Torah** et de l'**Évangile**. Il s'apprête à commenter pour son public arabe l'histoire du Joseph biblique, contenue dans le « Livre explicite » (la **Torah**). Pour ce faire, il a adapté en arabe un des contes juifs traditionnels relatifs à ce Joseph ; la suite de la sourate en est en effet un commentaire incompréhensible sauf pour ceux (arabes chrétiens) connaissant déjà le récit biblique.
L'Ornement *S43,2-4* *(2) Par le* **Livre** *explicite ! (3) Nous en avons fait un* **Coran** *arabe afin que vous raisonniez. (4) Il est auprès de Nous, dans l'***Écriture-Mère** *(l'original au ciel), sublime et rempli de sagesse.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu glorifie le **Coran céleste** (cf. le Voyage Nocturne) et la révélation qu'Il en a faite en arabe à Mahomet, pour que les Arabes et tous les hommes à leur suite puissent la comprendre. Il pourra ainsi dans le reste de la sourate exhorter les Mecquois à se convertir en démontant leurs critiques et leur fausse religion.	Les judéonazaréens rappellent aux prédicateurs arabes et aux Arabes eux-mêmes qu'ils ont traduit en arabe un **lectionnaire** constitué de textes choisis de la **Torah** (le « Livre » explicite) qu'ils conservent par devers eux, en **hébreu** (l'Écrit Mère, l'écriture sacrée dans la langue liturgique). Grâce à cela, les Arabes vont pouvoir comprendre par eux-mêmes la sagesse que renferme cette précieuse **Torah**.

[246] Ps 68,20 : « Le Dieu que nous avons est un Dieu des délivrances / Dieu des saluts [*'el lemôshâ'ôt* en hébreu] » ; **A** = alif, initiale de *'el* hébreu, et *'ilâh* arabe : « Dieu » ; précédé de l'article *'al*, « le », *'al-'ilâh*, devenu par contraction *allâh*, « le Dieu », soit Dieu en arabe ; **L** = préposition finale : « pour » ; **M** = initiale de *môshâ'ôt*, en hébreu, « les délivrances / les saluts ». Cf. Bruno Bonnet Eymard, *Le Coran, traduction et commentaire systématique*, tome 1, Éd. CRC, 1988, p.22



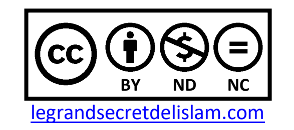
Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Résurrection *S75,16-19* *(16) N'en remue pas pour autant ta langue avec ceci, comme pour le hâter* [à propos du « jour de la résurrection », cf. s75,6] *(17) à Nous, oui, son ordonnance* [littéralement : son rassemblement] *et sa* **récitation** [litt. : **qur'ân**]. *(18) Quand donc nous l'aurons récité, alors suis sa* **récitation** [litt. : **qur'ân**] *(19) À nous ensuite son exposé* [ou éclaircissement]. / traduction Hamidullah	*(pré-hégire)* Le mot **qur'ân** présent aux versets 17 et 18 est lu comme désignant le **texte coranique**. Dès lors, il faut gloser les versets de sorte qu'ils s'y rapportent. L'IFTA propose ainsi cette traduction : *(16) Ne remue pas ta langue pour hâter sa récitation : (17) son rassemblement [du* **Coran***] (***dans ton cœur et sa fixation dans ta mémoire***) nous incombe ainsi que la façon de le réciter.* Selon le commentaire islamique, on voit donc ici Dieu demander à Mahomet de ne pas en dire plus que ce qui lui a déjà été révélé et de se conformer exactement aux modalités de la récitation du **Coran** comme elle a été faite par l'ange Gabriel, sans chercher à interpréter par lui-même ce qui ne revient qu'à Dieu. Ces versets garantissent que Mahomet a prêché l'exacte révélation de Dieu, ni plus, ni moins. L'affirmation de l'impossibilité pour l'homme d'interpréter le Coran (ce qui ne revient qu'à Dieu Lui-même) est reprise en S3,7 : « (...) nul n'en connait l'interprétation à part Dieu ».	Le mot *qur'ân* désigne le **lectionnaire** (la récitation) traduit par les judéonazaréens pour leurs alliés arabes. Les manipulations du texte coranique effectuées au temps des califes ont voulu lui faire évoquer le Coran céleste (c'est le but des ajouts). Mais ici, il apparaît avec son sens premier, celui de **récitation**. Qu'est-ce que les Arabes ont à réciter ? Ce qu'ils ont appris au sujet du « *Jour du Jugement* ». Ainsi Régis Blachère propose-t-il cette traduction : *(17) À nous de le rassembler et de le prêcher. (18) Quand Nous le prêchons, suis-en la prédication.* La signification de ces versets se trouve donc toute entière dans le thème unique de la sourate 75 : le jugement à venir, la fin des temps, l'avènement de la société parfaite qu'attendent impatiemment les judéonazaréens et leurs alliés arabes. Dans l'extrait particulier de cette sourate, nous voyons le maître judéonazaréen réprimander son élève, prédicateur de langue arabe fébrile devant la perspective du « *Jour du Jugement* ». Ils lui enjoignent de s'en tenir strictement à l'enseignement qu'il reçoit, aux textes du **lectionnaire** qu'il doit apprendre par cœur, et dont la compilation (l'ordonnancement) et l'explication relèvent des seuls judéonazaréens.
Jonas *S10,94* *(94) Et si tu es en doute sur ce que nous avons fait descendre vers toi, interroge alors ceux qui lisent le* **Livre** *révélé avant toi.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Devant les critiques des Mecquois, Dieu recommande à Mahomet et aux musulmans de consulter chrétiens et Juifs qui ont reçu en leur temps la même **révélation**. Cela se révèlera difficile puisqu'ils ont falsifié leurs écritures. Le sens de ce verset est donc à prendre au futur, s'adressant au musulman qui doute et lui recommandant de s'en remettre alors à des musulmans plus sages et plus avancés dans la connaissance de la religion que lui.	Le prédicateur recommande à son auditoire arabe d'interroger directement les judéonazaréens en cas de doute : eux lisent la **Torah** depuis bien longtemps et seront à même de la lui expliquer, ainsi que cette religion nouvelle qu'il est en train de prêcher.



Distinguer les bons Juifs des mauvais Juifs

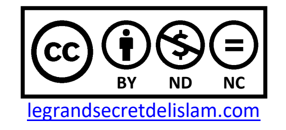
Les judéonazaréens ont dû expliquer aux Arabes en quoi leur foi s'oppose à celle des Juifs rabbiniques. De prime abord, ce n'est pas évident : les uns et les autres sont tous Juifs, se réclament tous d'Abraham et de son fils Isaac, et partagent tous la même Torah. Il fallait donc expliquer qui étaient les bons, ceux qui suivaient la vraie « religion d'Abraham » et croyaient dans le Messie Jésus, et qui étaient les mauvais, ceux qui avaient recouvert le sens des saintes écritures, le Livre, par l'adjonction (et la primauté) des Talmuds.

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
L'Araignée *S29,46-47* *(46) Et ne discutez que de la meilleure façon avec les* **gens du Livre***, sauf ceux d'entre eux qui sont injustes. Et dites : « Nous croyons en ce qu'on a fait descendre vers nous et descendre vers vous, tandis que notre Dieu et votre Dieu est le même, et c'est à Lui que nous nous soumettons ». (47) C'est ainsi que Nous t'avons fait descendre le* **Livre** *(le Coran). Ceux à qui Nous avons donné le* **Livre** *y croient. Et parmi ceux-ci, il en est qui y croient. Seuls les* **mécréants** [kouffar, c'est à dire recouvreurs] *renient Nos versets.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu demande à Mahomet d'enseigner aux musulmans la juste conduite à l'égard des autres gens du Livre, les **Juifs et les chrétiens :** ils ont reçu en leur temps la même **révélation** que les musulmans. Il convient donc d'accueillir ceux qui ont reçu la **Torah** et l'**évangile**, et qui, sans se soumettre à leur falsification, restent des bons croyants (Qui et où lors de la prédication de Mahomet à La Mecque ? Les commentateurs ne le précisent pas, renvoyant cela vers les Juifs et chrétiens convertis par la suite à l'islam). Il faut les distinguer de ceux qui persistent dans leur mécréance, et combattent la nouvelle révélation de Dieu.	Le prédicateur enseigne son auditoire arabe à distinguer les bons et les mauvais croyants parmi les gens du Livre (c'est-à-dire les **Gens de la Torah**, les **Juifs**,) : - Parmi **les Juifs** qui croient dans **la Torah** il faut distinguer entre bons, les judéonazaréens, et mauvais, les *injustes*, ceux qui suivent le **judaïsme rabbinique** et **les Talmuds** - L'adoration du même Dieu et le partage de la même **Torah** réunissent les judéonazaréens et les Arabes convertis dans une même communauté de religion, malgré la différence d'ethnie. - Le **judaïsme rabbinique** combat les versets de la vraie « religion d'Abraham » en les recouvrant (racine KFR).
L'Araignée *S29, 61* *(61) Si tu leur* [aux **mécréants**, cf. s29,54] *demandes : « Qui a créé les cieux et la terre, et assujetti le soleil et la lune ? », ils diront très certainement : « Dieu ». Comment se fait-il qu'ensuite ils se détournent (du chemin droit) ?* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu met en garde Mahomet contre les **mécréants et les polythéistes** de La Mecque qui même s'ils semblent acquiescer à la foi musulmane finissent par dévier des commandements divins. Un esprit chagrin pourrait remarquer qu'il s'agit de bien curieux polythéistes que ceux-là qui professent leur foi dans le dieu unique.	Le prédicateur incite son auditoire arabe (et christianisé, confirmant ici la foi de cet auditoire dans le Dieu unique et créateur - et confirmant donc qu'il ne s'agit pas d'un auditoire païen) à faire attention aux **Juifs rabbiniques / talmudiques** : ils semblent professer la même foi dans le même Dieu unique et créateur que les judéonazaréens et les Arabes convertis, comme décrit dans la Torah, mais en réalité, ils ne suivent pas la vraie « religion d'Abraham ». *(on observe quasiment la même prédication en s31,25 et s39,38)*



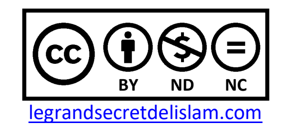
Cette thématique de la condamnation du judaïsme rabbinique, sous le terme de *yahud*, de « gens du Livre » ou de *kafir* « recouvreur », c'est dire « talmudiste » (la tradition musulmane comprenant désormais cela comme « mécréant » au sens générique), est d'ailleurs l'une des principales du Coran. Ce simple constat suffit à attirer l'attention : pourquoi une nouvelle révélation de Dieu censée être donnée à des polythéistes ignorants devrait-elle autant insister sur les Juifs ? Quel est ce lien non-dit par le discours musulman entre révélation divine islamique et judaïsme ?

Texte coranique	**Sens en islam**	**Décryptage**
La Famille d'Imran *S3,78* *(78) Et il y a parmi eux* [les **gens du Livre**, cf. s3,75] *certains qui roulent leur langue en lisant* **le Livre** *pour vous faire croire que cela provient du* **Livre**, *alors qu'il n'est point du* **Livre ;** *et ils disent : « Ceci vient de Dieu », alors qu'il ne vient point de Dieu. Ils disent sciemment des mensonges contre Dieu.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu apprend à Mahomet à se méfier de la perfidie des gens du Livre (le contexte traditionnel renvoie surtout aux **Juifs** de Médine) qui cherchent à détourner les musulmans de la vraie foi en critiquant le **Coran** par la ruse, en lui attribuant de fausses citations qui ne sont que mensonge.	Le prédicateur arabe met en garde ses ouailles contre les **Juifs** qui ont constitué des écrits autres que la **Torah**, à savoir les Talmuds (d'autres traductions rendent « roulent leur langue » par « retournent la langue », « déforment leurs langues », « ont adjoint leur langage »). Ce sont des menteurs car ils attribuent à Dieu ce qu'il n'a pas mentionné dans la **Torah**.
La Vache *S2,75-79* *(75) Hé bien, espérez-vous [***les musulmans***], que des pareilles gens [***les Juifs***] croient avec vous, alors qu'en fait, un groupe d'entre eux, après avoir entendu et compris la* **parole de Dieu**, *la falsifia sciemment (...)* *(79) Malheur, donc, à ceux qui de leurs propres mains écrivent l'***Écriture** *puis qui disent « ceci vient de Dieu » pour en tirer un vil profit ! »* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu met en garde les **musulmans** contre la malhonnêteté des **Juifs**, qui bien qu'ils aient reçu en leur temps la **Torah islamique**, la véritable parole de Dieu, l'ont falsifiée, et lui ont même ajouté des écrits mensongers, des conjectures sans fondement. Certains ont même vendu de ces écrits falsifiés à des Arabes ! Dieu les a donc maudits pour leur mauvaise conduite.	Le prédicateur prévient ses **auditeurs arabes convertis** : tous les Juifs ne sont pas judéonazaréens. Il y a parmi eux des **Juifs** qui ont transformé la parole de Dieu (la révélation de la **Torah**) en écrivant les **Talmuds**, et en prétendant qu'ils seraient aussi la parole de Dieu. Pire, ils ont mis les **Talmuds** au-dessus de la parole de Dieu pour se justifier eux-mêmes, justifier le refus du messie, justifier le peu de pouvoir qu'ils ont pu en retirer.
La Famille d'Imran *S3,113-114* *(113) Il est, parmi les* **gens du Livre**, *une* **communauté** [umma] **droite** *qui, aux heures de la nuit, récite les versets de Dieu en se prosternant.* *(114) Ils croient en Dieu et au Jour dernier, ordonnent le convenable, interdisent le blâmable et concourent aux bonnes œuvres. Ceux-là sont des gens de bien.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu affirme la supériorité des **musulmans**, la « communauté droite » sur les **Juifs** et les **chrétiens** (les autres « gens du Livre »). Les musulmans sont des « gens de bien » car ils prient comme il faut et appliquent les commandements de Dieu.	Le prédicateur arabe recommande à son auditoire arabe de faire la différence parmi les **Juifs** (les gens du « Livre », les gens de la Torah) entre les bons et les autres. Les bons parmi eux, ce sont ceux du **clan des judéonazaréens**. Ils appliquent la loi divine contenue dans la Torah, croient au jugement dernier et au retour du messie, et leurs moines et prêtres se relèvent la nuit pour leur prière. Les autres, les mauvaises « gens du Livre », ce sont les Juifs rabbiniques (les *kouffar*).



Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
Le Rang S61,14 *(14) Ô vous qui avez cru ! Soyez les secoureurs de Dieu, à l'instar de ce que Jésus fils de Marie a dit aux apôtres : « qui sont mes alliés (pour la cause) de Dieu ? » Les apôtres dirent « nous sommes les alliés de Dieu ». Un groupe des Enfants d'Israël crut, tandis qu'***un groupe nia** [racine KFR]. / traduction Hamidullah	*(post-hégire)* Certains Juifs avaient reconnu en Jésus, à son époque, un prophète de Dieu, avaient suivi ses commandements et rejoint la cause de Dieu, tandis que d'autres l'avaient alors rejeté. Hélas, au temps de Mahomet, presque **tous les Juifs** avaient fini par mécroire, et falsifier leurs écritures.	Ce verset présente avec toute la sourate 61 des manipulations importantes du texte, bien postérieures au temps des tous premiers califes. Elles visaient à accréditer l'annonce de la venue de Mahomet par Jésus (cf. notes. 92 et 241) Malgré celles-ci, nous pouvons retenir de ce verset qu'on y voit le prédicateur partager les Juifs entre ceux qui nient, qui dissimulent (leur textes sacrés), c'est-à-dire les **Juifs rabbiniques**, et un autre groupe de Juifs, qui se veulent les vrais croyants : les judéonazaréens.
Les Prophètes S21,30 *(30) Ceux qui ont* **mécru** [racine KFR], *n'ont-ils pas vu que les cieux et la terre formaient une masse compacte ? Ensuite Nous les avons séparés*. / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu se moque de la futilité et de l'incrédulité des **infidèles** : il a tout créé, il est tout puissant, il a révélé sa toute puissance dans le Coran[247]. Qu'ont donc les incrédules à ne pas croire ? Pourquoi ne se convertissent-ils pas à l'islam ?	Le prédicateur fustige les **Juifs rabbiniques** : « ceux qui ont mécru » sont ceux qui ont « recouvert » (cf. racine KFR) la Torah avec les Talmuds. Or il y a dans la Torah le grand récit de la création du monde, dans lequel Dieu sépare les cieux et la terre. Le prédicateur attaque ici la foi des **rabbiniques / talmudiques :** ils croient dans le récit biblique de la création. Ils savent donc bien que Dieu est tout-puissant, et qu'eux-mêmes ne peuvent rien contre lui. Alors pourquoi ne croient-ils pas dans le reste de la Bible, et en particulier dans l'annonce du Messie ?
Les mécréants S109, 1-5 *(1) Dis : « Ô* **mécréants** [racine KFR] ! *(2) Je n'adore pas ce que vous adorez.* *(3) Et vous n'êtes pas adorateurs de ce que j'adore.* *(4) Et je n'en suis pas à adorer ce que vous avez adoré.* *(5) Et vous n'en êtes pas à adorer ce que j'adore.* *(6) A vous votre* **religion** [*dîn*], *et à moi ma* **religion** [*dîn*] *».* / traduction Hamidullah	*(pré-hégire)* Prêchant l'islam à La Mecque, dérangeant ses autorités et le culte **polythéiste**, Mahomet se voit proposer un compromis : des richesses, une femme, une position de chef en échange d'un partage de la religion mecquoise entre le **culte à Allah** et le **culte aux divinités païennes**. Vint alors la révélation de cette sourate à l'inflexible Mahomet, pour enjoindre les musulmans à ne rien céder à la religion des **polythéistes**, à leurs rites et à leurs idoles.	Le prédicateur lève les ambiguïtés : certes la **loi religieuse** des judéonazaréens [*dîn*, selon la racine sémitique signifiant « justice » (comportement exigé par Dieu) et donc « **jugement** », et « **rétribution** » entre les justes et les injustes (*yawm al dîn*, le « Jour du Jugement »)] qu'ils enseignent et font enseigner aux Arabes est très proche de celle des **Juifs rabbiniques** : même Dieu unique, même Torah, mêmes rites de pèlerinage (cf. p.109), de cacherout (cf. p.110). Mais en réalité, la **rétribution** diffèrera du tout au tout, notamment à cause du rôle donné à Jésus par les judéonazaréens et des espérances qu'ils lui associent (*ce que j'adore*) et à cause de l'exécrable vénération des Talmuds à laquelle s'adonnent les **Juifs rabbiniques** (*ce que vous adorez*).

[247] La suite de la sourate comporte ainsi diverses affirmations de la toute puissance créatrice de Dieu, au point que certaines sont même considérées aujourd'hui par certains concordistes comme des « miracles scientifique », des « vérités scientifiques » qui auraient été impossibles à concevoir au temps de Mahomet et qui authentifieraient donc Dieu comme le seul auteur possible du Coran (comme le fait, dans le verset suivant, en S21,31, que « les montagnes [soient] fermes dans la terre afin qu'elle ne s'ébranle pas »)

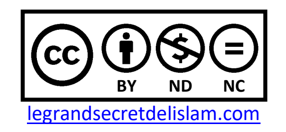


Répondre aux objections chrétiennes ou judaïques

Il a fallu batailler ferme pour convaincre l'auditoire arabe christianisé. De plus, des Juifs ont pu aussi s'opposer aux prédications les dénonçant comme *kouffar*. Que répondre aux objections des uns et des autres ?

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
Le Discernement *S25,4-5* *(4) Les* **mécréants** [kouffar] *disent : « Tout ceci n'est qu'un mensonge qu'il a inventé, et où d'autres gens l'ont aidé ». Or ils commettent là une injustice et un mensonge. (5) Et ils disent : « Ce sont des contes d'anciens qu'il se fait écrire ! On les lui dicte matin et soir ! »* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Alors à La Mecque, Mahomet est en butte aux critiques des Arabes **polythéistes** qui se moquent injustement de ses prédications. Ils mentent à son sujet, ils le calomnient en prétendant qu'il n'aurait pas reçu la révélation de Dieu par l'ange Gabriel, mais que ce serait une supercherie.	Le prédicateur arabe se défend des critiques des **Juifs rabbiniques / talmudiques** (*kouffar*). Ceux-ci l'accusent (à raison) de se référer à des histoire anciennes qu'ils considèrent comme un vain radotage et que lui enseignent les judéonazaréens, de n'en être que de simples répétiteurs[248].
Les Abeilles *S16,103* *(103) Et nous savons parfaitement ce qu'ils disent : « Ce n'est qu'***un être humain** *qui lui enseigne (le Coran) ». Or, la langue de celui auquel ils font allusion est étrangère, et celle-ci est une langue arabe claire.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Dieu réconforte Mahomet en butte aux critiques lui reprochant de ne faire que colporter les enseignements d'**un étranger**, alors que c'est l'ange Gabriel lui-même qui lui parle. Il lui rappelle que la révélation est proclamée en langue arabe, et préfigure là le dogme de l'inimitabilité du Coran. De toute façon, il est impensable qu'un homme enseigne Mahomet.	La traduction littérale d'Hamidullah indique : « *Oui quelqu'un [un homme] l'enseigne* ». Il n'est donc pas question ici de mention implicite à l'ange Gabriel, ajoutée tardivement par les commentateurs pour occulter l'inspirateur du verset, **un judéonazaréen** de langue juive (syro-araméenne), enseignant le ou les formateurs arabes. Celui-ci leur enjoint de répondre aux critiques : il n'enseigne pas une religion étrangère mais une religion arabe, pour les Arabes, compréhensible et à leur portée, puisque prêchée dans leur langue.
La Table Servie *S5,82* *Tu trouveras certainement que les Juifs et les* **associateurs** *sont les ennemis les plus acharnés des croyants. Et tu trouveras certes que les plus disposés à aimer les croyants sont ceux qui disent : « Nous sommes* **chrétiens** [nasara] ». *C'est qu'il y a parmi eux des prêtres et des moines, et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu met en garde Mahomet contre les Juifs et les **polythéistes** : ce sont les ennemis des musulmans ! Mais les **chrétiens**, plus enclins à suivre la vérité, particulièrement les humbles moines et prêtres, ne veulent cependant pas autant de mal aux musulmans que ceux-là. Dieu interdit toutefois de s'en faire des alliés (cf. S5,51) car ce sont des mécréants (cf. S5,72).	Le prédicateur arabe avertit ses ouailles de se méfier des Juifs et des **chrétiens** (associateurs), qui ne manqueront pas de critiquer l'hérésie que représente pour eux le judéonazaréisme. Celui-ci compte depuis le début des prêtres (qui célèbrent des messes sans vin) et des consacrés. Ils sont, parmi les **judéonazaréens** (*nasara*), les meilleurs exemples à suivre pour les Arabes ralliés.

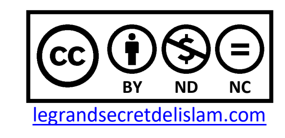
[248] Autre traduction de ce verset proposée par Alfred-Louis de Prémare dans *Les Fondations de l'Islam* (op.cit.) : « *Ceux qui mécroient [ont recouvert] ont dit : « Ceci n'est que tromperie qu'il a forgée avec l'aide d'autres groupes ! », alors que ce sont eux qui ont produit injustice et falsification en disant : « Ce sont des écrits des anciens qu'il a recopiés car on les lui dicte matin et soir.* »



Mettre en œuvre le projet politico-religieux

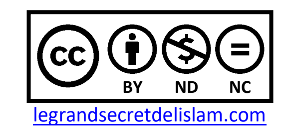
Le Coran conserve pour qui sait le lire les témoignages édifiants des tentatives de l'oumma judéo-arabe de conquérir Jérusalem, d'y relever le Temple et d'y faire revenir le messie. Certains détails de l'expédition de 614, aux côtés des Perses du général Romizanès et du contingent juif (de Babylonie, de Perse, de Palestine), apparaissent ainsi en pleine lumière (sourate « La Victoire Eclatante ») ; la bataille de Muta (629) est aussi évoquée (sourate « Les Romains »). Et l'on peut même y discerner des témoignages relatifs à ce qui se serait passé à Jérusalem après sa prise en 638.

Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Victoire Eclatante *S48,20* *(20) Dieu vous a promis un abondant* **butin** *que vous prendrez, et Il a hâté pour vous celle-ci (cette victoire, cette prise) et repoussé de vous les mains des gens, afin que tout cela soit un signe pour les croyants et qu'Il vous guide dans un droit chemin* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Mahomet a lancé une expédition vers La Mecque avec ses partisans médinois, après s'être vu y marcher en songe pour effectuer le pèlerinage (cf. plus bas, en s48,27). Cette sourate révélée juste après l'échec de cette expédition veut réconforter Mahomet et ses compagnons. Dans ce verset particulier, Dieu fait allusion à la prise sans combat de la ville de Khaybar, en 629, au Nord de Médine, une **ville peuplée de Juifs** (dont les Juifs médinois expulsés). Cette prise participe des campagnes de conquêtes et des campagnes contre les Mecquois menées par Mahomet depuis Médine.	En 614, **Jérusalem** a été prise par les Perses, aidés de troupes auxiliaires arabes et juives parmi lesquels se trouvaient des membres de l'alliance entre Émigrés et judéonazaréens. Mais la ville a été remise aux mains des seuls Juifs rabbiniques (Juifs de Babylone, de Perse, de Palestine, ralliés à la coalition perse). Les arabo-judéonazaréens ne profiteront donc pas longtemps de la victoire, comme les versets suivants vont le préciser (cf. plus bas en s48,25).
La Victoire Eclatante *S48,21-22* *(21) Il vous promet un autre butin que vous ne seriez jamais capables de remporter et que Dieu a embrassé en Sa puissance, car Dieu est Omnipotent. (22) Et si ceux qui ont* **mécru** [racine KFR] *vous combattent, ils se détourneront, certes ; puis ils ne trouveront ni allié ni secoureur.* / traduction IFTA *(suite de la sourate en page suivante)*	*(post-hégire)* Pour revigorer Mahomet et ses compagnons après l'échec de leur tentative d'entrée à La Mecque, Dieu fait ici une allusion à la conquête à venir de La Mecque. Il pousse Mahomet à y encourager les croyants, et à ne pas craindre l'opposition des **Mecquois infidèles**, qui finiront par perdre les combats.	Le prédicateur rappelle aux troupes arabes que le but de la conquête de Jérusalem de 614 visait à y faire revenir le messie pour les établir comme élus dans son royaume (« un autre butin ».). Il ne faut donc pas craindre l'autorité nouvelle des **Juifs rabbiniques / talmudiques** [kouffar] sur la ville prise, car le retour du messie les confondra, et ils ne pourront plus alors trouver du secours auprès de Romizanès, le général en chef perse qui les a rétablis à Jérusalem (leur « *allié* » et « *secoureur* »).

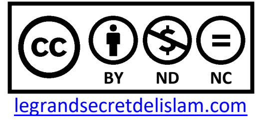


Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Victoire Eclatante *S48,24* *(24) C'est Lui qui, dans la* **vallée de La Mecque** [makkah], *a écarté leurs mains de vous, de même qu'Il a écarté vos mains d'eux, après vous avoir fait triompher sur eux. Et Dieu voit parfaitement ce que vous œuvrez.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Le refus des Mecquois de permettre aux Médinois de Mahomet d'entrer à La Mecque pour le pèlerinage a failli provoquer une bataille rangée. Le casus belli s'est finalement conclu par une trêve entre Médinois et Mecquois (la trêve d'Houdaybiya). Bien que difficile à accepter, il faut considérer cette trêve comme un « triomphe » puisque Dieu l'explicite ainsi dans ce verset. D'une certaine manière, il prévoit même la reddition sans combattre de La Mecque, qui interviendra en 630 (cf. plus bas en s48,27).	Le prédicateur fait référence à l'épisode qui a vu les Juifs rabbiniques / talmudiques s'opposer aux judéonazaréens et à leurs alliés arabes. Il s'agissait pour ces derniers d'accéder à l'esplanade du Temple pour y reprendre les sacrifices anciens par des prêtres légitimes. Cet épisode semble s'être déroulé dans l'**une des vallées** qui conduisent à Jérusalem (probablement le val de Bakka, aux portes mêmes de Jérusalem, cité en s3,96, cf. p.109 – le discours musulman veut d'ailleurs voir dans ce Bakka une allusion à La Mecque). *(Nous avons évoqué dans la note 165 l'exploitation de ce verset par le discours islamique dans le but de justifier la mention de La Mecque dans le Coran)*
La Victoire Eclatante *S48,25* *(25) Ce sont eux qui ont* **mécru** *[kafarū] et qui vous ont obstrué le chemin de la* **Mosquée Sacrée** *[masjid al haram] (et ont empêché) que les offrandes entravées parvinssent à leur lieu d'immolation. S'il n'y avait pas eu des hommes croyants et des femmes croyantes (parmi les Mecquois) que vous ne connaissiez pas et que vous auriez pu piétiner sans le savoir, vous rendant ainsi coupables d'une action répréhensible... (Tout cela s'est fait) pour que Dieu fasse entrer qui Il veut dans Sa miséricorde. Et s'ils (les croyants) s'étaient signalés, Nous aurions certes châtié d'un châtiment douloureux ceux qui avaient* **mécru** [kafarū] *parmi (les Mecquois).* / traduction IFTA *(suite de la sourate en page suivante)*	*(post-hégire)* Dieu explique à la fois pourquoi la ville de La Mecque, lieu de la **Mosquée Sacrée**, se rendra sans finalement combattre (même s'il s'exprime au passé), et pourquoi il fallait conclure cette trêve : c'est parce qu'il se trouve des bons musulmans parmi les mécréants mecquois. Dieu ne saurait donc permettre aux armées de Mahomet de conquérir la ville par la force, au risque de tuer des musulmans dans la mêlée, en les confondant avec les **infidèles**. Ces derniers méritent pourtant bien leur châtiment.	Le prédicateur explique aux Arabes pourquoi les rites sacrificiels (allusion aux bêtes attachées prêtes pour le sacrifice) n'ont pu être réalisés sur l'esplanade du **Temple de Jérusalem** (le *masjid al haram*), la reprise du culte ancien par des prêtres véritables étant une condition préalable au retour du messie. Les **Juifs rabbiniques / talmudiques** les ont en effet empêchés. Le prédicateur justifie la retraite peu glorieuse des arabo-judéonazaréens par un prétexte : ils auraient eu peur de faire couler le sang de Juifs amis[249], ce qui n'aurait pas manqué s'ils étaient entrés de force à Jérusalem. On peut penser qu'ils ont aussi eu peur de se faire battre par les Juifs rabbiniques, alors en situation de force du fait de l'appui de Romizanès. On trouve une autre relation de cette anecdote qui vit les bons croyants chassés de l'esplanade du **Temple de Jérusalem** par des **Juifs** (« recouvreurs ») en S8,30-37 (et vraisemblablement aussi par la suite, à partir du verset S8,47, où il est même question d'un « pacte » que les **Juifs** de Jérusalem auraient alors trahi - cf. ci-après).

[249] Les judéonazaréens n'étaient pas les seuls Juifs à porter ce projet messianiste de reconstruction du Temple, comme on l'a vu en détaillant l'épisode de la prise de Jérusalem en 614

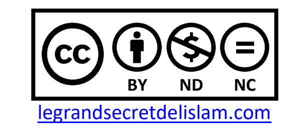


Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
La Victoire Eclatante *S48,27-28* *(27) Dieu a été véridique en la vision par laquelle Il annonça à Son messager en toute vérité : vous entrerez dans la* **Mosquée Sacrée** [masjid al haram] *si Dieu veut, en toute sécurité, ayant rasé vos têtes ou coupé vos cheveux, sans aucune crainte. Il savait donc ce que vous ne saviez pas. Il a placé en deçà de cela (la trêve de Houdaybiya) une victoire proche* *(28) C'est Lui qui a envoyé Son messager avec la guidée et la religion de vérité* [l'islam] *pour la faire triompher sur toute autre religion. Dieu suffit comme témoin.* / traduction IFTA	*(post-hégire)* Dieu conforte son messager : la promesse de conquête de **La Mecque** reste valide, Dieu ne saurait mentir : la trêve d'Houdaybiya qu'évoque le discours islamique annexe au Coran n'est qu'un répit. La victoire est proche, elle est même déjà acquise. Dieu explicite par ailleurs certaines modalités du pèlerinage à La Mecque, encore appliquées de nos jours.	Il y a tout lieu de penser que la mention au verset 27 d'un messager est un ajout (mention absente des versets précédents), à la différence du verset 28 où les termes de « guidée et la vérité » caractérisent le « messager Jésus ». Le verset 29, censé conclure la sourate, est un long ajout qui cite nommément Mahomet (au lieu de Jésus) comme messager et qui présente ses disciples comme réalisant des prophéties de la Torah et de l'Évangile (le changement de style du verset 29 le trahit comme ajout à la sourate, qui se terminait initialement au verset 28). Au verset 27, le prédicateur assure simplement aux Arabes expulsés de Jérusalem que Dieu leur livrera prochainement la ville sainte. Ils doivent s'y préparer en se consacrant comme les « Nazirs » du livre des Nombres (chap. 6) qui se rasaient la tête avant de présenter leurs offrandes devant la tente-**Temple**.
Le Butin S8,34-35 ;39 ;55-56 *(34) Qu'ont-ils donc pour que Dieu ne les châtie pas, alors qu'ils repoussent (les croyants) de la* **Mosquée sacrée**, *quoiqu'ils n'en soient pas les gardiens, car ses gardiens ne sont que les pieux (…)* *(35) Et leur prière auprès de la* **Maison** [bayt] *n'est que sifflement et battements de mains : "Goûtez donc au châtiment, à cause de votre* **mécréance** [KFR] *!"* *(39) Et combattez-les à mort jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus de dissension* [fitna] *et que la religion* [dîn] *soit entièrement à Dieu.* *(55) Les pires bêtes, auprès de Dieu, sont ceux qui ont été* **infidèles** *[KFR] (…)* *(56) ceux-là mêmes avec lesquels tu as fait un pacte et qui chaque fois le rompent, sans aucune crainte.* / traduction IFTA reprise OL	*(34 & 35 : pré-hégire ; 39-56 : post-hégire)* Les **Mecquois** mènent la vie dure à Mahomet, empêchant ses fidèles d'accomplir leurs dévotions autour de la **Kaaba**, y pratiquant leur paganisme à sa place, et le forçant à se réfugier à Médine. Mais leur châtiment viendra. En effet, depuis Médine, le Prophète affronte les Mecquois dans ses premières razzias, espérant réunir tous les Arabes dans l'islam (et mettre fin aux luttes fratricides, la *fitna* - l'IFTA saoudienne traduisant cependant *fitna* par « associationnisme », pour désigner le **polythéisme** mecquois). Les pactes conclus précédemment entre Mahomet et les Mecquois n'ont donc plus à le tenir.	En 614, les Émigrés et leurs maîtres judéonazaréens ont participé à la prise de Jérusalem, mais leurs alliés **Juifs** de Babylone, et autres Juifs de Perse et Palestine, « **recouvreurs** » (car talmudiques, racine KFR), alliés dans la coalition perso-judéo-arabe, leur ont interdit l'accès à l'**emplacement du Temple** (afin d'y faire redescendre le Messie), qu'ils ont accaparé pour y effectuer leurs vaines dévotions à la place des vrais croyants. L'alliance (le « pacte ») est rompue, place à la lutte à mort, fratricide (*fitna*) entre Juifs : judéonazaréens et leurs affidés contre Juifs recouvreurs, injustes envers la Loi, envers le projet divin de faire revenir Jésus.



Texte coranique	Sens en islam	Décryptage
Les Romains *S30,2-6* *(2) Les Romains ont été vaincus, (3) dans* **le pays** [la Terre] **voisin**, *et après leur défaite ils seront les vainqueurs,* *(4) dans quelques années. A Dieu appartient le commandement, au début et à la fin, et ce jour-là les Croyants se réjouiront* *(5) du secours de Dieu. Il secourt qui Il veut et Il est le Tout Puissant, le Tout Miséricordieux.* *(6). C'est (là) la promesse de Dieu. Dieu ne manque jamais à Sa promesse mais la plupart des gens ne savent pas.* / traduction IFTA	*(pré-hégire)* Le « pays voisin » de La Mecque, bien que distant de 1300 km est bien **la Palestine**. Nous voyons ici un miracle du Coran : Dieu révèle cette sourate à Mahomet peu après 614, alors que les Romains (les Byzantins) sont battus dans tout le Proche-Orient par les Perses (avec notamment la prise de Jérusalem en 614). Il prédit alors la reconquête qu'Héraclius entreprendra à partir de 622, couronnée par la reprise de Jérusalem en 627. Une victoire dont les musulmans doivent se réjouir car non seulement elle valide la prédiction, mais de plus, devant l'évidence de ce miracle coranique, de nombreux polythéistes mecquois se convertiront à l'islam.	Une lecture bien plus simple de ce verset s'impose. Plutôt que d'imaginer que les musulmans se réjouissent d'une victoire future des Byzantins (leurs ennemis !), il faut lire ces versets comme concernant l'épisode de la conquête ratée de 629 par les arabo-judéonazaréens. En effet, l'actif et le passif en arabe se distinguent par des différences de voyelle[250], qui de toute façon sont absentes des textes anciens. La lecture qui parait évidente est celle-ci, comme l'avait compris Régis Blachère : *(2) Les Romains ont vaincu (3) au plus proche de la Terre [la* **terre sainte***], mais eux, après leur victoire seront vaincus (4) dans quelques années.... Alors les croyants se réjouiront du secours de Dieu.* Il s'agit clairement de remonter le moral des troupes arabes après la déroute de Mu'ta face aux Byzantins en 629, alors que l'oumma était si près d'accéder à la **terre sainte**.
Le Désaveu *S9,1 ;3 ; 7* *(1) Désaveu de la part de Dieu et de Son* **messager** *à l'égard des* **associateurs** *avec qui vous avez conclu un pacte (…)* *(3) Et proclamation aux gens, de la part de Dieu et de Son messager, au jour du* **Grand Pèlerinage** [al hajj al akbar], *que Dieu et Son messager désavouent les associateurs (…)* *(7) Comment y aurait-il pour les associateurs un pacte admis par Dieu et par Son messager ? A l'exception de ceux avec lesquels vous avez conclu un pacte près de la* **Mosquée sacrée** [masjid al haram] / traduction IFTA	*(post-hégire)* La trêve d'Houdaybiya (le pacte) conclue en 628 entre **Mahomet** les **Mecquois** permet aux premiers musulmans de revenir à La Mecque pour y accomplir le pèlerinage. Dieu révèle cependant à son messager qu'il faut désormais abroger ce pacte et interdire aux polythéistes mecquois de faire le **pèlerinage** (ils en effectuaient en effet les circumambulations nus autour de la **Kaaba**). Plus généralement, Dieu explique qu'il ne saurait être question de pactiser avec les polythéistes. Sauf, éventuellement, ceux de La Mecque, car ils y ont permis le retour des musulmans pour leurs dévotions à la **Kaaba**.	Vers 638, les Émigrés ont enfin pris Jérusalem et le **Mont du Temple** (*masjid al haram*). Un simili-Temple y a été relevé, et approche le grand jour des dévotions qui doivent y faire redescendre le Messie, **le plus grand de tous les *hajj*** (le *hajj* étant un type de pèlerinage juif / judéonazaréen au Temple ; sa mention dans le texte coranique signifie aussi par analogie l'entreprise de conquête de Jérusalem). Les Émigrés ont pu entrer sans combattre à Jérusalem en vertu des accords conclus avec le patriarche Sophrone (le « pacte »). Mais en dehors des **chrétiens** affidés à Sophrone, il ne saurait être question d'en admettre d'autres dans la ville, ni de pactiser avec eux. Ils n'ont pas à être témoins de la redescente du Messie. Dieu et **Jésus-lui-même** (son messager) l'ordonnent.

[250] En écriture consonantique, le verbe « vaincre » (g-l-b) est identique dans ses conjugaisons à l'actif et au passif, au présent (g-l-b→ ġulibat / « *ont été vaincus* » au lieu de g-l-b→ ġalibat / « *ont vaincu* ») et au futur (yagliboun / « *vaincront* » au lieu de yuglaboun / « *seront vaincus* »). Seules les voyelles, non écrites dans les feuillets originaux et dans les proto-corans, permettent de différencier ces deux formes. Cette manipulation visait sans doute à occulter les traces du passage de Mahomet en Judée-Palestine (que serait-il allé y faire ?) et à éviter ainsi d'évoquer une défaite de sa part.

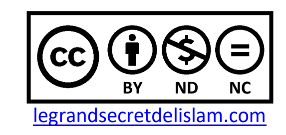


Le Coran si compliqué s'éclaire. Son exégèse globale et critique permet effectivement de décrypter la signification alambiquée que la tradition s'efforce de donner au Coran et de considérer son sens réel, son sens premier masqué par les manipulations du texte, par les manipulations auxquelles procède le discours musulman. Il devient alors possible de comprendre le Coran selon une « lecture judéonazaréenne » nettement plus simple que la lecture islamique. Et l'on voit ainsi une tout autre histoire apparaître : l'endoctrinement des Arabes par les judéonazaréens, l'explicitation de la religion judéonazaréenne aux néophytes arabes, l'embrigadement dans le projet messianiste, les exhortations pour la conquête de Jérusalem, les aléas des batailles, la reprise en main dans les moments de découragement... Pour qui sait le lire, le Coran reflète encore, partiellement, l'histoire authentique de ses origines réelles. **Le grand secret de l'islam est encapsulé dans le Coran**. On peut même ainsi affirmer que pour la plupart, hormis ses modifications et au sens littéral, **le texte coranique n'est pas islamique** : il est « proto-islamique ». C'est la lecture imposée par la tradition musulmane qui en a fait un texte islamique. Il est dans ce sens le témoignage premier et fondamental du grand secret de l'islam, exposé à la pleine vue de tous mais maquillé par la tradition.

Il faut toutefois relativiser la portée du Coran dans l'islam : bien que le discours islamique le présente comme le pivot de la foi musulmane, l'objet même de la révélation divine (révélation qui se partage en réalité entre Coran et personne de Mahomet, par l'exemple de sa conduite relatée par les hadiths et la *sîra*), il faut bien comprendre qu'il n'est qu'un élément contributif de cette foi : les musulmans ne le lisent qu'au travers du filtre issu des traditions (hadiths, *sîra* et commentaires autorisés), ce qui, au passage, leur interdit d'y distinguer le « grand secret ». La plupart des musulmans au cours de l'Histoire ne l'ont même jamais lu. Ils n'étaient plus ou moins instruits que du discours général. D'ailleurs, les premiers conquérants « islamiques » ne le connaissaient même pas puisqu'il n'existait pas encore. Rappelons ainsi que les Maures débarqués en Espagne au VIII*e* siècle semblaient alors ignorer le Coran (cf. note 183). Après ces pages, nous pouvons désormais expliquer ce paradoxe : en réalité, **le Coran n'est pas la source de l'islam, il en est un produit** qui sert à légitimer, formaliser et canaliser ses espérances fondamentales.

Même aujourd'hui, alors que les technologies et l'alphabétisation ont permis de rendre le texte coranique accessible à tous, de très nombreux musulmans ne le connaissent pas vraiment et n'osent même pas le lire tant ils ont peur du sacré qui l'auréole. Dans les faits, **l'islam est avant tout un discours** extérieur au Coran, au service duquel intervient, au besoin, la justification coranique. Le texte coranique, tout comme les autres sources de la foi musulmanes, tout comme les hadiths, la *sîra*, l'histoire musulmane et même la figure du Prophète ne servent qu'à justifier quelque chose de bien plus important qu'eux-mêmes : ils fondent cette conscience des musulmans d'avoir été choisis par Dieu pour établir sa loi sur le monde entier. Selon cette conviction messianiste, l'avenir du monde serait islamique, l'islam serait son salut, ce salut devant s'établir à jamais avec le retour du « Messie Jésus » à la fin des temps (et la venue du *Mahdi* qui unifiera l'oumma). Alors, Dieu donnerait ce monde libéré du mal à ses élus pour y vivre dans la félicité éternelle.

Telle est la conclusion de l'Histoire envisagée par les commentateurs musulmans, par-delà la diversité impressionnante de leurs scénarios respectifs. A l'issue de ces pages, on pourra toutefois proposer une conclusion bien différente.



CONCLUSION

Les pièces du **puzzle historique** s'imbriquent. L'exégèse globale du texte coranique et les avancées de la recherche présentent à la lumière le grand secret de l'islam : mise au jour du projet judéonazaréen, du contexte politico-religieux de son émergence, de son déploiement dans l'histoire et de sa transmission aux Arabes, des recompositions en milieu arabe des attentes apocalyptiques et espérances de l'établissement du « règne de Dieu », jusqu'à l'émergence d'un pouvoir suffisamment fort pour leur donner une assise doctrinale et politique pérenne. L'apparition de l'islam tel qu'il se présente aujourd'hui s'explique enfin de manière tout à fait cohérente, ce qui expose la nature de cette religion dans toute sa vérité.

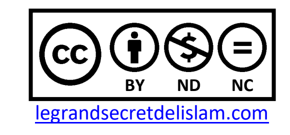
Certes il manque encore quelques pièces au puzzle. Les chercheurs le complètent au demeurant de plus en plus[251]. Faisons leur confiance : ils poursuivront par exemple les investigations archéologiques sur les lieux d'origine des judéonazaréens, ils préciseront la part exacte des manipulations revenant à chaque chef, à chaque calife et à chaque époque, ils comprendront davantage ce qui a entouré le choix du site de La Mecque, ils réaliseront une lecture exégétique complète du Coran et des hadiths (un très vaste chantier) et ils nous éclaireront sur bien d'autres sujets. Pourtant, même sans cela, le faisceau de preuves et d'indices est assez dense et convergent pour qu'émergent en pleine lumière, et avec suffisamment de certitude, le grand secret de l'islam, son **imposture historique** et la vérité sur ses origines réelles : le texte coranique et la biographie islamique de Mahomet sont des fabrications progressives des siècles suivant les premières conquêtes arabes. **Il n'y a jamais eu de révélation divine donnée à Mahomet** : l'islam est le fruit d'un processus très long et très complexe de réécriture de l'Histoire, s'enracinant dans une foi judéochrétienne déviante, rendue folle par les espérances messianistes.

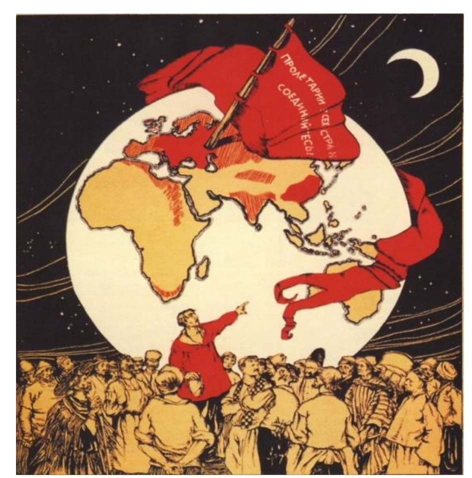
Ce processus graduel a accouché d'une religion nouvelle qui a toujours poursuivi les objectifs messianistes des espérances judéonazaréennes. Elle a imposé à la société civile un système de domination politique exploitant le religieux pour assoir une autorité totalitaire. De fait, si ces espérances restent toujours et encore un élément moteur de l'islam, il s'est transmis et perdure aussi par la poigne d'airain des souverains et régimes musulmans, par la peur du sacré, la peur de l'enfer et par le contrôle du corps social exercé par le groupe sur l'individu. Il a exigé et exige toujours la renonciation à tout questionnement et à toute critique. La soumission est à ce point la condition de sa perpétuation qu'il l'arbore même comme étendard. Mais cette soumission totale, écrasant les hommes, les nations et les cultures, n'a jamais pu s'accomplir pleinement sous peine de détruire absolument la société civile dont dépend l'islam pour sa perpétuation. **Le vrai islam reste et restera toujours à établir pour demain**. Cette incapacité chronique de l'islam à honorer ses promesses messianistes n'empêche cependant pas son expansion : le rêve des « lendemains qui chantent » a toujours tourné les têtes. Des milliards de personnes ont par exemple cru dur comme fer aux dogmes de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat (un tiers de la population mondiale se situait dans le « camp communiste » au début des années 1980), malgré le si lourd tribut qu'elles lui ont elles-mêmes payé[252].

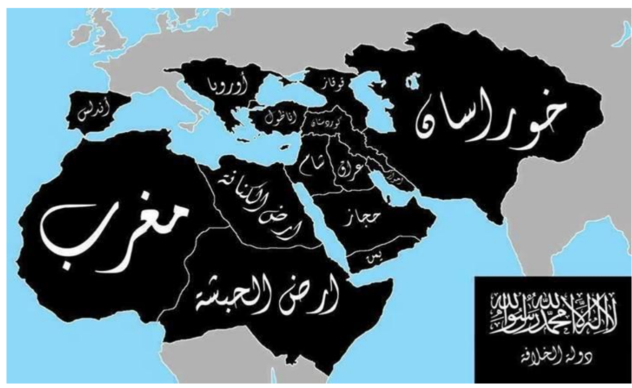
---

[251] Nous en avons déjà cité de très nombreux travaux, mais pas encore ceux de Jean-Jacques Walter, *Le Coran révélé par la théorie des codes* (Éd. de Paris, 2014), qui a appliqué pour la première fois au texte coranique une analyse mathématique informatisée (déjà été utilisée par ailleurs sur de nombreux autres écrits), confirmant largement notre étude.

[252] Cela malgré la mise en œuvre de manipulations du même type que celles que nous voyons en islam. Souvenons-nous de la façon dont Staline a escamoté Trotski, son rôle et ses idées, pour façonner un discours officiel de la construction glorieuse de l'Union Soviétique qui aille dans le sens de ses intérêts de nouveau tsar. Elle procédait d'une logique de justification a posteriori très similaire à celle qui a poussé les califes à escamoter les judéonazaréens.







Messianisme laïc et messianisme religieux, même vision du monde, même combat ...
(propagandes soviétique et islamique)

Les promesses qu'avancent aujourd'hui la société de marché, son progrès technique, sa raison triomphante et son commandement de jouir sont exactement du même ordre. Ces idéologies et leurs logiques de surréalité ne cessent de tourmenter l'humanité depuis qu'elle a commencé de croire à la possibilité de son salut. Le projet politique de rendre le monde conforme à un supposé dessein divin, l'idée même d'un projet de « société idéale » et en particulier le rêve d'une islamisation du monde sont la racine de l'intolérance la plus absolue, qui ne peut accepter l'autre comme tel, c'est-à-dire le respecter. L'autre est alors toujours en faute, qu'il soit un mauvais croyant ou un ennemi extérieur. L'autre est le mal : au mieux, on le « tolère », en attendant de s'en débarrasser plus tard. Certains ont ainsi bien perçu la folie qui consiste à vouloir éradiquer le mal de la terre. Comme le constatait Soljenitsyne, « **la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité** »[253]. Qui pourrait arracher une partie de son propre cœur ? Toute tentative d'éradication du mal, d'avènement d'un homme nouveau et d'une société parfaite est donc vouée par nature à l'échec, au camp de rééducation, si ce n'est au camp d'extermination. Le monde ne se sépare pas entre purs et impurs, entre élus éclairés et masses obscurantistes à guider. Cette vérité avait été énoncée bien avant Soljenitsyne par Jésus lui-même[254] lorsqu'il avançait cette idée nouvelle du salut. Un salut à chercher ailleurs et autrement, « *cherchez et vous trouverez* »[255].

Bien sûr, beaucoup de musulmans rêvent d'un islam idéal, d'un **islam de paix** et de concorde entre tous les hommes, toutes les cultures, toutes les religions - et beaucoup de non-musulmans le rêvent aussi ! Car la grande majorité des musulmans est constituée d'honnêtes gens qui n'appliquent pas à la lettre les commandements islamiques de violence et de domination politique, qui ne partagent pas la vision islamique d'un **Dieu terrible et guerrier** (S61,4 : « *Dieu aime ceux qui vont jusqu'à tuer sur son chemin*[256] »). Beaucoup ne les connaissent même pas[257], et c'est d'ailleurs très heureux.

---

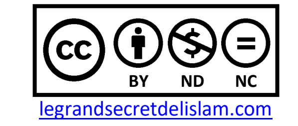
[253] Tiré de *L'Archipel du Goulag*.

[254] Matthieu 13, 24-30.

[255] Matthieu 7,7.

[256] Texte complet du verset : « Dieu aime ceux qui vont jusqu'à tuer [*qâtala*] sur son chemin [c'est-à-dire pour Lui] en rang serré, pareils à un édifice renforcé » (S61,4). Les traductions adoucissent le sens premier du mot arabe (« tuer ») en le traduisant souvent par « combattre » alors que sa que sa forme grammaticale, la 3e forme, signifie clairement « aller jusqu'au bout », c'est-à-dire « combattre à mort ».

[257] Si le Coran peut déjà présenter des commandements de haine et de violence, on trouve parmi la multitude des hadiths (et notamment des hadiths considérés comme les plus sérieux) des commandements parfois bien pires et absolument non équivoques. Décrivant le comportement normatif de Mahomet ou bien ses instructions elles-mêmes, ils ont formé le substrat de la *charia*, la loi islamique. Et lorsque certains musulmans affirment que ces commandements de violence ne se trouvent pas dans le Coran, ils omettent de dire que ce sont les hadiths qui l'ordonnent. C'est le cas par exemple



Ces musulmans trouvent au quotidien dans l'islam un espoir, une transcendance et des valeurs traditionnelles que l'on pourrait qualifier de prime abord de bon sens : respect de la famille, morale individuelle, règles de conduite en société... Ils y trouvent aussi une fierté, celle d'appartenir à « la meilleure des communautés qu'on ait fait surgir pour les hommes » (S3,110)[258], en pratiquant la meilleure des religions, ainsi que l'espoir indéfectible que Dieu finira par les faire prévaloir. Cette espérance messianiste doublée du comportement de soumission à la volonté divine est la cause d'un certain fatalisme (*mektoub* !), d'un consentement à la domination politique observé tout au long de l'histoire musulmane, et qui pourrait faire croire à cette possibilité d'un islam de paix et de concorde. Et si des mystiques et des réformistes parviennent même à isoler de leur pratique de l'islam une certaine sagesse, il faut aussi y voir un fruit de la simple expérience humaine et de l'influence de valeurs extra-musulmanes (chrétiennes notamment). Il ne revient toutefois pas à ces musulmans du quotidien ni à ces mystiques et réformistes de définir ce qu'est l'islam. L'islam existe déjà en tant que tel par sa doctrine et son discours messianiste, par sa trace dans l'Histoire et surtout par ses textes fondateurs. L'application pleine et entière de l'islam que n'osent pas faire ceux qui pratiquent « avec modération » ne permet **aucun équivoque** à son sujet, comme le montrent les accès de violence qui secouent régulièrement le monde musulman du fait justement de tentatives d'application pleine et entière. Seule la mise en question du projet messianiste de l'islam, de ce qui constitue son identité de fond par les musulmans eux-mêmes (et donc la mise en question du discours et du texte coranique) peut rendre l'islam compatible avec la société civile. Sans cela, il ne peut qu'être en guerre perpétuelle contre elle, c'est-à-dire en **guerre perpétuelle contre l'humanité**.







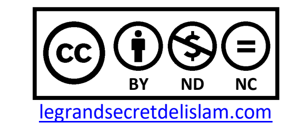
S9,30 : « Que Dieu les anéantisse ! » *[Juifs et Nazaréens / chrétiens]*

Par ailleurs, rendons-nous compte que l'alphabétisation et l'accès de plus en plus facile aux textes islamiques ont permis depuis un siècle environ une **diffusion croissante et sans précédent** dans l'histoire des fondamentaux de l'islam au cœur même des peuples musulmans. Ils n'en connaissaient alors pour leur immense majorité que les discours et traditions orales. Et dans le même temps ont disparu les structures politiques et islamiques traditionnelles, califat entre autres, qui avait discipliné l'oumma, ou, tout du moins, qui avait permis la possibilité d'un certain équilibre entre religieux et politique[259] – équilibre que tentent (ou tentaient) de maintenir les différents régimes de nature plutôt autoritaire que l'on a pu observer dans les pays musulmans au cours du siècle passé.

de l'obligation de lapidation de la femme adultère. On pourra s'en faire une idée sur ce site qui recense plus de 18 000 hadiths

258 Les musulmans veulent identifier cette « meilleure des communautés » à l'oumma musulmane, bien loin du sens premier du texte de « communauté arabo-judéonazaréenne » que lui avaient donné les inspirateurs de l'islam.

259 « L'islam, pour vivre, même en vivant au ralenti, a dû se plier aux conditions que subissent tous les organismes vivants. Comme eux, il s'est assoupli et adapté au milieu et aux circonstances ; il a admis des tempéraments et des compromis » (Henri Lammens, *L'islam, croyances et institutions*, 1ère édition en 1926, seconde en 1943, reprise en 1991 aux Éditions du Trident, p. 171).



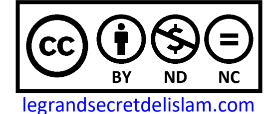
La modernité occidentale, à l'origine à la fois de cette révolution du savoir et du bouleversement de l'ordre ancien du monde musulman, et la réaction musulmane à son égard, ont donc pour effet indirect une sorte de suractivation du mécanisme interne de l'islam (cf. schéma en page 71)[260]. On observe en conséquence l'apparition et le développement de nouveaux courants : Frères Musulmans, salafisme, takfirisme, tentatives de rétablissement du califat et autres « islamismes ». Ils procèdent tous d'une réislamisation incontrôlée du fait de la volonté d'une application pleine et entière de la religion et d'un retour aux sources. Mais on assiste d'autre part aussi à la montée du scepticisme parmi les musulmans face à ces mêmes incohérences, ces mêmes obscurités et ces mêmes injonctions fort peu empreintes d'humanisme que nous avons détaillées. La critique est libre sur Internet, accessible désormais presque partout. Elle est malgré tout à peu près libre dans les pays occidentaux, peinant à être contenue par la pression sociale, le politiquement correct, les accusations « d'islamophobie » et par les interdits des autorités musulmanes nationales et internationales (l'OCI – Organisation de la Coopération Islamique - est en première ligne de ce front). C'est un phénomène nouveau, devant lequel la plupart des grands-parents musulmans ne reconnaissent plus « leur islam » et se sentent complètement dépassés. Des **lignes de fracture** apparaissent dans la nouvelle génération entre absolutistes, sceptiques et relativistes. Et l'on aimerait voir ainsi l'islam s'engager dans une dialectique entre libéraux et radicaux, et procéder à l'usage de la réflexion critique, à la désacralisation de ses textes, à sa réforme interne, à son aggiornamento. **C'est cependant impossible dans le cadre de l'islam**.

Voilà pourquoi le temps de l'islam est compté. Faute de réaliser lui-même son examen critique, il laisse d'autres le faire. Les recherches historiques se poursuivent. Elles progressent. Le texte coranique est en passe d'être reconstitué avec ses soubassements linguistiques araméens. La réalité de ses origines commence à être divulguée par des travaux de plus en plus nombreux, de plus en plus critiques et de plus en plus lucides. L'islam ne pourra longtemps empêcher que se propage partout la lumière sur ses origines, sur son imposture et sur ce qu'il est en vérité. Quand bien même il est très difficile à tout musulman conditionné d'exercer son propre raisonnement sur sa religion, le réel se fera de plus en plus présent à ses yeux derrière le voile de la surréalité islamique. Il s'avance avec toute la force de la non-violence prônée par Gandhi. D'ailleurs, on peut déjà prévoir comment il sera reçu par les musulmans en reprenant l'une de ses célèbres formules : tout d'abord il sera ignoré, puis il sera raillé, puis il sera combattu, et enfin, il prévaudra. Ce terme de non-violence n'est d'ailleurs qu'une traduction faible de l'expression originale de Gandhi (en sanscrit *satyagraha*), bien mieux rendue par celle de « force de la vérité ». Jésus, l'homme du salut, l'avait dit : « **La vérité vous rendra libres**[261] ». Elle vient à bout de toutes les soumissions, de toutes les chaînes, et donc de l'islam, qu'Ernest Renan avait appelé la « *chaîne la plus lourde que l'humanité ait jamais portée* ».

Reste maintenant à **interroger la société occidentale** et ce monde qui s'occidentalise sur ce qu'ils ont à proposer aux musulmans pris dans le vacillement de l'édifice islamique. Pour la plupart d'entre eux (et également pour beaucoup de non-musulmans), leurs désirs sincères d'un monde plus juste, du respect d'un certain bons sens et du sens de Dieu ne sauraient s'épanouir dans une société de l'argent-roi, de la marchandisation sans limites, de l'indifférenciation et du désir individuel considéré comme raison d'être exclusive. Tout cela ne renforcera que davantage l'attrait du système islamique et de ses promesses messianistes, perçues comme seuls remèdes à cet Occident devenu fou. Au risque d'une confrontation que l'écroulement à venir de l'islam ne rendra que plus violente.

[260] Cf. Michel Viot et Odon Lafontaine, *La Laïcité, mère porteuse de l'islam ?*, préface de Rémi Brague (de l'Institut), Éd. Saint-Léger Les Unpertinents, 2017, pour une analyse en profondeur de la crise existentielle de l'islam mondial.

[261] Jean 8,32.



ANNEXES

La bibliographie principale de ce livre a été indiquée au fur et à mesure, en note de bas de page. Nous préférons vous proposer en annexes deux articles de synthèse qui résument la fresque historique présentée dans cet ouvrage.
On les trouvera également de manière indépendante, avec la bibliographie de cet ouvrage, sur le site http://legrandsecretdelislam.com.

Chronologie de la formation de l'islam

Plan de l'article (liens à cliquer)

A. Antiquité

- Révolution psychologique et spirituelle avec l'introduction par le christianisme de l'idée de salut du mal, c'est-à-dire de la possibilité de sa délivrance, et tout particulièrement de salut du monde (un monde parfait, délivré du mal, un « royaume de Dieu sur la terre ») ; diffusion rapide du christianisme dès le I*er* s. au Proche Orient, bassin méditerranéen, Éthiopie, empire Parthe, Inde, Asie Centrale, Chine, Caucase, Mer noire…

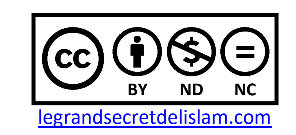
- Transformation, renouvellement et absolutisation de certains messianismes juifs incorporant alors cette idée de salut du monde, et devenant des messianismes politiques globaux (éradiquer le mal du monde au moyen d'un programme politico-guerrier) ; certains jouent sur le rôle politique prêté au Messie (Jésus ou autre) dans l'éradication du mal sur toute la terre, dont en particulier le courant judéonazaréen (qui reconnait Jésus comme Messie).

- Implantation ancienne des Arabes au Levant (Ghassanides), en Irak-Perse (Lakhmides), entre Byzance et Perse, et bien sûr en Arabie (notamment les Nabatéens, au nord de l'Arabie, avec pour capitale Pétra) ; ils étaient tous christianisés, et certains judaïsés, mais ne constituaient pas réellement une nation (plutôt une classe sociale, celle des nomades, pasteurs, marchands et soldats, parlant l'arabe et l'araméen ; certains sédentarisés).

B. Contexte politico-religieux aux VI-VII*e s.*

- Proche Orient principalement chrétien (syriaque, gréco-byzantin, copte, monophysite, nestorien…) et juif (différents courants).

- Influence très importante du christianisme syriaque (araméophone) sur le christianisme arabe. Perse sassanide christianisée de longue date, mais christianisme contrebalancé et soumis par les religions du pouvoir impérial (manichéisme et zoroastrisme). Considérable diaspora juive en Perse



(historiquement en Babylonie), avec son propre roi inféodé au « Roi des Rois » sassanide. Arabie christianisée (par les églises araméophones) et judaïsée ; influences éthiopiennes (chrétiennes) également ; maintien chez les Arabes de certaines coutumes païennes et de leur structuration clanique.

- Climat de tension apocalyptique, de pressentiment de l'imminence de la « fin du monde » allant s'accroissant au VII*e s.* (guerres perso-byzantines, épidémies, tremblements de terre, contestation de l'autorité des empires…).

- Des prédicateurs apocalyptiques multiples apparaissent dans le christianisme syriaque et dans le judaïsme (notamment avec le projet du relèvement du temple de Jérusalem - cf. courant nazaréen et expédition de 614 ci-dessous), nourrissant des prédications chez les Arabes christianisés, se traduisant par des mouvements de prophétisme armé.

- Circulation de tout un corpus de prédications et de prédicateurs, dont la prédication judéonazaréenne (cf. ci-dessous), entre, Levant, Arabie et Mésopotamie, le long des itinéraires caravaniers et des hauts lieux d'implantation des Arabes (Syrie, Arabie, dont Pétra et la Yamama, Mésopotamie).

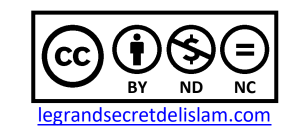
- Contexte géopolitique global d'opposition des empires byzantin et perse qui place l'Arabie au centre des jeux de guerre, de pouvoir, de commerce et d'influence entre Perse, Byzance, Égypte, Éthiopie, route maritime de la Soie. En particulier, la Perse appuie les prophétismes armés pour prendre le contrôle de l'Arabie, et, à tout le moins, perturber les liens entre Éthiopie et Byzance, et déstabiliser les alliés et supplétifs arabes de Byzance.

C. Le courant judéonazaréen s'ouvre à certains Arabes

- Manifestation dans l'Histoire d'un courant juif-nazaréen (judéonazaréen) remontant aux premiers siècles, très tôt détaché des communautés juives chrétiennes apostoliques en ne voulant reconnaitre Jésus que comme Messie-roi d'Israël, et non comme visite de Dieu en son peuple (« incarnation divine » dans la théologie occidentale). Il s'oppose donc à la fois aux chrétiens et aux Juifs rabbiniques, en prétendant constituer les seuls « vrais » disciples de Jésus et de Moïse, les seuls « vrais » descendants d'Abraham. Ce courant portait un projet du relèvement du Temple de Jérusalem, de rétablissement du culte ancien de Moïse censé faire revenir le Messie Jésus, « envoyé de Dieu », pour établir la domination de la loi divine et le « règne de Dieu » sur toute la Terre.

- Prédication judéonazaréenne auprès d'Arabes christianisés (et/ou judaïsés), en prédication directe ou via des prédicateurs arabes formés pour cela. Cette prédication se trouve toujours, en partie, dans le texte coranique (texte à comprendre dans son sens littéral, libéré du carcan de l'interprétation forcée par la tradition musulmane). Elle associe les Arabes à la descendance d'Abraham par Ismaël (vieille thématique juive usée pour la « judaïsation » de certains Arabes, et présente aussi dans l'apologétique chrétienne et antijuive déployée auprès des Arabes), et les associe donc aux judéonazaréens et à leur projet messianiste global. Elle a focalisé la tension apocalyptique chez certains Arabes en une sorte de millénarisme christiano-juif, reposant sur la mise en œuvre du projet de relèvement du Temple (et donc de prise de Jérusalem).

- Parmi les prédicateurs arabes de l'imminence de l'apocalypse, l'histoire a retenu les figures de Maslama ibn Habub Abu Thumama, de Sadjah bint al Harith ibn Suwayd ibn Uqfan, de Tulayha ibn Khuwaylid ibn Nawfal al-Asadi, d'Aswad ibn Kaab al-Ansi (les « anti-prophètes » évoqués par la tradition musulmane), et de Muhammad (au sens du ou des « Mahomet de l'Histoire », à distinguer de la figure prophétique islamique, cf. ci-après). Certains (Tulayha, peut-être Sadjah et Maslama, et



tout spécialement Mahomet) étaient liés à des mouvements judaïsant (judéonazaréen) et baptistes, et relayaient la prédication judéonazaréenne aux Arabes. Mahomet, que l'histoire écrite par les vainqueurs a particulièrement valorisé, était un commerçant caravanier et peut-être chef de guerre dont on ne sait historiquement pas grand-chose, et qui n'était qu'un de ces prédicateurs, un parmi d'autres - il était christianisé (de type arabo-syriaque, de par son contexte tribal) mais certainement pas chrétien au sens orthodoxe puisque spécialement lié au courant judéonazaréen, comme en témoigne son surnom très spécial de *muhammad* (surnom messianique d'origine biblique, cf. ci-après) et ce que l'on sait de son entourage (cf. influence de la figure nazaréenne désignée par la tradition musulmane sous le nom de Waraqa Ibn Nawfal, et de sa femme Khadija, probablement nazaréenne ou arabo-nazaréenne puisque parente de Waraqa). Tulayha pourrait aussi avoir été lié à Waraqa ibn Nawfal par sa famille.

D. Le contexte géopolitique des guerres perso-byzantines de 602-628

- À partir de 602, la Perse prend la façade méditerranéenne de l'empire byzantin, dont Jérusalem en 614, ainsi que l'Arménie et le Caucase ; en 628, Byzance a repris ses territoires perdus, conquis la Perse et soumis son Roi des Rois.

- Jeu de la Perse sur les prophétismes arabes armés dans ce cadre, pour lui rallier les Arabes contre les Byzantins ; appui sur les prédicateurs d'apocalypse et la perspective de la conquête de Jérusalem.

- Prise effective de Jérusalem en 614, réalisée sous commandement perse par une coalition de Juifs de Babylone sous la conduite de leur roi, de Juifs ralliés, d'Arabes supplétifs (dont la troupe de Mahomet, peut-être aussi celles de certains autres prophètes arabes) et de l'armée perse. Un pouvoir juif est établi à Jérusalem, qui mène les préparatifs pour le relèvement du Temple et le rétablissement du culte mosaïque. Opposition entre Juifs talmudiques (venus de Babylone, principalement) et judéonazaréens (avec leurs affidés arabes) sur la question et le sens de ce projet de relèvement, opposition qui mène à l'expulsion de ces derniers de Jérusalem. Une révolte des chrétiens éclate peu après, voulant interdire ce relèvement, révolte très durement réprimée par le pouvoir juif, qui perdra l'appui perse et l'opportunité de relever le Temple.

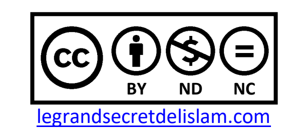
- Nombreux remous chez les Arabes (et les autres chrétiens, et les Juifs) du fait des guerres perso-byzantines, de l'échec du relèvement du Temple, de la galvanisation des diverses prédications apocalyptiques. Jeux de guerre, de victoires, d'alliances et de défaites entre groupes arabes. Remous amplifiés par l'entrée en campagne de Byzance contre la Perse vers 620 qui change la donne et mènent certains à fuir les représailles des empires et les retournements d'alliance. Remous encore avec la défaite de la Perse, qui laisse libre cours à ses affidés arabes.

E. Les Arabes prennent le pouvoir et relèvent le Temple de Jérusalem (638-640)

- Affaiblissement des deux empires du fait des coûts de la guerre, de ses dévastations, des dommages que la Perse doit payer à son vainqueur.

- Affirmation d'une coalition, ou confédération tribale arabe plus ou moins lâche autour de certains chefs de guerre et prophètes armés (Mahomet, Maslama), autour de leurs prédications apocalyptiques et millénaristes, et qui cherche à exploiter cet affaiblissement.

- Raids arabes en Palestine et Syrie dès la fin de la guerre perso-byzantine (629 : escarmouche au gué du Jourdain, à Muta, entre Arabes et Byzantins).



- Byzance, épuisée, doit faire face à l'autonomisation de ses (ex)alliés et fédérés arabes, à la fois au Levant, et aussi de la part de ceux qu'elle a établis en Perse pour mater et occuper son empire. Les Byzantins laissent alors peu à peu le pouvoir aux Arabes (après quelques affrontements), tout en maintenant plus ou moins l'ensemble de leurs territoires dans l'orbite impériale (a minima inclusion dans son système monétaire, comme en témoignent les monnaies arabes des différents chefs du Levant, jusqu'à Abd al Malik).

- Jérusalem est (re)prise vers 638 sans combats, et le relèvement du Temple est immédiatement mené par une coalition arabo-nazaréenne. Mais cette nouvelle tentative d'avènement du « règne de Dieu » par le relèvement du Temple et la redescente de Jésus est un échec complet, cuisant, fondamental. Il l'est en effet puisque la tentative de relèvement précédente, en 614, n'avait quant à elle pas pu aboutir à cause de l'opposition des chrétiens (puis des Perses). Alors qu'en 638-640, le Temple a bel et bien été relevé, mais Jésus n'est pas redescendu.

- Les Arabes, déjà très divisés entre eux, ne s'en divisent que davantage selon les différentes factions, tribus, clans, orientations idéologiques et religieuses, allégeances impériales ou rebellions.

F. L'espérance déçue de la redescente du Messie (à partir de 640)

- Flottement de l'espérance apocalyptique déçue à Jérusalem, la ville restant néanmoins pour les Arabes le « lieu d'Abraham » ; certains d'entre eux (Omar ? Othman ? Ali ?) y espèrent toujours la redescente du Messie, mais les judéonazaréens et leurs affidés directs (les « proches de Mahomet » ?), dont le projet a objectivement échoué, sont mis à l'écart (voire massacrés).

- Les espérances du « grand soir » et les attentes messianiques initiales se déforment au gré des intérêts et ambitions de ceux qui les portent, des divers chefs arabes prétendant détenir une nouvelle recette pour la redescente de Jésus après l'échec du projet judéonazaréen, prétendant parler au nom du Messie (Ali), prétendant être investis de son pouvoir apocalyptique, de son pouvoir d'intermédiaire entre Dieu et les hommes, ou prétendant l'être eux-mêmes.

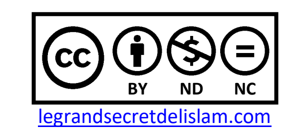
- Toujours pas d'islam, donc, mais des formes d'abrahamisme chrétien millénaristes, floues, en mutation permanente autour de l'affrontement des chefs politico-religieux.

G. L'anarchie arabe (640-685)

- L'effacement des empires et l'affirmation des Arabes voient s'ouvrir une période d'anarchie d'une quarantaine d'années au moins à partir du milieu des années 630.

- L'empire perse sassanide s'effondre à la suite de la prise du pouvoir par les fédérés et alliés Arabes dont Byzance se servait comme troupe d'occupation par procuration (prise de Ctésiphon en 637, défaite ultime de Nihâvend en 642) ; des gouvernorats arabes s'établissent à sa place sur fond de rivalité avec les féodaux et les grands propriétaires.

- Les factions arabes se constituent en baronnies territoriales. Elles s'affrontent. Les chefs sont assassinés, les guerres internes succèdent aux massacres (dont certainement les partisans du courant arabo-nazaréen, liés au Temple). La tradition musulmane rend très lointainement compte de cette anarchie et de cette violence sous les thématiques mythifiées des « guerres d'apostasie », des *fitna* (guerres civiles) et des assassinats de « grandes figures » à la réalité scripturaire plus ou moins légendaire et reconstruite : les « premiers califes », les fils d'Ali, les proches du « prophète de l'islam » ou *ahl al Bayt* (« gens du Temple » ?), etc.



- Une de ces factions établit son quartier général à Pétra, qui a été initialement le point de départ de la conquête arabe de Jérusalem, comme elle le fut (du moins son site géographique) selon la tradition judéo-biblique pour la conquête de Canaan par les Hébreux. On y voit alors se développer une frénésie religieuse nouvelle qui a exercé un temps une grande influence sur la plupart des Arabes (en témoignent encore de nos jours les orientations vers Pétra de la majorité des mosquées anciennes du premier siècle), sans doute liée à son chef qui semble se faire passer lui-même pour le Messie (cf. monnaies zubayrides où Abd Allah Ibn al Zubayr se proclame *muhammad* et *rasul allah*, « envoyé de Dieu ») : à défaut d'être redescendu à Jérusalem, voici donc que le Messie serait à Pétra (la détention de la « pierre noire » divine l'attestant).

- Les questions de la divinité du pouvoir et de l'établissement du « règne de Dieu » sont ainsi centrales, et nourrissent le jeu de concurrence politico-religieuse entre factions : les prétendants au pouvoir affirment leur légitimité en proclamant régner « au nom de Dieu », régner comme intermédiaire entre Dieu et les croyants, régner en tant que « lieutenant de Dieu » sur terre, régner en tant que muhammad, régner comme « envoyé de Dieu », régner par le pouvoir même de Dieu.

- Le clan omeyyade (Syrie) finit par l'emporter peu à peu au Levant avec Muawiya, l'Égypte s'étant ralliée à lui (mais pas encore la Perse, bien que sous gouvernorat arabe) ; il établit sa capitale à Damas. Des factions s'opposent cependant toujours à lui (Alides, Zubayrides, Persans, etc.), et l'anarchie se poursuit après lui, au moins jusqu'Abd al Malik.

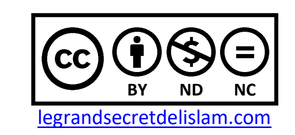
H. La religion impériale d'Abd al Malik

- Abd al Malik parvient à s'imposer face aux différents clans alides et zubayrides : prise de Pétra notamment, liquidation de son chef, le « messie-Muhammad » Abd Allah Ibn al Zubayr, après son repli tactique dans le site géographique de la future Mecque, alors dans l'orbite éthiopienne, et prise de la pierre noire. Abd al Malik établit un véritable imperium sur le Proche Orient, indépendant de la tutelle byzantine (de l'Égypte à la Turquie, en passant par l'Arabie et la Mésopotamie, le reste de la Perse lui demeurant cependant hostile). Il est à proprement parler le premier calife.

- Abd al Malik pose les fondements de sa religion impériale, bases du futur islam, à partir du legs idéologico-religieux du VII*e s.* recueilli au sein de sa faction et dans les diverses factions soumises à son autorité : un « abrahamisme » arabe rejetant le christianisme et le judaïsme, élevant les Arabes comme nation et comme nouveau peuple élu par Dieu, fondés à devenir les seigneurs de la terre et des siècles. Il s'approprie en tant que calife (*khalifat [llah fi l-'ard]* : lieutenant [de Dieu sur Terre]) les espérances millénaristes et le rôle dévolu initialement au Messie. Le Jésus-*muhammad* et *rasul allah* se confond ainsi avec le calife-*muhammad* et *rasul allah*, comme en témoignent les pièces de monnaie frappées par Abd al Malik, et les inscriptions du Dôme du Rocher.

- L'apocalypse messianique centrée sur la redescente de Jésus n'a donc plus lieu d'être, elle dont le déclenchement faisait l'objet de toutes les prédilections de la coalition arabo-nazaréenne, et qui tournait les têtes de bien d'autres partis et factions arabes dans le climat de fin du monde qui régnait au VII*e s.* Elle est renvoyée à la fin des temps.

- Jérusalem, son Mont du Temple, ne sont même plus le lieu de cette redescente finale (lieu transféré à Damas, sur un minaret de la mosquée des Omeyyades), comme le montre la construction du Dôme du Rocher. Celui-ci ignore en effet cette thématique, pourtant centrale précédemment, pour affirmer à sa place la condamnation des Juifs et des chrétiens au nom de la figure de Jésus revisitée par Abd al Malik et associée à lui, et pour marquer leur soumission à son autorité califale, son autorité de *rasul allah* et de « lieutenant de Dieu sur terre ».



- Un texte proto-coranique est constitué par Abd al Malik (avec notamment l'apport décisif de son allié al Hajjaj) comme « livre sacré arabe faisant pièce aux livres sacrés des Juifs et des chrétiens », à partir notamment de recueils préalables de feuillets de prédication anciens, les siens, sans doute, et aussi ceux que détenaient certaines des factions soumises au nouveau pouvoir califal (dont un « corpus de prédication judéonazaréenne », dont des textes araméens adaptés en arabe, dont divers écrits de circonstance).

- On ne trouve alors pas encore de trace d'une quelconque figure prophétique de l'islam.

I. D'Abd al Malik à Mahomet

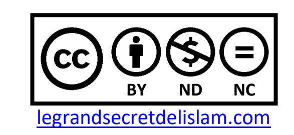
- Après la mort d'Abd al Malik, la formalisation de la religion et la proclamation de son origine divine nécessitent l'invention d'une révélation divine pour les légitimer, et donc d'un prophète, sur le modèle vague des prophètes bibliques : le *muhammad*-Jésus-calife est remplacé par le Mahomet islamique, dont on construit peu à peu la figure (écriture des premières « biographies »).

- Le souvenir lointain du Mahomet historique a peut-être été mobilisé pour cela (certaines traditions se rapportant au Mahomet islamique semblant bel et bien receler un fond de vraisemblance historique). Le fait que ce Mahomet historique ait été complètement ignoré par les Arabes depuis les années 630 jusqu'au début du VIII*e s.* indique cependant que son rôle réel dans l'histoire ne fut évidemment pas aussi déterminant que la légende musulmane le prétend. Ou que l'on a voulu oublier son rôle réel dans l'histoire, sans doute alors du fait de l'échec du projet millénariste judéonazaréen de conquête de Jérusalem dont il était l'un des prédicateurs (ce que l'étude des rares témoignages quasi contemporains de ce personnage réel, la Chronique de Sébéos en particulier, croisée avec l'analyse du texte coranique, laisse à penser).

- Il est fort probable aussi que les contraintes de l'invention d'une figure prophétique devant composer avec le cadre laissé par Abd al Malik aient forcé à exhumer Mahomet : le Mahomet historique semble en effet avoir bel et bien été surnommé *muhammad*. C'était certes dans un sens très précis[262], qui n'est pas exactement celui de la formule léguée par Abd al Malik - et Abd Allah Ibn al Zubayr avant lui -, formule qui désigne le grand calife comme envoyé de Dieu (sur ses pièces de monnaie, sur les inscriptions du Dôme du Rocher), l'identifiant ainsi à la figure de Jésus : *muhammad rasul allah*, « que soit désiré [aimé], l'envoyé de Dieu ». Cette formule toute empreinte d'attente messianique désignait initialement Jésus, « l'envoyé de Dieu », auquel certains chefs arabes, jusqu'à Abd al Malik ont voulu s'identifier eux-mêmes en la reprenant à leur compte, après l'échec de la tentative de faire redescendre Jésus. Poursuivant dans cette voie, il fallait donc que la figure prophétique qu'il s'agissait d'inventer pour remplacer la figure messianique (qu'elle soit califale ou qu'elle se rapporte à Jésus) soit lui aussi un *muhammad* et un *rasul allah*. Et comme la formule peut aussi être lue comme « *muhammad* est l'envoyé de Dieu », on peut alors vouloir comprendre le mot de *muhammad* comme désignant la figure prophétique que l'on prétend être « envoyée par Dieu ». Et donc la référence à l'homme historiquement surnommé *muhammad* s'est imposée, malgré le discrédit ancien qui était tombé sur lui. Exhumer cette référence, c'était le moyen de recycler efficacement toute la propagande califale, toute l'évolution de l'attente messianique, depuis le Jésus dont on espérait la redescente imminente jusqu'aux chefs et califes se prétendant investis des pouvoirs messianiques, pour mieux la réutiliser au service d'un discours nouveau, d'une religion

---

[262] *muhammad* en arabe est en fait la reprise exacte de celui que la Bible donne au prophète Daniel. *muhammad* est en effet l'arabisation de l'hébreu [*ish*]-*hamudôt* (=*mu-ahmad* en arabe), « [l'homme] des prédilections », « [celui qui est] aimé », « désiré », « adoré », « attendu » (de Dieu !), « [l'homme qui] désire plaire à Dieu », surnom par lequel l'Ange Gabriel s'adresse par trois fois au prophète Daniel (Dn 9,23 ; 10,11 ; 10,19). Daniel étant le prophète qui annonçait la venue du Messie, on peut donc supposer que ce surnom fut donné au Mahomet historique pour mettre en avant sa fonction de précurseur de la redescente du Messie (cf. *Doctrina Jacobi*, voir note n°100).



nouvelle, d'un prophète nouveau chargé de satisfaire ces attentes et ces espérances. C'est plus tard, sous les Abbassides, que le sens du surnom *muhammad* attribué à la figure prophétique évoluera vers celui de « digne de louanges ».

- La Mecque est mise en avant, « inventée » comme lieu abrahamique de substitution à Jérusalem, sur le lieu de repli tactique où s'était caché Abd Allah Ibn al Zubayr, dans le Hijaz, loin de la portée des armées omeyyades.

J. Le tournant abbasside (à partir de 750)

- Les luttes de pouvoir se poursuivent après Abd al Malik. Les Omeyyades sont renversés en 750 par un clan arabe rival, les Abbassides, allié aux Alides et aux Persans sous gouvernorat arabe.

- La capitale de l'empire est transférée dans la ville de Bagdad, créée ex nihilo pour cela. L'inertie de la grande civilisation perse lui fait en quelque sorte reprendre ses droits face à la domination arabe. La religion cesse d'être « l'abrahamisme des Arabes » pour s'ouvrir réellement à l'universel. Le travail d'invention de l'islam se poursuit à Bagdad de manière centralisée par le califat sous influence persane, dans l'intérêt évident du pouvoir, avec l'écriture des premiers récits plus ou moins définitifs de tradition (IX-X*e s.*).

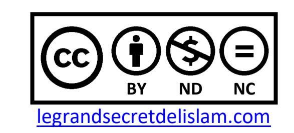
- Les traditions et biographies prophétiques sont révisées, apurées, réécrites, renouvelées et normalisées : les « circonstances de la révélation » sont reprises, inventées et affinées pour donner un sens islamique au texte coranique, pour escamoter les origines réelles de l'islam, et pour justifier la conduite des califes et la conduite des affaires de l'empire et de son administration.

- Le Coran est enfin fixé à partir du recueil d'Abd al Malik et al Hajjaj, corrigé marginalement, enrichi au besoin de quelques ajouts, et interprété « selon l'islam ». Son écriture déficiente initiale est complétée.

- En plus d'être celui d'Abraham, La Mecque devient le lieu du Prophète et des origines de l'islam. Le pèlerinage islamique y est institué pour donner un sens islamique au texte coranique qui, quant à lui, dans son sens littéral et originel, n'y décrit rien de tel. Il y est en fait question des formes d'un pèlerinage juif (judéonazaréen) à Jérusalem, de l'exhortation à sa conquête et de la relation de certains événements de cette dernière (tous récits qui seront ramenés de force par la tradition musulmane à La Mecque islamique et à la légende de la geste prophétique que l'on écrira notamment pour cela).

- La tradition musulmane s'établit peu à peu autour de la figure prophétique dont on écrit l'histoire : écriture et réécriture de récits mythifiés de l'histoire des origines de l'islam, des premiers temps de l'islam, invention de la « conquête islamique », changement du sens des mots dans le Coran et dans la doxa pour leur donner une explication et une cohérence islamique (comme l'évolution du sens de *muhammad* depuis « celui qui est désiré, aimé, adoré » vers « celui qui est digne de louange », afin d'apporter une explication concordiste aux versets coraniques - S7,156 et S61,6 - et de faire annoncer au Jésus des Évangiles la venue du Mahomet islamique en tant que « Paraclet », le tout sous l'influence du manichéisme perse qui avait tenté auparavant la même manipulation avec Mani).

- Les premiers *tafsir* sont ainsi publiés au X*e s.* tandis que l'étau se resserre sur ceux pouvant porter une parole contradictoire - musulmans « non alignés » comme non-musulmans - au fil de l'interdiction de la critique et de la destruction des documents hétérodoxes.



- La théologie fondamentale islamique est définie : *fitra*, absorption et réinterprétation islamique du substrat biblique (ou parabiblique) du texte coranique, succession des « révélations » islamiques corrigeant l'une après l'autre leurs dévoiements jusqu'au « sceau de la prophétie », sacralisation du Coran, etc.

K. Formalisation du chiisme (VIII-XI*e s.* et au-delà)

- Poursuivant la croyance d'une forme d'incorporation de la figure messianique (initialement Jésus lui-même) dans la personne des successeurs d'Ali (« l'imamat », qui poursuit et perpétue la « révélation divine »), les Alides ont vu leurs courants se formaliser dans les diverses branches du chiisme au fil de leur jeu d'opposition ou de collaboration avec le pouvoir abbasside.

- Certains Alides se sont détachés assez tôt des factions omeyyades comme abbassides, au milieu du VIII*e s.*, formant le courant septimain autour de la figure d'Ismaïl ben Jafar. L'ismaélisme se construira ainsi dans l'opposition dialectique au pouvoir abbasside. Ce courant chiite autonome donnera naissance par la suite au califat fatimide (X*e s.*).

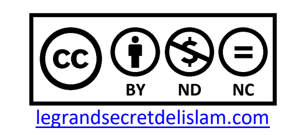
- La plupart des autres alides étaient restés dans l'ensemble liés au pouvoir califal abbasside, dont ils ont formé une partie de l'ossature religieuse. Ils finirent par s'en détacher, et prendre le dessus sur celui-ci aux X-XI*e s.*, le mettant sous tutelle. Ils purent à leur tour établir leur propre histoire sacrée, qui aboutira très tardivement, avec l'établissement des Séfévides (XVI*e s.*) à la formalisation du chiisme majoritaire (duodécimain).

L. Achèvement de l'islam (XII*e s.* et au-delà)

- L'empire implose sous les coups des invasions turques, du morcellement du califat abbasside (affirmation de califats concurrents, en Espagne omeyyade et Égypte fatimide), de l'opposition des Fatimides et des Seldjoukides, mais, paradoxalement, l'islam « théorique » s'établit dans ses formes à peu près définitives (jusqu'à leur profonde remise en cause à partir du XIX*e s.*).

- Les croisades aux XII-XIII*e s.*, l'établissement puis la chute des royaumes francs de Terre Sainte participent de l'achèvement de la formation de l'islam en unifiant « les musulmans » contre un ennemi commun. On observe un effet similaire avec les invasions mongoles des XIII-XIV*e s.*, renforcé par la conversion finale à l'islam des envahisseurs, et les massacres de non-musulmans dans les territoires gouvernés par l'islam. Ces invasions achèvent la conquête islamique de l'Inde et y constituent un immense empire musulman (XVI*e s.*).

- Le travail théorique de formation de l'islam sunnite se finalise avec l'imposition de la théologie classique d'al Ghazali (XI-XII*e s.*) et Ibn Taymiyya (XIII-XIV*e s.*), et les mises au point ultimes (ou presque) de la tradition classique (publication finale des traités de référence des hadiths de Boukhari au XII*e s.*, du tafsir d'Ibn Kathir au XIV*e s.*), cependant que la reconstitution d'un royaume persan et chiite (dynastie séfévide, à partir du XVI*e s.*) donne au chiisme un espace à peu près protégé (jusqu'à nos jours) pour se développer.



Qu'est-ce que le Coran ?

- Le Coran est bien entendu le texte sacré de l'islam, que celui-ci dit avoir été proclamé par son prophète sur injonction et révélation divine au début du VII*e* siècle en Arabie.
- La recherche historique s'y intéresse sérieusement, et, indépendamment de la foi islamique, conduit des analyses critiques sur ce texte comme sur n'importe quel autre pour déterminer ses sources, sa langue, sa cohérence, ses significations, sa composition, etc.
- Les découvertes de la recherche permettent désormais d'affirmer assurément que **le discours de l'islam sur le Coran est faux**. Il ne s'agit pas d'un texte proclamé par une personne au début du VIIe siècle, mais d'un écrit composite, hétérogène, composé sur une très longue période et par plusieurs auteurs.

Depuis presque deux siècles que la recherche historique étudie le texte coranique, des découvertes majeures ont été faites. A force d'accumulation et de croisement entre celles-ci, entre établissement des sources externes au texte issues du monde juif, persan ou chrétien araméophone, entre mise en lumière de ses soubassements linguistiques araméens, entre exégèses critiques et approches philologiques, on dispose désormais de bien assez de preuves et d'analyses pour établir avec assurance que **le discours traditionnel de l'islam sur le Coran est faux**. Ce texte n'est pas la proclamation d'un homme à des bédouins incultes de l'Arabie du début du VII*e* siècle, tout prophète que l'on prétende qu'il ait été. Que peut-on dire alors avec certitude du texte coranique ? **Qu'est-ce que le Coran ?**

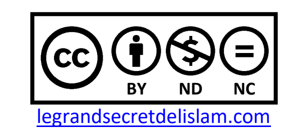
Cet article vise à répondre de manière très synthétique à ces questions. On renverra les curieux et ceux qui désirent approfondir le sujet à la bibliographie, présentée à la fin.



Feuillet du Coran bleu (sourate 30) conservé au Metropolitan Museum of Art de New York (© CC BY 2.5)

Le Coran est un assemblage hétérogène de textes, réalisé pour l'essentiel aux VII*e* et VIII*e* siècles (et encore au-delà) par des scribes aux ordres de factions arabes, chefferies puis califes qui se disputaient le pouvoir laissé vacant par l'effacement des grands empires perse et byzantin, et cherchaient à le légitimer au nom de Dieu.

Lointainement, une grande part du Coran est la recopie de textes de prédications et d'instructions de prédication de type brouillon ou prise de notes (d'où l'absence de diacritismes et marques de vocalisation), prédications qui proviennent d'un **groupe juif-nazaréen** (judéonazaréen) s'exprimant en araméen et enseignant à des prédicateurs de langue arabe ce qu'il fallait dire aux Arabes chrétiens pour les convertir à leur propre foi, dérivée du judaïsme mosaïque et du



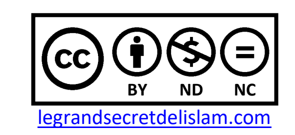
christianisme pour les entraîner dans leur **projet apocalyptique** de redescente imminente au temple de Jérusalem du « Messie Jésus » et de déclenchement de la fin des temps. A ces prédications directes s'ajoutent des textes traduits, recopiés ou adaptés de traités et textes chrétiens, juifs, d'homélies chrétiennes et de midrash, de textes apologétiques, littéraires, historiques ou pseudo-historiques, et d'autres prédications de circonstance.

S'est ainsi constitué peu à peu à partir de la seconde moitié du VII*e* siècle un ou des corpus (une collection) de textes destinés à justifier les Arabes conquérants, leurs chefs et leurs califes comme **nouveaux maîtres du monde et des siècles au nom de Dieu**, en lieu et place du « Messie Jésus » à la suite de l'échec du projet apocalyptique visant à le faire revenir. Ce corpus s'est transmis et n'a cessé d'être retravaillé, unifié, enrichi, corrigé, bouleversé dans son ordonnancement par des générations de scribes. Il devait avoir une vague vocation initiale de catéchèse pour les nouveaux conquérants, et bien plus encore de marque de la divinité du pouvoir des chefs et de faire-valoir auprès des Juifs et des chrétiens (et de leurs propres textes). La construction progressive de l'islam, sous les Omeyyades et principalement sous les Abbassides en fera le livre sacré de l'idéologie du nouvel empire en formation, prenant alors le nom de Coran (par analogie avec le mot de « coran - *quran* » que l'on lit dans le texte coranique, qui renvoie, lui, non pas au Coran mais à un lectionnaire de textes religieux juifs-nazaréens).

Les scribes ont peu à peu donné au texte son sens islamique. L'élimination des juifs-nazaréens (entre 638 et les Omeyyades), l'arabisation puis la désarabisation du mouvement de la prise du pouvoir aux Perses et aux Byzantins et de son unification impériale sous autorité califale (lorsque les Abbassides prennent le pouvoir et l'installent en Perse, loin des origines arabo-araméennes) ont pu faire perdre aux scribes - et plus encore aux lecteurs arabophones - les sens araméens initiaux présents dans le texte, ainsi que son contexte historique originel - contexte qu'il s'agissait au demeurant de cacher au profit d'un récit nouveau. Les scribes ont alors **forcé le sens du texte dans celui de l'islam** naissant, inventant pour cela les significations ad hoc aux mots qui permettent la lecture islamique du texte, comme par exemple :

« **Livre** » *[Torah]* → **Coran islamique**
« **nazaréen** » *[judéonazaréen]* → **chrétien**
« **associateur** » *[chrétien]* → **polythéiste-païen**
« **coran** » *[lectionnaire, recueil de prières nazaréen]* → **Coran islamique**
« **recouvreur** » *[juif talmudique]* → **mécréant, non-musulman**
« **maison** » *[temple de Jérusalem]* → **Kaaba de La Mecque**
« **envoyé** » *[Moïse, Jésus...]* → **Mahomet**
Etc.

Dans le même temps s'inventait la théologie islamique, c'est à dire la « révélation divine » de l'islam, légitimant l'empire califal et centrée sur la possession du livre sacré, nécessitant donc d'**inventer une figure prophétique**, Mahomet, pour lui donner une origine. Il fallait donc inventer aussi des « circonstances de la révélation » pour justifier chacun des versets selon l'**histoire légendaire du « prophète de l'islam »** alors en train d'être écrite, revue et corrigée. Ce fut fait en modifiant ici ou là, au besoin, le texte coranique tout en constituant la « tradition » (la *sîra*, biographie légendaire de Mahomet, le *hadith*, les chroniques historiques). La langue arabe elle-même connut dans ce même temps une normalisation idéologique : les diacritismes et signes de vocalisation, absents initialement du proto-texte coranique, furent fixés, de nouveaux mots furent inventés (*ramadan, kafala, maysir*, etc.), de nouvelles lettres dans l'alphabet arabe (le dad / ض), et furent institués ainsi calligraphie, grammaire, orthographe, et dictionnaire.

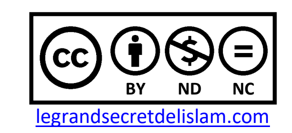


Voilà comment on aboutit vers la fin du IX*e* et le début du X*e* siècle au texte coranique final. Son sens, cependant, a continué de s'inventer au fil des siècles, en fonction des débats entre traditionnistes spécialistes des « sciences coraniques » : sur la bonne version du texte final, sa nature divine, sa composition, les « circonstances de la révélation », l'autorité du Coran sur la tradition, les versets « abrogeants et abrogés », les incohérences du texte, etc., le tout en fonction de sa sacralisation croissante au sein de l'islam. Et encore de nos jours, **le sens islamique du texte coranique continue toujours d'être inventé** selon les interprétations des savants, de ceux qui y recherchent des explications ésotériques, ou par exemple, selon les interprétations des concordistes qui veulent y déceler des « miracles scientifiques ».

Bref, le Coran est pour l'essentiel un **assemblage de textes préislamiques et proto-islamiques. Le Coran n'est donc pas islamique en lui-même**, bien que présentant déjà par bien des aspects certains des fondements religieux et politiques de l'islam et de ses espérances messianistes. C'est le développement de l'islam et de toute sa tradition au fil des siècles qui en fera un livre islamique, qui le présentera comme le pivot de la foi islamique en imposant une compréhension du texte allant dans son sens.

Le Coran n'est donc pas la source de l'islam, de ses croyances, de ses espérances, **mais est, à l'inverse, un produit de l'islam**, de ses croyances et de ses espérances, qu'il sert à justifier et canaliser. Ces croyances et espérances provenant lointainement du climat apocalyptique qui s'est déchaîné à partir du VIIe siècle, et tout particulièrement des prédications arabo-nazaréennes qui cherchaient à focaliser ces espérances sur la redescente imminente du « Messie Jésus ».

La construction d'un tel texte n'a rien de singulier dans l'histoire des idées. Toutes les idéologies, toutes les religions, ont ainsi constitué ex post leurs textes dits fondateurs pour légitimer leurs croyances et espérances, ou tout simplement pour les mettre par écrit. C'est le cas typique, par exemple, du mormonisme, dans lequel le « Livre de Mormon » a été écrit au XIX*e* siècle par Joseph Smith et les experts qu'il avait réunis pour cela afin de donner une légitimité divine au mouvement politico-religieux qu'il était en train de fonder (on trouve d'ailleurs beaucoup de similarités entre islam et mormonisme en dehors de la constitution de leurs livres). On peut aussi, dans ce sens, comparer le Coran aux divers écrits invoqués par les idéologies modernes pour légitimer leurs espérances. Le Coran présente cependant cette particularité remarquable, qui explique tant d'incohérences et de contradictions de son sens en islam (et de là, de l'islam lui-même) : malgré toutes les corrections, ajouts et adaptations des scribes, il reste pour l'essentiel constitué de **textes antérieurs à l'islam**, de textes non-islamiques, préislamiques ou proto-islamiques qui ont été composés originellement **avant la formalisation tardive de l'islam**, avant même que l'islam n'existe. En eux-mêmes, contrairement aux autres écrits évoqués auparavant, ils n'ont donc pas été conçus pour justifier ou fonder l'islam, alors même que c'est le rôle que la tradition veut leur faire jouer de toute force. Voilà sans doute une des raisons de la **sacralisation absolue** du Coran et du **tabou** qui l'auréole en islam, interdisant toute réflexion critique, toute remise en cause de l'échafaudage que la tradition a construit pour le transformer en « révélation divine ».



Bibliographie sélective de l'article « Qu'est-ce que le Coran ? »

Le Coran des historiens, collectif dirigé par Mohammad Ali Amir-Moezzi et Guillaume Dye (Cerf, 2019)

Christmas in the Quran, Luxenberg, Syriac, and the near eastern and judeo-christian background of Islam [en anglais : « Noël dans le Coran, Luxenberg, la langue syriaque et le contexte proche-oriental et judéochrétien de l'islam »], collectif dirigé par Ibn Warraq (Prometheus, 2014) - y lire en particulier l'étude de Robert Kerr, « **Aramaisms in the Qur'ān and their significance** » disponible sur Academia [en anglais : « Les aramaïsmes du Coran et leur sens »]

Le Coran révélé par la théorie des codes, Jean-Jacques Walter (Éd. de Paris - Studia Arabica, 2014)

Le grand secret de l'islam, Odon Lafontaine (Createspace-Kindle, 2014-2020, et également sur http://legrandsecretdelislam.com)

Le Coran, nouvelles approches, collectif dirigé par Mehdi Azaïez, avec la collaboration de Sabrina Mervin (CNRS éditions, 2013)

Les débuts de l'Islam, jalons pour une nouvelle histoire, Françoise Micheau (Téraedre, 2012)

The death of a prophet : The end of Muhammad's life and the beginnings of Islam [en anglais : « La mort d'un prophète : la fin de la vie de Mahomet et les débuts de l'islam »], Stephen Shoemaker (University of Pennsylvania Press, 2012)

Le Coran silencieux et le Coran parlant, Mohammad Ali Amir-Moezzi (CNRS éditions, 2010, rééd. Biblis 2020)

Le Messie et son prophète, Edouard-Marie Gallez (2 tomes, Éd. de Paris - Studia Arabica, 2005-2010) - cf. site de l'auteur : http://www.lemessieetsonprophete.com/

Aux origines du Coran, questions d'hier, approches d'aujourd'hui, Alfred-Louis de Prémare (Téraèdre, 2004)

Les fondations de l'islam, Alfred-Louis de Prémare (Seuil, 2002)

Le Coran, édition de Denise Masson, Denise Masson (Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1980)

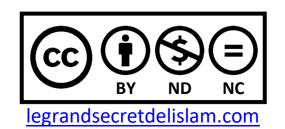
Le Coran (al-Qor'an) traduit de l'arabe, Régis Blachère (Maisonneuve et Larose, 1949-1977)

Le Saint Coran, traduction intégrale, Muhammad Hamidullah avec la collaboration de Michel Léturmy (Club Français du Livre, 1959)

Introduction au Coran, Régis Blachère (Maisonneuve et Larose, 1947)

Mohammed et la fin du monde, Paul Casanova (disponible via Gallica-BnF, 1911)

Qoran et tradition, comment fut composée la vie de Mahomet, Henri Lammens (Revue des Recherches de Science Religieuse, 1910)



SOMMAIRE

LE GRAND SECRET DE L'ISLAM

L'histoire cachée de l'islam révélée par la recherche historique

QU'EST-CE QUE L'ISLAM ? QUE DOIT RÉELLEMENT CETTE RELIGION À LA PRÉDICATION DE MAHOMET ?

L'islam n'est pas le résultat d'une « révélation divine » ou de la seule prédication de Mahomet, mais celui d'un processus très long et très complexe de **réécriture de l'Histoire**. Il s'enracine dans des croyances apocalyptiques juives et chrétiennes recomposées par les chefs arabes et les califes pour justifier leur pouvoir « au nom de Dieu », établir le « règne de Dieu » et satisfaire leurs visées de domination politique.

Cette découverte, déjà formulée par É.-M. Gallez dans sa synthèse *Le Messie et son Prophète* (2005-2010, Éd. de Paris), reste jusqu'à ce jour **peu connue du public**. Pourtant, quantité de recherches nouvelles sont venues la compléter, la préciser, l'approfondir voire la corriger à la marge depuis une quinzaine d'années : histoire, numismatique, épigraphie, codicologie, exégèse, linguistique, etc. Il manque cependant la plupart du temps à ces recherches leur mise en perspective globale.

C'est ce à quoi prétend l'édition 2020 du *Grand secret de l'islam* : une **perspective globale** détaillant la formation de l'islam à partir des travaux variés de la recherche, dans tous les domaines, expliquée et vulgarisée à l'attention du grand public.

Né en 1978, Odon Lafontaine (Olaf) est auteur-essayiste, particulièrement intéressé par l'islam, ses origines, sa nature profonde et les mécanismes des idéologies. Après une grande école, il a travaillé comme consultant en stratégie et développement économique, aiguisant son esprit critique et pratiquant abondamment la méthode d'analyse scientifique – cette même méthode qui anime la démarche historico-critique au fondement du Grand secret de l'islam*, publié en 2014 et régulièrement mis à jour depuis. Il a aussi publié* La Laïcité, mère porteuse de l'islam ?*, co-écrit avec Michel Viot et préfacé par Rémi Brague (de l'Institut).*

